



LES OEUVRES

et Meslanges Poétiques

D'ESTIENNE IODELLE

SIEUR DU LYMODIN

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME PREMIER



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—
M. D. C C C. L X V I I I

LA

PLÉIADE FRANÇOISE

Cette collection a été tirée à 250 exemplaires numérotés
et paraphés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande,
18 — sur papier de Chine,
2 — sur vélin.

N^o

178
7

LF
535nz

LES OEUVRES
et Meslanges Poétiques
D'ESTIENNE IODELLE

SIEUR DU LYMODIN

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME PREMIER



PARIS
ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

M. D. C C C . L X V I I I

PQ

1672

Jh

3/20

t 1

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

ESTIENNE IODELLE

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

(Cette Notice devra être placée au commencement du premier volume
après l'AVERTISSEMENT.)

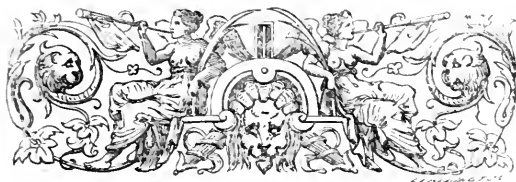


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—
M. D. C C C . L X X I :





NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

ESTIENNE JODELLE

ESTIENNE Jodelle, issu d'une famille noble, et seigneur de la terre de Lymodin, ainsi qu'il écrit lui-même, ou plutôt de Limodin, comme le portent les titres de propriété¹, est né à Paris en 1532.

A en croire son ami Ronsard, ce ne fut pas sans une volonté toute spéciale du Destin qu'il vit le jour dans cette ville :

*Tu ne deuois, Iodelle, en autre ville naistre
Qu'en celle de Paris, & ne deuois auoir
Autre fleuue que Seine, ou des Dieux receuoir
Autre esprit que le tien à toute chose adestre².*

1. Goujet, *Bibliothèque française*, t. XII, p. 167. — Baillet, *Jugements des savants*, augmentés par La Monnoye, tome IV, p. 431, édition de 1722.

2. *Les Oeuures de P. de Ronsard*. Paris, G. Buon, 1584, in-fol., p. 250.

Nous ne savons rien de ses premières années, ni de son éducation. Notons seulement que Pasquier, le comparant à Ronsard et à du Bellay, remarque qu'il n'a pas « mis l'œil aux bons liures comme les deux autres ¹. »

Néanmoins il s'adonna de fort bonne heure à la poésie. « Dès l'an 1549 — dit son biographe Charles de la Mothe (c'est-à-dire lorsqu'il n'avait encore que dix-sept ans) — Ion a veu de luy plusieurs Sonnets, Odes, & Charontides ². »

Ce début n'avait rien de bien remarquable; mais les amitiés littéraires que le jeune auteur avait déjà contractées, sa grande facilité de travail, l'ardeur singulière avec laquelle il embrassait toute opinion nouvelle, en faisaient d'avance un soldat de la *brigade* dont Ronsard allait devenir l'illustre chef.

Ce n'était pas au hasard, ni même uniquement d'après son inspiration personnelle, que chacun des poètes de la *Pléiade* prenait possession d'une partie de ce vaste domaine de la littérature française qu'ils envahissaient en commun. Dès le début de leur importante campagne, Joachim du Bellay avait eu soin, dans son *Illustration de la langue françoise*, d'indiquer quels étaient les postes littéraires déjà glorieusement occupés et ceux qui restaient encore vacants. Parmi ces derniers se trouve le théâtre, dont il parle ainsi à la fin de son 4^e chapitre, qui a pour titre : *Quelz genres de Poèmes doit elire le Poëte Francoys* : « Quand aux Comedies & Tragedies, si les Roys & les Republicques les vouloint restituer en leur ancienne dignité, qu'ont vŕsurrpée les Farces & Moralitez, ie feroy' bien d'opinion que tu t'y employasses, & si tu le veux faire pour l'or-

1. Estienne Pasquier, *Les Recherches de la France*, Laurens & Sonnius, 1621, in-fol., livre VII, p. 619

2. Voyez ci-après, page 5.

nement de ta Langue, tu fçais ou tu en doibs trouver les Archetypes ¹. »

A la vérité, Charles Fontaine, dans sa critique de *l'Illustration de la langue françoise*, qui a pour titre : *Le Quintil Horatian* ², conteste l'exactitude des assertions de du Bellay : « De Comedies Françoyses en Vers, certes ie n'en fçay point ; mais des Tragedies assez, & de bonnes, si tu les sceuffes congnoître, sur lesquelles n'vsurpe rien la farce, ne la Moralité (comme tu estimes) ains font autres Poëmes à part ³. »

Les reproches de Charles Fontaine sont loin d'être dénués de fondement : du Bellay, comme tous les novateurs, méprise un peu trop ce qui a été fait par ceux qui n'appartiennent pas à sa coterie. Il a tort de ne pas accorder au moins un souvenir aux traductions en vers de diverses tragédies grecques, par lesquelles Lazare de Baif, père de Jean-Antoine, Thomas Sebilet et Guillaume Bouchetel ⁴ préludaient déjà à la restauration du théâtre antique ; ajoutons que Charles Fontaine lui-même oublie la traduction en vers des six comédies de Térence, publiée vers 1500 ⁵, et la version poétique de *l'Andrienne*, par Bonaventure des Périers ⁶.

Ces ouvrages n'étaient au reste que des travaux d'érudition uniquement destinés aux lecteurs studieux, et que nul ne songeait à produire sur la scène. Ronsard le premier osa y porter un essai de ce genre.

Il terminait alors ses études, sous la direction de Do-

1. *Œuvres françoises de Ioachim du Bellay*, t. I de notre édition, p. 40.

2. *Ibidem*, note 1, t. I, p. 475-476.

3. *Ibidem*, note 45, p. 483.

4. Le premier a traduit *l'Électre* de Sophocle et *l'Hécube* d'Euripide ; le second, *l'Iphigénie* d'Euripide ; le troisième, quelques pièces du même poëte.

5. *Terence en françois, prose & rime*. A Paris, pour Antoine Verard, in-fol.

6. *Première comédie de Terence, appelée l'Andrie*, publiée à Lyon, 1537, in-8°, et, dans la même ville, en 1555.

rat, au collège Coqueret, rue des Sept-Voies. L'admiration que lui inspira le théâtre grec « l'incita encor, outre le conseil de son Precepteur, à tourner en François le *Plutus* d'Aristophane, & le faire représenter en public au Theatre de Coqueret, qui fut la première Comédie Française jouée en France »¹.

Mais Ronsard, qui voulait diriger tous ses efforts vers l'épopée et la poésie lyrique, ne poussa pas cette tentative plus loin; et Jodelle, encouragé par un de ses amis, Simon l'Archer, put, sans avoir à craindre un si dangereux rival, se consacrer à la tâche importante de restaurer le théâtre antique.

Dans un sonnet *A M. Symon*², Jodelle constate d'abord de la sorte les obligations qu'il a contractées envers lui.

*L'amitié qui me lie à toy dés ma ieunesse,
De ma Muse (ô SYMON) print son fatal lien :
Quand premier des François, toy m'ouurant le moyen,
L'empruntay le Cothurne, & le Soc, à la Grece.*

Et plus tard, après la mort de cet ami, il consacre *A l'ombre de M. Simon l'Archer*³ une pièce où, faisant de faciles allusions au nom de famille de celui qu'il pleure, il précise ainsi la nature des services qu'il en a reçus :

*Aux Muses par les vers de l'Ascrean Poëte,
Vn bel arc proprement se voit accommodé,
.....
Tu peus suiuant ton nom d'vn tel arc estre archer,
Mais tu n'eus tel plaisir à si bien décocher,
Comme à bien adextrer à tel arc la ieunesse :
Qui s'efforce à t'en rendre à ceste heure vn loyer.*

1. *La vie de Pierre de Ronsard...*, par Claude Binet. Voyez *Les Oeuvres...* Paris, N. Buon, M. DC. XXIII, in-fol., p. 1643.

2. T. II, page 178.

3. T. II, page 279.

Charles de la Mothe nous fait connaître la date de l'entreprise de *Jodelle* : « En 1552, mit en auant, & le premier de tous les François donna en sa langue la Tragedie, & la Comedie, en la forme ancienne ¹. » Étienne Pasquier entre dans d'assez grands détails sur les premières représentations de deux des principaux ouvrages de notre poëte.

« Quant à la Comedie & Tragedie — dit-il — nous en deuons le premier plant à Estienne Iodelle... Il fit deux Tragedies, la *Cleopatre*, & la *Didon*, & deux Comedies, *La Rencontre*, & *l'Eugene*. *La Rencontre* ² ainsi appelée, parce qu'au gros de la meflange, tous les personnages s'estoient trouuez pefle-mefle casuellement dedans vne maison, fuzeau qui fut fort bien par luy demeflé par la closture du ieu. Ceste Comedie, & la *Cleopatre* furent representees deuant le Roy Henry à Paris en l'Hoitel de Reims, avec vn grand applaudissement de toute la compagnie : Et depuis encore au College de Boncour, où toutes les fenestres estoient tapillées d'vne infinité de personnages d'honneur, & la Cour si pleine d'escoliers que les portes du College en regorgeoient. Je le dis comme celuy qui y estois présent, avec le grand Tornebus en vne mesme chambre. Et les entreparleurs estoient tous hommes de nom : Car mesme Remy Belleau, & Jean de la Peruse, iouoient les principaux roulets. Tant estoit lors en reputation Iodelle enuers eux ³. »

Nous deuons joindre aux spectateurs de distinction que nous connaissons déjà Jean Vauquelin de la Fresnaye, qui nous apprend qu'il était au nombre des assistants et revendique pour Baif l'honneur d'avoir choisi le premier le sujet tragique traité par notre poëte :

1. Voyez ci-après, page 5.

2. Sur cette comédie de *La Rencontre*, voyez ci-après, p. 311, la fin de la note 4.

3. *Les Recherches de la France*. Paris, Laurens Sonnius, 1621. in-folio, livre VII, p. 617-618.

*Jodelle, moi present, fit voir sa Cleopatre
En France des premiers au tragique Theatre,
Encore que de Baif vn si braue argument
Entre nous eut été choisi premierement* ¹.

Les frères Parfait ont supposé, non sans vraisemblance, que le prologue adressé à Henri II fut récité par Jodelle lui-même ². Le souverain accueillit favorablement le compliment et l'ouvrage, et, d'après le témoignage de Brantôme, « donna à Jodelle, pour la tragédie qu'il fit de *Cleopatra*, cinq cens escus de son espargne, outre luy fit tout plein d'autres graces, d'autant que c'estoit chose nouvelle & tres-belle & rare ³. »

M. Philarète Chasles prétend, dans ses *Études sur le seizième siècle en France* ⁴, que Jodelle, après avoir récité le prologue, a joué le rôle de Cléopâtre, et que Ronsard était au nombre des acteurs; mais la source à laquelle ces renseignements ont été puisés n'est pas indiquée, et nous n'avons pu la découvrir.

Il est facile de juger, par les passages des auteurs contemporains de Jodelle que nous venons de rapporter, de l'étendue et de l'importance de la révolution littéraire que ce poëte venait d'entreprendre.

Aux mystères, dont les sujets étaient tirés de la religion chrétienne, il substituait la tragédie, fort admirée des savants, qui toutefois n'avaient jamais conçu l'espoir de la voir revivre devant eux sur le théâtre. Ce brusque changement ne satisfit du reste que la population instruite et aristocratique, c'est-à-dire une très-

1. *Art poétique*, livre II, p. 76.

2. *Histoire du Théâtre françois*, tome III, p. 287.

3. Brantôme, *Œuvres*, tome III, p. 289, édition de M. L. Lallanne. Ce passage a été cité à tort par les frères Parfait comme étant de Pasquier. *Histoire du Théâtre françois*, tome III, p. 279.

4. Page 130.

faible minorité; les simples, qui n'étaient familiers ni avec ces héros de l'antiquité, ni avec leur langage fastueux, préféraient les personnages bibliques, auxquels les poètes populaires prêtaient instinctivement une bonhomie et une naïveté qui les rendaient intéressants et intelligibles pour tous; bien plus, quelques auditeurs, animés d'un zèle qui nous paraît aujourd'hui fort irréflecti, croyaient la religion intéressée à de semblables spectacles et regardaient l'introduction des sujets païens sur le théâtre comme une sorte d'impiété.

La comédie antique était peut-être plus difficile encore à faire accepter que la tragédie. Ici le poète avait à la fois contre lui le peuple, habitué aux farces et aux moralités, et les savants, qui, pour la plupart séduits par la pompe de la tragédie, méprisaient la familiarité des pièces comiques.

*Aucuns aufsi de fureur plus amis,
Aiment mieux voir Polydore à mort mis,
Hercule au feu, Iphigene à l'autel,
Et Troye à sac, que non pas un ieu tel
Que celui là qu'ores on vous apporte¹.*

C'est dans le prologue de l'*Eugène* que Jodelle, venant ainsi au-devant des objections que quelques-uns de ses amis pourraient lui faire, proteste que

Ne dédaignant le plus bas populaire²,

il veut renouveler le théâtre comique

*Sans que brouillant avecques nos farceurs
Le saint ruiſseau de nos plus saintes Sœurs,*

1. Voyez ci-après, page 13.

2. *Ibidem*.

*On moralife vn conseil, vn escrit,
Vn temps, vn tout, vne chair, vn esprit,
Et tels fatras, dont maint & maint folastre
Fait bien souuent l'honneur de son theatre¹.*

Ces vers, assez obscurs, il faut l'avouer, sont à l'adresse des Confrères de la Passion, qui, depuis l'arrêt du parlement du 17 novembre 1548, ne pouvaient plus faire représenter ni les mystères sacrés, ni ceux des saints et des saintes, mais qui composaient, à leur défaut, des moralités avec personnages allégoriques, tels que *le Temps, la Chair, l'Esprit*, etc². Plusieurs années après, le 5 février 1558, Jacques Grevin exprimait encore, mais beaucoup plus clairement, les mêmes idées dans l'« auant-ieu » de *La Tresforiere*, qui explique et complète le prologue de *l'Eugène*, et que les frères Parfait en ont fort à propos rapproché³:

*Non, ce n'est pas de nous qu'il fault,
Pour accomplir cest eschaffault,
Attendre les farces prisees
Qu'on a tousiours moralisees :
Car ce n'est nostre intention
De mesler la religion
Dans le subiect des choses feintes.
Aussi iamais les lettres Sainctes
Ne furent donnees de Dieu,
Pour en faire apres quelque ieu.*

.....
.....

1. Voyez ci-après, page 14.

2. *Le Temps* figure dans un dialogue moral à quatre personnages, de Guillaume des Autels; *l'Esprit* et *la Chair*, dans un autre dialogue moral à cinq personnages, du même auteur.

3. *Histoire du Théâtre françois*, p. 220, note a.

*N'attendez donc en ce Theatre
Ne farce, ne moralité :
Mais seulement l'antiquité.
Qui d'une face plus hardie,
Se represente en Comedie¹.*

La hardiesse de l'essai littéraire de Jodelle l'avait obligé, comme nous venons de le voir, à veiller lui-même à tous les détails que comportait la représentation de son œuvre. Ne pouvant avoir recours aux Confrères de la Passion, dont il devenait l'adversaire, il s'était vu forcé de former avec ses compagnons une troupe de comédiens improvisés. De plus, il lui avait fallu trouver une scène. Il eût bien souhaité qu'elle fût semblable à celles de l'antiquité, ou que du moins elle en rappelât le souvenir par sa forme²:

*Quant au theatre, encore qu'il ne soit
En demi-rond, comme on le compassoit,
Et qu'on ne l'ait ordonné de la forte
Que lon faisoit, il faut qu'on le supporte.*

Il dut se contenter, comme nous l'avons vu, des cours des hôtels ou des collèges, dont les fenêtres servaient de loges aux spectateurs de distinction. Il sentait bien aussi que la musique n'avait aucun caractère antique, et il s'en excusait du moins mal qu'il pouvait.

*Mesme le son qui les actes separe,
Comme ie croy, vous eust semblé barbare,
Si lon eust eu la curiosité
De remouller du tout l'antiquité³.*

1. *Le Theatre de Jaques Grevin*. A Paris, pour Vincent Sertenas. M. D. LXI, in-8°, p. 47-50.

2. Voyez ci-après, page 15.

3. *Ibidem*.

Ces légers défauts de couleur locale ne nuisirent en rien au succès. Peu après l'éclatante réussite de *Cléopâtre*, les amis de Jodelle se réunirent pour célébrer son triomphe dans une fête que Baif raconte ainsi :

*Quand Jodelle bouillant en la fleur de son âge
Donnoit vn grand espoir d'vn tout diuin courage,
Après auoir fait voir marchant sur l'echaufaut
La Royne Cleopatre enfler vn stile haut,
Nous jeuneffe d'alors desirans faire croistre
Cet esprit que voyons si gaillard aparoistre,
O SADE, en imitant les vieux Grecs qui donnoyent
Aux Tragiques vn bouc dont ils les guerdonnoyent,
Nous cherchâmes vn bouc : & sans encourir vice
D'Idolatres damnez, sans faire sacrifice,
(Ainsi que des peruers scandaleux enuieux
Ont mis sus contre nous pour nous rendre odieux)
Nous menâmes ce bouc à la barbe doree,
Ce bouc aux cors dorez, la beste enlierrée,
En la sale où le Poete aussi enlierré,
Portant son jeune front de lierre entouré,
Atendoit la brigade. Et luy menans la beste,
Peste mesle courans en solennelle feste,
Moy recitant ces vers, luy en fistmes present ¹.*

Après ce récit commencent les dithyrambes, dont certains passages, le suivant par exemple, présentent un caractère païen assez déterminé. Tout le morceau est en l'honneur du « Dieu Bacchien », que Baif célèbre en ces termes :

C'est ce doux Dieu qui nous pouffe

1. *Dithyrambes à la pompe du bouc d'Estienne Jodelle*. 1553. Voyez *Euures en rime de Ian Antoine de Baif, secretaire de la chambre du Roy*. A Paris, Pour Lucas Breyer.... M. D. LXXXIII, in-8°, folio 123.

*Espris de sa fureur douce
 A resusciter le joyeux mystere
 De ses gayes Orgies
 Par l'ignorance abolies,
 Qui nous pouffe à contrefaire
 (Crians iach ia ha
 Euoé iach ia ha)
 Ses Satyres antirfe¹.*

Plus retenu, Claude Garnier, annotateur de Ronsard, ne songe qu'à atténuer les choses et à leur donner une apparence toute fortuite :

« Aſſez ont oüy parler du voyage d'Hercueil, ou de la promenade, & comme vne infinité de ieunesse (adonnée à faire la Cour aux Mufes...) se mit en defbauche honneſte... Ils firent là banquet par ordre, où l'eſlite des beaux eſprits d'alors eſtoit; & principalement à fin de contribuer à l'eſiouiffance qu'ils auoient de ce qu'Estienne Jodelle natif de Paris, auoit gagné l'honneur & le prix de la Tragedie, (car c'eſtoit parauant que Garnier euſt eſcrit) & merité de leur main le Bouc d'argent... Ils firent mille gentilleſſes, maints beaux vers, tels que la piece intitulée aux œuures de l'Auteur Le Voyage d'Hercueil, & les Dithyrambes du meſme, ſi l'on veut, où pour mieux follaiſtrer ils enjolierent de barbeaux, de coquelicos, de coquelourdes vn Bouc rencontré dans le village par hazard, lequel les vns, au deſceu des autres, menerent de force par la corne, & le preſenterent dans la ſale, riant à gorge ouuerte, puis on le chaſſa². »

1. *Ibidem*, folio 124, verso.

2. *Les Oeuures de P. de Ronſard*. Paris, N. Buon, M. DC. XXIII, in-fol., p. 1384.

D'après cette note, *Le Voyage d'Hercueil* et les *Dithyrambes* n'auraient été composés qu'après les succès dramatiques de Jodelle; mais, bien que la publication du *Voyage* ait été faite dans les *Amours* de Ronsard en 1552¹, année de la représentation des premières œuvres dramatiques de Jodelle, il ne faut pas oublier que le titre complet de cette pièce est : *Les Bacchantales ou le folatriffime voyage d'Hercueil, pres Paris, dedié à la ioyeuse trouffe de ses compaignons, fait l'an 1549*. Si nous essayons de faire remonter jusqu'à cette date son début au théâtre, le fondateur de notre scène classique se trouve n'avoir que dix-sept ans, ce qui semble peu vraisemblable; et d'ailleurs, les allusions aux événements militaires contemporains fixent l'*Eugène* en 1552².

Ne serait-il donc pas possible de supposer que le *Folatriffime voyage d'Hercueil* n'est qu'une promenade antérieure au succès de Jodelle? Ce qui semble autoriser cette interprétation, c'est que le nom de Jodelle n'y est même pas prononcé, et que les excursions de Ronsard aux environs de Paris en compagnie de ses amis étaient un de ses plus fréquents divertissements. « Il se delectoit — dit Claude Binet³ — ou à Meudon, tant à caufe des bois, que du plaifant regard de la riuere de Seine, ou à Gentilly, Hercueil, Sainct Clou, & Vanues, pour l'agreable fraifcheur du ruiſſeau de Bièvre, & des fontaines que les Mufes ayment naturellement. »

Cette question du reste est assez peu importante pour nous en ce moment, car les *Dithyrambes*, publiés d'abord en 1553 dans le *Liuret de Folaſtries, à Ianot Pariſien* (c'est-à-dire à Jean-Antoine Baïf), plus que!

1. A la page 214 de cette édition des *Amours*.

2. Voyez ci-après, p. 59 et p. 311, note 4.

3. *La Vie de Ronſard* ... Voyez *Les Oeuures*, Paris, N. Buon, M.DC.XXIII, in-fol., p. 1665.

ques *Epigrammes grecz : & des Dithyrambes chantez au Bouc de E. Iodelle, poëte tragicq*, à Paris, chez la veufue Maurice de la Porte, in-8°; réimprimés sous le même titre en 1584, in-12, sans nom de lieu, et reproduits parmi les *Gayetez* de Ronsard dans ses *Œuvres*, se rapportent seuls au sujet qui nous occupe. Ils fournissent un curieux supplément au récit de la fête et une liste probablement à peu près complète de ceux qui y assistaient :

Le voy d'un œil affeꝝ trouble

Vne couple

De Satyres cornus, cheurepieꝝ, & mibestes,

Qui soustiennent de leurs testes

Les yeures costeꝝ de Sylene.

.....

Mais qui font ces enthyrseꝝ,

Herisseꝝ

De cent feuilles de lierre

Qui font rebondir la terre

De leurs piés, & de la teste

A ce Bouc font si grand feste,

Chantant tout autour de luy

Ceste chanson bris'-ennuy,

Iach, iach, Euoé,

Euoé, iach, iach?

Tout forcené à leur bruit ie fremy ;

L'entreuoy Baif & Remy,

Colct, Ianuier, & Vergesse, & le Conte,

Paschal, Muret, & Ronsard qui monte

Deffus le Bouc qui de son gré

Marche, affm d'estre sacré

Aux pieds immortels de Iodelle,

Bouc le seul prix de sa gloire eternelle,

*Pour auoir d'une voix hardie
Renouellé la Tragedie,
Et deterré son honneur le plus beau,
Qui vermoulu gifoit sous le tombeau¹.*

M. Prosper Blanchemain, invoquant le témoignage de Claude Binet², indique comme auteur de ces *Dithyrambes* Bertrand Bergier³, que nous connaissons déjà par une ode de du Bellay⁴. Nous avons vu plus haut que Pierre Garnier les attribue à Ronsard. Il est certain du moins qu'il supporta seul toute la responsabilité de la fête. Jacques Grevin, y faisant allusion dans les vers suivants, transformait une plaisanterie sans importance en véritable impiété :

*Là rendant à Bacchus le deu de ton office,
D'un gros bouc tout barbu tu feras sacrifice,
Où tu appelleras avec tes alliez
Tous tes beaux dieus bouquins & tes deus cheurepieds⁵.*

Cette attaque fournit au poète l'occasion de revenir sur le récit de la prétendue cérémonie qu'on lui reprochait, d'en faire sentir le peu d'importance, d'en bien préciser le motif :

*Tu dis, en vomissant defur moy ta malice,
Que t'ay fait d'un grand Bouc à Bacchus sacrifice :*

1. *Livret de folastries*, édition de 1584, p. 43 et suivantes.
2. *La Vie de P. de Ronsard*, Voyez *Les Oeuures*. Paris, N. Buon, M. DC. LXXIII, in-fol., p. 1649.
3. *Œuvres complètes de P. de Ronsard*, tome VI, p. 377, note 1.
4. *Œuvres françoises de Ioachim du Bellay*, t. I, p. 190, et t. II, p. 57, de notre édition.
5. *Seconde responce de P. de La Baronic... Plus le Temple de Ronsard où la Legendé de sa vie est brieuement descrite*. M. D. LIII, in-4°, fol. 32, verso.

*Tu mens impudemment : cinquante gens de bien
Qui estoient au banquet, diront qu'il n'en est rien.*

.....
.....
.....
.....

*Jodelle ayant gagné par vne voix hardie
L'honneur que l'homme Grec donne à la Tragedie,
Pour auoir en haussant le bas stile françois,
Contenté doctement les oreilles des Rois:
La brigade qui lors au Ciel leuoit la teste
(Quand le temps permettoit vne licence honneste)
Honorant son esprit gaillard & bien appris,
Luy fit present d'un Bouc, des Tragiques le pris.*

*La la nappe estoit mise, & la table garnie
Se bordoit d'une sainte & docte compagnie,
Quand deux ou trois ensemble en riant ont pouffé
Le pere du troupeau à long poil herissé :
Il venoit à grands pas ayant la barbe peinte,
D'un chapelet de fleurs la teste il auoit ceinte,
Le bouquet sur l'oreille, & bien fier se sentoit
Dequoy telle ieunesse ainsi le presentoit:
Puis il fut reietté pour chose mesprisée,
Après qu'il eut seruy d'une longue risée¹.*

Ces divers extraits nous donnent, je crois, une idée juste de cet innocent divertissement, que les ennemis de Ronsard, trop aveuglément suivis par la plupart des historiens de notre littérature, avaient bien à tort transformé en un véritable sacrifice païen.

Cet hommage à Jodelle fut comme le prélude du jugement unanime de ses contemporains, qui le déclara-

¹. *Les Oeuvres de P. de Ronsard*. Paris, G. Buon, 1584, in-fol., p. 906.

rèrent d'un commun accord le fondateur de notre théâtre.

Ronsard, qui, nous l'avons vu, avait fait représenter sa traduction du *Plutus* d'Aristophane quelques années avant l'apparition des premières pièces de son ami, n'hésite pas à dire, dans une épître *A Jean de la Peruse*¹ où il vient de passer en revue les diverses œuvres érotiques contemporaines :

*Après Amour la France abandonna,
Et lors Iodelle heureusement fonna,
D'une voix humble, & d'une voix hardie,
La Comedie avec la Tragedie,
Et d'un ton double, ore bas, ore haut,
Remplist premier le François eschaufaut.*

Et dans un *Discours à Jacques Greuin*² il renouvelle encore d'une manière tout aussi formelle la même déclaration :

*Iodelle le premier d'une plainte hardie,
Françoisement chanta la Grecque Tragedie,
Puis en changeant de ton, chanta deuant nos Rois
La ieune Comedie en langage François,
Et si bien les fonna que Sophocle & Menandre,
Tant fussent-ils sçauans, y eussent peu apprendre.*

Pasquier, plaçant Jodelle de pair avec ses plus éminents rivaux, fait de lui cet éloge, qui aujourd'hui nous semble excessif, mais qui répond bien au sentiment général des contemporains :

« En luy y auoit vn naturel esmerueillable : Et de

1. *Les Oeuures*. Paris, G. Buon, 1584, in-fol., p. 762.

2. *Recueil des... pièces retranchées...* Paris, N. Buon, M. DC. XVII, in-12, p. 346.

faiſt ceux qui de ce temps là iugeoient des coups, diſoient que Ronfard eſtoit le premier des Poëtes, mais que Iodelle en eſtoit le Daimon. Rien ne ſembloit luy eſtre impoſſible, où il employoit ſon eſprit. A cauſe dequoy Iacques Tahureau ſe ioüant ſur l'Anagramme de ſon nom & furnom, fit vne Ode dont le refrain de chaque couplet eſtoit,

Io le Delien eſt né.

« Et du Bellay le loüant comme l'outrepaiſſe des autres au ſubieſt de la Tragedie, Comedie, & des Odes, luy adreſſa vn Sonnet en vers rapportez, dont les ſix derniers eſtoient :

*Tant que bruyra d'vn cours impetueux,
Tant que fuyra d'vn pas non fluctueux,
Tant que foudra d'vne veine immortelle
Le vers Tragic, le Comic, le Harpeur,
Rauiffe, coule, & viue le labeur
Du graue, doux, & copieux Iodelle¹.*

« Telle eſtoit l'opinion commune, voire de ceux qui mettoient la main à la plume, comme vous voyez par ce Sonnet : Telle eſtoit celle meſme de Iodelle : Il me fouiuent que le gouuernant vn iour entre autres ſur ſa Poëſie (ainſi vouloit-il eſtre chatoüillé) il luy aduint de me dire, que ſi vn Ronfard auoit le deſſus d'vn Iodelle le matin, l'apres-diſnée Iodelle l'emporteroit de Ronfard : & de fait il ſe pleut quelquesfois à le vouloir contrecarrer². »

1. *Œuvres françoïſes de Ioachim du Bellay*, tome II, p. 142. de notre édition.

2. Eſtienne Paſquier, *Les Recherches de la France*. Paris, Laurens Sonnius, 1621, in-fol., livre VII, p. 619.

Comme exemple de ces luttes littéraires, Pasquier rappelle les chansons que Jodelle a faites en réponse à celles de Ronsard, et où il a finement combattu les opinions de son illustre rival ¹.

Jodelle, comme on le voit par les passages qui précèdent, devint sur-le-champ aussi célèbre que des poètes qui lui étaient en réalité fort supérieurs, et qui, par esprit de camaraderie, et aussi à cause du prestige qui s'attache toujours aux succès remportés au théâtre, chantèrent ses louanges d'un commun accord et vantèrent à l'égal d'une création véritable l'application à l'art dramatique en particulier du système général de restauration païenne que la *Pléiade* avait mis en honneur.

Apprécié dignement, et même au-dessus de sa valeur, par les gens de lettres, privilège assez rare, Jodelle fut favorablement accueilli à la cour, ce qui était certes plus aisé. « Charles Cardinal de Lorraine le fit premièrement cognoître au Roy Henry : la Duchesse de Sauoye sœur de ce Roy, & le duc de Nemours, fur tous le fauoriferent grandement. » — « Charles archeuefque de Dol, de l'illustre maison d'Espinay..... a fait tousiours cas des Poësies de cet autheur, iufqu'à faire quelques-fois representer somptueusement aucunes de ses Tragedies ². »

Les succès de 1552 lui valurent cette réputation et cette faveur, qui s'accrurent pendant de longues années, mais qui, en réalité, tirent de là leur origine.

Depuis 1552 jusqu'en 1558, notre poète, en proie à la plus incurable vanité, dévoré d'ambition et gâté par les éloges de ses contemporains, ne rencontra plus d'occasions aussi favorables de mettre ses œuvres au jour ; mais les termes mêmes dans lesquels il se plaint

1. Voyez tome II, p. 45 et 65 de notre édition.

2. Voyez ci-après, pages 6 et 8.

du sort font bien comprendre que son peu de persévérance, sa mollesse et surtout son caractère ombrageux, étaient les plus sérieux obstacles qui venaient contrarier ses desseins.

« Quand aus lettres — écrit-il en 1558 — qu'est ce que i'ay iamais voulu faire voir de moy, qu'un affaire, vne maladie, vne debauche d'amis, vn default ou vne perte d'occasion, vne entreprife nouvelle, ou ce qui est le pire de tous, vne enuie n'ait empesché d'estre veu¹ ? »

Les circonstances politiques créaient alors à la littérature des difficultés plus réelles, et que Jodelle est beaucoup mieux fondé à déplorer :

« L'auois — dit-il à la même époque — & des Tragedies & des Comedies, les vnes acheuées, les autres pendues au croc, dont la plus part m'auoit esté commandée par la Royne & par Madame feur du Roy, fans que les troubles du tens eussent encore permis d'en voir rien, & j'attendois touiours vne meilleure occasion que n'est ce tens tumultueus & miserable pour les faire metre sur le theatre². »

Du reste, sa vanité ne se bornait pas, comme celle de Ronsard ou de Joachim du Bellay, aux choses de sa profession. Il songeait à devenir un grand capitaine, à entreprendre de longs voyages, à remplir un rôle politique; mais on comprend que les hésitations et les défaillances qui s'opposaient au succès de ses entreprises littéraires aient redoublé lorsqu'il fut question d'exécuter des projets aventureux, mal concertés, et auxquels sa vie antérieure ne l'avait nullement préparé. Il en fait lui-même en ces termes l'aveu naïf :

« Quand aus armes ou i'ay touiours fenti ma nature

1. Voyez ci-après, page 257.

2. Voyez ci-après, page 240.

allés encline; en quel camp, en quel voiage n'ay-je voulu aller, & quels aprefts & quelles pourfuites n'ay-ie tâché de faire? Mais tousiours ou quelque autre maladie ou le defaut present du moyen qui ne peut accorder avecque la grandeur d'un bon cueur, ou le delay de iour en iour, ou quelques autres incommodités m'ont tellement retenu, qu'il semble que ces malheurs me feruans de fers, ma ville, qui m'est malheureufe le poffible, me doieue feruir d'eternelle prifon. Quand aus affaires, encores que ie n'i fois ni fait ni nourri, aufquels pour le moins n'estois-ie point né? Mais tant f'en faut, comme me reprochent plusieurs, que ie les fuye, qu'ils m'ont de tout tens fui, fans qu'il y ait eu rien qui m'en ait rendu incapable que le trop de malheur, ou le trop de capacité, defquels l'un m'a peu apporter les haines & les enuies, & l'autre la prefumption & fiance de moy mefme, qui deplaisent merueilleusement aus grands ¹. »

Après nous avoir ainsi raconté en prose le motif de son peu de succès, Jodelle y revient en vers, presque dans les mêmes termes :

*Tu fçais que fi ie veus embrasser mefmemment
Les affaires, l'honneur, les guerres, les voyages,
Mon merite tout seul me fert d'empeschement ².*

Ainsi, voilà qui est bien convenu, c'est « le trop de capacité » de Jodelle, c'est son « mérite » qui lui nuit; n'oublions pas cependant ce à quoi il s'arrête le moins, sa « prefumption & fiance de luy mefme ».

Il est évident d'ailleurs qu'il ne savait pas bien exactement quel était le but réel de ses vagues aspirations. Il

1. Voyez ci-après, pages 257, 258.

2. Voyez ci-après, page 280.

désirait fort combattre dans un temps où les occasions ne manquaient certes pas, et cependant nous n'apprenons rien, ni par lui, ni par ses contemporains, au sujet de ses campagnes; il souhaitait voyager, et c'est à peine si l'on peut conjecturer, d'après un passage d'un de ses sonnets, que, dans sa jeunesse, il a traversé les Alpes ¹; il voulait prendre part aux affaires publiques, et il ne s'en est jamais mêlé qu'en donnant aux souverains, dans ses vers, quelques-uns de ces conseils généraux de sagesse et de prudence dont les poètes n'ont en aucun temps laissé manquer les rois.

Là ne se bornaient pas les prétentions de Jodelle; il se sentait également propre à tout, et il était parvenu à faire partager son opinion à un bon nombre de ses contemporains. Charles de la Mothe nous le donne pour « grand Architecte, tresdocte en la Peinture, & Sculpture, treseloquent en son parler ² ». Nous allons le voir cependant se tirer fort mal d'une tentative dans laquelle ces diverses qualités lui eussent été d'un fort grand secours.

En 1558, après la prise de Calais par le duc de Guise, qui avait causé le plus vif enthousiasme, après la réunion des États généraux, qui offrirent avec empressement à Henri II tout l'argent dont il pouvait avoir besoin, ce prince « s'auifa de mander au Preuost des marchands & Escheuins de Paris qu'il iroit souper en leur maison de Ville le leudi gras enfuiuant ³ », c'est-à-dire le 17 février.

Quatre jours seulement avant la date fixée, Jodelle fut prié de faire réciter devant le Roi quelque tragédie ou comédie; mais il refusa de le faire, « adioustant — ainsi qu'il a pris grand soin de nous le raconter — ce petit mot allés poëtiquement dit, que ceste année la

1. Voyez tome II, page 6 de notre édition

2. Voyez ci-après, pages 7 et 8.

3. Page 238.

Fortune auoit trop tragiquement ioué dedans ce grand echaufaut de la Gaule fans faire encor par les fauls spectacles refeiigner les veritables playes ¹. »

Peut-être est-ce tout simplement pour le plaisir de placer cette belle réponse que Jodelle ne consentit point à faire représenter un des ouvrages que, d'après son propre aveu², il avait alors en portefeuille ; mais, trouvant d'ailleurs l'occasion favorable pour mettre en lumière les talents si nombreux et si divers dont il s'enorgueillissait, il s'engagea peu à peu fort imprudemment à organiser la fête, et se faisant, comme il le dit, « quasi de tous mestiers ³ », il rédigea des inscriptions latines, dressa des arcs de triomphe, composa sur la conquête de la Toison d'or un beau divertissement, dans lequel « la nauire Argon » symbolisait le vaisseau de la ville de Paris, et où lui-même remplissait le rôle de Jason, fit exécuter des décorations et des costumes, choisit et conseilla des acteurs.

Jodelle, qui avait certes de l'imagination et de l'activité, semble n'avoir jamais connu l'ordre, la méthode ni l'art difficile de se faire obéir. L'exécution de la fête qu'il avait conçue fut d'autant plus défectueuse que le plan en était beaucoup trop compliqué, vu le peu de temps dont on pouvait disposer pour le mettre à exécution.

Le Roi arriva sur les quatre heures en la Maison de ville ⁴, dont les abords et le portail étaient ornés d'inscriptions et d'emblèmes préparés par Jodelle. L'entrée se passa fort bien, ainsi que le repas ; dès qu'il fut terminé, on appela à grands cris le malheureux poète, qui n'était nullement prêt. Il avait composé le matin même les vers du rôle de Jason, qu'il allait se trouver

1. Voyez ci-après, page 241.

2. Voyez ci-après, page 240.

3. Voyez ci-après, page 241.

4. Voyez ci-après, page 242.

obligé de réciter ¹, et n'avait pu faire répéter les autres acteurs qu'une heure avant le souper du roi ². Sa mascarade, assez nombreuse, se composait de quatorze personnes : Jodelle en Jason, Minerve, Argon, Mopsus et dix Argonautes muets, « tous habillés à la matelote antique de blanc & de noir ³ », parmi lesquels se trouvaient cinq ou six gentilshommes, amis de l'auteur ⁴; en outre, il fallait introduire dans la salle deux longs rochers et de plus un grand navire, auquel Jodelle avait pris soin, à la vérité, d'adapter un mât mobile, afin d'en rendre l'entrée plus facile ⁵.

On lui avait promis d'ailleurs que les nappes une fois levées, les tables s'abattraient, et que près de la moitié de la salle resterait vide; mais lorsqu'il voulut entrer, aucune précaution n'avait été prise, et l'on pouvait à peine remuer. Excédé de fatigue, malade depuis plus d'une heure ⁶, voyant au dernier moment que les costumes étaient insuffisants ⁷, le malheureux poète, renversé à l'entrée de la salle avec plusieurs de ses compagnons qu'il était obligé d'attendre un à un, accueilli par des rires à son arrivée, à cause d'une musique malencontreuse ⁸, vit ses acteurs « comme perdus dedans ceste multitude, & parlans iufques contre la face du Roy ⁹ », manquer de présence d'esprit et de mémoire.

Le divertissement commençait par un chant d'Orphée ¹⁰ attirant à lui les rochers, dont les divinités répondaient à ses accents; mais quels ne durent pas être

1. Voyez ci-après, page 267.

2. Voyez ci-après, page 269.

3. Voyez ci-après, page 273.

4. Voyez ci-après, page 270.

5. Voyez ci-après, page 270.

6. Voyez ci-après, page 271.

7. Voyez ci-après, page 269.

8. Voyez ci-après, page 271.

9. Voyez ci-après, page 270.

10. Voyez ci-après, page 259.

les rires de la Cour en voyant Orphée suivi, non de rochers, mais de clochers qu'une incroyable méprise du décorateur y avait substitués ¹. Quant à Jodelle, il exprime ainsi, avec l'emphase poétique qui lui est habituelle, la douloureuse stupéfaction dans laquelle le jetèrent de si tristes mésaventures : « Moymefme..... demeuray quasi tout tel (l'il faut qu'ainfi ie parle) que si la Minerue qui marchoit deuant moy m'eust transformé en pierre par le regard de fa Medufe ². »

Quand cette mascarade eut été achevée, « tellement quellement ³ », suivant l'expression de Jodelle, il en fit entrer une autre qui ne parlait pas et dont les personnages étaient la Vertu, la Victoire et la déesse Mnémosyne.

Jodelle aurait voulu qu'elles fussent accompagnées de trois enfants nus, représentant les Amours ou les Jeux, et que la Vertu prit dans une corbeille portée par un de ces enfants des couronnes accompagnées chacune d'un distique en l'honneur de la personne à qui elle devait être offerte; mais là encore l'exécution répondit imparfaitement au projet : les Parisiens n'envoyèrent point leurs enfants tout nus à l'hôtel de ville, ainsi que les avait demandés Jodelle; ils étaient même à peine déguisés, et il devint impossible de leur adapter des ailes et de leur mettre les trousses et carquois préparés pour eux; de toutes les couronnes, une seule était prête : celle qui avait été destinée au Roi; aucune des autres personnes n'en eut, et la duchesse de Valentinois ne se vit pas couronner par la Vertu, ainsi qu'elle devait l'être suivant le programme de la fête.

Ce « defaître ⁴ », encore exagéré par les adversaires de Jodelle, lui causa un chagrin si vif qu'à l'en croire,

1. Voyez ci-après, page 269.

2. Voyez ci-après, pages 241 et 242.

3. Voyez ci-après, page 273.

4. Voyez ci-après, page 231.

peu s'en fallut qu'il ne jetât pour jamais au feu livres, papiers et plumes; sa santé en fut altérée, et il demeura « quelques iours malade d'une fièvre tierce ¹ ». Enfin, accablé de douleur, il quitta pour un certain temps la Cour, comme il nous le raconte dans une élégie où il compare son absence à l'exil d'Ovide ².

Peu à peu cependant le poète revint à ses occupations et à ses habitudes; si bien qu'après avoir été sur le point de ne plus écrire, il se mit en devoir de publier les inscriptions qu'il avait faites pour l'entrée du Roi, les vers de la mascarade des Argonautes et un récit apologétique de sa mésaventure; et les fit paraître en un petit *Recueil* ³ après les fêtes de Pâques, lorsque la Cour, qui avait été séjourner à Fontainebleau, fut de retour à Paris.

Bien que Jodelle nous affirme, dans cet ouvrage, qu'il se « commande la modestie plus que jamais ⁴ », il ne songe pas un instant à s'accuser des torts très-réels qu'il avait eus et qui ressortent si bien de son récit même; d'après lui, le sort est cause de tout: « l'ay — dit-il — toujours eu ce meschant heur de faire les choses aussi facilement & aussi bien, comme ie les fay malheureusement ⁵. »

Cet opuscule, dédié par Jodelle à *ses amis*, devenu, dit-il, beaucoup moins nombreux à cause de sa mésaventure ⁶, est extrêmement précieux pour sa biographie: il y étale très-naïvement son caractère et s'y montre, sans en avoir conscience, sous des aspects qui sont loin parfois de lui être favorables; c'est là probablement ce qui a déterminé Charles de la Mothe,

1. Voyez ci-après, page 234.

2. Voyez ci-après, page 317.

3. Voyez ci-après, page 229-281.

4. Voyez ci-après, page 267.

5. Voyez ci-après, page 235.

6. Voyez ci-après, page 231.

premier éditeur des œuvres de Jodelle, fort jaloux de sa gloire, à retrancher toute cette apologie, pour ne laisser subsister que les vers de la mascarade des Argonautes. Quant à nous, dont le point de vue est naturellement tout autre, nous avons réimprimé ce livret dans notre édition; et, quoiqu'il nous ait fourni d'abondants matériaux pour la présente *notice*, nous ne saurions engager trop vivement ceux qui veulent bien connaître Jodelle et l'apprécier en pleine connaissance de cause, à lire en entier ce curieux morceau; c'est là que se révèle le mieux son caractère fantasque, à la fois intraitable et flatteur, altier et courtisan; on y voit paraître à plein sa vanité, son outrecuidance, indiquées trop sobrement et ainsi déguisées sous de spécieuses couleurs dans la bienveillante biographie que lui a consacrée Charles de la Mothe : « mesprisant philosopiquement toutes choses externes, ne fut cogneu, recherché, ny aimé que maugré luy ¹. » Jodelle n'était pas si sauvage : il souhaitait avec une grande bonne foi un prince qui le rétribuât grassement et qui, satisfait de recevoir en échange de ses bienfaits une immortalité assurée, consentît volontiers à supporter les conseils, les critiques, et même les reproches. Ronsard, qu'il avait fini par associer à ses plaintes continuelles sur le peu de générosité du Roi à son égard, disait en 1560 :

Vn seul bien ta vertu si iustement demande :

*C'est que nostre grand Prince ignorant ta grandeur,
Ne se monstre affez grand à ta Muse si grande ².*

L'avènement de Charles IX lui fit espérer qu'il avait enfin trouvé ce qu'il cherchait. Sous ce règne il remplit avec une grande activité les fonctions de poète of-

1. Page 8.

2. *Les Oeuures de P. de Ronfard.* Paris, G. Buon, 1584, in-fol., p. 250.

ficiel, célébrant les victoires¹, faisant des divertissements pour les mariages², pleurant les morts³, chantant les naissances⁴, flattant les goûts du Roi, dans une *Ode de la chasse* extrêmement développée⁵, et cherchant à utiliser ses talents d'architecte en discourant « d'un bâtiment⁶ » avec Charles IX, ou en imaginant pour Catherine de Médicis quelque belle structure⁷.

Il rédigea les inscriptions destinées à un petit monument connu sous le nom de *Croix de Gastines*, dont l'auteur des *Mémoires de l'Etat de la France sous Charles neuvesme* nous raconte ainsi l'histoire⁸ : « L'an mil cinq cens soixante neuf, pendant la plus grande fureur des troisièmes troubles, le Parlement de Paris fit pendre & estrangler Nicolas Croquet, Philippes & Richard de Gastines, marchans honorables : pour autant qu'ils estoient de la Religion. Entre autres choses contenues en leur arrest, qui fut prononcé & executé le dernier de Juin audit an 1569, ce qui l'enfuit doit estre noté pour le discours fuyuant, Ladite Cour (de Parlement) a ordonné & ordonne, que la maison des cinq croix blanches appartenant aufdits de Gastines, assize en rue Sainct Denis, en laquelle les presches assemblees & Cenes ont esté faites, sera rompue, demolie & rafée par les charpentiers maçons, & gens à ce conoissans dont la Cour conuendra. Et cependant a ladite Cour ordonné & ordonne que le bois & ferrures de fer qui prouiendront de la demolition de ladite maison, seront vendus, & les deniers qui en prouiendront

1. Tome II, p. 129-155.

2. Tome II, p. 111-129.

3. Tome II, p. 157-160.

4. Tome II, p. 165-170.

5. Tome II, p. 297-321.

6. Tome II, p. 129.

7. Tome II, p. 160, 161, et p. 363, note 39.

8. Fol. 63, recto.

feront conuertiz & employez à faire faire vne croix de pierre de taille : au-deffous de laquelle fera mis vn tableau de cuyure, auquel fera efcrit en lettres grauees, les caufes pour lefquelles ladite maifon a eſté ainſi demolie & rafée A l'endroit d'icelle les Pariſiens auoyent fait eſleuer vne haute pyramide de pierre, ayant vn crucefix au fommet, doree & diapree, avec vn recit en lettre d'or fur le milieu, de ce que deffus, & des vers Latins, le tout ſi confuſement & obliquement deduit, que pluſieurs eſtimoient que le compoſeur de ces vers & inſcriptions (on dit que c'eſtoit Eſtienne Iodelle, Poëte François, homme ſans religion, & qui n'eut onc autre Dieu que le ventre) s'eſtoit mocqué des Catholiques & des Huguenots. »

D'après l'Estoile ¹, « Iodelle presenta au Roy les deſſeins pour la croix de Gaſtine, de l'inuention dudit Eſt. Iodelle, qui n'eurent point d'effect; d'autant que par la paix faite l'an d'après, 1570, il fut dit que ladite croix feroit oſtée. » Mais le témoignage de l'auteur des *Mémoires de l'Eſtat de la France* ſemble prouuer qu'avant l'enlèvement de la croix les inſcriptions avaient été placées.

Voici la pièce française deſtinée à ce monument par Iodelle. Elle a été publiée par M. Tricotel, depuis l'achèvement de notre édition :

AVX PASSANTS

*Chriſt, l'aigneau, le Lion, par humbleſſe & victoire
Victime au lieu d'Iſaac, & de Iuda la gloire,
Doux & fort, du meſpris de ſes Loix & du tort
Fait à ſes lieux ſacrez, nous doit punir plus fort*

1. *Mémoires et Journal de Pierre de l'Estoile*, collection Michaud et Poujoulat. 2^e ſérie, tome 1, édition Champollion-Figeac et Aimé Champollion, p. 23.

*Que ceux qu'ici naurez de serpens on contemple,
Que ceux qui profanoyent les saints vaisseaux du temple,
Que ceux que pour blasphème vn peuple lapidoit,
Que ceux sur qui le Ciel ses feux vengeurs dardoit,
Car l'ire & l'effect suit la douceur & l'exemple¹.*

L'auteur des *Mémoires de l'Etat de la France*, protestant fort zélé, maltraite d'autant plus Jodelle qu'il le regarde comme un apostat.

Après avoir poursuivi de ses invectives plusieurs poètes de la Pléiade qui avaient approuvé le massacre de la Saint-Barthélemy, il mentionne² :

« Etienne Jodelle Parisien, aussi poète François (qui a autresfois demeuré à Geneue, faisant profession de la Religion, où il fit en vne nuit entre autres, cent vers latins, esquels il deschifroit la messe, avec des brocards conuenables³) publia trente six sonnets contre les Ministres⁴, ausquels il impute la cause de tous les maux. On dit que pour ces sonnets il eut bonne somme d'escus. »

L'Estoile semble lui attribuer aussi d'autres écrits,

1. *Vers inédits de Jodelle*. (*Bulletin du Bibliophile*, septembre-octobre 1870-1871, pages 424-432.) Cet article contient, outre la pièce que nous reproduisons, diverses poésies attribuées à Jodelle : 1° *L'Ombre au Passant, sur le tombeau de Jean Brinon*. 2° Une *Épigramme* et un *Sonnet* dirigés contre Théodore de Bèze. 3° *Trois Sonnets affichés en plusieurs endroits de Paris le ieu di 28^e aoust 1572*, à la fin desquels on lit : « Est. Jodelle, tenu pour aucteur. » Nous reviendrons sur ces opuscules dans notre *Supplément* général. Quant aux vers que nous donnons, M. Tricotel les a tirés d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale (n° 10304, fonds français, p. 211), sur lequel nous les avons collationnés de nouveau.

2. Fol. 278, verso.

3. Voyez t. II, p. 339, de la présente édition, un sonnet du même genre, également attribué à Jodelle par un réformé.

4. Voyez t. II, p. 133-151, et les *Sonnets* publiés par M. Tricotel, et indiqués dans la note 1 ci-dessus.

où les mêmes opinions étaient exprimées avec encore plus de violence :

« A la Saint-Barthelemy, il fut corrompu par argent pour escrire contre le feu admiral & ceux de la religion : en quoy il se comporta en homme qui n'en auoit point, deschirant la memoire de ces pources morts de toutes fortes d'iniures & menteries ¹. Finablement, il fut employé par le feu roy Charles, comme le poëte le plus vilain & lascif de tous, à escrire l'arriere hilme que le feu Roy appelloit la Sodomie de son preuost de Nantouillet, & mourut sur ce beau fait qu'il a laissé imparfait ². » Cette dernière accusation est mal fondée. Elle ne peut se rapporter qu'à *la Riere Venus*, qu'effectivement, comme nous le dit Charles de la Mothe, « l'auteur pour sa maladie ne peut parfaire ³ ». Or il suffit de jeter les yeux sur cet ouvrage ⁴ pour se convaincre que Jodelle y flétrit avec énergie les désordres qu'on semble l'accuser d'avoir approuvés.

Un préambule de plus de deux cents vers, adressés à Charles IX et placés en tête du très-long morceau, cependant inachevé, intitulé : *Les Discours de Iules Cesar auant le passage du Rubicon* ⁵, contient pour ainsi dire l'acte par lequel le poëte se déclare attaché à la personne du Roi et les conditions mutuelles de cette convention.

Jodelle établit d'abord que si « le seruice & la fuite » d'un prince doit être le but des « mieux nés », la Cour des tyrans doit être soigneusement évitée, et il vante les philosophes austères qui s'en sont écartés :

1. Tome II, p. 133-151, 339-340.

2. *Mémoires et Journal de Pierre de l'Estoile*, collection Michaud et Poujoulat, 2^e série, tome I, édition Champollion-Figeac et Aimé Champollion, p. 29.

3. Voyez ci-après, p. 6.

4. Tome II, p. 95-102.

5. T. II, p. 215-277.

*Tant que ces gens viuoient en leur pauure sagesse
Plus contens, que ces Rois en leur pauure richesse.*

Si au contraire les princes sont vertueux, « leur vertu les vertueux attire »; mais il faut qu'ils laissent une grande liberté à ceux qui se donnent à eux, et Jodelle convient que c'est le défaut d'indépendance qui a dégoûté de la Cour son esprit absolu et entier; puis il fait tout à la fois le procès au poète servile et au prince qui abuse de cette servilité, dans un passage qui se termine ainsi :

*Tous deux tels, que souuent au bout de leur attente,
Rien n'y a qui leur maistre, ou les autres contente,
Ny mesme eux, ou leur race, en leur fin faisans voir
Qu'vn desespoir occit ceux qui viuent d'esperoir.*

Ce dernier vers prouve que la chute du sonnet d'Oronte¹, qui passe d'ordinaire pour un type de la littérature précieuse, n'eût pas été désavouée par Jodelle.

Son poète officiel idéal ne s'astreint pas à suivre la Cour, et sert son prince de loin,

tout prest
D'estre vrayment present, quand befoin il en est,

il veille sur la gloire du souverain, s'efforce d'éterniser sa renommée tout en lui préparant des divertissements, et surtout en ne lui ménageant pas les conseils :

*L'encourageant, s'il peut, aux choses les plus hautes,
Des plus grands anciens luy proposant les fautes,*

1. Molière. *Le Misanthrope*, acte I, scène II.

*Vertus, rufes, discours, & ce dont la grandeur
Peut renuerfer, ou croistre, ou fauuer fon grand heur,
Prenant fans fin le foin des chofes qui luy viennent,
Veillant pour empeschcr tous troubles qui retiennent
Son eſtat empeſtré.*

C'est ce rôle que Jodelle aspire à jouer, mais il n'entend pas le remplir pour rien ; et, tout en affectant un entier désintéressement, il a soin de rappeler qu'il est

... pauvre, & qui pis eſt, deſaſtreux gentilhomme.

Bien que l'abbé Lebeuf nous dise : « Le poëte Jodelle, mort en 1573, avait sa maison sur cette paroisse (Saint-Germain-PAuxerrois), rue Champfleury¹ » ce qui semblerait indiquer que lorsqu'il mourut il était propriétaire, sa situation n'en était pas alors plus heureuse, et peut-être eût-il été bien difficile de l'améliorer. Ses prodigalités, son désordre, ne permettaient pas de l'enrichir, mais du moins le Souverain ne manqua jamais de l'assister dans sa détresse.

On en trouve une preuve authentique dans les registres de l'Épargne du Roi Charles IX de l'année 1572.

« A Estienne Iaudelle, ſieur de Limodyn, lung des poettes dudiçt feigneur, la ſomme de cinq cens liures tournois.... dont Sa Maietté luy a faiçt don, en conſideration des ſeruices qu'il luy a cy deuant & de long-temps faitz en ſondiçt eſtat, & meſme pour luy donner moyen de ſe faire penſer & guarir d'vne malladie de laquelle il eſt à preſent detenu, & ſupporter les frais & depens qu'il eſt contraint faire en ceſte occaſion, & ce

1. *Histoire du Diocèse de Paris*, t. I, p. 51-52.

oultre & par dessus les autres dons & bienfâitz qu'il a cy deuant euz dudiçt fleur.... Le vingtnouefiesme iour doctobre ' .»

Jodelle mourut neuf mois après avoir reçu du Roy cette libéralité, qui ne fut probablement pas la dernière, car, bien qu'il ait composé « en son extreme foiblesse » un sonnet destiné à Charles IX, et dont la chute était le mot d'Anaxagore à Périclès :

Qui se fert de la lampe aumoins de l'huile y met,

ces vers, récités par lui, « de voix basse & mourante », ne furent pas envoyés au Roi, « pour n'auoir eu besoin — dit Charles de la Mothe, dont le témoignage n'est pas suspect, — de ce que plus par cholere, que par necessité il sembloit requerir par iceluy ² ».

Ce passage des *Vers funebres de Th. A. D'Aubigné, Gentil-homme Xantongois, sur la mort d'Estienne Iodelle Parisien Prince des Poëtes Tragiques*³, est donc évidemment empreint d'une assez grande exagération :

*Iodelle est mort de paureté ;
La paureté a eu puissance '
Sur la richesse de la France.
O dieux ! quel traict de cruauté !*

1. L'original de cette pièce, publiée dans les *Archives curieuses de l'histoire de France*... par L. Cimber et F. Danjou, 1^{re} série, t. VII, p. 359 et 360, et dans le *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, par Jal, se trouve aux Archives de France. KK. 133, fol. 2,550.

2. Voyez ci-après, p. 8.

3. A Paris, par Lucas Breyer, 1574, in-4° de 6 feuillets.

Iodelle. — 1.

*Le Ciel auoit mis en Jodelle
Vn esprit tout autre qu'humain ;
La France luy nia le pain,
Tant elle fut mere cruelle.*

Mais il serait difficile aujourd'hui de détruire une opinion si répandue¹ ; et, suivant toute apparence, Jodelle conservera longtemps encore une place honorable dans la liste, un peu enflée par les biographes, des poètes que la misère a fait périr.

« Il mourut l'an mil cinq cens septante trois, en Juillet, aagé de quarante & vn ans », nous dit Charles de la Mothe².

Pierre de l'Estoile, qui, comme nous l'avons vu, est assez injuste à son égard, raconte ainsi ses derniers moments³ : « Le proverbe qui dit : telle vie, telle fin, fut verifié dans Estienne Jodelle, poète parisien, qui mourut ceste année, à Paris, comme il auoit vescu, [duquel la vie ayant esté sans Dieu, la fin fut aussy sans luy, c'est-à-dire tres-miserable & espouuantable, car il mourut sans donner aucun signe de recognoistre Dieu, & en sa maladie, comme il fut pressé de grandes douleurs, estant exhorté d'auoir recours à Dieu, il respondoit que c'estoit

1. L'auteur de l'*Anti-Machiavel*, chap. I de la 2^e partie, dit que Jodelle, après les débauches d'une vie tout épicurienne, mourut de faim. — Épigramme grecque de Jean Antoine de Baif, sur le genre de mort de Jodelle par rapport au nom de sa terre :

"Ὅς σφέτερον θέλει τὸν κύριον ἀγρὸς ὄφειλεν,
"Αἰ, λιμὸς θεινὸς κτείνεν ἰωδελίον.

Jugements des savants de Baillet, augmentés par La Monnoye (notes), t. IV, p. 431, édit. de 1722.

2. Voyez ci-après, p. 8.

3. *Mémoires et journal de Pierre de l'Estoile*. Collection Michaud et Poujoulat, 2^e série, tome I, édition Champollion-Figeac et Aimé Champollion, p. 29.

vn chaux Dieu', & qu'il n'auoit garde de le prier ni reconnoistre jamais tant qu'il luy feroit tant de mal, & mourust de ceste façon despitant & maugreant son createur avec blasphêmes & hurlemens espouuantables.»

Un autre récit, plus vraisemblable, nous montre Jodelle mourant en sceptique, mais non en athée, ni surtout en furieux, et s'écriant, comme plus tard Goëthe : « De la lumière ! ! », soit à cause de l'impression toute physique causée par l'approche du trépas, soit par suite de ce désir immense de science et de vérité qui n'est jamais satisfait en ce monde.

La nouvelle de sa mort, accueillie par les invectives des protestants², inspira peu de regrets à ceux qui le connaissaient. Son caractère hautain et orgueilleux fut sans doute la cause principale du peu de sympathie qu'il excita. D'Aubigné, dans les *Vers funèbres* qu'il lui adresse, cherche à tourner ses défauts à sa gloire, sans essayer de les dissimuler.

*Si on reproche la grandeur
A Jodelle, & qui fut trop graue,
Puis que l'esprit estoit si braue,
Pouuoit il auoir autre cœur?
Quelque abatu de conscience
Eust desguisé ce qu'il scauoit*

1. Du Verdier. Bibliothèque française. *L'Intermédiaire*, août et septembre 1867, colonnes 317 et 318.

2. On trouve la mention suivante, sous la date de 1574 (p. 50), dans les *Mémoires de l'Estoile* : « Vn sonnet fait sur la mort d'Estienne Iodele, poëte parisien, par les huguenos, lesquels ledit Iodel apeloit rebelles, haerétiques; qui me fust donné par vng mien ami en cest an 1574, avec vn petit memoire & apostile de la vie, religion & mort dudit Iodele, qui aduinist en iuillet 1573. » M. Tricotel a retrouvé ce sonnet, qui étoit perdu, et il l'a publié dans le *Bulletin du Bibliophile*, septembre-octobre 1870-1871, page 426.

*Mais Iodelle ne le pouuoit
Aualer d'un poltron silence.*

*Cela ne debuoit point oster
Aux doctes espritz de la France
La pitoiable souuenance
De celuy qui debuoient chanter :
Si peu iamais ne debuoit faire
Le moindre de tous commencer :
Mais l'ay mieux aymé m'auancer,
Pour garder quelqu'un de se taire.*

*Lors que les petiotz enfans
Crient au tombeau de leur pere,
Ceste douleur est plus amere,
Que le desespoir des plus grandz,
Bien qui ne logent dans leur cœur
Vn si grand amas de tristesse.
Peult estre que ma petiteffe
Seruira de telle couleur.*

Le poète se dédommage en préparant dans l'autre monde à celui qu'il pleure un accueil tout différent de celui qu'il avait reçu dans celui-ci :

*Quand Iodelle arriua souflant encor sa peine
Le front plein de sueur des restes de la mort,
Quand, dis-ie, il eut atteint l'Acherontide bord
Attendant le bateau, il reprint son haleine.
Il trouua l'Acheron plus plaisant que la Seine
L'enfer plus que Paris.*

.....
.....

*Tous les Rois qui auoient fauorifé les vers
Enuironnoient son front de mille rameaux vers,*

De mirthe, de Cypres, de Lierre & d'Efrable :
Heureux qui le pouuoit couronner de ses doigts,
Voyez donc comme il est honoré des grands Rois,
Il n'eust osé viuant approcher de leur table.

Les pièces de Jodelle continuèrent à être représentées, ou du moins lues en public, quelque temps après sa mort. Nous en avons une preuve dans ce titre d'un argument en vers tiré de Dion Cassius, et rédigé par Guy Le Fevre de la Boderie : *Prologue auant le recit de la Tragedie de Cleopatre, faicte par feu Estienne Jodelle* ¹.

Il est suivi d'un autre prologue du même genre, destiné à une tragédie de *Penthée*, récitée, comme l'indiquent les premiers vers, le lendemain du jour où l'on entendit *Cléopâtre*, mais sans que rien nous fasse savoir dans quel lieu, à quelle époque, ni dans quelle circonstance.

Jodelle avait pris lui-même le soin de faire imprimer le *Recueil des inscriptions... ordonnées en l'hostel de ville à Paris, le Ieudi 17 de Fevrier 1558*, recueil principalement consacré à sa justification, et analysé en détail dans la présente notice.

Quant à ses autres œuvres, elles restèrent à sa mort inédites et dispersées. D'Aubigné le déplore ainsi dans les *Vers funèbres* que nous avons déjà cités :

Riche est il mort, mais quoy? où est ceste richesse?
Qui en est heritier? i'ay peur qu'auccques luy
Son tresor se pourrit, ie ne voy auiourd'huy

1. *Diuerfes meſlanges poetiques*, par Guy Le Fevre de la Boderie, Secrétaire de monſieur frere du Roy. — A Paris pour Robert Le Mangnier... 1582, in-16, f° 92 recto. Nous devons ce renſeignement, et beaucoup d'autres, à M. Tricotel, que nous ne remercierons jamais aſſez de ſes précieufes communications.

*Aucun qui les possède, aucun qui les careffe.
L'un en tient vn lopin dont il baue sans cesse,
L'autre en tient vn cayer enfermé dans l'estuy,
Vn autre à qui l'argent ne feroit tant d'ennuy,
Le vent à beaux testons pour mettre sur la presse.*

*Pauures vers orphelins vostre pere eut grand tort,
Ne vous laissant au moins nourrir apres sa mort
A quelque bon tuteur, mais quand bien ie regarde
Il vouloit que son temps & le vostre fust vn ;
Pource qui ne voyoit autour de luy aucun,
Qui meritoit l'honneur d'une si chere garde.*

Ces divers ouvrages ne furent publiés que vers la fin de 1574, par Charles de la Mothe, en un gros in-4^o, portant la mention de *premier volume*¹. « Nous espérons — dit l'éditeur dans sa préface — faire mettre en lumiere encore quatre ou cinq aussi gros volumes que cestuy cy². »

Cette publication n'eut pas tout le succès qu'on en attendait, ce qui dissuada sans doute de la continuer. Pierre de l'Estoile s'exprime ainsi à ce sujet³:

« Pour le regard de ses œuvres, P. Ronfard a dit fouvent qu'il eut désiré, pour la memoire de Iodelle, qu'elles eussent esté donnees au feu au lieu d'estre mises sur la presse, n'ayant rien de si bien fait en sa vie que ce qu'il a voulu supprimer, estant d'un esprit prompt & inuentif, mais paillard, yurongne & sans aucune

1. Voyez ci-après, p. 309 et 310, la note 1.

2. Voyez ci-après, p. 7.

3. *Mémoires et journal de Pierre de l'Estoile*. Collection Michaud et Poujoulat, 2^e série, tome I, édition Champollion-Figeac et Aimé Champollion, p. 29.

crainte de Dieu , auquel il ne croyoit que par benefice d'inventaire. »

Colletet, si passionné pour nos poètes du XVI^e siècle, n'est pas beaucoup plus favorable à celui-ci dans la biographie qu'il lui a consacrée :

« Je diray que de tous les Poètes de cette fameuse pleyade qui du tems de Henry second mit presque la Poésie françoise au comble de ses honneurs, Il n'y en a point de qui les œuvres me plaissent moins que celles de Jodelle, sans excepter mesmes celles de Baif & de Ponthus de Thiart ¹. »

A cette impression personnelle il joint le jugement plus sévère encore de Nicolas Bourbon, contre lequel, pour notre part, nous n'osons réclamer. Cet érudit avait demandé à Colletet les œuvres de Jodelle. « Je fus estonné, dit l'auteur des *Vies des Poètes françois*, que cet excellent homme me les renvoya des le lendemain mesme, avec un billet qui, entre les autres choses, contenoit ce mot : *Minuit praesentia famam* ². »

1. *Manuscrit des Vies des poètes françois*, détruit par l'incendie de la Bibliothèque du Louvre.

2. *Ibidem*.







DE LA POESIE FRANÇOISE
ET DES
ŒUVRES D'ESTIENNE IODELLE,

SIEVR DV LYMODIN¹.

Nos vieux Gaulois faisoient grand cas de la Poësie : & entretenoyent les Poëtes, non pour la volupté, mais pour la police, & pour l'erudition, les estimans les vrais & premiers Philosophes. Ceux qu'ils appelloyent Bards, louoyent, ou blasmoient en vers Gaulois les personnages illustres, vians ou trespassez (ainsi que Diodore, Strabon, & Lucain tefmoignent cela auoir duré en Gaule iusques en leur temps) & les Semnothees mettoient en vers les cantiques de leur Religion, & les Druides leurs loix. Pource l'histoire de Louhier, & de Betit (que les Romains appeloient Roys des Auvergnats) n'est remerquee par Strabon, & Athenee (qui l'ont extraite de Pofsidoine) que pour le grand accueil, & pour l'honneur qu'ils faisoient au Poëte, suruenant en leurs festins tant renommez. Et non seulement Diodore fait cas (pour le

plaisir) de la melodie inuentee dès lors par ces Bards, de chanter leurs poëmes avec l'instrument (que le fragment que nous auons d'un des liures des Origines & des Temps, lequel on attribue à Caton & à vn Archiloch, dit auoir esté imitee par les Romains long temps depuis en leurs jeux & banquets) mais aussi, pour la police, il assure que quand vn Poëte Gaulois suruenoit au milieu de deux armées aduersaires, & au fort du combat, il auoit bien ceste autorité de faire arrester les vns & les autres, & de iuger leurs querelles. Tant (dit-il) le Mars Gaulois respectoit les Muses. Comme aussi, pour l'erudition, les historiens ont noté que tous les enfans des Gaulois, principalement les nobles, estoient premierement instituez à la Poësie, & par icelle aux autres sciences. Or puis que la renommee de ces Bards, & Semnothees, a precedé l'age des plus vieux Poëtes Grecs, & par consequent aussi des Latins : mesme que les auteurs Latins n'ont peu taire que Stace Cecile Poëte Gaulois, precepteur d'Ennius, porta premierement la Comedie à Rome, & que luy, & Valere Caton aussi Gaulois, firent les premiers Poëtes que Rome a euz : On peut donc presumer que les Grecs, & les Latins ont appris des Gaulois (domteurs alors des vns, & des autres) ce qu'ils ont sceu de Poësie : aussi bien que de la Philosophie, que les Grecs receurent des Semnothees, comme Aristote a confessé au Magiq, ainsi que Laërce a bien noté. Mais l'ancienne haine, & l'enuie des Romains contre les Gaulois furent si extremes, que rauageans les Gaules ils supprimerent les liures, & quasi toute la memoire de ces Semnothees, Bards, & Druides. Et Tibere sous feintise de defendre les sacrifices des Druides, & pour abolir le reste de l'honneur Gaulois, voulut chasser tous ces Poëtes, qu'il appelloit Deuineurs, & forciers. Toutesfois pour cela, luy ny les autres Empereurs suiuaus, ne peurent en venir à bout, voire ne peurent oster les Colleges rentez, qui estoient de l'ancien establissement des Bards, en aucunes principales villes de Gaule, c'est à sçauoir, à Treues, Authun, Befançon, Tholose, Marseille, & Lyon l'ancienne :

seulement ils les adapterent à leurs louanges, principalement les Jeux-Meslez de Lyon, qu'Auguste premiere-ment, & Caligule après, auoyent tourneez en leur adoration. Si est-ce que tant par la continuelle oppression Romaine, que par le changement de la Religion, ayans esté la langue & les mœurs des François latinisez, se perdit quasi l'usage de Poëtifer en Gaulois : & les Colleges tomberent en ruine : comme lon en voit vne plainte en vne oraison dicté par le Rheteur Eumene, à vn gouverneur de la Gaule, sous l'empereur Constance, pour le College d'Authun (que Rhenan par erreur a expliqué de celuy de Treues, lisant *Augustocliuensium*, pour *Augustodunensium*.) Aussi les Gaulois estoient tant addonnez à leur grand ligue de la Franchise, pour s'affranchir du ioug Romain, qu'ils laisserent quasi tous les Muses, pour les armes : exceptez quelques Euesques, comme saint Hilaire, qui est remerqué le premier entre les Catholiques d'auoir composé en vers, des Cantiques, & des Hymnes de l'Eglise : Prosper aussi, & plusieurs autres, qui affectans la façon de la Poësie Gauloise, rimoyent la plus part leurs vers Latins : mesme nostre saint Remy (à qui les François doiuent tant) en son testament recueilli par l'historien Floard, fait mention de ses Epigrammes. Et dès lors reuindrent encor en usage les vers rymez, tant en Latin qu'en François (que les autres nations voyfines ont long temps depuis appris d'eux) principalement lors que les François furent paisibles de leur Monarchie : car la Poësie retourna en si grand credit, que les Rois & les Princes s'y estudioyent, & employoyent. Haudry troisieme du nom, Roy de France (que par corruption lon appelle Childeric) composa plusieurs liures en vers, qui ne plaisoyent gueres à Gregoire Archeuesque de Tours, par ce qu'ils n'estoyent mesurez par pieds à la Latine, mais rymez à la Françoisise. Fortunatus en louë aussi le Roy Cherbert, ou Herbert : Charles le grand s'y adonnoit beaucoup, & y auoit fait instruire aucunes de ses filles : & fit faire à Alcuin vn liure de vers Morauls rymez, dont Loup Abbé de Ferrieres fait

mention en vne de ses Epistres. Son fils l'Empereur Loys, s'en delectoit tant, qu'il pardonna à Angers à Peuesque d'Orleans Thiedouil, vne offense irremissible, seulement pour l'auoir ouy chanter des vers Latins rymez, qu'il auoit composez, ores que ce Loys fust d'un naturel tres cruel, quelque tiltre de Debonnaire ou de Pieteux, que faulxement Guetard, historien de son fils Charles, & son cousin germain, luy aye le premier donné : car le liuret d'Eghinard a esté corrompu par les Alemans, si du tout il n'a esté supposé. Pareillement le Roy Robert se plaistoit fort en cette science, comme en toutes autres esquelles il auoit bien estudié, ainsi que ses Chroniqueurs Glaber & Odoran ont escrit. Thiebaut quatrieme Roy de Navarre, & Comte de Champagne, estoit tresbon Poëte François : & de luy, pour vne Duchesse de Lorraine, & de Gilles Chastelain de Coucy, pour la dame du Fayet, se treuve encor vn gros volume de diuers poëmes François. Geoffroy Plantegenet Comte d'Aniou pardonna à plusieurs seigneurs Poicteuins qu'il auoit prins en la bataille de Chef-boutonne, & les deliura de prison à Tours, pour vn feul present de vers François rymez qu'ils luy enuoyerent. Philippe Auguste fit mettre en vers François & Latins, sa victoire de Bouuines, par maistre Guillaume le Breton precepteur de son fils Charles, Euesque de Noyon. Et depuis ce temps là eurent grand bruit Guy de Lorris, Iean Clopinel de Meun, Pierre d'Auergne, Geraud, Floquet, Raimbaud, Geoffroy Rudel, Emery, Bernard, Hugues, Anseume, & plusieurs autres Poëtes de siecle en siecle, tant qu'aucun aage ne s'est passé depourueu de Poëtes François, qui tousiours de mieux en mieux ont enrichi nostre langue de maints bons escrits. Mais depuis que la chiquanerie Italienne eut abusé les François par la curiosité de la Comtesse Mahaut, & de son Ernier, ou Garnier, les bons esprits se corrompirent, & les bonnes sciences, mesme nostre Poësie François, tomberent en abiection, n'osans les doctes plus escrire qu'en Latin : & n'estant decent à aucun (fors qu'aux farceurs du peuple) de rymez en François : Si voyoit-on

toutesfois entre les Nobles cet amour de la Poësie Françoisé toujours durer. Car il y auoit bien peu de seigneurs aizez qui n'eust vn Clerc, qui mettoit en ryme Françoisé la plus part de leurs Romans, desquels on en voit encore plusieurs escrits de ce temps là en aucunes maisons de France. Certainement cet abus nuitit plus à la Poësie, que n'auoyent fait les oppressions des Romains, & le changement de la Religion : Et en France elle eust esté du tout abolie, si en cet aage dernier le Roy François premier, reestabliſſant les bonnes lettres, n'eust incité plusieurs esprits excellents qui sourdirent en la fin de son regne & au commencement de celui de son fils HENRY : lesquels reprenans ceste ancienne vigueur Françoisé, remirent sus la docte Poësie en leur langue. De ceux là le premier & le plus hardy fut Pierre de Ronfard, gentilhomme Vandomois, qui se fit authœur & chef de ceste braue entreprise, contre l'ignorance & rudesse de ne ſçay quels Chartiers, Villons, Cretins, Ceues, Bouchets, & Marots, qui auoyent escrit aux regnes precedens : & a tracé le chemin aux autres qui l'ont suiuy. Le premier qui apres Ronfard se fit cognoistre en ceste nouvelle façon d'escire, ce fut Estienne Iodelle, noble Parisien : car dès l'an 1549. lon a veu de luy plusieurs Sonnets, Odes, & Charontides : & en 1552. mit en auant, & le premier de tous les François donna en sa langue la Tragedie, & la Comedie, en la forme ancienne. En ce temps là aussi apparurent Baif, & du Bellay, tresdoctes Poëtes, & autres en grand nombre, lesquels ont de leur viuant publié leurs escrits, ce que Iodelle ne voulut oncq faire : mais apres sa mort, ses amis plus foucieux de sa memoire que luy-mesme, & pour l'honneur de la France, ont recueilly ce qu'ils ont peu de ses œuvres égarees, & de partie d'icelles ils ont fait imprimer ce premier volume de Meſlanges, pendant que l'on preparera autres volumes de choses mieux choisies & ordonnées. Car expressement lon a meslé en ce volume plusieurs pieces faites par l'authœur aux plus tendres ans de sa ieunesse, comme la Tragedie de la *Cleopatre*, & la

Comedie d'*Eugene*, & quelques Chançons, Sonnets, & Odes que lon pourra discernier plus foibles que plusieurs autres faites depuis, afin que lon cognoisse quel a esté l'auteur en ses escrits, & en son adolescence, & en la fuite de son aage plus viril. On y a mis aussi aucuns poëmes imparfaits, par ce que lon n'en a encore peu recouurer le reste : Et a lon pensé (quelques imparfaits qu'ils soyent) que ce qui y est ne laissera de plaire, & profiter aux Lecteurs : De ceux-là sont les *Contr'Amours*, qui doiuent contenir plus de trois cens Sonnets : les *Discours de Cesar* au passage du Rubicon, qui se doiuent monter à dix mille vers pour le moins, la *Chasse* qui n'est ici à moitié, & *Contre la Riere Venus*, que l'auteur pour sa maladie ne peut parfaire. Au recueil de ses œuures nous ont aidé Messire Charles Archeuesque de Dol, de l'illustre maison d'Espinay, qui estant en Bretagne comme vn Phare éclairant par ses vertus ceste coste de la France, a fait tousiours cas des Poësies de cet auteur, iusqu'à faire quelquesfois représenter somptueusement aucunes de ses Tragedies : Messire Philippes de Boulainuillier Comte de Dampmartin, seigneur tresvertueux : & l'ancien ami de Iodelle, Henry Simon : Aussi le sieur de Brunel, qui par la felicité de sa memoire & de son esprit, y a restitué quelques vers oubliez. Iouisse donc le Lecteur de ceci ce pendant : Et auant que iuger de ceste Poësie, ie le prie de noter deux choses : l'vne, que ores que par icelle lon peut bien apercevoir que l'auteur auoit bien leu, & entendu les anciens, toutesfois par vne superbe assurance ne s'est oncques voulu assuiettir à eux, ains a tousiours suiui ses propres inuentions, fuyant curieusement les imitations, sinon quand expressément il a voulu traduire en quelque Tragedie : tellement que si lon trouuoit aucun trait que lon peut recognoistre aux anciens, ou autres precedens luy, ç'a esté par rencontre, non par imitation, comme il fera aisé à iuger en y regardant de pres. L'autre, que qui remarquera la propriété des mots bien obseruee, les phrases, & figures bien accommodées, l'elegance &

maiesté du langage, les subtiles inuentions, les hautes conceptions, la parfaite fuite & liaison des Discours, & la braue structure & grauité des vers, où il n'y a rien de cheuillé : se trouuera si affriandé en ce style d'escrire singulier, & possible encore non accoustumé entre les François, que si apres il prend les œuures de plusieurs autres, il s'en degouffera tant qu'il ne voudra plus lire ny estimer autres escrits que de IODELLE. Mais outre cela qui par la lecture de ses œuures se peut recueillir, nous ne pouuons celer aux Lecteurs vne chose quasi incroyable, c'est que tout ce que lon voit, & que lon verra composé par IODELLE, n'a iamais esté faict que promptement, sans estude, & sans labeur : & pouuons avecques plusieurs personnages de ce temps, tesmoigner, que la plus longue & difficile Tragedie ou Comedie, ne l'a iamais occupé à la composer & escrire plus de dix matinees : mesmes la Comedie d'*Eugene* fut faite en quatre traittes. Nous luy auons veu en sa premiere adolescence composer & escrire en vne seule nuict, par gageure, cinq cens bons vers Latins, sur le suiet que promptement on luy bailloit. Tous ses Sonnets, mesmes ceux qui sont par rencontres, il les a tous faicts en se promenant, & s'amusant par fois à autres choses, si soudainement, que quand il nous les disoit, nous pensions qu'il ne les eut encore commencez. Bref, nous ne croirons iamais qu'aucune autre nation, de tout le temps passé ait eu vn esprit naturellement si prompt & adextre en cette science. Il a beaucoup escrit en l'une & l'autre langue & plus qu'autre Poëte Grec ou Latin, moderne ou ancien, que nous ayons : car nous esperons faire mettre en lumiere encore quatre ou cinq aussi gros volumes que cestuy cy : Et outre cela, plusieurs avec nous, certifieront que nous auons veu perdre de ses œuures non recueillies, plus que six tels volumes que cestuy cy ne pourroyent contenir : Il a escrit aussi plusieurs oraisons Françoises. Et certainement Iodelle n'excelloit pas seulement en l'art de la Poësie, mais quasi en tous les autres : Il estoit rand Architecte, tresdocte en la Peinture, & Sculpture,

tréloquent en son parler, & de tout il discourroit avec tel iugement, comme s'il eust esté accompli de toutes cognoissances. Il estoit vaillant & adextre aux armes, dont il faisoit profession. Et si en ses mœurs particulieres² il se fust autant aimé, comme il faisoit en tous ces exercices de son esprit, sa memoire eust esté plus celebre pendant sa vie, & il eust plus vescu pour son país, & pour ses amis qu'il n'a fait : Mais mesprisant philosophiquement toutes choses externes, ne fut cogneu, recherché, ny aimé que maugré luy : & se fia trop en sa disposition, & en sa ieunesse. Si est-ce que les Roys Henry deuxieme, & Charles neuvieme, l'aimèrent & estimerent. Charles Cardinal de Lorraine le fit premierement cognoistre au Roy Henry : la Duchesse de Sauoye sœur de ce Roy, & le duc de Nemours, sur tous le fauoriserent grandement. Or il mourut l'an mil cinq cens septante trois, en Iuillet, aagé de quarante & vn an³, ayant encor en son extreme foiblesse faict ce sonnet (qui est la dernière chose par luy compofee) qu'il nous recita de voix basse & mourante, nous priant de l'enuoyer au Roy, ce qui ne fut pas fait, pour n'auoir eu besoin de ce que plus par cholere, que par necessité il sembloit requerir par iceluy.

*Alors qu'un Roy Pericle Athenes gouuerna,
Il aima fort le sage & docte Anaxagore,
A qui (comme un grand cœur soy mesme se deuore)
La liberalité l'indigence amena.*

*Le Sort, non la grandeur ce cœur abandonna,
Qui pressé se haussa, cherchant ce qui honore
La vie, non la vie, & repressé encore
Plustost qu'à s'abaisser, à mourir s'obstina :*

*Voulant finir par faim, voilla son chef funeste.
Pericle oyant ceci accourt, crie, & deteste
Son long oubli, qu'en tout reparer il promet :*

*L'autre tout resolu luy dit (ce qu'à toy, SIRE,
Delaiissé, demi-mort, presque ie puis bien dire)
Qui se fert de la lampe aumoins de l'huile y met.*

Facent les mespriseurs de la Poësie, & les enuieux de IODELLE, tel iugement de luy & ses escrits qu'ils voudront, si auront ses vers de foi assez de force & de valeur, pour emporter le los qu'ils meritent, & en ce siecle, & aux autres qui nous suiuent. Et quant à luy, tant que les François se souuiendront de leur vieil honneur, & merite vers les Muses (desquelles ils ont esté de tout temps nourriffiers) ils ne deuront estre ingrats à la memoire de cestuy leur nourriffon, possible le plus agreable qu'elles ayent eu depuis les Bards, & qui tousiours ses œures n'a dressé qu'à la gloire de France.

CHARLES DE LA MOTHE.



L'EVGENE

COMEDIE

D'ESTIENNE IODELLE,

PARISIEN⁴.

PERSONNAGES DE LA COMEDIE
D'EVGENE.

Eugene, *Abbé*.

Messire Jean, *Chappelain*.

Guillaume.

Alix.

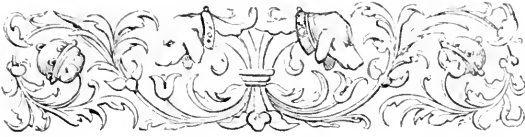
Florimond, *Gentilhomme*.

Arnault, *Homme de Florimond*.

Pierre, *Laquais*^s.

Helene, *Sœur de l'Abbé*.

Matthieu, *Creancier*.



L'EVGENE

COMEDIE.

PROLOGVE.

*Affez affez le Poëte a peu voir
L'humble argument, le comique devoir,
Les vers demis, les personnages bas,
Les mœurs repris, à tous ne plaire pas :
Pource qu'aucuns de face sourcilleuse
Ne cherchent point que chose serieuse :
Aucuns aussi de fureur plus amis,
Aiment mieux voir Polydore à mort mis,
Hercule au feu, Iphigene à l'autel.
Et Troye à sac, que non pas un ieu tel
Que celui là qu'ores on vous apporte.
Ceux là sont bons, & la memoire morte
De la fureur tant bien representee
Ne fera point : mais tant ne soit vantee
Des vieilles mains l'escriture tant braue,
Que ce Poëte en un poëme graue,
S'il eust voulu, n'ait peu représenter
Ce qui pourroit telles gens contenter.
Or pourautant qu'il veut à chacun plaire,
Ne dédaignant le plus bas populaire,*

Et pource aussi que moindre on ne voit estre
 Le vieil honneur de l'escriuain adextre,
 Qui brusquement traçoit les Comedies,
 Que celui-là qu'ont eu les Tragedies :
 Voyant aussi que ce genre d'escrire
 Des yeux François si long temps se retire,
 Sans que quelqu'un ait encore esprouvé
 Ce que tant bon iadis on a trouué,
 A bien voulu dépendre ceste peine
 Pour vous donner sa Comedie Eugene :
 A qui ce nom pour ceste cause il donne,
 Eugene en est principale personne.
 L'inuention n'est point d'un vieil Menandre,
 Rien d'estranger on ne vous fait entendre,
 Le style est nostre, & chacun personnage
 Se dit aussi estre de ce langage :
 Sans que brouillant avecques nos farceurs
 Le saint ruisseau de nos plus saintes Sœurs,
 On moralise un conseil, un escrit,
 Un temps, un tout, une chair, un esprit,
 Et tels fatras, dont maint & maint folastre
 Fait bien souuent l'honneur de son theatre.
 Mais retraçant la voye des plus vieux,
 Vainqueurs encor' du port obliuieux,
 Cestuy-ci donne à la France courage
 De plus en plus ozer bien d'auantage :
 Bien que souuent en ceste Comedie
 Chaque personne ait la voix plus hardie,
 Plus graue aussi qu'on ne permettroit pas,
 Si lon suyuoit le Latin pas à pas,
 Iuger ne doit quelque seuerer en foy,
 Qu'on ait franchi du Comique la loy.
 La langue encor foiblette de soymesme
 Ne peut porter une foiblesse extreme :
 Et puis ceux ci dont on verra l'audace,
 Sont un peu plus qu'un rude populace :
 Au reste tels qu'on les voit entre nous.
 Mais dites moy, que recueilleriez vous,

*Quels vers, quels ris, quel honneur, & quels mots,
S'on ne voyoit ici que des sabots?*

*Outre, pensez que les Comiques vieux
Plus haut encore ont⁶ fait bruire des Dieux.*

*Quant au theatre, encore qu'il ne soit
En demi-rond, comme on le compassoit.*

*Et qu'on ne l'ait ordonné de la sorte
Que lon faisoit, il faut qu'on le supporte :*

*Veu que l'exquis de ce vieil ornement
Ore se voüe aux Princes seulement :*

*Mesme le son qui les actes separe,
Comme ie croy, vous eust semblé barbare.*

Si lon eust eu la curiosité

De remouller du tout l'antiquité.

*Mais qu'est-ce ci? dont vient l'estonnement
Que vous monstrez? est-ce que l'argument*

De ceste fable encore n'avez sceu?

Tost il fera de vous tous apperceu,

Quand vous orrez ceste premiere Scene.

Ie m'en tairay, l'Abbé me tient la rene,

Qui là dedans deuise avec son prestre

De son estat qui meilleur ne peut estre.

Ia ia marchant, enrage de sortir,

Pour de son heur vn chacun aduertir :

Et se vantant, si sa voix il deboûche,

De vous brider desfire par la bouche :

Et qui plus est sous la gaye merueille

De dérober vostre esprit par l'aureille.

ACTE I.

SCENE I.

EVGENE, ABBÉ, MESSIRE JEAN, CHAPPELAIN.

Eugene.

*La vie aux humains ordonnee
Pour estre si tost terminee
Ainsi que mesme tu as dit,
Doit elle, pour croire à credit,
Se charger de tant de travaux?*

Messire Jean.

*Le seul souvenir de nos maux,
Qui ia vers nous ont fait leur tour,
Ou de ceux qui viendront vn iour
L'aprehension incertaine
Empoisonne la vie humaine :
Et d'autant qu'ils la font plus griene,
Ils la font aussi bien plus brieue.
Mais qui sçait mieux en ce bas ci
Que vous, Monsieur, qu'il est ainsi?*

Eugene.

*Il ne faut donc que du passé
Il soit apres iamais pensé.
Il faut se contenter du bien
Qui nous est present, & en rien
N'estre du futur soucieux.*

Messire Jean.

O grand Dieu, qui dist onques mieux !

Eugene.

*Comment donc ne consent on point
De s'aimer soy-mesme en ce poinct,
De se flater en son bon heur,
De s'aveugler en son malheur,
Sans donner entree au souci ?*

Messire Jean.

C'est abus, il faut faire ainsi.

Eugene.

*En tout ce beau rond spacieux,
Qui est enuironné des Cieux,
Nul ne garde si bien en soy
Ce bon heur comme moy en moy :
Tant que soit que le vent s'emeue,
Ou bien qu'il gresle, ou bien qu'il pleuue,
Ou que le Ciel de son tonnerre
Face paour à la pauvre terre,
Toujours Monsieur moy ie seray,
Et tous mes ennuis chasseray.
Car serois-ie point malheureux
D'estre à mon souhait plantureux,
Et me tourmenter en mon bien ?
Ie ne voüray iamais à rien,
Sinon au plaisir, mon estude.*

Messire Jean.

Ce seroit vne ingratitude

*Enuers la fortune autrement,
 Qui vous pouruoit tant richement :
 Car qui est mal content de soy
 Il faut qu'il soit, comme ie croy,
 Mal content de fortune ensemble.*

Eugene.

*Fortune assez d'heur me rassemble
 Pour me plaire en ce monde ici,
 Esclauant en tout mon souci :
 Sans trauail les biens à foison
 Sont apportez en ma maison,
 Biens, ie dy, que iamais n'acquirent
 Les parens qui naistre me feirent,
 Et qui ainsi donnez me sont
 Qu'à mes heritiers ne reuont,
 Ains pour rendre ma seule vie
 En ses delices assouuie,
 Ce que nous pratiquons assez,
 Tant qu'il semble que ramassez
 Tous les plaisirs se soyent pour moy.
 Les Rois sont suiets à l'esfmoÿ
 Pour le gouuernement des terres :
 Les Nobles sont suiets aux guerres :
 Quant a Iustice, en son endroit
 Chacun est serf de faire droit.
 Le marchand est serf du danger
 Qu'on trouue au país estrangeur :
 Le laboureur avecque peine
 Presse ses bœufs parmi la plaine :
 L'artisan sans fin molesté,
 A peine fuit sa pauureté.
 Mais la gorge des gens d'Eglise
 N'est point à autre ioug submise,
 Sinon qu'à mignarder soymesmes,
 N'auoir horreur de ces extrêmes
 Entre lesquels sont les vertus :*

*Estre bien nourris & vestus,
 Estre curez, prieurs, chanoines,
 Abbez, sans auoir tant de moynes
 Comme on a de chiens & d'oiseaux,
 Auoir les bois, auoir les eaux
 De fleues ou bien de fontaines,
 Auoir les prez, auoir les plaines,
 Ne recognoistre aucuns seigneurs,
 Fussent ils de tout gouuerneurs :
 Bref, rendre tout homme ialoux
 Des plaisirs nourriciers de nous.
 Mais que seruiroit t'expliquer¹
 Ce que tu vois tant pratiquer,
 N'estoit que ie me plais ainsi
 En la memoire de ceci,
 Voulant les plaisirs faire dire
 Ou d'heure en heure ie me mire ?
 Au matin, quoy ?*

Messire Iean.

*Le feu leger,
 De peur que le froid outrager
 Ne vienne la peau tendrelette,
 Le linge blanc, la chauffe nette,
 Le mignard pignoir d'Italie,
 La vesture à l'enui iolie,
 Les parfums, les eaux de senteurs,
 La court de tous vos seruiteurs,
 Le perdreau⁸ en sa saison,
 Le meilleur vin de la maison,
 Afin de mettre à val vos flumes :
 Les liures, le papier, les plumes,
 Et les breuiaries ce pendant
 Seroyent mille ans en attendant
 Auant qu'on y touchast iamais,
 De peur de se morfondre : mais
 Au lieu de ces fots exercices.*

*De la musique les delices
 Avant que monter à cheual,
 Et puis & par mont & par val
 Voler l'oifeau, se mettre en queste
 Bien souuent de la rouffe beste :
 Ou bien par les plaines errant
 Suiure le lieure bien courant,
 Pendant que moy Messire Iean
 Je suë aupres le feu d'ahan,
 De taster les molles viandes,
 Pour vous les rendre plus friandes :
 Vous arriuez tous affamez,
 Les chaudeauz font soudain humez,
 De peur de vicier nature :
 On fait aux tables couuerture,
 On rit, on boit, chacun fait rage
 De babiller du tricotage.
 On est saoul, on se met en ieu,
 Et puis s'on sent venir le feu
 De la chatouillarde amourette,
 Soudain en la queste on se iette,
 Tant qu'on reuienne tous taris
 Par ces pisseuses de Paris.*

Eugene.

*Tout beau Messire Iean, tout beau,
 Demoure là, d'un cas nouveau,
 Puis qu'à l'amour tu es venu,
 M'est à ceste heure souuenu,
 Pour lequel appelé t'auois.*

Messire Iean.

*Quoy ? comment ? d'où vient telle voix ?
 Auez vous receu quelque offense ?*

Eugene.

*Non, non, tout beau, seulement pense
De me prester ici tes sens.
Tu sçais bien que depuis le temps
Que Henry magnanime Roy,
A mené ses gens avec foy
Iusques aux bornes d'Allemagne,
Amour qui se meist en campagne
Pour faire queste de mon cœur,
S'est rendu dessus moy vainqueur,
Me venant d'un trait enflammer,
Pour me faire ardemment aimer
Ceste Alix, mignarde & iolie,
Bague fort bonne & bien polie,
Pour qui, ô seruiteur fidelle,
Tu me vaux vne maquerelle.*

Messire Iean.

*O que ie me tiens en repos,
Pour voir où cherra ce propos.*

Eugene.

*Iusqu'ici tant bien m'as serui,
Que du tout en elle ie vi :
Et pour estre bon guerdonneur
Luy voulant couvrir son honneur,
Comme tu es bien aduerti,
Luy ay trouué le bon parti
De Guillaume le bon lourdaud,
Qui est tout tel qui⁹ nous le faut,
Et les ay marié ensemble.*

Messire Iean.

O fort bien fait.

Eugene.

*Mais que¹⁰ te semble ?
J'ay feint que c'estoit ma cousine.*

Messire Jean.

*La parenté est bien voisine,
Il n'y falloit espargner rien,
Ce sont trois cens escus : & bien
Qu'est-ce pour vostre dignité,
Sinon qu'œuvre de charité.*

Eugene.

*Mais maintenant i'ay si grand' peur,
Que Guillaume sente mon cœur
Avec les cornes de sa teste.*

Messire Jean.

*Ha ventrebieu il est trop beste,
Son front n'a point de sentiment,
Ny son cœur de bon moucement :
Ho ho, quoy ? craignez vous en rien
En cela yn Parisien ?
Le bon Guillaume sans malice
Vous est couverture propice,
Pour seurement brider l'amour.
Si fussiez allé chacun iour
Ce pendant qu'Alix estoit fille,
Planter en son iardin la quille,
A l'enui chacun eust crié :
Mais depuis qu'on est marié,
Si cent fois le iour on s'y rend,
Le mary est tousiours garend :
On n'en murmure point ainsi.
Et puis en ceste ville ci*

*On voit ce commun badinage,
De souffrir mieux vn cocuage,
Que quelque amitié vertueufe.*

Eugene.

*Après, mon amour est douteuse :
Et ie crains que ceste mignarde
D'aller autre part se hasarde.
Car ces femmes ainsi friandes,
Suiuent les nouuelles viandes.
Et puis qui ne seroit ialoux
D'vn entretien qui m'est tant doux?
Dés lors que fay chez elle entree,
Ie la trouue exprés apprestee,
Ce semble, pour me recueillir :
Elle me vient au col saillir,
Elle me lace doucement,
Et puis m'estreint plus fortement,
Pentens si Guillaume est dehors,
Bon iour mon Tout, dit elle alors :
Mais si quand elle entend ma voix,
Elle fent le cocu au bois,
Ou bien en quelque lieu voifin,
Bon iour (dit-elle) mon Cousin.*

Meffire Iean.

Et quoy plus?

Eugene.

*Nous entrons dedans,
Et ia d'vn desir tous ardens
Nous mirons nos affections
Au miroir de nos passions,
Qui sont les faces de nous deux :
Souuent mollement ie me deulx*

*Du temps, & elle se complaint
Que l'amour assez ne m'attaint.*

Messire Iean.

O dueil heureux !

Eugene.

*Elle s'appaise,
Elle accourt, & plus fort me baise :
Puis s'arrestant elle se mire
Dedans mes yeux.*

Messire Iean.

O doux martyre !

Eugene.

*Et folastrant elle rempoigne
Mes leures, qui font vne trongne,
Afin que d'elle elles soyent morfes :
Et quant est des autres amorces,
Pense que peut en cela faire
Celle qui se plaist en l'affaire.*

Messire Iean.

*Qui pourroit estre homme tant froid,
Qui ne s'émeust en cest endroit ?*

Eugene.

*Mais où me suis-ie promené ?
Où l'amour m'a il ia trainé ?
Or donc sçaches en cest affaire
Comment il te faut me complaire*

*Au long discours de ceste chose.
 Deux poinçts tous seuls ie te propose :*
*La peur que i'ay que ce sottard
 Decœuure la braise qui m'ard :*
*Et la peur que i'ay qu'en ma Dame
 Ne s'allume quelque autre flamme.
 Au premier tu remediras,
 Quand ce lourdaud gouverneras,
 L'asseurant que i'ay bonne enuie
 De luy aider toute sa vie :*
*Quand tu le meneras au ieu,
 Quand l'amadoüant peu à peu,
 Tu le rendras ami de toy,
 Autant que sa femme est de moy,
 Afin qu'ayez l'entree seure.
 Quand est du second, ie t'assure
 Qu'il te faudra prendre cent yeux,
 Afin de me la garder mieux :*
*Qu'on espie, que lon regarde,
 Qu'on s'enquiere, qu'on prenne garde
 De n'estre en embusche trouué,
 Apres auoir bien esprouué.
 Pour le loyer de ton office
 Ie te voüe vn bon benefice.*

Messire Iean.

Grand mercy, Monsieur, c'est de grace :
*Ne vous souciez que ie face,
 N'ayez de ces deux poinçts esmoy,
 Dés ores ie pren tout sur moy.*

SCENE II.

Messire Iean.

Ainsi, Dieu m'aime, on voit ici

Maints aveuglez, qui sont ainfi
 Que les flots enlez de la mer,
 Qu'on voit leuer, puis sabyfmer
 Jusques au plus profond de l'eau.
 Ceux-ci se fichans au cerueau
 Vn contentement qu'ils se donnent,
 Dessus lequel ils se façonent
 Le pourtrait d'une heureuse vie,
 Voyent soudain fuiure l'enuie
 Du sort bien souuent irrité,
 Rabbaiissant leur felicité.
 Songez à celuy qu'aucz veu,
 Ce braue Abbé tant bien pourueu
 Moins en l'Eglise qu'en follie :
 Songez dis-ie au mal qui le lie,
 Ains l'estrange tant doucement
 D'un follastre contentement :
 Il se fait seul heureux, en tout
 Il n' imagine point de bout,
 Il ne preuoit, & ne preuient
 Au malheur qui souuent aduient :
 Et qui pis est, voir il n'a sceu
 Qu'il est iournellement deceu.
 L'aveuglement est le moyen
 De tourner vn beaucoup en rien.
 Il est si fol, comme ie voy,
 De penser, Alix est à moy,
 Et me tient seul ami certain :
 Alix dy-ie plus grand putain
 Qu'on puisse voir en aucun lieu,
 Et qui veut sans crainte de Dieu
 Se bastir aux cieux vne porte,
 Par l'amour qu'à tous elle porte,
 Exerçant sans fin charité.
 Assez long temps elle a esté
 A vn Florimond, homme d'armes,
 Qui parauant sous les alarmes,
 Par qui son amour l'asseruit,

Long temps à Helene seruit,
Sœur de ce bel Abbé mon maistre,
Sans par son pourchas iamais estre
Receu au dernier poinct de grace.
Tant qu'estant vaincu de l'audace
De sa maistresse impitoyable,
Pour passer l'amour indomtable,
Et amortir sa fantaisie,
Fust par luy ceste Alix choisie,
Laquelle il entretint tousiours,
Non pas seul maistre des amours,
Iusques à ce camp d'Allemagne,
Pour lequel se mist en campagne :
Mesmes on m'a dit qu'un grand zele
Florimond auoit enuers elle.
Mais qui veut bien aimer, ne face
Aux Parisiennes la chasse :
Et puis nostre Abbé, nostre braue
Fol masqué d'un visage graue,
Ce sot, ce messer coyon pense
Auoir eu seul la iouissance,
Et l'a mise en son mariage
Afin qu'il feist vn cocuage
De mary & d'amy ensemble.
Mais ie vous prie, que vous semble
Des morgues, que ie tiens vers luy ?
S'il dit ouy, ie dis ouy :
S'il dit non, ie dis aussi non :
S'il veut exalter son renom,
Ie le pousseray par ma voix
Plus haut que tous les cieux trois fois.
Ainsi ie fais vn ameçon
Pour attraper quelque poisson
En la grand' mer des benefices,
Sont mes estats, sont mes offices,
Et qui n'en scait bien sa pratique,
Voise ailleurs ouvrir sa boutique.

SCENE III.

GVILLAVME, ALIX, MESSIRE JEAN.

Guillaume.

*Hé Dieu quelle heureuse fortune
 M'eust esté plus heureuse qu'une,
 Ou quelle plus douce rencontre
 En toute la terre se monstre,
 Que celle là qu'ores i'ay faite
 De ceste femme tant parfaite,
 A qui Dieu m'a ioint pour ma vie ?
 Hé mon Dieu que i'ay bonne enuie
 De t'en rendre grace à iamais !
 Ah ! ie t'en iray désormais
 Souuent presenter des chandelles,
 Et à la Roine des pucelles,
 Qui m'a donné si chaste femme.
 Sa beauté tout le monde enflamme :
 Car ie voy bien souuent passer
 Maints amourets que trespasser
 Elle fait en les regardant :
 Mais aucun n'y va pretendant,
 Accablé deffous sa vertu :
 Moymesme ie suis abbatu
 Bien souuent de sa chasteté.
 Car alors que suis excité
 De faire le droit du mesnage,
 Elle me dit d'un sainct courage,
 Escoute, mon mignon, contemple
 Du bon Ioseph la saincte exemple,
 Qui ne toucha sa saincte Dame.
 Nostre chair est vile & infame :
 Ces actes sont vilains & ords.
 Et qui nous damne, que le corps ?*

*Alors ie me mets en priere,
Et luy tourne le cul arriere :
Car helas (bon Dieu) tu ne veaux
Que lon blesse les chastes vœux.*

Alix.

*Qui est celuy que i'oy compter,
Et tellement se contenter ?
Ha mananda, c'est mon badault :
Efcouter ici me le faut,
Pour sçauoir qu'il dira de moy.*

Guillaume.

*Bon Dieu, ie suis tenu à toy !
Outre cela elle est tant douce,
Iamais ses amis ne repouffe :
Elle est à chacun charitable,
Et enuers moy tant amiable
Que le monde en est estonné.
Quantesfois m'a t'elle donné,
De l'argent pour m'aller ioüer ?
Cil qui veut à Dieu se voïer
Ne fera iamais indigent.
Alix a toufiours de l'argent,
Elle est saincte dés ce bas lieu :
Car c'est de la grace de Dieu,
Que cest argent luy vient ainsi.*

Alix.

*Ie suis en paradis aussi,
D'auoir vu mary tel que i'ay :
Par ainsi saincte ie seray.*

Guillaume.

Mesme quand ie me vais esbatre.

*Si i'y estois trois iours ou quatre,
 Elle n'en dit rien au retour
 Non plus que d'un seul demi iour :
 Et quand ie me veux excuser
 Et de tels mots vers elle vser
 Pardon ie vous suppli, ma femme,
 Vrayment ce m'est vn grand diffame
 D'auoir demouré iusqu'à ores :
 Ie voudrois qu'y fussez encores,
 Mon ami, c'est vostre santé.*

Alix.

Hé beneft, que c'est bien chanté.

Guillaume.

*Et quand ie me treuue en mal-aïse,
 Ie sens que sa priere appaise
 La maladie que ie sens :
 Elle s'en court par ces conuents
 De saint François, saint Augustin,
 De l'abbaye saint Martin,
 De saint Victor, de saint Magloire,
 Pour faire prier.*

Alix.

*Voire voire,
 On y prie à deux beaux genoux.*

Guillaume.

*Elle m'apporte à tous les coups
 De ces saints conuents quelques choses :
 Ou bien de quelque pain de rofes,
 Ou bien des eaux, ou bien du flanc
 Aucunesfois de leur pain blanc,*

*Et me dit que par les merites
Du bon saint, ces choses petites
Ont pouuoir de guarir la fieure.*

Alix.

*Seroit perte s'il estoit lieure,
Les cornes luy féent fort bien¹¹.*

Guillaume.

*Elle ne me moleste en rien,
Mesme quand malade ie suis
Elle ferme tout soudain mon huis,
Et de crainte de me fascher
En autre lieu s'en va coucher :
Mais bien souuent ie sens de peur
Dedans moy debatre mon cœur,
Quand ma partie me deffaut,
Car i'entendy vn iour d'enhaut
Vn esprit qui fort rabastoit,
Lors qu'en mon liç elle n'estoit.*

Alix.

*Ie retien d'un sermon ces mots,
Qu'un esprit n'a ny chair ny os.*

Guillaume.

*Puis quand elle est malade aussi,
Vrayment ie luy fay tout ainsi,
Et me couche en quelque chambrette :
Mais hélas ! elle est tant floüette,
Qu'elle est bien souuent en malaïse,
Ou elle feint, ne luy deplaise,
Pour accomplir en sainçeté,
Quelque beau vœu de chasteté :*

*Non fait non, elle souffre peine :
Car la nuit bien fort se demeine.*

Alix.

*O que ie sens vn doux martyre!
Ie creue ici quasi de rire,
Ie ne scaurois m'y arrester :
Mais ie vois ore l'acoster.*

Guillaume.

Mon Dieu que ie ferois marry...

Alix.

De quoy parlez-vous, mon mary?

Guillaume.

*Ha nostre femme, Dieu vous gard.
Ie meure si vostre regard
Ne m'a serui d'allegement
Contre mon facheux pensement.*

Alix.

Quel pensement?

Guillaume.

*Le creancier
M'a fait ore signifier
Qu'il veut que ie paye aujourd'huy.*

Alix.

*Auiourd'huy : c'est vn grand ennuy,
C'est donné bien peu de respit,*

*Il n'en faut point estre despit,
Il faut prendre patiemment
Ce que nostre Dieu iustement
Pour nos commises nous enuoye.*

Guillaume.

*Il est vray, c'est la droite voye.
Patience est d'Honneur la porte.*

Alix.

Patience est tousiours plus forte.

Guillaume.

*Ses dons font à tous bien seans.
Mais comment ? qui entre ceans ?
Auez vous laiffé l'huis ouuert ?*

Alix.

*Tout beau tout beau, j'ay découuert
Vn des plus grands de nos amis,
C'est le Chappelain, le commis,
Le fac totum de mon cousin.*

Mesûre Jean.

*Et puis quoy ? comment ? vostre vin
Est-il ia là bas mis en broche ?*

Alix.

*Il est trouble, car on le hoche
Trois ou quatre fois tous les iours.*

Guillaume.

*Monfieur faites deux ou trois tours
Par le iardin en attendant :
M'amie enuoye ce pendant
Au meilleur fans craindre les frais.*

Mefüre Iean.

Je vay donc là prendre le frais.

ACTE II.

SCENE I.

FLORIMOND, GENTILHOMME, PIERRE, LAQVAIS.

Florimond.

*Ores que ie fuis de retour,
J'ay confumé quasi ce iour
A contempler en ceste ville
De plusieurs la pompe inutile :
Ceux qui n'agueres en la guerre
Faifoient leur cheuct d'une pierre,
Et qui du long chemin greuez
Auoient leurs harnois engrauez
A longues traces sur le dos,
A qui presque on voyoit les os,
Ayans vne face despite,
Du Soleil quasi demi cuitte,
Meflee en fueur & poudriere,
Oublians leur face guerriere
Se font parez si mollement,*

Qu'ils semblent venir proprement
 Des nopces, & non de la guerre :
 Mesmes aucuns vendent leur terre,
 Les autres engagent leur bien,
 Les autres trouuent le moyen
 De recouurer quelques deniers
 Pour enrichir les vsuriers :
 Les autres vendent l'equipage,
 Harnois, cheuaux, & attelage,
 Et tout pour despendre en delices :
 Et au lieu des bons exercices
 Pour tousiours affeurer leur main,
 Le palais muguet en est plein,
 Où leurs parfums, & leurs ciuettes,
 Chose propre à leurs amourettes,
 Tirent les dames aux deuis
 Qui presque y courent aux enuis,
 Au velours, au satin, à l'or,
 Et aux broderies encor,
 Nonobstant tout edict donné,
 Il est autant peu pardonné
 Qu'il seroit mesme entre les Princes
 En pleine paix de leurs prouinces.
 Mais quoy? comment? où est l'enseigne,
 Où est la bataille qui saigne
 De tous costez en sa fureur?
 Où sont les coups, où est l'horreur,
 Où sont les gros canons qui tonnent,
 Où sont les ennemis qui donnent
 Jusques aux tentes de nos gens?
 Ha nous deuiendrons negligens,
 Et chasserons hors de memoire
 Le desir qu'auons de la gloire.
 Je confere ceste Cité
 A ce que lon m'a recité
 Jadis de l'antique Capue,
 Car sa friandise nous tué,
 Comme les soldats d'Hamibal.

Quittons l'amour, laissons le bal,
 Oublions ces molles rencontres,
 Faisons tournois, faisons des monstres,
 Et pendons encores les prix
 Pour guerdonner les mieux appris.
 Estimez-vous l'ennemi mort ?
 Sçachez que pour un temps il dort,
 Pour veiller plus long temps apres :
 Mesmes de iour en iour plus pres
 Tache s'approcher de nos forces :
 Et apres les douces amorces,
 Pensez-vous les maux souffrir
 Qui se viendront à nous offrir ?
 Endurerez-vous seulement
 Les maux qu'eusmes dernièrement,
 Par trois iours le deffaut de pain,
 Maint facheux mont, aspre & hautain ,
 Ces gros brouillars, ceste gelee,
 Et puis ceste pluye escoulee
 Qui souuent seruoit de breuuage,
 Ce flux de sang qui feist outrage
 Sans espargner soldat ne Prince ?
 Le trepigne, & les dents ie grince,
 Quand ie voy l'excessif & braue
 D'auoir un bel habit & graue,
 Bien decouppé : ne passons pas
 Des Gentilshommes les estats.
 Pour veoir quelque dame cogneue
 Qu'on a deuant la guerre veue :
 C'est raison de se rafraichir.
 Mais depuis qu'on vient à franchir,
 Fy fy de superfluité.
 Mais ia trop me suis excité :
 Puis ie voy mon homme venir,
 A luy veoir ses gestes tenir
 Il querelle en soy quelque chose,
 Au fond de sa ceruelle encluse.
 Ici le vay guetter de loing.

*Attendant que j'aye befoin
D'aller avec ma bonne Alix
Efprouver le branfle des liës.
Laquais, vois tu pas bien les mines?*

Pierre.

Ouy Monsieur, font des plus fines.

SCENE II.

ARNAULT, HOMME DE FLORIMOND, FLORIMOND.

Arnault.

*Combien que mille fois & mille,
J'aye veu & reueu la ville
De Paris, où suis à ceste heure :
Si est-ce qu'après la demeure
Que j'ay faite au camp d'Allemagne,
Après mainte & mainte montagne,
Dont le souuenir maintesfois
Me fait souffler dedans mes doigts,
Après la soif, après la faim
Qui vint par le deffaut du pain :
Et après m'estre veu moymesme
Bien desfiré, bien maigre, & blesme,
Paris ville mignarde & belle
Me semble vne chose nouvelle :
Aussi lon dit qui veut choisir
Le plus doux du plus doux plaisir,
Il faut auoir premier esté
Au mal auant qu'il soit gousté.
Puis-ie bien laisser la maison,
Sans que ie voye grand foison
De choses braucs & pompeuses?*

*Et meſmement tant de piſſeuſes,
 Qui ſe font rembourrer leur bas,
 Promettent que ie n'auray pas
 Le deſſaut que i'auois au camp :
 Mais au fort, en ſi grand ahan
 Ie n'en auois pas grand enuie.
 Mais que fais-ie, maugré ma vie ?
 En babillant trop ie demeure,
 Monſieur m'a chargé qu'à ceſte heure
 Ie ne failliffe à le trouuer,
 Il ſ'en veut aller releuer
 Contre ſon Alix les diſcours,
 Pour veoir ſi luitter corps à corps
 Vaut mieux que de combattre aux armes.
 O les doux pleurs, hélas ! les larmes,
 Deſquelles Alix parlera
 Quand ſon amant elle verra.
 Mais, ó fort heureuſe rencontre !
 Ie le voy, ie vais à l'encontre,
 Peine n'auray de le chercher.*

Florimond.

*I'auois beau ma face cacher,
 Mon Arnault me cognoiſt trop bien.
 Et bien Arnault, de nouveau ?*

Arnault.

Rien

Que ne ſçachiez, comme ie croy.

Florimond.

*As tu entendu que le Roy
 Nous rappellera bien ſoudain ?*

Arnault.

Le bruit eſt tel.

Florimond.

*Mais quel desdain :
Les plaisirs qu'Alix ma mignonne,
Quand ie suis à Paris me donne,
A ceste fois me seront cours.
Et bien apres fay moy discours
De ce que tu as ouy dire ?*

Arnault.

*L'Empereur remasche son ire,
Et grinçant les dents s'encourage,
Tant qu'on diroit voyant sa rage,
Et son appetit de vengeance,
Qu'il est tousiours en celle dance
Qu'il fait à l'enuers sus vn liç.*

Florimond.

Où est-il ore ?

Arnault.

*A ce qu'on dit
Il a desia le Rhin passé.*

Florimond.

*Seroit-il bien tant insensé
De venir mettre siege à Mets ?*

Arnault.

*On luy seruiroit de bons mets,
Et si n'y feroit pas grand tort.
Car outre le nouueau renfort,
Les braues gens qui sont dedans,*

*Le feront mieux grincer les dents
Que iamais il ne feist encor.*

Florimond.

*Pour le moins il ne tient à l'or,
Qui est le nerf de toute guerre,
Qu'il ne prenne toute la terre
Que ceste annee auons fait nostre.*

Arnault.

*Il attendra fort bien à l'autre,
Et à l'autre an encor après :
Je pense qu'il vient tout exprés
Pour Thionuille enuitailler.
Mais vous ne faites que railler,
Vous sçauetz le tout mieux que moy.*

Florimond.

*Je m'enquiers seulement à toy,
Pour voir si ce qu'on dit de luy
Accorde à cela qu'aujourdhuy
On m'a par missiues mandé :
Et tu l'as fort bien accordé.
Puis donc que ce peu de loisir
Se donne ainsi à mon plaisir,
Je veux recompenser le peu
Par l'accroissement de mon feu,
Qui ia me rend mort en viuant.
Mais Arnault compte moy deuant
Que vers ma mignonne ie voise,
Quelle estoit ceste forte noise
Que tu mouuois tantost en toy :
Je te voyois mouuoir le doy,
Et marmommer en tes deux leures,
Comme vn qui frissonne des sieures.*

*Songeois tu ainfi seul à part
A l'outrageufe Amour qui m'ard?*

Arnault.

Rien moins, Monsieur.

Florimond.

*Et à quoy donc,
Dy moy.*

Arnault.

*Je me plaifoye adonc
Aux gentilles delicateffes,
A l'heur, aux esbats, aux careffes
Que lon reçoit ici, au prix
Des maux où nous estions appris.*

Florimond.

*Je meure, c'est chose terrible
Qu'il est presque au monde impossible
De trouuer vn, qui ne peut estre
Contraire au penser de son maistre :
En cela ie me deplaifois
Où te plaire tu t'amusois.*

Arnault.

Pourquoy Monsieur?

Florimond.

*Car ceste pompe
Et brauade mollement trompe
Les plus enflammez de courage :
Et nos Gentilshommes font rage
D'exceder mesme l'excessif.*

*C'est ce qui me rendoit pensif,
Et en moy-mesme me plaignant,
Quand tu t'en venois trepignant
Pour me trouver.*

Arnault.

*Pourtant Monsieur,
Sauf toujours vostre advis meilleur,
Il me semble que c'est à ceux
Qui n'ont point esté paresseux
De maintenir le droit de France,
Opposant leur vie à l'outrance
De ces aiglons Imperiaux,
Après tant & tant de travaux,
D'avoir pour rafraichissement
En volupté contentement :
Non pas à ces pourceaux nourris
Dedans ce grand teſt de Paris,
Qui n'oſeroyent d'un ied de pierre
Eſlongner les yeux de leur terre :
Non à plusieurs larrons honneſtes,
Qui n'eſtans faits que pour des beſtes
D'un viſage humain emmaſquees,
Par pratiques mal pratiques
Deſpendent encor aujourdhuy
Et le leur & celui d'autrui,
En banquets, pompes, & delices.
Pour ſouvent eſtre appuy des rices.
Ce pendant meſme que le Roy
Ayant ſes Princes avec ſoy,
Souffre maintes & maintes choſes
Pour garder ces beſtes encloſes.
Non à ces petits mugueteaux,
Ces babouïns aduocaffeaux,
Qui pour deux ou trois loix rouillees
De ie ne ſçay quoy embrouillees,
Cheuauchent les aſnes leurs freres,*

*Avec leurs contenancez jeres
 Meflans la morgue Italieme,
 Afin qu'un gros sourcil f'en vienne
 Les demander en mariage.
 Ha ventrebieu quel badinage !
 Non pas, dy-ie, à ces mercadins,
 Ces petits muguets citadins,
 Ces petits brouilleurs de finances,
 Qui en banquets, & ris, & danfes,
 En toutes superfluitez
 Surmontent les principautez,
 Mais quant est de nos Gentilshommes,
 Qui est le propos où nous sommes,
 Bien qu'on croye toutes brauades
 Rendre les courages plus fades,
 Si celuy-là qui est plus braue
 Entendoit le battement graue
 D'un tabourin quasi tonnant,
 Ou bien d'un clairon estonnant,
 Il seroit mieux encouragé,
 Et plus tost en ordre rengé.*

Florimond.

*Ainsi le Ciel me soit ami,
 Si tu ne m'as mis à demi
 Par ta parole hors de moy.
 Quoy? comment? qu'est-ce que de toy
 Quand tu vas ainsi contestant?
 Un docteur n'en diroit pas tant :
 As tu tant l'eschole suiuite?*

Arnault.

*La meilleure part de ma vie,
 Et si estois des mieux appris :
 Mais ores les meilleurs esprits
 Aiment mieux soldats deuenir*

Qu'au rang des badauts se tenir.
 Mais comment est-ce que la chose
 Qu'en venant ie tenois enclose,
 Dont vous m'auez interrogué,
 Nous a si fort pouffez au gué?
 Où sommes nous venus ainfi?

Florimond.

Nous nous sommes tous deux ici
 Oubliez de nostre entreprise,
 Toutesfois cest oubli ie prise :
 Car l'une est bien plus recourable,
 Que l'autre toujours n'est comptable.
 Mais tournant bride à tous les dits
 Reviendrons nous à nostre Alix,
 Que mon cœur solement adore?
 Faut-il que i'y voise des-ore,
 Ou bien s'il vaut mieux que par toy
 Soit faite l'entree auant moy,
 Pour veoir si tu surprendras point
 Quelque muguet, qui se soit ioint
 A mon Alix par mon absence?

Arnault.

Elle est fidele, que ie pense.

Florimond.

Et quand aucun n'y trouueras,
 Au mefnage regarderas,
 Pour veoir s'elle n'a rien acquis,
 Si ses habits sont plus exquis
 Que n'estoient quand ie departy.

Arnault.

Sont tesmoins du nouveau party.

Florimond.

*Tu noteras bien le visage,
Le froid, ou le chaud du courage,
Le parler, la ioye, ou le duel,
Les careffes, & le recueil
Qu'elle montrera.*

Arnault.

*Laiſſeꝝ faire,
Repoſeꝝ vous de ceſte affaire,
Eſpere encor de faire mieux.*

Florimond.

*Et ores que ſuis ocieux
A noſtre Dame m'en iray,
Où pendant me pourmeneray,
Faiſant la court à mes penſees.*

Arnault.

*Qu'elles ſoyent bien là careſſees :
Car c'eſt le lieu où ſe retire
L'amant, qui ſerf de ſon martyre
Fait maint regret, comme maint tour.*

Florimond.

Va va.

Arnault.

Je ſuis ia de retour.

SCÈNE III.

HELENE, SŒUR DE L'ABBÉ.

*Si l'œil trompé ne me deçoit,
Par la rue au matin passoit
Florimond, ainsi qu'il me semble :
Dont ainsi Dieu m'aime, ie tremble,
Ayant peur que quelque fortune
Soit à quelques vns importune :
Car ie cognois bien son courage,
Impatient de quelque outrage.
Il m'auoit par long temps seruié,
Et me voüoit quasi sa vie,
Mais vaincu par mon chaste cœur
De son amour s'est fait vainqueur.
Combien qu'oultre le dernier poinct
Florimond ne me despleust point :
Et me laissant, comme j'ay sceu,
D'une Alix a esté deceu,
Fille qu'il pensoit auoir seul,
Qui faisoit de plusieurs recueil :
Mesmes auant qu'il eust esté
Deux iours hors de ceste cité,
Picquant à la guerre d'Almagne,
Ceste maraude, ceste caigne,
Enamoura l'Abbé mon frere,
Si bien qu'elle trouua maniere
D'arracher de luy mariage.
O quel horreur, quel cocuage !
Un seul mot iamais n'en parlay
A mon frere, & tousiours celay
Qu'il me sembloit de l'entreprise.
Car ie n'estois tant mal apprise,
Qu'il ne me deust bien faire part*

*De ce qu'il brouilloit à l'escart,
Pour luy compter la fable toute :
Mais ores ie suis en grand doubte
Que de ceste badinerie
Se naiffe aucune fascherie,
Et ie vous iure en bonne foy,
L'aime mon frere mieux que moy.
Ore ne luy faut celer rien.
Ho ho anda, ie le voy bien :
La rencontre est tout à propos.*

SCENE IIII.

EUGENE, HELENE.

Eugene.

*Jay toujours cherché le repos :
Mais puis que l'amour est passible,
De l'auoir il m'est impossible,
Car de mon amour m'absenter
Ce me feroit la vie oster.*

Helene.

*Mon frere, Dieu vous doint bon iour,
Vous estes toujours sus l'amour¹² :
Amour vous court par les boyaux,
Amour occupe maints cerueaux,
Que bien aueuglément demeine.*

Eugene.

Ho ho, Ma seur, qui vous ameine?

Helene.

*Puis que fus l'amour estions ores,
L'amour que i'ay vers vous, encores
Que n'ayeꝝ en ce merité,
Que mon cœur soit sollicité
De suruenir à vos dangers :
Car si nous estions estrangers.
Vous ne m'eussieꝝ celé vos choses,
Tant que les aueꝝ tenu closes.*

Eugene.

Qu'y a il donc ?

Helene.

N'aimeꝝ-vous pas ?

Eugene.

*Et que vous alleꝝ pas à pas :
Me vouleꝝ vous prendre au filé ?*

Helene.

*Vous me l'auieꝝ tousiours celé,
Mais ie l'ay bien sceu nonobstant :
N'aimeꝝ-vous pas Alix pourtant ?
Sauueꝝ-vous du prochain danger*

Eugene.

Qu'est-ce donc ? faut-il tant songer ?

Helene.

Florimond, que bien cognoisseꝝ,

Qui mes amours a pourchassé
 L'auoit aimée deuant vous,
 Mais elle se change à tous coups :
 Car dès lors qu'il fut départi
 Elle choisit vostre parti.
 Maintenant il est retourné,
 Il luy auoit beaucoup donné
 Pour à luy seul la maintenir.
 Regardez qu'il pourra venir
 Des amours qu'auetz assopis
 Pour les vostres, & qui est pis
 Du mariage qu'auetz fait.

Eugene.

O grand ciel, que t'ay-ie forfait ?
 Veux tu faire si braue cœur
 Esclaue de quelque malheur ?

Helene.

Ce que ie vous dis est certain.

Eugene.

Ha maugrébieu de la putain.

Helene.

Ne crions point tant en ce lieu,
 Il faut supplier au grand Dieu
 Que par luy soit remedié.

Eugene.

Aa vertu bieu c'est bien chié.

Helene.

*Comment? qu'est ce ci? quelle guise?
Voila vn braue homme d'Eglise.*

Eugene.

*L'amour & la douleur extrême
Me font absenter de moymesme.*

Helene.

*Voyez comme il serre les dents :
Tout beau, tout beau, entrons dedans,
On y pourra remedier :
Que gagnez-vous d'ainfi crier,
Sinon faire vn simple mal double?
Ceci n'est pas vn si grand trouble :
Florimond s'appaisera bien,
Quand il verra qu'il n'y a rien
De constance en ceste femelle :
Il mettra son amour hors d'elle,
Ou il en prendra comme vn autre¹³
Pour l'argent : quant à l'amour vostre
Voudriez-vous aimer deormais
Celle là qui n'aima iamais?
Prenez qu'ayez au ieu perdu
Ce que vous auez despendu,
Ne soyez pour si peu marry :
Quant à Guillaume son mary
Il est si treshomme de bien,
Qu'il ne se soucira de rien.*

Eugene.

Quelque peu soulagé me sens.

Helene.

Entrons.

Eugene.

*Entrons, entrons, le temps
Nous offrira quelque remede.*

Helene.

Celuy vainq' qui au mal ne cede.

Eugene.

*Si est-ce que le cœur en moy
Me predit quelque grand esmoy.*

ACTE III.

SCENE I.

ARNAULT, FLORIMOND.

Arnault.

*Aa Dieux, qui de nostre entreprise
Par celle que mon maistre prise,
Sommes ores bien destournez!
Nous pourroit on plus estonnez
Rendre iamais tous deux ensemble?
O Ciel, ô terre, que te semble
De chose tant mal ordonnee?
Toymesme maudit Hymenee,
Conducteur de trois cocuages
Au lieu de tes saincts mariages,
N'as tu rougi d'autorifer
Ces nopces tant à mespriser?*

O vous, quelconques foyez vous,
 Dieux celestes, qui entre tous
 L'ardeur des pauvres embrasez
 De vostre ciel favorisez,
 Voulez-vous ores vous garder
 De vostre foudre en bas darder,
 Veü que meürdrir il conuiendroit
 Ces transgresseurs de vostre droit,
 Ces mocqueurs de vostre maistrise,
 Laisans la femme mal apprise,
 Laisans ceste infidelle dame?
 Dame, mort bieu, veü tel diffame
 Le nom de dame n'y conuient,
 Laisans la pute qui ne tient
 Compte de l'amant tant aimable,
 Lequel d'un vouloir immuable
 Luy auoit dedié sa vie :
 Mais, peut estre, auez ceste enuie,
 Faisans tort au premier lien,
 Faire tort à l'aïse & au bien
 De ce mien maïstre gracieux.
 Mais i'en renie tous les cieux,
 Si ie ne fais tomber en bas
 Tant de iambes & tant de bras,
 Que Paris en sera paué.
 En despecte, ie suis creué
 De despit : qui ne le seroit
 Quand son maïstre on offenserait ?
 Ladre Abbé, meürdrier¹⁴ de vertu,
 Si ie m'y mets... Mais quoy? veü tu
 Pauvre Arnault, sans ton maïstre faire
 Ce qui luy pourroit bien desplaire?
 En te faschant tu es venu
 Jusqu'au lieu où il s'est tenu.
 Pendant ce malheureux voyage
 Ie gage que nulle autre image,
 Estant mesme en ce deuôt temple,
 Que celle d'Alix ne contemple :

*Mais quand il sçaura la nouvelle,
Ha charbieu qu'il la fera belle,
Il m'espouentera des yeux.*

Florimond.

*Je voy entrer tout furieux
Mon Arnault. Oy oy, que seroit-ce?
On luy a fait peu de careffe,
Il en hennit comme vn cheual.
Et bien Arnault?*

Arnault.

Et bien, mais mal.

Florimond.

Comment mal?

Arnault.

Le plus mal du monde.

Florimond.

*Si faut-il que ce mal ie fonde,
Pour veoir s'il est ainsi profond.*

Arnault.

*Affez pour vous noyer au fond,
Si vous ne prenez patience :
Mais faites au mal resistance,
Et me laissez vanger du tout.*

Florimond.

Mort bieu qu'est-ce?

Arnault.

De bout en bout

*Je vous compteray le malheur,
Moyennant que vostre douleur
Prenne le frein de la raison.
Je suis allé à la maison
De vostre Alix, où l'ay trouuee
Dés l'heure assez bien abbreuuee :
Car i'ay bien cogneu au respondre
Que de crainte de se morfondre
Elle auoit coiffé son heaume,
Elle estoit avec vn Guillaume,
Ainsi là dedans on l'appelle,
Et autrement le mary d'elle.*

Florimond.

Mary, sang bieu.

Arnault.

Laissez moy dire :

*Si de tout ne bridez vostre ire,
Contenez vn peu pour le moins :
Ils estoyent assis aux deux coins
De la table, & au bout d'enhaut
Vn gros maroufle, vn gros briffaut,
Dont messire Iean est le nom.*

Florimond.

Dieu me perde, i'y vois.

Arnault.

Non non.

Laissez moy de tout souuenir :

*A ce que j'ay peu retenir,
C'est cet Abbé, ce braue Eugene.*

Florimond.

*Qui? le frere de mon Helene,
Que j'ay si long temps pourmencee?*

Arnault.

*C'est celuy mesme, il l'a donnee
A ce Guillaume en mariage.*

Florimond.

*Ha Dieu, ha grand Dieu, quel outrage!
Qui me pourra faire enrager,
Afin que ie puisse vanger
Ceste iniure de forte telle,
Qu'il en soit memoire immortelle?
Aa faux amour trop incertain,
Aa faulse & trop faulse putain,
Aa traistré Abbé, Abbé meschant,
Moyne punais, ladre, marchant
De tes refrippez benefices,
Aa puant sac tout plein de vices,
M'as tu osé faire ce tort?
T'auois-ie fait aucun effort?
Ne m'auoit pas sa sœur Helene
Asséz tourmenté, sans qu'Eugene
Son frere, ains son paillard, ie croy,
Me vint redoubler ce desfroy,
Seduisant vn pauvre cocu,
Pour auoir tousiours part au cu
Sous vne honnesté couuerture?
Hou que la fin en fera dure.
Auquel dois-ie premier aller?
Il faut aller defetaller*

*De la maison ce qui est mien,
Par le grand ciel j'auray mon bien,
Et si sereꝝ bien froteꝝ ores,
Si bien pis vous n'aveꝝ encores :
Si ie devois fendre la porte
J'iray j'iray de telle sorte
Que le mur tremblera d'horreur.*

Arnault.

*Aa que ie conçoꝝ de fureur,
Je suis gros de donner des coups,
Si ie ne les eschine tous
Je veux estre frotté pour eux.
Alleꝝ Monsieur.*

Florimond.

Allons tous deux.

SCENE II.

MESSIRE IEAN, EVGENE, HELENE.

Messire Iean.

*Tu Dieu ie l'ay rechappé belle!
Sentit on iamais frayeur telle
Que ce braue nous la donnoit?
Par ses parolles il tonnoit,
Et meslant son Gascon parmi
Nous faisoit pasner à demi.
Encore tant esmeu j'en suis,
Que presque parler ie ne puis,
Tant qu'il me faudroit emprunter
Vne autre voix pour racompter
A nostre Abbé telle vaillance.*

*Mais encore en moy ie balance
Si ie dois faire ce message :
Florimond fera beau mesnage,
Si vers l'Abbé vient vne fois.
J'aimerois micux tenir ma voix
A tout iamais en moy renclose,
Que de derobber quelque chose :
Ie suis aux coups trop mal appris.
Et ceux-ci seront tous épris,
Qu'ils ne pourront estre qu'à peine
Desenuenimez de leur haine,
Que par l'espee vengereffe.
O esperance tromperesse !
Pourquoy m'auois tu iusque ici
Allaidé de ton laid ainsi,
Pour tout soudain t'euanouïr ?
Pourquoy me faisois-tu iouïr
De tes promesses si long temps,
Pour me mettre apres hors du sens,
Et me faire au desespoir proye,
M'estranglant d'un cordon de foye ?
Aa pauvre & deux fois pauvre prestre,
N'eusses-tu pas trouué bon maïstre,
Qui t'eust nourri, qui t'eust vestu,
Qui t'eust fait ami de vertu,
Sans le pattelin contrefaire,
Et en plaisant à Dieu desplaire,
Pour tourner en fin en ma chance
Si pauvre & maigre recompense ?
Adieu les complots & finesse,
Adieu adieu larges promesses,
Adieu adieu gras benefices,
Adieu douces meres nourrices,
En l'Abbé ie n'ay plus d'espoir.
Mais que tardés-ie à l'aller voir ?
« Qui se fait compagnon de l'heur,
« Se le face aussi du malheur.
Mais quoy ? comment ? d'où vient cela ?*

Qui a il de nouveau ? voila
 Nostre malheureux maistre Eugene
 Qui fort avec sa sœur Helene.
 Je pense que si les hauts cieux
 S'appaisoyent des larmes des yeux,
 Qu'Helene plus en iettera
 Qu'il n'en faut, quand ell' le sçaura.

Eugene.

Mon cœur s'est pris à tressaillir,
 Je sens quasi ma voix faillir,
 Ma face est ia toute blefmie,
 Helene, sœur & bonne amie,
 Quand j'ay regardé contre val,
 Voici l'ambassadeur du mal,
 Voici mon Chappelain qui vient :
 A veoir la face qu'il nous tient
 Le malheur iure contre nous.

Helene.

Las mon frere que ferez vous ?
 Mais las que feray-ie ó flouette ?
 Que deuiendray-ie moy pauvette ?
 Resteray-ie en ce monde ici,
 Voyant mon frere en tel souci ?
 Mon esprit fuira comme vent :
 Mais ie vais courir au deuant,
 Je veux l'infortune sçavoir.
 Messire Iean, ie puis bien veoir
 Que quelque chose est survenuë.

Messire Iean.

Les Dieux ont promesse tenuë :
 Apres l'heur on sent le malheur,
 Apres la ioye la douleur,
 Et la pluye apres le beau temps

Helene.

*O Dieu retien en moy mes sens,
Ou ie cherray en pasmoison.*

Eugene.

*Que la douleur est grand' prison,
Ie me sens presque aussi faillir.*

Messire Iean.

*Et vous souliez si bien faillir
En vostre aise contre les cieux,
Et disiez qu'estre soucieux
En rien ne conuenoit à vous.*

Eugene.

*O Iupiter que sommes nous !
Pouuons nous rien de nous promettre ?*

Messire Iean.

*Et vous souliez sous le pied mettre
Toute inconstance & changement,
Vous vantant qu'eternellement
Non autre que vous vous feriez,
Et tous les ennuis chasseriez ?
Mais il vaut mieux vn repentir,
Bien qu'il soit tard, que d'amortir
La cognoissance que Dieu donne
Par le malheur de la personne.*

Eugene.

*Mais encores laissons nos pleurs,
Retenons vn peu nos douleurs,*

*Ne donnons point tant à la bouche
Que les oreilles on ne touche.
Qui a-il, dy ?*

Mefiire Jean.

*Tantost i'estois
Chez Alix où ie banquetois
Avec Guillaume, pour vous plaire,
Comme me commandiez de faire,
Quand à vn instant est entré
Vn foldat fort bien accoustré
D'equippage requis en guerre,
Qui vouloit mettre tout par terre,
Blasphemant tous les cicux, marry
D'oüir nommer ce mot mary.*

Helene.

Elle qu'at elle respondu ?

Mefiire Jean.

*Toute tremblante elle a rendu
Ces responces, Et bien Arnault
La plus saincte plus souent fault :
Mais on appaise de Dieu l'ire
Quand du deffaut on se retire :
L'Abbé mon coufin me voyant
En paillardise foruoiant¹⁵,
M'a mise avec cet homme ci,
Avec lequel ie vis ainsi
Que doibt faire femme de bien.
Pute (dit-il) ie n'en croy rien,
Il n'y a point de coufinage,
Il t'a mis en ce mariage
Pour seurement courir son vice :
Mais nous donnerons tel supplice*

A toy, à ton Abbé Eugene,
 Et à sa pute sœur Helene,
 Qui se vange ainsi de mon maistre,
 Que la memoire pourra estre
 Jusqu'à la bouche des neveux.
 Il faisoit dresser les cheueux
 A moy & à Guillaume aussi.

Helene.

Et Guillaume quoy ?

Messire Jean.

Tout transi,
 Estonné de ce cas nouveau
 Ne sonnoit mot non plus qu'un veau :
 Et l'autre branlant sa main dextre,
 Euragé va querir son maistre.
 Et puis vostre Alix de crier,
 Et Guillaume de supplier :
 Alix detranche ses cheueux,
 Et Guillaume fait de beaux vœux
 A tous les saincts de paradis.
 Je suis seur que les estourdis
 Vous donneront apres l'affaut.

Helene.

Las mon frere, le cœur me faut !

Eugene.

Las ie ne puis rien dire aussi !
 Pensons vn peu à tout ceci.

Helene.

Mais que penser ?

Messire Iean.

*Il ne faut pas,
Mesme prochain de son trespas,
Abandonner du tout l'esperoir.*

Helene.

Mais quel esperoir?

Messire Iean.

*On peut bien voir
Que vostre cœur n'est point viril.*

Helene.

Quel cœur aurois-je?

Messire Iean.

*Quel? faut il
Tant obeir à la douleur,
Qu'on se laisse vaincre au malheur?
Pensons : peut estre que les Dieux
Nous conseilleront.*

Eugene.

*Il vaut mieux,
Puis qu'ainsi le mal nous affole,
Qui blesse & l'ame & la parole,
Dedans la maison nous retraire
Pour mieux esplucher cest affaire.*

SCÈNE III.

ALIX, FLORIMOND, GVILLAYME, ARNAULT,
PIERRE.

Alix.

A Paide.

Florimond.

Je suis au secours.

Guillaume.

*Tout beau, bellement ie m'encours,
Fen arracherois bien autant.*

Florimond.

*Le periffe, tu feras tant
Et tant & tant de moy battue.
Qui me tient que ie ne te tue,
Pute, m'as tu fait tel outrage?
Me fais tu forcener de rage?*

Alix.

Helas Monsieur, pour Dieu merci!

Florimond.

*Tu n'es pas quitte pour ceci,
Toujours se renouellera
La playe, & en moy saignera :
Mais laissons ici la vilaine,
Arnault ceste maison est pleine
De mes biens, qu'il faut emporter.*

Alix.

Monfieur voulez-vous tout oster?

Arnault.

*Il auroit mefme bonne enuie
De t'oster ta mefchante vie,
S'il y pouuoit auoir honneur.*

Florimond.

Sus en haut.

Arnault.

Sus donc, Monfeigneur.

Florimond.

Laquais, trouue des crocheteurs.

Pierre.

*I'y vois Monfieur, & quant à eux
Ils voleront bien toft ici,
N'ont ils pas des ailes auffi?*

Alix.

*O que ie fuis au monde nee
Pour eftre au malheur destinee!
Quel malheur auroit bien enuie
Sur le grand malheur de ma vie?
Aa faulfe maratre nature,
Pourquoy m'ouurois tu ta clofture?
Pourquoy vn cercueil eternel
Ne fis-ie au ventre maternel?
Mais, las! il faut que chacun penfe
Que tousiours telle recompense*

*Suit chacun des forfaits, qui traîne
 Pour s'acquiesce sa propre peine.
 Sus donc Esprit, fois foucieux :
 Sus donc, sus donc pleurez mes yeux,
 Ostez le pouuoir à la bouche
 De dire le mal qui me touche.*

ACTE III.

SCENE I.

Guillaume.

*S'il y a eu perfonne aucune
 Plus enuié de la fortune
 Et du bon heur, que ie suis ores,
 Je veulx estre plus mal encores.
 Helas, qui eust ceci pensé!
 Je ne le croy pas : offensé
 M'ont en cela ces gens de guerre,
 Et pendant deçà delà i'erre,
 Que lon bat ma pauure Imocente.
 Suis-ie tant sot que ie ne sente
 Quand ie suis toujours avec elle
 Si elle m'est tant infidelle?
 Mais quoy? elle a ia confessé
 Que Dieu elle auoit offensé
 Avec Monsieur le gentilhomme :
 C'estoit de grand' peur, ainsi comme
 Ceux-là que lon gesne au palais,
 Confessent des forfaits non faits.
 Je ne sçay, ie n'en sçay que dire,
 Sinon que rendre mon mal pire,
 D'autant plus que i'y penseray :
 Par deuant l'Abbé passeray,*

*Qui sera, peut estre, à sa porte,
A celle fin qu'il me conforte,
Encore qu'il soit aujourd'hui
La cause de tout mon ennuy.*

SCENE II.

MATTHIEV, CREANCIER, EVGENE, GVILLAVME,
HELENE, MESSIRE IEAN.

Matthieu.

*On m'a maintenant rapporté
Qu'on auoit à Guillaume osté
Tous les meubles de sa maison :
Depuis que l'on prend la toison
Il conuient au mouton se prendre.
Mais où est il? il luy faut rendre
Auiourd'hui ce que j'ay presté
S'il ne vouloit estre arresté
Dedans l'enfer du Chastellet¹⁶.
Est-il rien au monde si laid
Que de frauder ses creditteurs?
Je suis troublé, ces transporteurs
Ore m'ont rendu estonné.
Auroit il bien tout façonné
Craignant vne execution :
Auroit-il fait vendition?
Où le trouueray-ie à ceste heure,
Puis qu'il n'est pas où il demeure?
Chez son Abbé, comme ie croy.
I'y vois, i'y vois.*

Eugene.

Mais respons moy.

*Ont ils dit qu'ils viendront chez nous
Incontinent?*

Guillaume.

*Deffendez-vous :
Car ie fuis feur qu'ils le feront,
Et f'ils peuuent outrageront.*

Eugene.

Las que diray-ie!

Helene.

Et que feray-ie!

Mefiire Iean.

*Le malheur prend bien toft fon fiege
Dedans ceux qui n'y pensent point.*

Guillaume.

*Ils me mettront en piteux poinct,
Si lors m'y rencontrent auffi.*

Eugene.

Les Sergens font ils près d'ici?

Helene.

Quoy Sergens? laiffons ce moyen.

Matthieu.

*A la bonne heure ie voy bien
Mon Guillaume deuant la porte*

*De son Abbé, qui le conforte,
Peut estre, des biens emporteꝝ.
Ie m'approche.*

Guillaume.

*De tous costeꝝ
Le malheur est mon deuancier :
Helas ! voici mon creancier.*

Helene.

*Hé ! qu'il vient à heure opportune
Pour soulager vostre fortune.*

Mathieu.

Et bien Guillaume de l'argent ?

Helene.

*Poursuiuez-vous vn indigent,
Estes vous forclus d'amitié ?*

Mathieu.

*La raison chasse la pitié.
Il faut payer.*

Helene.

*Et s'il n'a rien
Dequoy payer ?*

Mathieu.

*Il payra bien :
Le corps est de l'argent le pleige.*

Helene.

Mais fil n'a rien?

Guillaume.

Comme aussi n'ay-ie.

Helene.

Son cercueil est-ce la prison?

Eugene.

*Bien bien, entrons en la maison,
On pourra faire quelque chose :
Ou bien si rien ne se compose
Soyons tous en tout malheureux.*

Matthieu.

*Je ne suis pas tant rigoureux
Que ie n'entre bien avec luy,
Pour l'attendre tout aujourdhuy.*

SCENE III.

FLORIMOND, ARNAVLT.

Florimond.

*O Ciel gouverneur, quel edict
Dresses tu au pauvre interdit
De sa lieffe coutumiere !
Ou quelle ordonnance meurtriere,*

Quelle bourelle destinee
 A ce iour pour moy ramence !
 Le haut Solcil, qui pour couronne
 Son chef de mille feux couronne,
 M'apportoit-il ia cest edict,
 Lors que laissant le iaune licz
 A par la grand' lice ordonnee
 Commencé sa seiche trainee ?
 Mais quoy ? la fureur me traifporte,
 Mes emuis m'ouurent vne porte
 Incogneuë à tous mes esprits :
 Tant que ie suis du dueil épris.
 Ie suis mort, ie peri, c'est fait,
 Ma vie avec tout son effet
 Dependoit de ceste amour mienne :
 Et faut-il ore que ie vienne
 Perdre ce qui me faisoit viure ?
 Puis apres si ie veux pourfuiure
 Et vanger telle cruauté,
 La iustice est d'autre costé,
 Qui ia, ce me semble, me chasse,
 Et mes biens & mon chef menasse.
 Si i'assopi ceste vengeance,
 Ie viendray sentir telle outrance
 Que despit me fera creuer.

Arnault.

Ne vous vueillez ainsi greuer,
 Tous ces maux¹¹ auront guarifon.
 Premier quant est de la poison,
 Qui tellement vous a deceu,
 Que, comme dites, n'aez sceu
 En ce monde viure sans elle,
 La contrepoison infidelle
 A ceste poison hors pouffee :
 Quant à la iustice offensee,
 Qui contre vous se leueroit,

*Quand le faux tour on vengeroit :
De cela n'ayez peur aucune.
Je me hasarde à la fortune.
Tout seul demain ie m'en iray,
Et nostre Abbé ie meurdriray.
Si ie fuy ignorez le cas :
Si ie suis pris, dites que pas
N'estiez de ce fait consentant.
J'aime mieux seul mourir que tant
En vous voyant souffrir, souffrir.*

Florimond.

Vrayment c'est brauement souffrir.

Arnault.

*Ainsi l'ire n'affoirez,
Et de despit ne creuez.*

Florimond.

*Baste baste, laissons ceci,
Le mal toujours croist du fouci,
Face la iustice du pire,
Il me faut dégorger mon ire,
Il faut que ce braue mastin
Foccie demain au matin,
Me faisant au mal qui me mine
Par son sang vne medecine.*

SCENE IIII.

EVGENE, MESSIRE IEAN.

Eugene.

*Est-il possible que ma bouche
 Pour me complaindre se deboûche ?
 Est-il possible que ma langue
 Tire du cœur vne harangue,
 Pour deuant le ciel mettre en veüe
 Le mal de l'ame despourueüe ?
 Non non, la douleur qui m'atteint
 Toutes mes puiffances esteint,
 Et l'air ne veut point s'entonner,
 De crainte de s'empoisonner
 Du dueil en ma poitrine enclos.*

Messire Iean.

O vray Dieu quels horribles mots!

Eugene.

*Pource qu'il semble que malheur
 Ait remis toute la douleur
 De chacun des autres sur moy :
 Je porte de ma sœur l'esmoy,
 Tant pour sa petite portee,
 Que pource que desconfortee
 Elle est à tort : car ce monsieur
 La nomme cause du malheur.
 De Guillaume non seulement
 Il me faut porter le tourment,
 Mais à ce que ie voy sa debte.
 Et combien qu'Alix soit subiete*

*A tromper ainsi ses amis,
 Mon cœur n'est pas hors d'elle mis :
 Le souflien encor ces trauaux,
 Et puis ie porte tous mes maux,
 Dont l'un est tel que le guarir
 N'en fera que le seul mourir :
 Le cognois trop bien Florimond.*

Mesire Iean.

*Premuerement estonné m'ont
 Avec leurs mots, comme estocades¹⁵,
 Caps de dious, ou estaphilades,
 Ou autres brauades de guerre :
 Sont de ceux, dont l'un vend sa terre,
 L'autre un moulin à vent cheuauche,
 Et l'autre tous ses bois esbauche
 Pour faire vne lance guerriere :
 L'autre porte en sa gibbeciere
 Tous ses prez, de peur qu'au besoing
 Son cheual n'ait faute de foin :
 L'autre ses bleds en verd emporte
 Craignant la faim, ô quelle sorte
 Pour brauer le reste de l'an !
 Vous faschez vous des mots de camp ?
 Il faudra pourtant esprouer
 Tous les moyens pour paix trouuer.*

Eugene.

*Il le faudra c'est chose feure,
 Ou bien de la mort ie m'affeure,
 Ie le sçay bien.*

Mesire Iean.

Pouruoyez y.

Eugene.

*Mais laisse moy tout seul ici
Pour quelque peu, j'y resueray,
Retourne apres.*

Messire Iean.

Je le feray.

ACTE V.

SCENE I.

MESSIRE IEAN, EVGENE.

Messire Iean.

*Desja trop ici ie seiourne,
Vers Monsieur ores ie retourne,
Qu'à son vueil j'ay tantost laissé
A demi, ce semble, insensé,
En si triste & malheureux foing :
Il ne le faut laisser de loing,
De peur que dueil se tourne en rage.*

Eugene.

*O fortune à double visage,
Prospere à ce que j'ay pensé !*

Messire Iean.

*Auez-vous en vous compassé
Moyen de ces maux amortir ?*

Eugene.

Fort bien, fort bien, si consentir

*A son presque mourant Eugene
Ne refuse ma sœur Helene.*

Messire Iean.

*D'elle ie m'asseure si fort
Que iusqu'à l'autel de sa mort
S'estend l'amitié fraternelle.*

Eugene.

*Tout cest accord ne gist qu'en elle,
S'ell' le fait, tant qu'elle viura
Sa vie à elle se deura,
Et si ie luy deuray ma vie.*

Messire Iean.

*Desia ie brusle tout d'enuie
De sçauoir ce que voulez dire.*

Eugene.

*Il faut secrettement conduire
Ceste chose, à fin que l'honneur
Offensé, n'offense mon heur :
Et n'estoit que bien ie m'asseure
Que ton oreille sera seure,
Ie ne decelerois la chose
Que d'executer ie propose.*

Messire Iean.

*Vne chose à moy recitee
C'est comme vne pierre iettee
Au plus creux de la mer plus creuse.*

Eugene.

*O que ma penſee eſt heureuſe,
Si ma ſœur eſbranler ie puis !*

Meſſire Iean.

En cela jon pleige ie ſuis.

Eugene.

*C'eſt que comme tu ſçais aſſez,
Deux ans ſe font deſia paſſez,
Depuis que Florimond quitta
L'amour qui tant le tourmenta,
A l'obiet de ma ſœur Helene,
Et le quitta à ſi grand' peine,
Qu'il euſt voulu que ſa ſanté
Euſt en la ſeule mort eſté.
Mais il auoit eſté confuſ
D'un & d'un renfort de refus :
Puis l'amour qui tant le preſſa,
A l'égarade ſe paſſa,
Las, comme en mon damp i'ay bien ſçeu,
Avec Alix qui l'a deceu.
Mais ore ſi on luy parloit
De ma ſœur, dont tant il bruſloit,
Ie ſuis ſeur que non ſeulement
Enſeuelliroit ce tourment,
Mais qu'il rendroit toute ſa vie
A mon commander aſſeruie.
Parquoy ie veux prier ma ſœur,
Que ſans offense de l'honneur,
Elle le reçoie en ſa grace,
Et iouiſſant elle le face.
Son honneur ne ſera foulé
Quand l'affaire ſera celé
Entre quatre ou cinq ſeulement,*

*Et quand son honneur mesmement
Pourroit recevoir quelque tache,
Ne faut il pas qu'elle m'arrache
De ce naufrage auquel ie suis,
Et qu'elle mesme ses ennuis
Elle tourne en double plaisir?*

Messire Iean.

*Sçauroit elle mieux choisir ?
O que chacun eust ce bon heur,
De faire tousiours son honneur
Vn bouclier pour sauuer sa vie.*

Eugene.

*Elle fera bien esbahie,
Quand de ce la viendray prier.*

Messire Iean.

*Point, laissez la moy manier.
Mais quant au creancier, comment ?*

Eugene.

*Ce m'estoit tourment sur tourment :
Mais cestuy est bien plus facile.
Si n'ay-ie pourtant croix ny pile.*

Messire Iean.

*Quoy donc ? il ne faut delayer,
C'est cas raclé, il faut payer,
Ou que Guillaume entre en prison.*

Eugene.

*Vne Cure en fera raison,
On trouuera bien acheptant.*

Messire Iean.

*Que trop, que trop, il en est tant,
Par ci par là dans ceste ville,
Qu'il faudroit mille fouës & mille
Pour chasser les marchans du temple.*

Eugene.

Le marché de Romme est bien ample.

Messire Iean.

*Mesmes il pourroit estre ainsi,
Que si ce bon Creancier ci
Auoit enfans, il la voudroit,
Mieux qu'une terre elle vaudroit :
Et ne luy cousteroit si cher.*

Eugene.

*Or sus donc, il faut depescher
Le premier point : ie vais dcuant.*

Messire Iean.

Allez donc, ie vous vais suiuant.

SCENE II.

GVILLAVME, MATTHIEV, HELENE, EVGENE,
MESSIRE IEAN.

Guillaume.

*Encores que les maux soufferts,
Et ceux qui sont encore offerts*

*Me foyent griefs, Sire mon ami,
 Si est-ce que presque à demi
 Je suis en ce lieu soulagé.
 Aa que ie suis bien allegé
 D'estre sous la tutelle & garde
 D'vn homme tant sainct qui me garde.
 Sire, vous ne pourriez pas croire
 De quel amour il m'aime, voire
 Jusques à prendre tant d'esmoy
 De venir mesme au soir chez moy
 Pour veoir si ie me porte bien :
 Il ne souffriroit pas en rien
 Qu'on nous feist ou tort ou diffame :
 Il aime si tres tant ma femme,
 Que plus en plus la prend sous foy.*

Matthieu.

*Sus donc, courage, esucille toy
 Mon bon ami, & ne te fasche,
 Je te ferois quelque relasche,
 S'il estoit en moy, volontiers :
 Mais j'ay affaire de deniers.*

Guillaume.

Payer faut, ou tenir prison.

Matthieu.

*C'est bien entendu la raison :
 J'aime ces gens qui quand ils doibuent,
 Volontiers le quitte reçoient.*

Helene.

*Vos raisons ont tant de pouuoir
 Sur ce mien debile sçauoir,*

Que répondre ie ne sçaurois :
 Et quand encore ie pourrois,
 Que gagne t'on de contester
 Quand on s'y voit necessiter ?
 L'amour, Frere, que ie vous porte,
 A ma honte ferme la porte,
 Voulant contregarder ce iour
 Nos deux vies par fol amour :
 Et quand malheur n'en aduiendra,
 Et que tout le monde entendra
 Que par deux hommes, voire deux,
 Que chacun estime de ceux
 Qui sont desia saincts en la terre,
 Contre ma renommee i'erre,
 On me tiendra pour excusee,
 Comme ayant esté abusee,
 Ainsi que femme y est subiette :
 Et puis lon dira, la pauurette
 N'osoit pas son frere esconduire.

Eugene.

Vostre honneur n'en fera point pire.
 Ceci reuelé ne sera :
 Et au pis quand on le sçaura,
 Laissez le vulgaire estimer.
 Est-ce deshonneur que d'aimer ?

Helene.

Non, comme i'estime, en tel lieu :
 Mesmement ainsi m'aide Dieu,
 Si Florimond ne m'eust laissée,
 Et qu'il n'eust Alix pourchassée,
 La course du temps eust gagné
 Sur ce mien courage indigné,
 Et tout ce trouble eust esté hors.

Messire Jean.

*Il vaut mieux maintenant qu'alors :
Car apres vne longue attente
Vne amour en est plus contente :
Et, peut estre, il aura courage
De faire apres le mariage :
Ce vous est vn parti heureux.*

Eugene.

*Puis qu'il en est tant amoureux,
Quand nous ferons amis ensemble,
L'en seray moyen, ce me semble.*

Helene.

*Mais dequoy seruent tant de coups
Pour gagner ce qui est à vous ?
Faut-il que gayement ie die,
Ie suis en mesme maladie :
Il n'y a rien qui plus me plaise,
Ore ie me sens à mon aise.*

Eugene.

*O amour que tu m'as aidé !
Aueugle tu m'as bien guidé,
D'aïse extreme mon cœur treffaut.*

Messire Jean.

*Par bieu i'en vois faire ce fault.
Que reste plus ?*

Eugene.

*Rien qu'à ceste heure
Te transporter en la demeure*

*De Florimond, & l'aduertir
 De cet amour se diuertir,
 Qu'il laisse enuers nous toute haine,
 Qu'il laisse Alix, & qu'on rameine
 Chez elle ce qu'on luy a pris,
 Et que fil a gagné le pris
 Sus vne amante damoyfelle,
 Qu'au moins son auenture il cele.
 Apres chez Alix t'en iras,
 Et la foiblette aduertiras,
 Que sommes ensemble reioints,
 Sans luy declarer par quels poinçs.
 Car quand femme a l'oreille pleine,
 Sa langue le retient à peine.*

Helene.

Voy, voy.

Eugene.

*Tu n'oubliras aussi
 Qu'elle vienne souper ici,
 Fy feray pourueoir à cest' heure.*

Messire Iean.

*Je feray bien courte demeure.
 Je vous pry' notez la maniere.
 Mais ne voila pas vn bon frere!
 O Dieu qu'on se frotera bien!
 Si est-ce que ie me retien
 Quelque lopin à ceste feste.
 Il faudra que ie mette en teste
 A mon Abbé, de me ranger
 A quelque offelet pour ronger.*

SCENE III.

EUGENE, MATTHIEU, GUILLAUME.

Eugene.

*Si les prisonniers des enfers
Auroyent tous debrisé leurs fers,
Si Sisyphé estoit deschargé,
Ou si Tantale auoit mangé
Ce qu'en vain poursuit son desir,
Ils n'auroyent point tant de plaisir
Qu'a maintenant Monsieur Eugene.
Ha voila, voila, bonne Helene,
La fraternité se ressemble.
Si faut-il que s'assemble ensemble
Guillaume & son Anglois Matthieu,
Pour les accorder en ce lieu.
Guillaume & vous, Sire, venez,
Vous estes vous point demenez
D'auoir esté tous seuls autant ?*

Matthieu.

Nenny.

Eugene.

*Vous voulez du content,
Je l'entens bien.*

Matthieu.

C'est la raison.

Eugene.

*Auez-vous en vostre maison
Grand nombre de fils ?*

Matthieu.

Trois.

Eugene.

*Je prise
Ce nombre qui est saint : l'Eglise
En aura elle quelqu'un d'eux ?*

Matthieu.

*J'en feray de l'Eglise deux :
Car ie veux tendre aux benefices.*

Eugene.

*Toutes choses me sont propices.
Or ça, si j'auois d'aventure
Quelque belle petite cure
Valant six vingts liures de rente ?*

Matthieu.

*Dites le mot, mettez en vente,
Je mettray dessus mon denier.*

Guillaume.

*Comment, Monsieur, il est banquier,
Il en fait tous les iours traffique.*

Eugene.

*Il en entend mieux la pratique.
Que me voulez vous donner or ?*

Matthieu.

*Deux beaux petits cent escus d'or,
Sus lesquels ie me payeray.*

Eugene.

*Allez les querir, ie feray
Tandis au soupper donner ordre.
Mon ami Guillaume il faut mordre,
Et mon argent estoit failli.
Or ça, tu estois affailli
Ce iour de tous costez sans moy,
Ie t'ay mis hors de tout esnoy :
Tes meubles rendus te seront,
Tes creditours je payeront,
Ta femme fera paix aussi
A Florimond.*

Guillaume.

*Hé, grand merci,
Monsieur, ie suis du tout à vous.*

Eugene.

*Il faut maintenant qu'entre nous
Tout mon penser ie te decele :
P aime ta femme, & avec elle
Ie me couche le plus souuent.
Or ie veux que d'oresnauant
Py puisse sans souci coucher.*

Guillaume.

*Ie ne vous y veux empescher,
Monsieur, ie ne suis point ialoux,
Et principalement de vous :
Ie meure si i'y nuy en rien.*

Eugene.

Va, va, tu es homme de bien.

SCENE IIII.

FLORIMOND, ARNAULT.

Florimond.

*O Dieux, quel astre en ma naissance
Me receut deffous sa puissance !
Mais astre le plus gracieux
Qu'il soit (ó Dieux) en tous vos cieux !
De quel lieu prendray-ie la voix
Pour louer mon heur ceste fois !
N'ay-ie peur que mon cœur se noye
En l'abondance de ma ioye ?
Rien plus au monde ne me fault.
Mais las ! voici mon bon Arnault :
O Dieux, quelle chere il fera,
O Dieux, comment il vous louëra.
Arnault, ho ! Arnault.*

Arnault.

Qui est l'homme ?

Florimond.

*Arnault viença, vien voir la femme
De tous mes malheurs mise au bas.*

Arnault.

*Monfieur ie ne vous voyois pas,
Qui a-il de nouveau ?*

Florimond.

Tout bien.

*Tu petilleras de l'heur mien
Quand tu le sçauras vne fois.*

Arnault.

Je petille ia.

Florimond.

*De ma voix
Il ne pourroit estre exprimé.*

Arnault.

Mais tafchez y.

Florimond.

Je suis aimé.

Arnault.

De qui?

Florimond.

D'Helene ma maistresse.

Arnault.

*O Idaliene Deesse,
Sainctement ie t'adoreray.*

Florimond.

*Auec elle ie souperay :
Nous coucherons tous deux ensemble.*

Arnault.

*De crainte & de ioye ie tremble :
De ioye, pour ce bonheur ci :
De crainte, qu'il ne soit ainfi.*

Florimond.

Si est : l'Abbé m'a fait ce tour.

Arnault.

*Jamais n'ait vn seul mauuais iour.
Le discord s'est bien tost tourné
A l'amour d'enhaut destiné.*

Florimond.

*Aa que ne suis-ie mort ! disfoye.
Hé que n'ay-ie serui de proye
A d'Amuilliers ou à Iuoy,
Comme deux seruiteurs du Roy,
D'Estauge & son frere d'Angluse !
Plus en tels mots ie ne m'abuse :
Ains sans fin viure ie voudrois
(O Amour) deffous tes saints droits.
Mais quoy ? desja la nuit s'approche,
Le souper se met hors de broche :
Allons, ne faisons point attendre.*

SCENE V.

ALIX, MESSIRE IEAN, FLORIMOND, ARNAULT,
EVGENE, HELENE,
GVILLAVME, MATTHIEV.

Alix.

*Tout ce que me faites entendre
Messire Iean, est-il certain ?*

Mefiire Iean.

Rien n'eft plus feur.

Alix.

*O Dieu hautain,
Tu m'as bien toft mieux fortunee,
Que ie ne me difois mal nee !
Mais puis que chofe tant heureufe
Suruient à moy peu vertueufe,
A iamais ma foy ie tiendray.
A nul autre ne me rendray,
Sinon qu'à l'Abbé voftre maiftre.*

Mefiire Iean.

*Vous ferez bien, & foy de prestre
Vers vous quafi serf il se rend,
Son propre vouloir enferrant
Prifonnier pour le voftre fuiure :
Mais marcheꝝ d'un pied plus deliure.*

Florimond.

*Voilà l'Abbé & mon Helene
Deuant la porte, mais à peine
Ay-ie peu mon Helene voir
Sans m'absenter de mon pouuoir.
Saluons les, bon foir, Monsieur.*

Arnault.

Bon foir à tous.

Florimond.

Et vous mon heur.

*Si fort ie me sens embraser,
Que ie voudrois que ce baiser
Me deust durer iusqu'à demain.*

Eugene.

*Ca, ma sœur, baillez moy la main,
Et vous, Monsieur, auezques elle,
Jurans vne amour eternelle
A qui le temps ne fera rien.*

Florimond.

Aa Monsieur ie le veux trop bien.

Helene.

Le voila donc tout arresté.

Eugene.

*Je voy venir de ce costé
Nostre Alix.*

Guillaume.

O qu'elle est ioyeuse.

Helene.

*Elle rit de sa paix heureuse
Avec messire Jean.*

Eugene.

*Voici
Matthieu qui vient de cestuy-ci*

Helene.

Haftez-les.

Eugene.

*Venez, ho, venez.
Que lachement vous pourmenez !*

Alix.

Dieu vous doint le bon soir à tous.

Mefiire Jean.

Bon soir, Mefieurs.

Matthieu.

Bon soir.

Eugene.

*A vous.
Voici une gentille bande.*

Alix.

*Monfieur, quelle faueur trop grande
Vous m'avez fait en ce pardon.*

Florimond.

*Merciez Monfieur de ce don,
Et luy voiez pour deformais
Un fidelle amour à iamais.*

Guillaume.

*Monfieur pour elle grand merci.
M'amie faites bien ainfi.*

Eugene.

Sus entrons, on couure la table,

*Suiuons ce plaisir fouhaitable
De n'estre iamais foucieux :
Tellement mesme que les Dieux
A l'enui de ce bien volage,
Doublent au Ciel leur saint breuuage.*

Adieu, & applaudissez.

FIN DE LA COMEDIE D'EVGENE.



CLEOPATRE
CAPTIVE

TRAGÉDIE

D'ESTIENNE IODELLE,

PARIS IEN¹⁰.

PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE
DE *CLEOPATRE*.

L'Ombre d'Antoine.

Cleopatre.

Eras.

Charmium.

Octavian Cefar.

Agrippe.

Proculee.

Le chœur des femmes Alexandrines.

Seleuque.



CLÉOPATRE

CAPTIVE

TRAGÉDIE.

PROLOGUE.

*Puis que la terre (ô Roy des Rois la crainte)
Qui ne refuse estre à tes loix estrainte,
De la grandeur de ton sainct nom s'estonne²⁰,
Qu'elle a graué dans sa double colonne :
Puis que la mer qui te fait son Neptune,
Bruit en ses flots ton heureuse fortune,
Et que le Ciel riant à ta victoire
Se voit mirer au parfait de ta gloire :
Pourroyent vers toy les Muses telles estre,
De n'adorer & leur pere & leur maistre ?
Pourroyent les tiens nous celer tes louanges,
Qu'on oit tonner par les peuples estranges ?
Nul ne scauroit tellement enuers toy
Se rendre ingrat, qu'il ne chante son Roy.
Les bons esprits que ton pere forma,
Qui les neuf Sœurs en France ranima,*

Du pere & fils se pourroient ils bien taire,
 Quand à tous deux telle chose a peu plaire?
 Lors que le temps nous aura présenté
 Ce qui sera digne d'estre chanté
 D'un si grand Prince, ains d'un Dieu dont la place
 Se voit au Ciel ia monstret son espace.
 Et si ce temps qui toute chose enfante,
 Nous eust offert ta gloire triomphante,
 Pour assez tost de nous estre chantée,
 Et maintenant à tes yeux présentée,
 Tu n'orrais point de nos bouches sinon
 Du grand HENRY le triomphe & le nom.
 Mais pour autant que ta gloire entendue
 En peu de temps ne peut estre rendue :
 Que dis-ie en peu? mais en cent mille années
 Ne seroyent pas tes louanges bornées,
 Nous t'apportons (ô bien petit hommage)
 Ce bien peu d'œuvre ouré de ton langage,
 Mais tel pourtant que ce langage tien
 N'auoit iamais dérobbé ce grand bien
 Des auteurs vieux : C'est vne Tragedie,
 Qui d'une voix & plaintiue & hardie
 Te represente vn Romain Marc Antoine,
 Et Cleopatre Egyptienne Roine :
 Laquelle apres qu'Antoine son ami
 Estant desia vaincu par l'ennemi,
 Se fust tué, ia se sentant captiue,
 Et qu'on vouloit la porter toute viue
 En vn triomphe avecques ses deux femmes,
 S'occit. Ici les desirs & les flammes
 Des deux amans : d'Octavian aussi
 L'orgueil, l'audace & le iournal souci
 De son trophée emprains tu sonderas,
 Et plus qu'à luy le tien egaleras :
 Veu qu'il faudra que ses successeurs mesmes
 Cedent pour toy aux volontez suprêmes,
 Qui ia le monde à ta couronne voient,
 Et le commis de tous les Dieux t'auoient.

Reçois donc (SIRE) & d'un visage humain
 Prends ce deuoir de ceux qui sous ta main,
 Tant les esprits que les corps entretiennent,
 Et deuant toy agenouiller se viennent :
 En attendant que mieux nous te chantions,
 Et qu'à tes yeux sainctement presentions
 Ce que ia chante à toy le fils des Dieux,
 La terre toute, & la mer, & les Cieux.

ACTE I.

L'OMBRE D'ANTOINE.

Dans le val tenebreux, où les nuicts eternelles
 Font eternelle peine aux ombres criminelles,
 Cedant à mon deslin ie suis volé n'aguere,
 Ia ia fait compagnon de la troupe legere,
 Moy (dy-ie) Marc Antoine horreur de la grand' Romme,
 Mais en ma triste fin cent fois miserable homme.
 Car vn ardent amour, bourreau de mes mouëlles,
 Me deurant sans fin sous ses flames cruelles,
 Auoit esté commis par quelque destinee
 Des Dieux ialoux de moy, à fin que terminee
 Fust en peine & malheur ma pitoyable vie,
 D'heur, de ioye & de biens parauant assouüe.
 O moy deslors chetif, que mon œil trop folastre
 S'égara dans les yeux de ceste Cleopatre!
 Depuis ce seul moment ie senti bien ma playe
 Descendre par l'œil traistre en l'ame encore gaye,
 Ne songeant point alors quelle poison extreme
 L'auois ce iour receu au plus creux de moymesme :
 Mais hélas ! en mon dam, las ! en mon dam & perte

*Ceste playe cachee en fin fut découuerte,
 Me rendant odieux, foulant ma renommee
 D'auoir enragément ma Cleopatre aimée :
 Et forcené après comme si cent furies
 Exerçans dedans moy toutes bourrelleries,
 Embrouillans mon cerueau, empestrans mes entrailles,
 M'eussent fait le gibier des mordantes tenailles :
 Dedans moy condamné, faisans sans fin renaistre
 Mes tourmens iournaliers, ainsi qu'on voit repaistre
 Sur le Caucaze froid la poitrine empietee,
 Et sans fin renaissante à son vieil Promethee.
 Car combien qu'elle fust Royne & race royale,
 Comme tout auenglé sous ceste ardeur fatale
 Je luy fis les presens qui chacun estomerent,
 Et qui ia contre moy ma Romme eguillonnerent :
 Mesme le fier Cesar ne taschant qu'à deffaire
 Celuy qui à Cesar Compagnon ne peult plaire,
 S'embrasant pour vn crime indigne d'un Antoine,
 Qui tramoit le malheur encouru pour ma Roine,
 Et qui encor au val des durables tenebres
 Me va renouellant mille plaintes funebres,
 Eschauffant les serpens des sœurs echeueeles,
 Qui ont au plus chetif mes peines egalees :
 C'est que ia ia charmé, enseueli des flames,
 Ma femme Octauienne honneur des autres Dames,
 Et mes mollets enfans ie vins chasser arriere,
 Nourrissant en mon sein ma serpente meurdriere,
 Qui m'entortillonnant, trompant l'ame rauie,
 Versa dans ma poitrine vn venin de ma vie,
 Me transformant ainsi sous ses poisons infuses,
 Qu'on seroit du regard de cent mille Meduses.
 Or pour punir ce crime horriblement infame,
 D'auoir banni les miens, & reietté ma femme,
 Les Dieux ont à mon chef la vengeance auancee,
 Et dessus moy l'horreur de leurs bras élançee :
 Dont la saincte equité, bien qu'elle soit tardie,
 Ayant les pieds de laine, elle n'est point oisue,
 Ains dessus les humains d'heure en heure regarde,*

*Et d'une main de fer son trait enflammé darde.
Car tost apres Cesar iure contre ma teste,
Et mon piteux exil de ce monde m'appreste.
Me voila ia croyant ma Roine, ains ma ruine,
Me voila bataillant en la plaine marine,
Lors que plus fort i'estois sur la solide terre :
Me voila ia fuyant oublicieux de la guerre,
Pour suiure Cleopatre, en faisant l'heur des armes
Ceder à ce malheur des amoureux alarmes.
Me voila dans sa ville où i'yurongne & putace,
Me paissant de plaisirs, pendant que Cesar trace
Son chemin deuers nous, pendant qu'il a l'armee
Que sus terre i'auois, d'une gueule affamee,
Ainsi que le Lyon vagabond à la queste,
Me voulant deuorer, & pendant qu'il appreste
Son camp deuant la ville, où bien tost il refuse
De me faire vn parti, tant que malheureux i'vse
Du malheureux remede, & poussant mon espee
Au trauers des boyaux en mon sang l'ay trempee,
Me donnant guarison par l'outrageuse playe.
Mais auant que mourir, auant que du tout i'aye
Sangloté mes esprits, las las ! quel si dur homme
Eust peu voir sans pleurer vn tel honneur de Romme,
Vn tel dominateur, vn Empereur Antoine,
Que ia frappé à mort sa miserable Roine
De deux femmes aidee angoisseusement palle
Tiroit par la fenestre en sa chambre royale !
Cesar mesme n'eust peu regarder Cleopatre
Couper sur moy son poil, se deschirer & battre,
Et moi la consoler avecques ma parole,
Ma pauvre ame soufflant qui tout soudain s'en vole,
Pour aux sombres enfers endurer plus de rage
Que celui qui a soif au milieu du breuuage,
Ou que celui qui roué vne peine eternelle,
Ou que les palles Sœurs, dont la dextre cruelle
Egorgea les maris : Ou que celui qui vire
Sa pierre sans porter son faix où il aspire.
Encore en mon tourment tout seul ie ne puis estre :*

*Auant que ce Soleil qui vient ores de naistre,
Ayant tracé son iour chez sa tante se plonge,
Cleopatre mourra : ie me suis ore en songe
A ses yeux presenté, luy commandant de faire
L'honneur à mon sepulchre, & apres se deffaire,
Plustost qu'estre dans Romme en triomphe portee,
L'ayant par le desir de la mort confortee,
L'appellant avec moy qui ia ia la demande
Pour venir endurer en nostre palle bande :
Or' se faisant compagne en ma peine & tristesse,
Qui s'est faite long temps compagne en ma lieffe.*

CLEOPATRE, ERAS, CHARMIVM.

Cleopatre.

Que gagnez-vous hélas ! en la parole vaine ?

Eras.

Que gagnez-vous hélas ! de vous estre inhumaine ?

Cleopatre.

Mais pourquoy perdez-vous vos peines ocieuses ?

Charmium.

Mais pourquoy perdez-vous tant de larmes piteuses ?

Cleopatre.

Qu'est-ce qui aduiendroit plus horrible à la veuë ?

Eras.

Qu'est-ce qui pourroit voir vne tant despourueë ?

Cleopatre.

Permettez mes sanglots mesme aux fiers Dieux se prendre.

Charmium.

Permettez à nous deux de constante vous rendre.

Cleopatre.

Il ne faut que ma mort pour bannir ma complainte.

Eras.

Il ne faut point mourir auant sa vie esteinte.

Cleopatre.

Antoine ia m'appelle, Antoine il me faut suiure.

Charmium.

Antoine ne veut pas que vous viuiez sans viure.

Cleopatre.

O vision estrange ! ô pitoyable songe !

Eras.

O pitoyable Roine, ô quel tourment te ronge ?

Cleopatre.

O Dieux à quel malheur m'aeuez-vous allechee ?

Charmium.

O Dieux ne fera point vostre plainte estanchee ?

Cleopatre.

Mais (ô Dieux) à quel bien, si ce iour ie deuie !

Eras.

Mais ne plaignez donc point & suiuez vostre enuie.

Cleopatre.

*Ha pourrois-ie donc bien moy la plus malheureuse,
 Que puisse regarder la voûte radieuse,
 Pourrois-ie bien tenir la bride à mes complaints,
 Quand sans fin mon malheur redouble ses atteintes ?
 Quand ie remasche en moy que ie suis la meurtriere
 Par mes trompeurs apasts, d'un qui sous sa main fiere
 Faifoit croûler la terre ? Ha Dieux pourrois-ie traire
 Hors de mon cœur le tort qu'alors ie luy peu faire,
 Qu'il me donna Syrie, & Cypres, & Phenice,
 La Iudee embasmee, Arabie & Cilice,
 Encourant par cela de son peuple la haine ?
 Ha pourrois-ie oublier ma gloire & pompe vaine,
 Qui l'apastoit ainsi au mal, qui nous talonne,
 Et malheureusement les malheureux guerdonne,
 Que la troupe des eaux en l'apast est trompée ?
 Ha l'orgueil, & les ris, la parole destrempee,
 La delicate vie effeminant ses forces,
 Estoyent de nos malheurs les subtiles amorces !
 Quoy ? pourrois-ie oublier que par roide secousse
 Pour moy seule il souffrit des Parthes la repousse,
 Qu'il eust bien subiuguez & rendus à sa Romme,
 Si les songears amours n'occupoient tout vn homme,
 Et s'il n'eust eu desir d'abandonner sa guerre
 Pour reuenir soudain hyuerner en ma terre ?
 Ou pourrois-ie oublier que pour ma plus grand' gloire,
 Il traîna en triomphe & loyer de victoire,
 Dedans Alexandrie vn puissant Artauade
 Roy des Armeniens, veu que telle brauade*

*N'appartenoit finon qu'à sa ville orgueilleuse,
 Qui se rendit alors d'avantage haineuse?
 Pourrois-je oublier mille & mille & mille choses,
 En qui l'amour pour moy a ses paupieres closes,
 En cela mesmement que pour ceste amour miemme
 On luy veit delaisser l'Octauienne siemme?
 En cela que pour moy il voulut faire guerre
 Par la fatale mer, estant plus fort par terre?
 En cela qu'il suiuit ma nef au vent donnee
 Avant en son besoin sa troupe abandonnee?
 En cela qu'il prenoit doucement mes amorces,
 Alors que son Cesar prenoit toutes ses forces?
 En cela que feignant estre prestre à m'occire,
 Ce pitoyable mot soudain ie luy feis dire?*

*O Ciel faudra-il donc que Cleopatre morte
 Antoine viue encor? sus sus, Page, conforte
 Mes douleurs par ma mort. Et lors voyant son page
 Soy mesme se tuer, Tu donnes tesmoignage,
 O Eunuque (dit-il, comme il faut que ie meure!
 Et vomissant un cri il s'enferra sur l'heure.
 Ha Dames, aa faut-il que ce malheur ie taïse?
 Ho ho retenez moy, ie... ie...*

Charmium.

*Mais quel mal-aïse
 Pourroit estre plus grand?*

Eras.

*Soulagez vostre peine,
 Efforcez vos esprits*

Cleopatre.

Las las!

Charmium.

Tenez la resne

Au dueil empoisonnant.

Cleopatre.

A grand Ciel, que i'endure !

Encore l'auoir veu ceste nuict en figure !

Hé !

Eras.

Hé, rien que la mort ne ferme au dueil la porte.

Cleopatre.

Hé hé Antoine estoit...

Charmium.

Mais comment ?

Cleopatre.

En la forte...

Eras.

En quelle forte donc ?

Cleopatre.

Comme alors que sa playe...

Charmium.

*Mais leuez-vous vn peu, que gesner on effaye
Ce qui gesne la voix.*

Eras.

*O plaisir, que tu meines
Vn horrible troupeau de deplaisirs & peines !*

Cleopatre.

*Comme alors que sa playe auoit ce corps traçable¹¹
Enfanglanté par tout.*

Charmium.

*O songe espouventable !
Mais que demandoit il ?*

Cleopatre.

*Qu'à sa tumbe ie face
L'honneur qui luy est deu.*

Charmium.

Quoy encor ?

Cleopatre.

*Que ie trace
Par ma mort vn chemin pour rencontrer son ombre,
Me racontant encor...*

Charmium.

*La basse porte sombre
Est à l'aller ouuerte, & au retour fermée.*

Cleopatre.

*Vne eternelle nuit doit de ceux estre aimée,
Qui souffrent en ce iour vne peine eternelle.
Ostez-vous le desir de s'efforcer à celle
Qui libre veut mourir pour ne viure captiue ?*

Eras.

*Sera donc celle là de la Parque craintiue,
Qui au deffaut de mort verra mourir sa gloire ?*

Cleopatre.

*Non non, mourons mourons, arrachons la victoire,
Encore que soyons par Cesar surmontees.*

Eras.

Pourrions nous bien estre en triomphe portees?

Cleopatre.

*Que plus tost ceste terre au fond de ses entrailles
M'engloutisse à present, que toutes les tenailles
De ces bourrelles Sœurs horreur de l'onde basse,
Marrachent les boyaux, que la teste on me casse
D'un foudre inusité, qu'ainsi ie me conseille,
Et que la peur de mort entre dans mon oreille!*

CHŒVR DES FEMMES ALEXANDRINES.

*Quand l'Aurore vermeille
Se voit au liçt laisser
Son Titon qui sommeille,
Et l'ami careffer :
On voit à l'heure mesme
Ce pays coloré,
Sous le flambeau suprême
Du Dieu au Char doré :
Et semble que la face
De ce Dieu variant,
De ceste ville face
L'honneur de l'Orient ,
Et qu'il se mire en elle
Plus tost qu'en autre part,
La prisant comme celle
Dont plus d'honneur depart*

*De pompes & delices
Attrayans doucement
Sous leurs gayer blandices,
L'humain entendement.
Car veit on iamais ville
En plaisir, en honneur,
En banquets plus fertile,
Si durable estoit l'heur?
Mais ainsi que la force
Du celeste flambeau,
Tirer à foy s'efforce
Le plus leger de l'eau :
Ainsi que l'aimant tire
Son acier, & les fons
De la marine Lyre
Attiroient les poiffons :
Tout ainsi nos delices,
La mignardise & l'heur,
Allechemens des vices,
Tirent nostre malheur.
Pourquoy, fatale Troye
Honneur des siecles vieux,
Fus tu donnee en proye
Sous le destin des Dieux?
Pourquoy n'eus tu, Medee,
Ton Iason? & pourquoy,
Ariadne, guidee
Fus tu sous telle foy?
Des delices le vice
A ce vous conduisoit :
Puis apres sa malice
Soymesme destruisoit.
Tant n'estoit variable
Vn Prothee en son temps,
Et tant n'est point muable
La course de nos vents :
Tant de fois ne se change
Thetis, & tant de fois*

*L'inconstant ne se range
Sous ses diuerfes loix,
Que nostre heur, en peu d'heure
En malheur retourné,
Sans que rien nous demeure,
Proye au vent est donné.
La rose iournaliere,
Quand du diuin flambeau
Nous darde la lumiere
Le rauiffeur taureau,
Fait naistre en sa naissance
Son premier dernier iour :
Du bien la iouissance
Est ainsi sans seiour.
Le fruit vangeur du pere,
S'est bien esuertué
De tuer sa vipere,
Pour estre apres tué.
Ioye, qui dueil enfante,
Se meurdrist, puis la mort
Par la ioye plaisante
Fait au dueil mesme tort.
Le bien qui est durable
C'est vn monstre du Ciel,
Quand son vueil fauorable
Change le fiel en miel.
Si la saincte ordonnance
Des immuables Dieux,
Forecluse d'inconstance
Seule incogneuë à eux,
En ce bas hemisphere
Veut son homme garder,
Lors le fort improspere
Ne le peut retarder,
Que maugré sa menace
Ne vienne tenir rang,
Maugré le fer qui brasse
La poudre avec le sang.*

*On doit seurement dire
L'homme qu'on doit priser,
Quand le Ciel vient l'estlire
Pour le fauorifer,
Ne deuoir iamais craindre
L'Ocean furieux,
Lors que mieux semble atteindre
Le marche-pied des Dieux :
Plongé dans la marine
Il doit vaincre en la fin,
Et s'attend à l'espine
De l'attendant Daulphin.
La guerre impitoyable
Moiffonnant les humains,
Craint l'heur espouventable
De ses celestes mains.
Tous les arts de Medee,
Le venin, la poison,
Les bestes dont garde
Fut la riche toison :
Ny par le bois estrange
Le Lyon outrageux,
Qui sous sa patte range
Tous les plus courageux :
Ny la loy qu'on reuere,
Non tant comme on la craint,
Ny le bourreau seuere,
Qui l'homme blesme estraint :
Ny les feux qui saccagent
Le haut pin molestans,
Sa fortune n'outragent,
Rendans les dieux constans.
Mais ainsi qu'autre chose
Contraint sous son effort,
Tient sous sa force enclose
La force de la mort :
Et maugré ceste bande
Toufiours en bas filant,*

Tant que le Ciel commande
 En bas n'est deuantant :
 Et quand il y deualle,
 Sans aucun mal souffrir
 D'un sommeil qu'il aualle
 A mieux il va s'offrir.
 Mais si la destinee
 Arbitre d'un chacun,
 A sa chance tournee
 Contre l'heur de quelqu'un,
 Le sceptre sous qui ploye
 Tout un peuple soumis,
 Est force qu'il foudroye
 Ses mutins ennemis.
 La volage richesse,
 Appuy de l'heur mondain,
 L'honneur & la hauteffe
 Refuyant tout soudain :
 Bref, fortune obstinee,
 Ny le temps tout fauchant,
 Sa rude destinee
 Ne vont point empeschant.
 Des hauts Dieux la puissance
 Tesmoigne assez ici,
 Que nostre heureuse chance
 Se precipite ainsi.
 Quel estoit Marc Antoine ?
 Et quel estoit l'honneur
 De nostre braue Roine
 Digne d'un tel donneur ?
 Des deux l'un miserable
 Cedant à son destin,
 D'une mort pitoyable
 Vint auancer sa fin :
 L'autre encore craintiue
 Taschant s'éuertuer,
 Vent pour n'estre captiue
 Librement se tuer.

*Ceste terre honorable,
Ce pays fortuné,
Helas ! voit peu durable
Son heur importuné.
Telle est la destinée
Des immuables Cieux,
Telle nous est donnée
La defaveur des Dieux*

ACTE II.

OCTAVIEN, AGRIPPE, PROCULEE.

Octauien.

*En la rondeur du Ciel enuironnée
A nul, ie croy, telle faueur donnée
Des Dieux fauteurs ne peult estre qu'à moy :
Car outre encor que ie suis maistre & Roy
De tant de biens, qu'il semble qu'en la terre
Le Ciel qui tout sous son empire enferre,
M'aït tout exprés de sa voûte transmis
Pour estre ici son general commis :
Outre l'espoir de l'arrière memoire
Qui aux neveux rechantera ma gloire,
D'auoir d'Antoine, Antoine, dis-ie, horreur
De tout ce monde, accablé la fureur :
Outre l'honneur que ma Romme m'appreste
Pour le guerdon de l'heureuse conqueste,
Il semble ia que le Ciel vienne tendre
Ses bras courbez pour en soy me reprendre,
Et que la boule entre ses ronds enclose,
Pour vn Cesar ne soit que peu de chose :
Or' ie desire, or' ie desire mieux,
C'est de me ioindre au saint nombre des Dieux.*

*Jamais la terre en tout aduantageuse,
N'a sa personne entièrement heureuse :
Mais le malheur par l'heur est acquitté,
Et l'heur se paye en l'infelicité.*

Agrippe.

Mais de quel lieu ces maux²² ?

Octauien.

*Qui eust peu croire
Qu'après l'honneur d'une telle victoire,
Le ducil, le pleur, le souci, la complainte,
Mefme à Cesar eust donné telle atteinte ?
Mais ie me voy souuent en lieu secret
Pour Marc Antoine estre en plainte & regret,
Qui aux honneurs receus en nostre terre,
Et compaignon m'auoit esté en guerre,
Mon allié, mon beaufrere, mon sang,
Et qui tenoit ici le mesme rang
Auec Cesar : Nonobstant par rancune
De la muable & traistresse fortune,
On veit son corps en sa playe mouillé
Auoir ce lieu piteusement souillé.
Ha cher ami !*

Proculee.

*L'orgueil & la brauade
Ont fait Antoine ainsi qu'un Ancelade,
Qui se voulant encore prendre aux Dieux,
D'un trait horrible & non lancé des Cieux,
Mais de ta main à la vengeance adextre,
Sentit combien peut d'un grand Dieu la dextre.
Que plaignez-vous si l'orgueil iusement
A l'orgueilleux donne son payement ?*

Agrippe.

*L'orgueil est tel, qui d'un malheur guerdonne
 La malheureuse & superbe personne.
 Mesmes ainsi que d'un onde le branle,
 Lors que le Nord dedans la mer l'ébranle.
 Ne cesse point de courir & glisser,
 Viruolter, rouler, & se dresser,
 Tant qu'à la fin dépiteux il arriue,
 Bruyant sa mort, à l'écumeuse riue :
 Ainsi ceux la que l'orgueil trompe ici,
 Ne cessent point de se dresser ainsi,
 Courir, tourner, tant qu'ils soyent agitez
 Contre les bords de leurs felicitez.
 C'estoit assez que l'orgueil pour Antoine
 Precipiter avec sa pauvre Roine,
 Si les amours lascifs & les delices
 N'eussent aidé à rouër leurs supplices :
 Tant qu'on ne sçait comment ces dereiglez
 D'un noir bandeau se font tant aveuglez
 Qu'ils n'ont sceu voir & cent & cent augures,
 Prognostiqueurs des miseres futures.
 Ne veit on pas Pifaure l'ancienne
 Prognostiquer la perte Antonienne,
 Qui de soldats Antoniens armee
 Fust engloutie & dans terre abyfmee?
 Ne veit on pas dedans Albe vne image
 Suer long temps? Ne veit on pas l'orage
 Qui de Patras la ville enuironnoit,
 Alors qu'Antoine en Patras seiournoit,
 Et que le feu qui par l'air s'eclata
 Heraclion en pieces escarta?
 Ne veit on pas, alors que dans Athenes
 En vn theatre on luy monstroit les peines,
 Ou pour neant les serpen-piés se mirent,
 Quant aux rochers les rochers ils ioignirent,
 Du Dieu Bacchus l'image en bas pousse*

Des vents, qui l'ont comm' à l'enui cassée,
 Veü que Bacchus vn conducteur estoit,
 Pour qui Antoine vn mesme nom portoit ?
 Ne veit on pas d'vne flâme fatale
 Rompre l'image & d'Eumene & d'Atale,
 A Marc Antoine en ce lieu dediees ?
 Puis maintes voix fatalement criees,
 Tant de gesiers, & tant d'autre merueilles,
 Tant de corbeaux, & fenestres corneilles,
 Tant de sommets rompus & mis en poudre,
 Que monstroyent ils que ta future foudre,
 Qui ce rocher deuoit ainsi combattre ?
 Qu'admonnestoit la nef de Cleopatre,
 Et qui d'Antoine auoit le nom par elle,
 Ou l'hirondelle exila l'hirondelle :
 Et toutesfois en fillant leur lumiere
 N'y voyoyent point ce qui suiuoit derriere ?
 Vante toy donc les ayans pourchassez,
 Commevengeur des grands Dieux offensez :
 Esiouy toy en leur sang & te baigne,
 De leurs enfans fais rougir la campagne,
 Racle leur nom, efface leur memoire :
 Poursuy poursuy iusqu'au bout ta victoire.

Octauien.

Ne veux-ie donc ma victoire poursuiure,
 Et mon trophée au monde faire viure ?
 Plustost, plustost le fleuue impetueux
 Ne se rengorge au grand sein fluctueux.
 C'est le souci qui avecq la complainte
 Que ie faisois de l'autre vie esteinte,
 Me ronge aussi : mais plus grand tesmoignage
 De mes honneurs s'obstinans contre l'aage,
 Ne s'est point veü, sinon que ceste Dame
 Qui consuma Marc Antoine en sa flâme,
 Fut dans ma ville en triomphe mence.

Proculee.

*Mais pourroit-elle à Romme estre trainee,
 Veü qu'elle n'a sans fin autre desir,
 Que par sa mort sa liberté choisir?
 Sçauuez-vous pas lors que nous échellâmes,
 Et que par ruse en sa court nous allâmes,
 Que tout soudain qu'en la court on me veit,
 En s'écriant vne des femmes dit :
 O pauvre Roine! es tu donc prise viue?
 Vis tu encor pour trespasser captiue?
 Et qu'elle ainsi sous telle voix rauie
 Vouloit trancher le filet de sa vie,
 Du cimenterre à son costé pendu,
 Si saisissant ie n'eusse deffendu
 Son estomach ia desia menassé
 Du bras meurtrier à l'encontre haussé ?
 Sçauuez-vous pas que depuis ce iour mesme
 Elle est tombee en maladie extreme,
 Et qu'elle a feint de ne pouuoir manger,
 Pour par la faim à la fin se renger?
 Pensez-vous pas qu'outre telle finesse
 Elle ne trouue à la mort quelque adresse?*

Agrippe.

*Il vaudroit mieux deffus elle veiller,
 Sonder, courir, espier, trauailler,
 Que du berger la veüë gardienne
 Ne s'arrestoit sus son Inachienne.
 Que nous nuira si nous la confortons,
 Si doucement sa foiblesse portons?
 Par tels moyens s'enuolera l'enuie
 De faire change à sa mort de sa vie :
 Ainsi sa vie heureusement traitee
 Ne pourra voir sa quenouille arrestee :
 Ainsi ainsi iusqu'à Romme elle ira,*

Ainsi ainsi ton souci finira.
 Et quand aux plains, veux tu plaindre celuy
 Qui de tout temps te brassa tout ennuy,
 Qui n'estoit né sans ta dextre diuine,
 Que pour la tienne & la nostre ruine ?
 Te souuient il que pour dresser ta guerre
 Tu fus hay de toute nostre terre,
 Qui se piquoit mutinant contre toy,
 Et refusoit se courber sous ta loy,
 Lors que tu prins pour guerroyer Antoine
 Des hommes francs le quart du patrimoine,
 Des seruiteurs la huitiesme partie
 De leur vaillant : tant que ia diuertie
 Presque s'estoit l'Italie troublee ?
 Mais quelle estoit sa peine redoublée,
 Dont il taschoit embraser les Rommains,
 Pour ce Lepide exilé par tes mains ?
 Te souuient-il de ceste horrible armee
 Que contre nous il auoit animée ?
 Tant de Rois donc qui voulurent le suiure,
 Y venoyent ils pour nous y faire viure ?
 Pensoyent-ils bien nous foudroyer exprés,
 Pour deplorer nostre ruine après ?
 Le Roy Bocchus, le Roy Cilicien,
 Archelaus Roy Capadocien,
 Et Philadelphe, & Adalle de Thrace,
 Et Mithridate vsoyent ils de menace
 Moindre sus nous, que de porter en ioye
 Nostre despoüille & leur guerriere proye,
 Pour à leurs Dieux ioyeusement les pendre,
 Et maint & maint sacrifice leur rendre ?
 Voila les pleurs que doit vn aduersaire
 Apres la mort de son ennemy faire.

Octauien.

O gent Agrippe, ou pour te nommer mieux,
 Fidelle Achate, estoit donc de mes yeux

Digne le pleur? Celuy donc s'effemine
 Qui ia du tout l'effeminé ruine?
 Non non les plains cederont aux rigueurs,
 Baignons en sang les armes & les cœurs,
 Et souhaitons à l'ennemi cent vies,
 Qui luy seroient plus durement rauies :
 Quant à la Roine, appaiser la faudra
 Si doucement que sa main se tiendra
 De forbannir l'ame seditieuse
 Outre les eaux de la riue oublieuse.
 Je vois desor en cela m'efforcer,
 Et son desir de la mort effacer :
 Souuent l'effort est forcé par la ruse.
 Pendant, Agrippe, aux affaires t'amuse.
 Et toy loyal messager Proculee,
 Sonde par tout ce que la fame aïlée
 Fait s'acouster dedans Alexandrie
 Qu'elle circuit, & tantost bruit & crie,
 Tantost plus bas marmote son murmure,
 N'estant iamais loing de telle auenture.

Proculee.

Si bien par tout mon deuoir se fera,
 Que mon Cesar de moy se vantera.
 O! s'il me faut ores vn peu dresser
 L'esprit plus haut & seul en moy penser :
 Cent & cent fois miserable est celuy
 Qui en ce monde a mis aucun appuy :
 Et tant s'en faut qu'il ne fasche de viure
 A ceux qu'on voit par fortune poursuiure,
 Que moy qui suis du sort assez content
 Je suis fasché de me voir viure tant.
 Où es tu, Mort, si la prospérité
 N'est sous les cieux qu'une infelicité³³?
 Voyons les grands, & ceux qui de leur teste
 Semblent desia deffier la tempeste :
 Quel heur ont ils pour vne fresle gloire?

*Mille serpens rongeans en leur memoire,
 Mille foucis meslez d'effroyement,
 Sans fin desir, iamais contentement :
 Dés que le Ciel son foudre pirouëtte,
 Il semble ia que sur eux il se iette :
 Dés lors que Mars pres de leur terre tonne,
 Il semble ia leur rauir la couronne :
 Dés que la peste en leur regne tracasse,
 Il semble ia que leur chef on menasse :
 Bref, à la mort ils ne peuuent penser
 Sans sousspirer, blesmir, & s'offenser,
 Voyant qu'il faut par mort quitter leur gloire,
 Et bien souuent enterrer la memoire,
 Ou celuy-la qui solitairement,
 En peu de biens cherche contentement,
 Ne pallit pas si la fatale Parque
 Le fait penser à la derniere barque :
 Ne pallit pas, non si le Ciel & l'onde
 Se rebrouilloyent au vieil Chaos du monde.
 Telle est telle est la mediocrité
 Où gist le but de la felicité :
 Mais qui me fait en ce discours me plaire,
 Quand il conuient exploiter mon affaire?
 Trop tost trop tost se fera mon message,
 Et tousiours tard vn homme se fait sage.*

LE CHŒVR.

Strophe.

*De la terre humble & basse,
 Esclaue de ses cieux,
 Le peu puissant espace
 N'a rien plus vicieux
 Que l'orgueil, qu'on voit estre
 Hay du Ciel son maijtre.*

Antistrophe.

*Orgueil qui met en poudre
Le rocher trop hautain :
Orgueil pour qui le foudre
Arma des Dieux la main,
Et qui vient pour salaire
Luy-mesme se deffaire.*

Strophe.

*A qui ne font cogneuës
Les races du Soleil
Qui affrontoyent aux nuës
Vn superbe appareil,
Et montagnes portees
L'une sus l'autre entees ?*

Antistrophe.

*La tombante tempeste
Aduersaire à l'orgueil,
Escarbouilla leur teste,
Qui trouua son recueil
Après la mort amere
Au ventre de sa mere.*

Strophe.

*Qui ne cognoist le sage
Qui trop audacieux,
Pilla du feu l'vsage
Au chariot des cieux,
Cherchant par arrogance
Sa propre repentance ?*

Antistrophe.

Qu'on le voise voir ore

*Sur le mont Scythien
Où son vautour deuore
Son gefier ancien :
Que sa poitrine on voye
Estre éternelle proye.*

Strophe.

*Qui ne cognoist Icare
Le nommeur d'une mer,
Et du Dieu de Pathare
L'enfant, qui enflammer
Vint sous son char le monde,
Tant qu'il tombast en l'onde ?*

Antistrophe.

*De ceux là les ruines
Tefmoignent la fureur
Des saintes mains diuines,
Qui doiuent faire horreur
A l'orgueil, digne d'estre
Puni de telle dextre.*

Strophe.

*A t'on pas veu la vague
Au giron fluctueux,
Alors qu'Aquilon vague
Se fait tempestueux,
Presque dresser ses crestes
Iusqu'au lieu des tempestes ?*

Antistrophe.

*Qu'on voye de l'audace
Phebus se courrouffant,
Esclarcissant la trace*

*Qui son char va froissant,
Deffous ses fleches blondes
Presque abyfmer les ondes.*

Strophe.

*A t'on pas veu d'un arbre
Le coupeau cheuelu,
Ou la maison de marbre
Qui semble auoir voulu
Dépriser trop hautaine
L'autre maison prochaine ?*

Antistrophe.

*Qu'on voye vn feu celeste
Ceste fime arrachant,
Et par mine moleste
Le palais tresbuchant,
La plante au chef punie,
L'autre au pied demunie.*

Strophe.

*Mais Dieux (ó Dieux) qu'il vienne
Voir la plainte & le dueil
De ceste Roine mienne,
Rabaiſſant son orgueil :
Roine, qui pour son vice
Reçoit plus grand supplice.*

Antistrophe.

*Il verra la Deesse
A genoux se ietter :
Et l'esclauve Maistresse
Las, son mal regretter !
Sa voix à demi morte
Requiert qu'on la supporte.*

Strophe.

*Elle qui orgueilleuse
Le nom d'Isis portoit,
Qui de blancheur pompeuse
Richement se vestoit,
Comme Isis l'ancienne,
Deesse Egyptienne.*

Antitrophe.

*Ore presque en chemise
Qu'elle va déchirant,
Pleurant aux pieds s'est mise
De son Cesar, tirant
De l'estomach debile
Sa requeste inutile.*

Strophe.

*Quel cœur, quelle pensée,
Quelle rigueur pourroit
N'estre point offensée,
Quand ainsi lon verroit
Le retour miserable
De la chance muable?*

Antitrophe.

*Cesar en quelle sorte,
La voyant sans vertu,
La voyant demi-morte,
Maintenant soustiens-tu
Les assauts que te donne
La pitié qui t'estonne?*

Strophe.

Tu vois qu'une grand' Roine,

*Celle là qui guidoit
Ton compagnon Antoine,
Et par tout commandoit,
Heurcuse se vient dire,
Si tu voulois l'occire.*

Antitrophe.

*Las, hélas ! Cleopatre,
Las, hélas ! quel malheur
Vient tes plaisirs abbatre,
Les changeant en douleur ?
Las las, hélas ! (ô Dame)
Peux tu souffrir ton ame ?*

Strophe.

*Pourquoy pourquoy, fortune,
O fortune aux yeux clos,
Es tu tant importune ?
Pourquoy n'a point repos
Du temps le vol estrange,
Qui ses faits brouille & change ?*

Antitrophe.

*Qui en volant facage
Les chasteaux sourcilleux,
Qui les princes outrage,
Qui les plus orgueilleux,
Roüant sa faux superbe,
Fauche ainsi comme l'herbe ?*

Strophe.

*A nul il ne pardonne,
Il se fait & defait,
Luy mesmes il s'estonne,*

*Il se flatte en son fait,
Puis il blasme sa peine,
Et contre elle forcene.*

Antistrophe.

*Vertu seule à l'encontre
Fait l'acier reboucher :
Outre telle rencontre
Le temps peult tout faucher :
L'orgueil qui nous amoree
Donne à sa faulx sa force.*

ACTE III.

OCTAVIEN, CLEOPATRE, LE CHŒVR,
SELEVQVE.

Octavien.

*Voulez-vous donc votre fait excuser ?
Mais dequoy sert à ces mots s'amuser ?
N'est-il pas clair que vous tachiez de faire
Par tous moyens Cesar vostre aduersaire,
Et que vous seule attirant vostre ami,
Me l'avez fait capital ennemi,
Brassant sans fin vne horrible tempeste
Dont vous pensiez écerucler ma teste ?
Qu'en dites vous ?*

Cleopatre.

*O quels piteux alarms !
Las, que dirois-je ! hé, ia pour moy mes larmes
Parlent assez, qui non pas la iustice,
Mais de pitié cherchent le benefice.*

Pourtant, Cesar, s'il est à moy possible
 De tirer hors d'une ame tant passible
 Ceste voix rauque à mes souspirs meslee,
 Escoute encor l'esclave desolee,
 Las! qui ne met tant d'espoir aux paroles
 Qu'en ta pitié, dont ia tu me consoles.
 Songe, Cesar, combien peult la puissance
 D'un traistre amour, mesme en sa iouyissance :
 Et pense encor que mon foible courage
 N'eust pas souffert sans l'amoureuse rage,
 Entre vous deux ces batailles tonantes,
 Dessus mon chef à la fin retournantes.
 Mais mon amour me forçoit de permettre
 Ces fiers debats, & toute aide promettre,
 Veu qu'il falloit rompre paix, & combattre,
 Ou separer Antoine ou Cleopatre.
 Separer, las! ce mot me fait faillir,
 Ce mot me fait par la Parque assaillir.
 Aa aa Cesar, aa.

Octavien.

Si ie n'estois ore
 Asez bening, vous pourriez feindre encore
 Plus de douleurs, pour plus bening me rendre :
 Mais quoy, ne veux-ie à mon merci vous prendre?

Cleopatre.

Feindre hélas! ô.

Octavien.

Ou tellement se plaindre
 N'est que mourir, ou bien ce n'est que feindre.

LE CHŒVR.

La douleur
 Qu'un malheur

*Nous rassemble,
 Tel ennuy
 A celuy
 Pas ne semble,
 Qui exempt
 Ne la sent :
 Mais la plainte
 Mieux bondit,
 Quand on dit
 Que c'est feinte.*

Cleopatre.

*Si la douleur en ce cœur prisonniere
 Ne surmontoit ceste plainte derniere,
 Tu n'aurois pas ta pauvre esclaué ainsi ;
 Mais ie ne peux égaler au fouci,
 Qui petillant m'écorche le dedans,
 Mes pleurs, mes plaints, & mes souspirs ardens.
 T'esbahis tu si ce mot separer,
 A fait ainsi mes forces retirer ?
 Separer (Dieux !) separer ie l'ay veu,
 Et si n'ay point à ces debats pourueu !
 Mieux il te fust (ô captiue rauie)
 Te separer mesme durant sa vie !
 Eusse la guerre & sa mort empeschee,
 Et à mon heur quelque atteinte laschee,
 Veux que j'eusse eu le moyen & l'espace
 D'esperer voir secrettement sa face :
 Mais mais cent fois, cent cent fois malheureuse,
 J'ay ia souffert ceste guerre odieuse :
 J'ay i'ay perdu par ceste estrange guerre,
 J'ay perdu tout & mes biens & ma terre :
 Et si ay veu ma vie & mon support,
 Mon heur, mon tout, se donner à la mort,
 Que tout sanglant ia tout froid & tout blesme,
 Ie rechauffois des larmes de moymesme,
 Me separant de moymesme à demi*

*Voyant par mort separer mon ami.
Ha Dieux, grands Dieux! Ha grands Dieux!*

Octauien.

Qu'est-ce ci?

Quoy? la constance estre hors de souci?

Cleopatre.

*Constante suis, separer ie me sens,
Mais separer on ne me peult long temps :
La palle mort m'en fera la raison,
Bien tost Pluton m'ouuira sa maison :
Où mesme encor l'éguillon qui me touche
Feroit reioindre & ma bouche & sa bouche :
S'on me tuoit, le dueil qui creueroit
Parmi le coup plus de bien me feroit,
Que ie n'aurois de mal à voir sortir
Mon sang pourpré & mon ame partir.
Mais vous m'osteꝝ l'occasion de mort,
Et pour mourir me deffaut mon effort,
Qui s'allentit d'heure en heure dans moy,
Tant qu'il faudra viure maugré l'esmoy :
Viure il me faut, ne crains que ie me tue :
Pour me tuer trop peu ie m'esuertue.
Mais puis qu'il faut que i'allonge ma vie,
Et que de viure en moy reuient l'enuie,
Au moins, Cesar, voy la pauvre foiblette,
Qui à tes pieds, & de rechef se iette :
Au moins, Cesar, des gouttes de mes yeux
Amolli toy, pour me pardonner mieux :
De ceste humeur la pierre on caue bien,
Et sus ton cœur ne pourront elles rien?
Ne t'ont donc peu les lettres esnouoir
Qu'à tes deux yeux i'auois tantost fait voir,
Lettres ie dy de ton pere receues,
Certain tesmoin de nos amours conceuës?
N'ay-ie donc peu destourner ton courage,*

*Te descourant & maint & maint image
 De ce tien pere à celle-la loyal,
 Qui de son fils receura tout son mal?
 Celuy souuent trop tost borne sa gloire
 Qui iusqu'au bout se vange en sa victoire.
 Prends donc pitié, tes glaiues triomphans
 D'Antoine & moy pardonnent aux enfans.
 Pourrois-tu voir les horreurs maternelles,
 S'on meurdriroit ceux qui ces deux mammelles,
 Qu'ores tu vois maigres & dechirees,
 Et qui seroient de cent coups empirees,
 Ont allaiçté? Orrois tu mesmement
 Des deux costeꝝ le dur gemissement?
 Non non, Cesar, contente toy du pere,
 Laisse durer les enfans & la mere
 En ce malheur, où les Dieux nous ont mis.
 Mais fismes nous iamais tes ennemis
 Tant acharneꝝ que n'eussions pardonné,
 Si le trophée à nous se fust donné?
 Quant est de moy, en mes fautes commises
 Antoine estoit chef de mes entreprises,
 Las, qui venoit à tel malheur m'induire,
 Euffé-ie peu mon Antoine esconduire?*

Octauien.

*Tel bien souuent son fait pense amender
 Qu'on voit d'un gouffre en vn gouffre guider :
 Vous excusant, bien que vostre aduantage
 Vous y mettieꝝ, vous nuiseꝝ d'auantage,
 En me rendant par l'excuse irrité,
 Qui ne suis point qu'ami de verité.
 Et si conuient qu'en ce lieu ie m'amuse
 A repousser ceste inutile excuse :
 Pourrieꝝ-vous bien de ce vous garentir,
 Qui fit ma sœur hors d'Athenes sortir,
 Lors que craignant qu'Antoine son espoux
 Plus se donnaſt à sa femme qu'à vous.*

Vous le paiffiez de rufe & de fineffes,
 De mille & mille & dix mille careffes ?
 Tantost au liç exprés emmaigriffiez,
 Tantost par feinte exprés vous palliffiez,
 Tantost vofre œil vofre face baignoit
 Dés qu'un iect d'arc de luy vous efloignoit,
 Entretienat la feinte & forcelage,
 Ou par couftume, ou par quelque breunage :
 Mefme attiltrant vos amis & flatteurs
 Pour du venin d'Antoine eſtre fauteurs,
 Qui l'abusoyent fous les plaintes friuoles,
 Faisant ceder fon profit aux paroles.
 Quoy ? difoient-ils, eſtes vous l'homicide
 D'un pauvre eſprit, qui vous prend pour fa guide ?
 Faut-il qu'en vous la Nobleſſe s'offenſe,
 Dont la rigueur à celle la ne penſe,
 Qui fait de vous le but de ſes penſees ?
 O qu'ils font mal enuers vous adreſſees !
 Octauienne a le nom de l'eſpouſe,
 Et ceſte ci, dont la flame ialouſe
 Empeſche aſſez la viſte renommee,
 Sera l'amie en ſon pays nommee :
 Ceſte diuine, à qui rendent hommage
 Tant de pays ioints à ſon heritage.
 Tant peurent donc vos mines & adreſſes,
 Et de ceux la les plaintes flattereſſes,
 Qu'Octauienne & ſa femme & ma ſœur,
 Fut dechaffee, & dechaffa vofre heur.
 Vous taiſez-vous, auez-vous plus deſir
 Pour m'appaiſer d'autre excuſe choiſir ?
 Que diriez-vous du tort fait aux Rommains,
 Qui ſ'enfuyoient ſecrettement des mains
 De vofre Antoine, alors que vofre rage
 Leur redoubloit l'outrage ſus l'outrage ?
 Que diriez vous de ce beau teſtament
 Qu'Antoine auoit remis ſecrettement
 Dedans les mains des pucelles Veſtales ?
 Ces maux eſtoient les conduites fatales

*De vos malheurs : & ores peu rufec
 Vous voudriez bien encore eftre excufec.
 Contentez-vous, Cleopatre, & penfez
 Que c'eft affez de pardon, & affez
 D'entretenir le fuseau de vos vies,
 Qui ne feront à vos enfans rauies.*

Cleopatre.

*Ore, Cefar, chetive ie m'accufe,
 En m'excufant de ma premiere excufe,
 Reconnoiffant que ta feule pitié
 Peut donner bride à ton inimitié :
 Que ia pour moy tellement fe commande,
 Que tu ne veux de moy faire vne offrande
 Aux Dieux ombreux, ny des enfans auffi
 Que i'ai tourné en ces entrailles ci.
 De ce peu donc de mon pouuoir refté
 Ie rens ie rends grace à ta maiefté :
 Et pour donner à Cefar tesmoignage,
 Que ie fuis fienne & le fuis de courage,
 Ie veux, Cefar, te deceler tout l'or,
 L'argent, les biens, que ie tiens en threfor.*

LE CHEVR.

*Quand la feruitude
 Le col encheftnant
 Deffous le ioug rude
 Va l'homme gefnant :
 Sans que lon menaffe
 D'un sourcil plié,
 Sans qu'effort on face
 Au pauvre lié,
 Affez il confefse,
 Affez se contraint,
 Affez il fe preffe*

*Par la crainte estraint.
Telle est la nature
Des serfs déconfits,
Tant de mal n'endure
De Iapet le fils.*

Octauien.

*L'ample thresor, l'ancienne richeſſe
Que vous nommez, teſmoigne la hauteſſe
De voſtre race : & n'eſtoit le bon heur
D'eſtre du tout en la terre ſeigneur,
Je me plaindrois qu'il faudra que ſoudain
Ces biens royaux changent ainſi de main.*

Seleuque.

*Comment, Ceſar, ſi l'humble petiteſſe
Oſe adreſſer ſa voix à ta hauteſſe,
Comment peux tu ce threſor eſtimer
Que ma Princeſſe a voulu te nommer ?
Cuides tu bien, ſi accuſer ie l'oſe,
Que ſon threſor tienne ſi peu de choſe ?
La moindre Roine à ta loy flechiſſante
Eſt en threſor autant riche & puiſſante,
Qui autant peu ma Cleopatre égale,
Que par les champs vne caſe rurale
Au fier chasteau ne peult eſtre égalee,
Ou bien la motte à la roche gelee.
Celle ſous qui tout l'Egypte flechit,
Et qui du Nil l'eau fertile franchit,
A qui le Iuiſ, & le Phenicien,
L'Arabien, & le Cilicien,
Auant ton foudre ore tombé ſur nous,
Souloyent courber les hommagers genoux :
Qui aux threſors d'Antoine commandoit,
Qui tout ce monde en pompes excedoit,
Ne pourroit elle auoir que ce threſor ?*

*Croy, Cesar, croy qu'elle a de tout son or,
Et autres biens tout le meilleur caché.*

Cleopatre.

*A faux meurtrier ! a faux traître, arraché
Sera le poil de ta teste cruelle.
Que pleust aux Dieux que ce fust ta ceruelle !
Tien traître, tien.*

Seleuque.

O Dieux !

Cleopatre.

O chose detestable²⁴ !

Vn serf vn serf !

Octaiien.

*Mais chose esmerueillable
D'un cœur terrible !*

Cleopatre.

*Et quoy, m'accuses tu ?
Me pensois tu veufue de ma vertu
Comme d'Antoine ? aa traître !*

Seleuque.

*Retiens la,
Puissant Cesar, retiens la doncq.*

Cleopatre.

*Voila
Tous mes biensfaits. Hou ! le duel qui m'efforce,
Donne à mon cœur langoureux telle force,
Que ie pourrois, ce me semble, froisser
Du poing tes os, & tes flancs creuasser
A coups de pied.*

Octaviien.

*O quel grinsant courage!
Mais rien n'est plus furieux que la rage
D'un cœur de femme. Et bien, quoy, Cleopatre?
Estes vous point ia faoule de le battre!
Fuy t'en, ami, fuy t'en.*

Cleopatre.

*Mais quoy, mais quoy?
Mon Empereur, est-il vn tel esmoy
Au monde encor que ce paillard me donne?
Sa lacheté ton esprit mesme estonne,
Comme ie croy, quand moy Roine d'ici,
De mon vassal suis accusée ainsi,
Que toy, Cesar, as daigné visiter,
Et par ta voix à repos inciter.
Hé si j'auois retenu des ioyaux,
Et quelque part de mes habits royaux,
L'auois-je fait pour moy, las, malheureuse!
Moy, qui de moy ne suis plus curieuse?
Mais telle estoit ceste esperance mienne,
Qu'à ta Liuie & ton Octaviienne
De ces ioyaux le present ie ferois,
Et leurs^{es} pitiez ainsi pourchasseroy,
Pour (n'estant point de mes presens ingrates)
Enuers Cesar estre mes aduocates.*

Octaviien.

*Ne craignez point, ie veux que ce thresor
Demeure vostre : encouragez-vous or',
Viuez ainsi en la captiuité
Comm' au plus haut de la prosperité.
Adieu : songez qu'on ne peut recevoir
Des maux, sinon quand on pense en auoir.
Ie m'en retourne.*

Cleopatre.

*Ainsi vous foit ami
Tout le Destin, comm' il m'est ennemi.*

Le Chœur.

Où courez-vous, Seleuque, où courez-vous?

Seleuque.

Je cours, fuyant l'enuenimé courroux.

Le Chœur.

Mais quel courroux? hé Dieu, si nous en sommes!

Seleuque.

Je ne fuy pas ny Cesar ny ses hommes.

Le Chœur.

Qu'y a t'il donc que peut plus la fortune?

Seleuque.

Il n'y a rien, sinon l'offense d'une.

Le Chœur.

Auroit on bien nostre Roine bleffee?

Seleuque.

Non non, mais i'ay nostre Roine offensee.

Le Chœur.

Quel malheur donc a causé ton offense?

Seleuque.

Que fert ma faute, ou bien mon innocence?

Le Chœur.

Mais dy le nous, dy, il ne nuira rien²⁶.

Seleuque.

Dit, il n'apporte à la ville aucun bien.

Le Chœur.

Mais tant y a que tu as gagné l'huis.

Seleuque.

Mais tant y a que ia puni i'en suis.

Le Chœur.

Estant puni en es tu du tout quitte?

Seleuque.

*Estant puni plus fort ie me dépîte,
Et ia dans moy ie sens vne furie,
Me menassant que telle fascherie
Poindra sans fin mon ame furieuse,
Lors que la Roine & triste & courageuse
Deuant Cesar aux cheueux m'a tiré,
Et de son poing mon visage empiré :
S'elle m'eust fait mort en terre gesir,
Elle eust preueu à mon present desir,
Veu que la mort n'eust point esté tant dure
Que l'eternelle & mordante pointure,
Qui ia desia iusques au fond me blesse
D'auoir bleslé ma Roine & ma maistresse.*

LE CHŒVR.

*O quel heur à la personne
 Le Ciel gouverneur ordonne,
 Qui contente de son sort,
 Par conuoitise ne fort
 Hors de l'heureuse franchise,
 Et n'a sa gorge submise
 Au ioug & trop dur lien
 De ce pourchas terrien,
 Mais bien les antres sauvages,
 Les beaux tapis des herbages,
 Les reiettans arbrisseaux,
 Les murmures des ruisseaux,
 Et la gorge babillarde
 De Philomele iasarde,
 Et l'attente du Printemps
 Sont ses biens & passetemps.
 Sans que l'ame haut volante,
 De plus grand desir bruslante
 Suiue les pompeux arrois :
 Et puis offensant ses Rois,
 Ait pour maigre recompense
 Le feu, le glaiue, ou potance,
 Ou plustost mille remors,
 Conferez à mille morts.
 Si l'inconstante fortune
 Au matin est opportune,
 Elle est importune au soir.
 Le temps ne se peut raffoir,
 A la fortune il accorde,
 Portant à celui la corde
 Qu'il auoit parauant mis
 Au rang des meilleurs amis.
 Quoy que soit, soit mort ou peine
 Que le Soleil nous rameine
 En nous ramenant son iour :*

Soit qu'elle face seiour,
 Ou bien que par la mort griefuë
 Elle se face plus briefue :
 Celuy qui ard de desir
 S'est tousiours senti saisir.
 Arius de ceste ville,
 Que ceste ardeur inutile
 N'auoit iamais retenu :
 Ce Philosophe chenu,
 Qui dépriſoit toute pompe,
 Dont ceste ville se trompe,
 Durant noſtre grand' douleur
 A receu le bien & l'heur :
 Cefar faiſant ſon entree,
 A la ſageſſe monſtree
 L'heur & la felicité,
 La raiſon, la verité,
 Qu'auoit en ſoy ce bon maiſtre,
 Le faiſant meſme à ſa dextre
 Coſtoyer, pour eſtre à nous
 Comme vn miracle entre tous.
 Seleuque, qui de la Roine
 Receuoit le patrimoine
 En partie, & qui dreſſoit
 Le gouuernement, reçoit,
 Et outre ceste fortune
 Qui nous eſt à tous commune,
 Plus griefue infelicité
 Que noſtre captiuité.
 Mais or' ce dernier courage
 De ma Roine eſt vn preſage,
 S'il faut changer de propos,
 Que la meurdriere Atropos
 Ne ſouffrira pas qu'on porte
 A Romme ma Roine forte,
 Qui veut de ſes propres mains
 S'arracher des fiers Rommains²⁷.
 Celle la dont la conſtance

*A pris soudain la vengeance
Du serf, & dont la fureur
N'a point craint son Empereur :
Croyeꝝ que plustost l'espee
En son sang sera trempee,
Que pour un peu moins souffrir
A son deshonneur s'offrir.*

Seleuque.

*O saint propos, ô verité certaine !
Pareille aux deꝝ est nostre chance humaine.*

4

ACTE III.

CLEOPATRE, CHARMIVM, ERAS, LE CHŒVR.

Cleopatre.

*Penferoit doncq Cesar estre du tout vainqueur?
Penferoit doncq Cesar abastardir ce cœur,
Veu que des tiges vieux ceste vigueur i'herite,
De ne pouvoir ceder qu'à la Parque dépite ?
La Parque & non Cesar aura sus moy le pris,
La Parque & non Cesar soulage mes esprits,
La Parque & non Cesar triomphera de moy,
La Parque & non Cesar finira mon esmoy :
Et si i'ay ce iourdhuy vsé de quelque feinte,
Afin que ma portee en son sang ne fust teinte.
Quoy? Cesar pensoit-il que ce que dit i'auois
Peust bien aller ensemble & de cœur & de voix?
Cesar, Cesar, Cesar, il te seroit facile
De subiuguer ce cœur aux liens indocile :
Mais la pitié que i'ay du sang de mes enfans,
Rendoyent sus mon vouloir mes propos triomphans,*

*Non la pitié que j'ay si par moy miserable
Est rompu le filet à moy ia trop durable.
Courage doux, courage (ó compagnes fatales)
Iadis serues à moy, mais en la mort égales,
Vous auez recogneu Cleopatre princesse,
Or ne recognoissez que la Parque maistresse.*

Charmium.

*Encore que les maux par ma Roine endurez,
Encore que les cieux contre nous coniurez,
Encore que la terre enuers nous courroucée,
Encore que Fortune enuers nous infensee,
Encore que d'Antoine vne mort miserable,
Encore que la pompe à Cesar desirable,
Encore que l'arrest que nous fismes ensemble
Qu'il faut qu'un mesme iour aux enfers nous assemble,
Éguillonnast assez mon esprit courageux
D'estre contre soy mesme un vainqueur outrageux,
Ce remede de mort, contrepoison de dueil,
S'est tantost présenté d'auantage à mon œil :
Car ce bon Dolabelle, ami de nostre affaire,
Combien que pour Cesar il soit nostre aduersaire,
T'a fait sçauoir (ó Roine) apres que l'Empereur
Est parti d'avec toy, & apres ta fureur
Tant equitablement à Seleuque monstree,
Que dans trois iours prefix ceste douce contree
Il nous faudra laisser, pour à Romme menées
Donner un beau spectacle à leurs effemines.*

Eras.

*Ha mort, ó douce mort, mort seule guarison
Des esprits oppressez d'une estrange prison,
Pourquoy souffres tu tant à tes droits faire tort ?
T'auons nous fait offense, ó douce & douce mort ?
Pourquoy n'approches tu, ó Parque trop tardiue ?
Pourquoy veux tu souffrir ceste bande captiue,*

Qui n'aura pas plustost le don de liberté,
 Que cest esprit ne soit par ton dard écarté ?
 Hasté doncq hasté toy, vanter tu te pourras
 Que mesme sus Cesar vne desponille auras :
 Ne permets point alors que Phebus qui nous luit
 En deuallant ²⁸ sera chez son oncle conduit,
 Que ta sœur pitoyable, hélas ! à nous cruelle,
 Tire encore le fil dont elle nous bourrelle :
 Ne permets que des peurs la pallissante bande
 Empesche ce iourdhuy de te faire vne offrande.
 L'occasion est seure, & nul à ce courage
 Ce iour miere ne peut, qu'on ne te face hommage.
 Cesar cuide pour vray que ia nous soyons prestes
 D'aller, & de donner tesmoignage des questes.

Cleopatre.

Mourons donc, cheres sœurs, ayons plustost ce cœur
 De seruir à Pluton qu'à Cesar mon vainqueur :
 Mais auant que mourir faire il nous conuendra
 Les obseques d'Antoine, & puis mourir faudra.
 Je l'ay tantost mandé à Cesar, qui veut bien
 Que Monseigneur l'honore, hélas ! & l'ami mien.
 Abbaisse toy donc ciel, & auant que ie meure
 Viens voir le dernier dueil qu'il faut faire à ceste heure
 Peut estre tu seras marry de m'estre tel,
 Te faschant de mon dueil estrangement mortel.
 Allons donc cheres sœurs : de pleurs, de cris, de larmes,
 Venons nous affoiblir, à fin qu'en ses alarmes
 Nostre voisine mort nous soit ores moins dure,
 Quand aurons demi fait aux esprits ouerture.

Le Chœur.

Mais où va, dites moy, dites moy damoyelles,
 Où va ma Roine ainsi ? quelles plaintes mortelles,
 Quel soucy meurdrissant ont terni son beau teint ?
 Ne l'auoit pas assez la seiche siebure atteint ?

Charmium.

*Triste elle s'en va voir des sepulchres le clos,
Où la mort a caché de son ami les os.*

Le Chœur.

Que seiournons nous donc? suiions nostre maïstresse.

Eras.

Suiure vous ne pouuez, sans suiure la destresse.

LE CHŒVR.

*La gresle petillante
Dessus les toits,
Et qui mesme est nuisante
Au verd des bois,
Contre les vins forcene
En sa fureur,
Et trompe aussi la peine
Du laboureur :
N'estant alors contente
De son effort,
Ne met toute l'attente
Des fruits à mort.
Quand la douleur nous iette
Ce qui nous poind,
Pour vn seul sa sagette
Ne blesse point.
Si nostre Roine pleure,
Lequel de nous
Ne pleure point à l'heure?
Pas vn de tous.
Mille traits nous affolent,
Et seulement*

*De l'enuieux consolent
 L'entendement.
 Faisons ceder aux larmes
 La triste voix,
 Et souffrons les alarmes
 Tels que ces trois.
 Ia la Roine se couche
 Pres du tombeau,
 Elle ouure ia sa bouche :
 Sus donc tout beau.*

Cleopatre.

*Antoine, ô cher Antoine, Antoine ma moitié,
 Si Antoine n'eust eu des cieux l'inimitié,
 Antoine, Antoine, hélas ! dont le malheur me priue,
 Entens la foible voix d'une foible captiue,
 Qui de ses propres mains auoit la cendre mise
 Au clos de ce tombeau n'estant encore prise :
 Mais qui prise & captiue à son malheur guidee,
 Suiette & prisonniere en sa ville gardee,
 Ore te sacrifie, & non sans quelque crainte
 De faire trop durer en ce lieu ma complainte,
 Veu qu'on a l'œil sus moy, de peur que la douleur
 Ne face par la mort la fin de mon malheur :
 Et à fin que mon corps de sa douleur priué
 Soit au Rommain triomphe en la fin referué :
 Triomphe, dy-ie, las ! qu'on veult orner de moy,
 Triomphe, dy-ie, las ! que lon fera de toy.
 Il ne faut plus desor de moy que tu attendes
 Quelques autres honneurs, quelques autres offrandes :
 L'honneur que ie te fais, l'honneur dernier fera
 Qu'à son Antoine mort Cleopatre fera.
 Et bien que toy viuant la force & violence
 Ne nous ait point forcé d'écarter l'alliance,
 Et de nous separer : toutesfois ie crains fort
 Que nous nous separions l'un de l'autre à la mort,
 Et qu'Antoine Rommain en Egypte demeure,*

*Et moy Egyptienne dedans Romme ie meure.
 Mais si les puissans Dieux ont pouvoir en ce lieu
 Où maintenant tu es, fais fais que quelque Dieu
 Ne permette iamais qu'en m'entraînant d'ici
 On triomphe de toy en ma personne ainsi :
 Ains que ce tien cercueil, ô spectacle piteux
 De deux pauvres amans, nous racouple tous deux,
 Cercueil qu'encore vn iour l'Egypte honorera,
 Et peut estre à nous deux l'epitaphe sera :*
*Icy sont deux amans qui heureux en leur vie,
 D'heur, d'honneur, de liesse, ont leur ame assouvie :*
*Mais en fin tel malheur on les vit encourir,
 Que le bon heur des deux fut de bien tost mourir.*
*Reçoy reçoy moy donc auant que Cesar parte,
 Que plustost mon esprit que mon honneur s'écarte :*
*Car entre tout le mal, peine, douleur, encombre,
 Souspirs, regrets, soucis, que l'ay souffert sans nombre,
 Pestime le plus grief ce bien petit de temps
 Que de toy, ô Antoine, esloigner ie me sens.*

Le Chœur.

*Voila pleurant elle entre en ce clos des tombeaux.
 Rien ne voyent de tel les tournoyans flambeaux.*

Eras.

*Est-il si ferme esprit, qui presque ne s'enuole
 Au piteux escouter de si triste parole?*

Charmium.

*O cendre bien heureuse estant hors de la terre!
 L'homme n'est point heureux tant qu'un cercueil l'enferre.*

Le Chœur.

*Auroit donc bien quelqu'un de viure telle entie,
 Qui ne voulust ici mespriser ceste vie?*

Cleopatre.

*Allons donc cheres sœurs, & prenons doucement
De nos tristes malheurs l'heureux allegement.*

LE CHŒVR.

Strophe.

*Plus grande est la peine
Que l'outrageux sort
Aux amis ameine,
Que de l'ami mort
N'est la ioye grande,
Alors qu'en la bande
Des esprits heurez,
Esprits asseurez
Contre toute dextre,
Quitte se voit estre
Des maux endurez.*

Antistrophe.

*Chacune Charite
Au tour de Cypris,
Quant la dent dépite
Du sanglier épris
Occit en la chasse
De Myrrhe la race,
Ne pleuroit si fort,
Qu'on a fait la mort
D'Antoine, que l'ire
Transmit au nauire
De l'oublieux port.*

Epode.

Les cris, les plains

*Des Phrygiennes
Estans aux mains
Myceniennes,
N'estoyent pas tels,
Que les mortels -
Que pour Antoine
Fait nostre Roine.*

Strophe.

*Mais ore j'ay crainte,
Qu'il faudra pleurer
Nostre Roine esteinte,
Qui ne peut durer
Au mal de ce monde,
Mal qui se feconde,
Toufiours enfantant
Nouveau mal fortant :
On la voit deliure
Du desir de viure,
Mille morts portant.*

Antistrophe.

*Tantost gaye & verte
La forest estoit,
La terre couverte
Sa Cerés portoit :
Flore auoit la pree
De fleurs diapree,
Quand pour tout ceci
Tout soudain voici
Cela qui les pille,
L'hyuer, la faucille,
Et la faulx aussi.*

Epode.

la la douleur

Rompt la lieffe,
 La ioye & l'heur
 A ma Princeffe,
 Reste le teint
 Qui n'est esteint :
 Mais la mort blesme
 L'ostera mesme.

Strophe.

Elle vient de faire
 L'honneur au cercueil :
 O ! quelle a peu plaire
 Et deplaire à l'œil :
 Plaire quand les roses
 Ont esté declofes,
 Avec le Cyprés,
 Mille fois après
 Baifotant la lame,
 Qui semble à son ame
 Faire les aprests.

Antistrophe.

Verfant la rosee
 Du fond de son cœur,
 Par les yeux puissee,
 Et puis la liqueur
 Que requiert la cendre :
 Et faisant entendre
 Quelques mots lachez,
 Bassément machez,
 Pour fin de la feste
 Meslant de sa teste
 Les poils arrachez.

Epode.

Elle a despleu,

*Pource qu'il semble
 Qu'elle n'a peu
 Que viure ensemble :
 Et que soudain
 De nostre main
 Luy faudra faire
 Vn mesme affaire.*

ACTE V.

PROCVLEE, LE CHŒVR.

Proculee.

*O iuste Ciel, si ce grief malefice
 Ne t'accusoit iustement d'iniustice,
 Par quel destin de tes Dieux coniuré,
 Ou par quel cours des astres mesuré,
 A le malheur pillé telle victoire,
 Qu'en la voyant on ne la pourroit croire ?
 O vous les Dieux des bas enfers & sombres,
 Qui retirez fatalement les ombres
 Hors de nos corps, quelle palle Megere
 Estoit commise en si rare misere ?
 O fiere Terre à toute heure souillée
 Des corps des tiens, & en leur sang touillée,
 As tu iamais soustenu sous les flancs
 Quelque fureur de courages plus grands ?
 Non, quand tes fils Iupiter eschellerent,
 Et contre luy serpentins se meslerent.
 Car eux pour estre exemps du droit des cieux,
 Voulurent mesme embuscher les grands Dieux,
 Desquels en fin fierement assaillis,
 Furent aux creus de leurs monts recueillis.
 Mais ces trois ci, dont le caché courage*

*N'eust point esté mescreu de telle rage,
 Qui n'estoient point geantes serpentines,
 En redoublant leurs rages feminines,
 Pour au vouloir de Cesar n'obeir,
 Leur propre vie ont bien voulu trahir.
 O Iupiter! ô Dieux! quelles rigueurs
 Permets tu donc à ces superbes cœurs?
 Quelles horreurs as tu fait ores naistre,
 Qui des nepveux pourront aux bouches estre,
 Tant que le tour de la machine tienne
 Par contrepois balancé se maintienne?
 Dites moy donc vous brandons flamboyans,
 Brandons du Ciel toutes choses voyans,
 Auez-vous peu dans ce val tant instable
 Décourrir rien de plus espouventable?
 Accusez-vous maintenant, ô Destins,
 Accusez-vous, ô flambeaux argentins :
 Et toy, Egypte, à l'enui matinee,
 Maudi cent fois l'injuste destinee :
 Et toy Cesar, & vous autres Romains
 Contristez vous, la Parque de vos mains
 A Cleopatre à ceste heure arrachee,
 Et maugré vous vostre attente empeschee.*

Le Chœur.

*O dure, hélas! & trop dure auanture,
 Mille fois dure & mille fois trop dure.*

Proculee.

*Ha ie ne puis à ce crime penser,
 Si ie ne veux en pensant m'offenser :
 Et si mon cœur à ce malheur ne pense,
 En le fermant ie luy fais plus d'offense.
 Escoutez donc, Citoyens, escoutez,
 Et m'escoutant vostre mal lamentez.
 J'estois venu pour le mal supporter*

De Cleopatre, & la reconforter,
 Quand j'ay trouué ces gardes qui frappoyent
 Contre sa chambre, & sa porte rompoyent :
 Et qu'en entrant en ceste chambre close,
 J'ay veu (ó rare & miserable chose!)
 Ma Cleopatre en son royal habit
 Et sa couronne, au long d'un riche liã
 Peint & doré, blesme & morte couchee,
 Sans qu'elle fust d'aucun glaiue touchee,
 Auecq' Eras sa femme, à ses pieds morte,
 Et Charmium viue, qu'en telle sorte
 J'ay lors blasmee : A a Charmium, est-ce
 Noblement faiã? Ouy ouy c'est de noblesse
 De tant de Rois Egyptiens venue
 Vn tesmoignage. Et lors peu soustenuë
 En chancelant, & s'accrochant en vain,
 Tombe à l'euers, restant vn tronc humain.
 Voila des trois la fin espouuentable,
 Voila des trois le destin lamentable :
 L'amour ne veut separer les deux corps,
 Qu'il auoit ioints par longs & longs accords :
 Le Ciel ne veut permettre toute chose,
 Que bien souuent le courageux propose.
 Cesar verra perdant ce qu'il attend,
 Que nul ne peut au monde estre contant :
 L'Egypte aura renfort de sa destresse,
 Perdant apres son bon heur, sa maistresse :
 Mesmement moy qui suis son ennemi,
 En y pensant, ie me pafme à demi,
 Ma voix s'infirme, & mon penser defaut :
 O! qu'incertain est l'ordre de là haut !

LE CHŒVR.

Peut on encores entendre
 De toy, troupe, quelque voix?
 Peux tu ceste seule fois

De ton ducil la plainte rendre,
 Veu que hélas! tant douloureuse²⁰,
 De ton support le plus fort
 Tu ne remets qu'en la mort,
 Mort hélas! à nous heureuse?
 Mais prens prens donc ceste enuie
 Sur le plus blanc des oiseaux,
 Qui sonne au bord de ses eaux
 La retraite de sa vie.
 Et en te débordant mesme,
 Despite moy tous les cieux,
 Despite moy tous leurs Dieux,
 Autheurs de ton mal extreme.
 Non non, ta douleur amere,
 Quand i'y pense, on ne peut voir
 Si grande, que quelque espoir
 Ne te reste en ta misere.
 Ta Cleopatre ainsi morte
 Au monde ne perira :
 Le temps la garantira,
 Qui desia sa gloire porte,
 Depuis la vermeille entree
 Que fait ici le Soleil,
 Jusqu'aux lieux de son sommeil
 Opposez à ma contree,
 Pour auoir plustost qu'en Romme
 Se souffrir porter ainsi,
 Aimé mieux s'occire ici,
 Ayant vn cœur plus que d'homme.

Proculee.

Mais que diray-ie à Cesar? ó l'horreur
 Qui sortira de l'estrange fureur!
 Que dira-il de mourir sans blessure
 En telle sorte? Est-ce point par morsure
 De quelque Aspice? Auroit-ce point esté
 Quelque venin secrettement porté?

*Mais tant y a qu'il faut que l'esperance
Que nous auions, cede à ceste constance.*

Le Chœur.

*Mais tant y a qu'il nous faudra renger
Dessous les loix d'un vainqueur estrange,
Et deormais en nostre ville apprendre
De n'oser plus contre Cesar méprendre.
Souuent nos maux font nos morts desirables,
Vous le voyez en ces trois miserables.*

FIN DE LA TRAGÉDIE DE CLEOPATRE.





DIDON
SE SACRIFIANT

TRAGÉDIE

D'ESTIENNE IODELLE,

PARISIEN³⁰.

PERSONNAGES DE LA TRAGÉDIE
DE *DIDON*.

Achate.

Afcaigne.

Palinure.

Enee.

Le Chœur des Troyens.

Didon.

Le Chœur des Phéniciennes.

Anne.

Barce.



DIDON

SE SACRIFIANT

TRAGÉDIE.

ACTE I.

ACHATE, ASCAIGNE, PALINVRE.

Achate.

*Quel iour sombre, quel trouble, avec ce iour te roulent
Tes destins, ô Carthage? & pourquoy ne se soulent
Les grands Dieux, qui leur veü & leurs oreilles saintes
Aucuglent en nos maux, effourdent en nos plaintes?
Pourquoy donques, ialoux, ne se soulent de faire,
Ce qui fait aux mortels leur puissance desplaire?
Race des Dieux, Ascaigne, & toy qui l'auanture
Des Troyens lis au ciel, assure Palinure,
Encor que nostre Enee au haure nous enuoye
Apprester au depart les restes de la Troye :
Encor que nous suiuiions ses redouteꝝ oracles,*

Ses songes ambigus, ses monstrueux miracles :
Encor que, comme il dit, du grand Atlas la race,
Mercuré, soit venu se planter à sa face,
Afin que hors d'Afrique en mer il nous remeine,
Pour faire aussi tost fin à nos ans qu'à la peine :
Ne iettez-vous point l'œil (las! se pourroit il faire
Que telle pitié peust à quelqu'un ne déplaire?)
Iettez-vous point donc l'œil sur l'amante animée?
Sur Didon, qui d'amour & de dueil renflamée,
(Ia desia ie la voy forcener, ce me semble,)
Perdra son sens, son heur, & son Enee ensemble?
Et dont peut estre (ha Dieux!) la miserable vie
Avec nos fiers vaisseaux aux vents fera ravie :
Tant que l'iniuste mort retombant sur nos testes
Armera contre nous les meurtrieres tempestes.
Sa peine fut horrible alors que la nuit sombre
De son espoux Sichee offrit à ses yeux l'ombre,
L'ombre hideuse & palle, & qu'à ses yeux Sichee
Décourant vne playe, vne playe bouchée
De la poudre & du sang, monstroit à la deserte
De son frere meurtrier la cruauté couverte,
D'un son gresle enseignant sa richesse enterree :
Dont elle avecq' les siens par l'Afrique alteree
Fuyant de ce cruel Pygmalion la rage,
Marchanda pour bastir sur ce bruyant riuage,
Ce que les siens pourroyent enuironner de place
De la peau d'un Taureau, & dont elle menace,
Ayant dressé Carthage, horreur mesme des guerres,
Les voisins ennemis, & les estranges terres.
L'autre mal la troubla, lors que Iarbe le prince
Des noirs Getuliens, luy offroit sa prouince,
Et son sceptre & sa gent, si par les torches saintes
Du mariage estoyent leurs deux ames estreintes,
Sans qu'elle au vieil amour de Sichee obstinee,
Se peust faire flechir sous le ioug d'Hymenee :
Tant que ce Roy luy couue au fons de l'ame, pleine
D'un immortel courroux, vne implacable haine.
Plus estrange malheur encor la vint surprendre,

Quand le pardon des flots appaisez fit descendre
 Nostre troupe en Afrique : & que les yeux d'Enee
 De cent traits venimeux blefferent l'effrenee,
 Lors que son hoste Amour de ses flammes mordantes,
 Peu à peu deuroit ses entrailles ardentes,
 Braiillant dans son cœur, comme on voit hors la braise
 Les charbons s'allumans saillir dans la fournaise :
 Ou comme l'ardant corps dont se fait le tonnerre,
 Lors qu'à son element il s'eleue de terre
 Dans le milieu de l'air, clos d'une froide nuë,
 Double de cent esclairs la longue pointe aiguë.
 Mais las ! quand des Dieux l'ire à nostre aise s'oppose,
 Nous nous sentons trainer de pire en pire chose.
 Didon, qui nostre Enee (arraché de l'horrible
 Massacre des Gregeois, de la fureur terrible
 De Junon aduerfaire, & des hurlans abysses)
 Deslors mesme qu'un pié dans Carthage nous mismes,
 Dedans sa court receut, receuant dans son ame
 Par le regard coupable, & l'image, & la flame,
 Pourroit elle égaller tout le mal que luy brasse
 Si long temps la Fortune, au ducil qui la menace
 En nostre iniuste fuite ? Ainsi que l'indiscrette
 Qui perdoit son Iason, ou que celle de Crete
 Qui rappelloit en vain son Thesee au riuage,
 Remplira l'œil de pleurs, son ame d'une rage,
 Et d'une horreur sa ville.

Afcaigne.

En memoire me tombe
 Ce qu'un iour nous disoit mon pere sur la tombe
 D'Anchise mon ayeul : Que l'amour & la haine
 Des Dieux vont bigarrant la fresle vie humaine :
 Tant qu'à peine vne ioye aux mortels se rapporte,
 Qui n'ait pour sa compagne vne douleur plus forte :
 Mais il conseille aussi qu'aux choses douloureuses
 On s'aveugle, pour voir & gouter les heureuses.

Palinure.

*Il vaut mieux que les Dieux leurs ordonnances gardent,
Que pour se desmentir, aux dangers ils regardent :
Et lon ne doit son fiel contre les Dieux espoindre,
Quand on reçoit des Dieux de deux malheurs le moindre.
Quel malheur si Didon dans sa poitrine ardente,
Eust peu d'un grand Enee enseuelir l'attente?
Tant qu'une mesme ardeur ravissant leur memoire,
Peust raur des Troyens & de leur chef la gloire :
Et qu'ici s'attachant la fatale campagne
Que le Tybre entortille, eust pour neant d'Ascaigne
Attendu les efforts, voire & l'horrible race,
Qui doit forcer sous soy ce que Neptune embrasse?
Un mal passe le mal.*

Ascaigne.

*Bien qu'une douce amorce
Defrobe bien souuent au ieune cœur sa force,
Si m'aveuglé-ie au bien que j'auois, & au trouble
D'une amante insensee. Il faut que lon redouble
L'ame pour vaincre un dueil. Donc ceste Afrique douce
En la laissant nous charme? Où le desin nous pousse
Suiuon, suiuen tousiours. Toute troupe est suiette
Au travail : le travail enduré nous rachette
Un glorieux repos.*

Achate.

*La ieunesse bouillante
Qui contre le fouci se rend tousiours nuisante,
Defend à ton esprit, Ascaigne, qu'il ne ronge
La crainte des dangers, où plus agé ie songe :
La haine fait le dol. Iunon par les enuies
Que sans fin irritee acharne sur nos vies,
(Elle qui du Tonant est la seur & l'espouse)
Renuerse les destins : & de tout heur ialouse,*

Veut montrer que celuy toujours son malheur traine,
 Pour qui les cœurs felons ont enfielé leur haine.
 N'auroit elle pas bien pourchassé par menée
 Que hors d'ici les Dieux exilassent Enee?
 Elle qui à son vueil Deesse se transforme,
 Auroit elle point pris de Mercure la forme,
 Pour nous oster (seignant du grand Dieu le message)
 Vne Troye desia redressée en Carthage?
 Qui plus est par l'horreur de l'hyuer, & la rage
 Des cruels Aquilons, & par le seul naufrage
 S'appaissent leur courroux: Iupiter nous commande
 De faire desmarer la Phrygienne bande,
 Demeurant des Gregeois: car depuis que la Troye
 Fut par l'arrest celeste aux Atrides la proye,
 Ce pauvre nom nous reste, & semble qu'à cest heure
 Le Ciel vueille que rien de Troye ne demeure.
 Car veu qu'en nulle terre on ne nous souffre prendre
 Le siege & le repos, & qu'ores de la cendre
 Des funebres tombeaux les tremblantes voix sortent,
 Qui toujours nouveau vol à nostre fuite apportent:
 Et qu'ores par les cris de quelque orde Harpye
 Nous sommes rechassés: & or' de la Libye
 Par le fils de Maia, qui fait changer sur l'heure
 A la traistresse mer nostre seure demeure.
 Quelle belle Italie, ou quel autre heritage
 Nous promet-on, sinon l'eternel nauigage,
 Et le fons de la mer, qui par la destinee
 Veut pour vn Dieu marin recevoir son Enee,
 Enee son neveu, & de luy seul contente,
 Noyer avecques nous nos Dieux & nostre attente?

Palinure.

Jamais aux bas mortels les Immortels ne rendent
 Vne assurance entiere: & toujours ceux qui tendent
 A la gloire plus haute, ont leurs ames estreintes
 Aux soucis, aux trauaux, aux songes, & aux craintes.
 Mais en vain celuy-là se tourmente & soucie,

*Qui soit heur, soit malheur, dessus les Dieux appuye
 Le hafart de ses faits : car bien qu'au ciel ie veisse
 Les astres ennemis, & que ie me predisse
 De mes voisins dangers l'euenement moleste,
 Il vaudroit mieux, suiuant vn message celeste
 (Quand mesme il seroit faux) mettre aux Dieux ma fiance,
 Que suiure pour guidon ma fresle cognoissance :
 Aimant mieux en m'armant d'une volonté pure
 Perdre tout, que d'auoir vouloir de faire iniure
 Au mandement d'un Dieu, qui veut que pour vn vice
 Executé, vouloir de faillir se punisse.*

Ascaigne.

*Encor oublions nous, qu'outre l'ailé Mercure,
 Plus seurs encor nous doit rendre vn celeste augure.
 Alors qu'au sac piteux nostre Troye estoit pleine
 Du feu, de pleurs, de meurdre, vne flame soudaine
 Vint embraser mon chef, qui comme nostre Anchise
 L'expliqua, nous chassoit hors de la Troye prise.
 Ie iure par l'honneur de ceste mesme teste,
 Par celle de mon pere, & par la neufue feste
 Que le tombeau d'Anchise adiouste à nostre annee,
 Qu'un mesme embrasement m'a ceste matinee
 Donné le mesme signe : & qu'on nous tient promesse
 De reuenger bien tost la Troye de la Grece.*

Achate.

*Sus sus doncques haston : l'entreprise est heureuse
 Qu'on n'exécute point d'une main paresseuse.
 Haston sans aucun bruit au labour nostre troupe :
 Que tout se trouffe au port, que les rameaux on coupe
 Pour couronner les masts : qu'aux vents on preime garde,
 Aux fustes, aux esquifs : qu'aux armes on regarde :
 Qu'il n'y ait mast, antene, ancre, voile, ou hune³¹,
 Qui ne soit pour souffrir les hafards de Neptune.
 Mais tourne l'œil, Ascaigne, & voy l'estrange peine*

Où ton pere tout morne à l'écart se pourmene.
 Las, faut-il qu'en amour l'audace la plus prompte
 Pour vne peur, qui tient tousiours le frein, se domte ?

Eneec.

Du fer, du sang, du feu, des flots, & de l'orage
 Je n'ay point eu d'effroy, & ie l'ay d'un visage,
 D'un visage de femme, & faut qu'un grand Enee
 Sente plus que Didon sa force effeminee :
 Non pas tant pour l'amour qui ait en moy pris place
 Que pour ne pouuoir pas comment souffrir sa face.
 Je ne m'effroyay point quand la Grece outragee
 Fit ramer ses vaisseaux iusques au bord Sigee,
 Où des Atrides fiers, où Achille inuincible,
 Où Ajax, où Vlysse, entre tous eux nuisible
 Par ses trompeurs efforts, d'une voix enflamnee
 Encourageoit au sac leur bien conduite armee :
 Et que de la muraille, on les vit sur la riue
 Menacer de trainer nostre Troye captiue
 Parmi les flots marins : à fin d'orner Mycenes
 De ce riche butin, fallaire de leurs peines :
 Je r'asseuray soudain ma raison esclancee,
 Lors que ma mere on vit fatalement bleffee
 D'un trait de Diomede : & ne m'estonnay gueres
 Du destin accompli, quand les dextres meurtrieres
 De deux hardis Gregeois, dans le sang se fouillerent
 De Dolon, & de Reze : & vainqueurs emmenerent
 Les cheuaux Thraciens, auant qu'on les vist boire
 Dans le Xanthe, duquel viuroit encor la gloire,
 S'ils en eussent gousté. Moins encor fut troublee
 Ma raison dedans moy, lors que Panthafilee,
 Roine Amazonienne, en son camp déconfite,
 Le reste de son ost fit sauuer à la fuite.
 Mesmes la mort d'Hector (Hector seule deffense
 De nos murs & de nous) ne força ma constance :
 Ny mesme de Pallas l'image gardienne
 Prise de l'ennemi, ny ceste nuit Troyenne,

*Ceste effroyable nuit, où les Dieux nous monstrerent
Que pour neant dix ans les Troyens resisterent :
Rien qui peust telle nuit s'offrir deuant ma veüe,
Ne trouua de son sens mon ame despourueüe.
Bien que du grand Hector l'effroyable figure,
Ayant les cheueux pris & de sang & d'ordure,
S'apparust deuant moy, pour lors aussi hideuse
Qu'estoit le corps d'Hector, par la trace poudreuse
Qu'il empourpra de sang tout autour de la ville,
Trainé par les cheuaux de son meurtrier Achille :
Bien (dy-ie) que sortant de la maison mienne,
Je veisse en mon chemin la prophete Troyenne
Entre les mains des Grecs miserablement serue,
Tirer par les cheueux du temple de Minerue :
Et bien qu'à tant d'amis par le fer & les flames
Je veisse saccager les maisons & les ames :
Bien (dy-ie) qu'en entrant dans la maison royalle
Auecq' les Grecs, ie veisse Hecube froide & palle
De femmes entouree, & de cris & de rages,
Dessous vn vieil laurier embrasser les images
Des pauvres Dieux vaincus, & comme condamnée
Tendre le pauvre col à toute destinée,
Voire son Roy vieillart, qui d'une main dépité
Tachoit vanger le sang de son enfant Polite,
Frappé de mesme main, tout petillant & blesné
Deuant l'autel sacré respandre son sang mesme.
Mais quand aurois-je dit les troubles qui m'auindrent
Ceste effroyante nuit, qui pourtant ne me tindrent
Esperdu que bien peu ? Tant de fois voir ma mere
Se planter tout soudain deuant moy : voir mon pere
Pesant de la vieillesse, & mon enfant debile,
Qu'il falloit nonobstant arracher de la ville :
Voir en chemin ma femme anoindrir nostre nombre,
Et se perdre de moy, puis tout soudain son ombre
Reuenant, se ficher deuant mes yeux, me dire
L'adieu qu'elle deuoit. Hé qui pourroit suffire
A compter tous ces maux, & encor les affaires
Que m'ont fait rencontrer les destins aduersaires*

Depuis ce cruel sac, sans que le Ciel m'estonne
Des cas auantureux que pour nous il ordonne ?
La voix de Polidore au taillis entendue,
Rendit elle ma voix autrement esperdue,
Que ie n'ay de coustume ? Et lors que tous malades
Du tourment de la mer, dans les isles Strophades
Nous prîmes nostre port, & que par la Harpye
(Monstre horrible & puant) fut ma troupe aduertie
Du malheur qui nous suit, vit on que ie changeasse
De beaucoup mon visage, & mes sens ie troublasse
De si rares hideurs ? L'horrible prophetie
Des trauaux qu'Helenus predict sur nostre vie :
Le monstreueux Cyclope, à qui nous arrachâmes
Le pauvre Achemenide, & au port le menâmes :
Le trespas de mon pere, à qui la sepulture
Nous fîmes à Drepan, bien qu'encor i'en endure,
M'ont ils fait monstrer autre ? Et mesmes quand nos testes
Ie vey quasi courir des dernieres tempestes
Que nous eûmes en mer, de quelle contenance
Me peut on voir monstrer vn deffaut d'assurance ?
Toutefois maintenant hors quasi de tout trouble,
Ie palli, ie me pers, ie me trouble & retrouble :
Ie croy ce que i'ay veu n'estre rien fors qu'un songe,
Duquel ie veux piper la Roine en mon mensonge :
Et bien que ie la sçache entre tous estre humaine,
Ie me la feins en moy de rage toute pleine.
Il me semble desia que les sœurs Eumenides
Pour tantost m'effroyer, seront les seules guides
De ces cris effrenez, me faisant miserable
Moymesne estre enuers moy de trahison coupable :
Ou bien si sa douceur à l'œil ie me presente,
Plus encor sa douceur de moymesne m'absente :
Veu que i'aurois vne ame estrangement cruelle,
Si la iuste pitié qu'il me faut auoir d'elle,
Ne me faisoit creuer & rompre l'entreprise,
Qui la loy de l'amour infidèlement brise.
Si ne le faut-il pas : il faut que ma fortune
S'obstine contre tout, & faut que toy, Neptune.

*Portes deffus ton dos, quoy qu'ores il aduienne,
 Du royaume promis la troupe Phrygienne :
 Le conseil en est pris, à rien ie ne regarde.
 « Vne neceffité à tout mal se hafarde.*

LE CHŒVR DES TROYENS.

*Les Dieux des humains se foucient,
 Et leurs yeux sur nous arrestez,
 Font que nos fortunes varient,
 Sans varier leurs volonteꝝ.
 Le tour du Ciel qui nous rameine
 Apres vn repos vne peine,
 Vn repos apres vn tourment,
 Va tousiours d'une mefme sorte :
 Mais tout cela qu'il nous rapporte
 Ne vient iamais qu'inconstamment.
 Les Dieux tousiours à soy reffemblent :
 Quant à soy les Dieux sont parfaits :
 Mais leurs effets sont imparfaits,
 Et iamais en tout ne se semblent.*

*Les deux peuples diuers, qu'ensemble
 L'immuable fatalité
 Pour ce seul iour encore assemble
 Dans les murs de ceste cité :
 Les Troyens sous le fils d'Anchife,
 Tes Tyriens deffous Elyse,
 Monstrent affeꝝ à tous viuans,
 Qu'il n'y a que l'audace humaine
 Qui face, que le Ciel attraine
 L'heur & le malheur se fuiuans.
 Nostre heur auroit vne constance,
 Si voulans tousiours hault monter,
 Nous ne tafchions mefme d'oster
 Aux grands Dieux nostre obeiffance.*

*Mais eux qui toutes choses voyent,
 Exempts d'ignorer iamais rien,*

Ont veu comme il faut qu'ils enuoyent
 Aux mortels le mal & le bien.
 Et d'un tel ordre ils entrelacent
 L'heur au malheur, & se compassent
 Si bien en leur iuste equité,
 Que l'homme au lieu d'une assurance,
 Ne peut auoir que l'esperance
 De plus grande felicité.
 Pendant que chetif il espere,
 (Chacun en sa condition)
 La Mort oste l'occasion
 D'esperer rien de plus prospere.
 Ainsi les hauts Dieux se reseruent
 Ce poinct, d'estre tous seuls contens :
 Pendant que les bas mortels seruent
 Aux inconstances de leur temps.
 Des euenemens l'inconstance
 Engendre en eux vne ignorance :
 Tant qu'aveuglez par le desir
 Auquel trop ils s'affuiettissent,
 Pour l'heur le malheur ils choisissent,
 L'ombre du plaisir pour plaisir.
 Mais quoy? veu telle incertitude,
 L'homme sage sans s'esmouuoir
 Reçoit ce qu'il faut receuoir,
 Mocqueur de la viciffitude.
 Car si toutes choses qui viennent,
 Auoyent parauant à venir,
 Si les douleurs qui en prouiennent,
 Par un malheureux souuenir,
 Ou bien la crainte qui deuanee
 L'euenement de telle chance,
 Ne nous peuuent apporter mieux :
 Grands Dieux, qu'est-ce qui nous fait faire
 Plus malheureux en nostre affaire,
 Que mesme ne nous font les Cieux?
 Heureux les esprits qui ne sentent
 Les inutiles passions,

Filles des apprehensions,
 Qui seules quasi nous tourmentent.
 Tout n'est qu'un songe, vne risée,
 Vn fantosme, vne fable, vn rien,
 Qui tient nostre vie amusee
 En ce qu'on ne peut dire sien.
 Mais ceste maratre Nature,
 Qui se monstre beaucoup plus dure
 A nous, qu'aux autres animaux,
 Nous donne vn discours dommageable,
 Qui rend vn homme miserable,
 Et auant & apres ses maux.
 Et plus les bourrelles Furies
 Voyent que nous sommes en heur,
 Et plus apres nostre malheur
 Monstre sur nous leurs seigneuries.
 Ceste ineuitable Fortune,
 Qui renuersa nostre cité,
 N'eust point esté tant importune
 Contre nostre felicité,
 Si auant que les tristes flames
 Eussent rauí les cheres ames
 De nos superbes Citoyens,
 Ceste vangereffe muable,
 N'eust point esté tant fauorable
 Aux murs, & au nom des Troyens.
 Mais qui eust peu brider sa rage,
 Voyant que le Ciel gouuerneur
 Souffroit qu'on saccageast l'honneur
 Des villes, & des Dieux l'ouurage ?
 Ainsi n'eust pas esté saisie
 Par les trois infernales sœurs,
 L'ame de ce grand Roy d'Asie,
 Voyant les Grecs estre vainqueurs :
 Si ce grand Priam nostre prince
 N'eust apparu dans sa prouince,
 Comme Roy de tous autres Rois.
 L'Ire n'est point en la puissance

Des princes : & l'Impatience
 Contraint leur cœur deffous ses loix.
 Quel horreur, quand la gloire haute
 Trefbuche, & que les royautez
 Se tournent en captiuitez,
 Soit par hafart, soit par leur faute?
 Toy mesme Hecube infortunee,
 Qui cruellement des Gregeois
 Pour esclauue fus entraînee,
 Comment maintenant tu dirois.
 Quels brandons & quelles tenailles
 S'acharnent deffus les entrailles
 De ceux, qui deuant triomphans,
 Voyent soudain choir les orages,
 Et ensanglanter leurs visages
 Du sang mesme de leurs enfans?
 Nous mesmes qui deffous Ence
 Cherchons nostre bien par nos maux,
 Difons qu'àuecq' les cœurs plus hauts
 La plus grande misere est nee.
 Mais qui veut voir vn autre exemple,
 Soit du destin, ou soit du mal,
 Que l'homme en souffre, qu'il contemple
 En ce departement fatal,
 Comment la Fortune se iouë
 D'vne grand' Roine sur sa rouë.
 J'ay grand' peur qu'aucune raison
 Voyant le sort tant variable,
 (O pauvre Didon pitoyable !)
 Ne demeure dans ta maison.
 Vne impatience est plus grande
 Que tout mal que lon puisse auoir :
 Mais la mort a souuent fait voir,
 Qu'impatience au mal commande.

ACTE II.

DIDON, CHŒUR DES PHÉNICIENNES,
ANNE, ÉNÉE.

Didon.

*Dieux, qu'ay-ie soupçonné? Dieux, grands Dieux qu'ay-ie sceu?
Mais qu'ay-ie de mes yeux moy-mesmes apperceu?
Veut donc ce desloyal avec ses mains traistresses
Mon honneur, mes bienfaits, son honneur, ses promesses,
Donner pour proye aux vents? Je sens, ie sens glacer
Mon sang, mon cœur, ma voix, ma force, & mon penser.
Las! Amour, que deuien ie? & quelle aspre furie
Se vient planter au but de ma trompeuse vie?
Trompeuse, qui flattoit mon aueugle raison,
Pour en fin l'estouffer d'une estrange poison?
Est-ce ainsi que le Ciel nos fortunes balance?
Est-ce ainsi qu'un bienfait le bienfait recompense?
Est-ce ainsi que la foy tient l'amour arresté?
Plus de grace a l'amour, moins il a de seurté.
O trop fresle esperance! ô cruelle iournee!
O trop legere Elise! ô trop pariure Enee!
Mais ne le voici pas? sus sus escartez-vous,
Troupe Phenicienne: il faut que mon courroux
Retenant ce fuitif, desor' se desaignisse:
Ou que plus grand' fureur mes fureurs amoindriffe.
Toymesme (ô chere sœur) laisse moy faire essay,
Ou d'arrester ses naus, ou bien les maux que i'ay.
Il n'aura pas, ie croy, le cœur de roche: & celle
Qu'il dit sa mere, est bien des Dieux la moins cruelle.
Il faut que la pitié l'arreste encor ici,
Ou que ma seule mort arreste mon souci.
La mort est vn grand bien: la mort seule contente*

*L'esprit, qui en mourant voit perdre toute attente
De pouuoir viure heueux.*

I.e Chœur.

*Qui ne verroit comment
L'amour croist son pouuoir de son empeschement ?
Mais souuent d'autant plus qu'au fait on remedie ,
Et plus en vain dans nous s'ancre la maladie.*

Didon.

*Quoy t'esmerueilles-tu, si ma iuste fureur,
O pariure cruel, remplit mes mots d'horreur ?
Et qu'oultre mon deuoir, deçà delà courante
Il semble que ie face à Thebes la Bacchante,
Qui sentant arriuer les iours Trieteriques ,
Fait forcener ses sens sous les erreurs Bacchiques ?
T'en esbahis-tu donc, veu qu'assez tu sçauois,
Las ! que tu rendois telle & mon ame & ma voix ?
Car bien que ton depart tu me dissimulasses,
Bien qu'à la desrobee aux vents sacrifiasses,
Et au pere Ocean : bien que sans te changer
Tu m'eusses fait fier du tout à l'estranger,
Sans que iamais on t'eust mescreu de telle faute :
Esperois tu pourtant, ô ingrat, ingrat hoste,
Aueugler tous nos yeux en telle lacheté ?
Les cieux sont ennemis de la mechanceté.
La terre maugré soy soustient vn homme lasche :
Et contre le meschant la mer mesme se fasche.
Quand mesme ton dessein ce iour ie n'eusse veu,
Ny entendu des miens, le Ciel ne l'eust pas teu :
Ma terre en eust tremblé, & iusques à Carthage
La mer le fust venu sonner à mon riuage.*

*Mais qui te meut, Cruel ? pourquoy trop inhumain
Laissees tu celle la qui t'a mis tout en main ?
Nostre amour donc , helas ! ne te retient-il point,
Ny la main à la main, le cœur au cœur conioint*

*Par vne foy si bien iuree en tes delices?
Que si les iustes Dieux vangent les iniustices,
Tes beaux sermens rompus rompront aussi ton heur.*

*Fais tu si peu de compte encor de mon honneur,
Las! qui t'enrichissant d'un superbe trophée,
Tiendra ma plus grand' gloire en moy-mesme estouffée?
Ne te meut point encor un horrible trespas,
Dont ta Didon mourra, qui aussi tost ses pas
Bouillante hastera dedans la nuit profonde,
Que les vents hasteront tes vaisseaux parmi l'onde?*

*Or si tu n'es (hélas!) de mon mal foucieux,
Sois pour le moins (Ingrat) de ton bien curieux.
En quel temps sommes nous? n'as tu pas veu la grefle
Et la neige & les vents, tous ces iours peste-mesle
Noircir toute la mer, & tant qu'on eust cuidé
Que le plus grand Neptune aux eaux n'eust commandé,
Tant les vents maistrifoyent les grand's vagues enflées,
Qui iusqu'au Ciel estoient horriblement soufflées?
Celuy ne s'aime pas, qui au cœur de l'hyucr,
Hazardant ses vaisseaux & sa troupe en la mer,
Prodigue de sa vie, attend qu'un noir orage
Dans l'eau d'Oubli luy dresse un autre nauigage.
Sans crainte de la mort on suiuroit tout espoir,
S'on pouuoit plusieurs fois la lumière reuoir.*

*Prends encor que les eaux se rendissent bonaces
En ton département, crains tu point les menaces
Du Dieu porte-trident irrité contre toy,
Infidelle à celui qui n'aura plus de foy?
Toutes les fois qu'en mer les flots tu sentiras
Contre-luter aux flots, pallissant tu diras :
C'est à ce coup, ô ciel, ô mer, que la tempeste
Doit iustement vanger ma foy contre ma teste.
Et si tu attens lors, que de Troye les Dieux
Portez dans ton nauire, apaisent & les cieux,
Et l'onde courroucée, il te viendra soudain
Dans l'esprit, que tout Dieu laisse l'homme inhumain.
Un Dieu mesme perdrait l'Ambrosie immortelle,
Priué de deité, s'il estoit infidelle.*

*Tu gaignas leur secours par vne pieté,
 Leur secours tu perdrais par vne cruauté.
 Songes tu point encor, que mesme en la marine
 L'Amour voit honorer sa puissance diuine?
 Neptune scait il pas, que c'est que de sentir
 Le brandon que ses eaux ne peuuent amortir?
 Glaucque le fier Triton, & la troupe menuë
 De ces Dieux, ont ils pas la force en foy cogneuë
 Dont Amour leur commande? & son diuin flambeau
 Ard-il pas les poissons iusques au creus de l'eau?
 Mesmement quant aux vens : le fier vent de Scythie
 Se vit il pas flechir sous l'amour d'Orithie?
 Voyant donc maintenant tous ces Dieux obeïr
 Aux loix d'Amour, voyant qu'ores tu veus haïr
 De celle là la vie, à qui mesmes la tienne
 A iamais sera deuë, à ceste heure te vienne,
 Qu'il te vienne vn remors de t'estre en l'esprit mis
 De vouloir dans la mer à tous tes ennemis
 Te fier de ta vie, en irritant ton frere,
 Ton puïssant frere Amour, en irritant ta mere,
 Qui tous deux te feront scauoir à tous les coups,
 Qu'en pechant contre Amour nous pechons contre nous.
 Si encores ta Troye & les grands tours cogneuës
 De ton Priam, dressioient le chef iusques aux nuës :
 Si des murs que bastit Apollon, tout le clos
 N'estoit point couuert d'herbe, & de pierres, & d'os,
 Qu'entreprendrais-tu plus des pais estrangers?
 Chercherois-tu le tien parmi plus de dangers?
 Lairrois-tu quelque terre heureuse & bien aïnee,
 Pour voir par cent perils de Troye la fumee?
 Craindrais tu point l'hyuer, ny mesme Cupidon,
 Pour la foy pariuree à quelque autre Didon?
 Et maintenant (bons Dieux !) qu'en toy tu deliberes,
 Cruel, de faire voile aux terres estrangeres,
 Laisant si douce terre, & si doux traïctement,
 Pour suyure pour ton but vn hazard seulement,
 Que faut-il que ie songe? helas doy-ie pas croire
 Que dessus vn amour la haine aura victoire?*

*Veux que tu me fuis tant, qu'à fin de t'estranger
De Didon, tu ne crains de fuivre aucun danger.
Me fuis tu? me fuis tu? ô les cruels alarmes
Que me donne l'Amour, par ces piteuses larmes
Qu'ores deuant ta face esprendre tu me vois!
Larmes, las! qui se font maistresses de ma voix,
Qui hors de moy ne peut ne peut...*

Anne.

Quand l'innocente

*Flechit sous le coupable, & plus forte lamente
Deuant le foible, hélas! le Ciel aueuglément
Donnant à l'un le crime, à l'autre le tourment,
Fait-il pas voir qu'il faut s'accompagner du vice,
Qui traine incessamment l'innocence au supplice?*

Didon.

*Par ces larmes ie dy, que te monstrant à l'œil
Combien l'amour est grand, quand si grand est le dueil :
Et par ta dextre aussi, puis que moy miserable
Ne me fuis laissé rien qui me³² soit secourable :
Par les feux, par les traits, dont ton frere si bien
A vaincu ma raison qu'il ne m'en reste rien :
Par nostre mariage, & par nos Hymenees
Qu'auoient bien commencé mes rudes destinees :
Par les Dieux, que deuôt tu portes avec toy,
Compagnons de ta peine, & tesmoins de ta foy :
Par l'honneur du tiers Ciel que gouverne ta mere :
Par l'honneur que tu dois aux cendres de ton pere,
Si iamais rien de bon l'ay de toy merité,
Si iamais rien de moy à plaisir t'a esté,
Ie te pry prens pitié d'une pauvre famille,
Que tu perdras, au lieu d'acheuer vne ville,
Comme nous esperions, & d'assembler en un
Deux peuples afferuis dessous un ioug commun.
L'esperoir flatte la vie, & doucement la pousse,
L'estranglant à la fin d'une corde moins douce.*

*Nostre espoir est il tel? pourrois-tu faire voir
 Qu'entre tous les malheurs il n'y a que l'espoir,
 Qui engendre à la fin luy mesme son contraire?
 Vn cœur se doit flechir, & l'homme est aduersaire
 Des hommes, & des Dieux, lors que d'un mechant cœur
 Fuit plus tost la pitié que son propre malheur.*

*T'es tu changé si tost? oste oste moy desores,
 (Si quelque lieu me reste aux prieres encores)
 Le cœur enuenimé, qui te deguise ainfi.
 Las! ie ne te cogneu iamais pour tel ici :
 Ie t'ay cogneu pour tel, que iustement surprise
 Pay mesprisé l'amour en tous autres éprise :
 L'amour trop mise en vn, comme ie l'ay dans toy,
 Est la haine de tous, & la haine de soy.
 J'ay pour t'auoir aimé la haine rencontree
 Des peuples & des Rois de toute la contree :
 Mesmes les Tyriens de ton heur offensez
 Couuent deffous leurs cœurs leurs desdains amassez.
 La Princeesse aime bien, qui beaucoup plus regarde
 A vn seul, qu'à tous ceux qu'elle a pris en sa garde.
 Qui plus est, pour toymesme (ô Soleil me peux tu
 Voir veufue de Sichee, & veufue de vertu?)
 Pour toymesme (ô Enee) éprise de tes feux,
 Pay mon honneur esteint, ma chasteté, mes vœus :
 Pour toy (dy-ie) ô Enee, on verra tost esteindre
 Ma renommee aussi, qui se vançoit d'atteindre
 D'un chef braue & royal la grand' voûte, où les Dieux
 D'un ordre balancé font tournoyer les cieux :
 Qui, peut estre, m'ostant du nombre des Princeesses,
 M'eust mise apres ma mort au nombre des Deesses.*

*A qui (ô trop cher hoste) à qui, ô seul support
 De ma Carthage, à qui prochaine de la mort
 Laisse tu ta Didon? Il faut que ma mort oste
 Mes haines d'entour moy, si ie pers vn tel hoste,
 Hoste, puis que ce nom me reste seulement
 En celuy, qui m'estoit mari premierement.
 Qu'atten-ie plus sinon que mes murs de Carthage,
 Sentent de mon cruel Pygmalion la rage?*

*Ou que hors de ce lieu que tu auras quitté,
 Mon dur malheur me iette en la captivité
 Du Roy Getulien? Rien n'espargne l'enuie :
 Et iamais vn malheur ne vient sans compaignie.
 Aumoins si j'auois eu quelque race de toy,
 Auant que de te voir arracher d'auec moy :
 Et si dedans ma court, du pere abandonnee
 Je pouuois voir iouër quelque petit Enee,
 Qui seulement les traits de ta face gardast,
 Et m'amusant à luy mes soucis retardast :
 Je ne penserois point ny du tout estre prise,
 Ny du tout delaissee. Alors que l'ame éprise
 Ne peut auoir celuy qui toute à soy l'attrait,
 Elle se paist aumoins quelquefois du pourtrait :
 Et bien qu'vn souuenir m'embrast d'auantage,
 P'asseurerois au moins ma debte sur ton gage.
 Mais ores que feray-ie? ay-ie vn autre confort,
 Sinon que d'oublier Enee par ma mort?
 Et sans m'attendre au temps, qui souuent desenfle,
 Me despestrer d'esperoir, de l'amour, & de l'ame?
 L'amour fait que lon doit du Soleil s'ennuier,
 Si la seule cau d'oubli peut ses flames noyer.
 Mais pourquoy tant de mots? doy-ie donc satisfaire
 A celuy qui se doit plustost qu'à moy complaire?
 L'amour, l'amour me force, & furieusement
 M'apprend, Que qui bien aime, aime impatiemment.
 Qu'en dis-tu?*

Enee.

*Je ne puis (ô Roine, qui proposes
 Parlant d'vn tel courage, & mille & mille choses)
 Faire que ton parler ne me puisse esmouuoir,
 Ny faire que ie n'aye esgard à mon deuoir :
 Ces deux efforts en moy l'vn contre l'autre battent,
 Et chacun à son tour coup dessus coup abbattent :
 Mais lors que l'esprit sent deux contraires, il doit
 Choisir celuy qu'alors plus raisonnable il croit.
 Or la raison par qui enfans des Dieux nous sommes*

*Suit plustost le parti des grands Dieux que des hommes.
Tu veux me retenir : mais des Dieux le grand Dieu
N'a pas voulu borner mes destins en ce lieu.
Le Ciel qui moyennant mon courage & ma peine,
Promet vn doux repos à ma race, me meine
De destin en destin, & montre que souuent
La celeste faueur bien chèrement se vend.
Ainsi qu'ores à moy, que le destin repousse
Hors d'vn repos acquis, hors d'vne terre douce,
Hors du sein de Didon, pour encores ramer
Les bouillons escumeus des gouffres de la mer,
Pour voir mille hideurs, tant que cent Hippolytes
En feroient mis encor par morceaux en leurs fuites.
Mais soit que ceste terre, où ie conduy les miens,
Semble estre seul manoir des plaisirs & des biens :
Soit que l'onde irritee, & mes voiles trop pleines
Repoussent mes vaisseaux aux terres plus loingtaines :
Soit encor que Clothon renoué par trois fois
Le filet de ma vie, ainsi qu'au vieil Gregeois :
Soit qu'apres mon trespas ma mere me rauisse,
Ou qu'aux loix de Minos ma pauvre ombre flechisse,
Iamais ne m'adiendra, tant que dans moy i'auray
Memoire de moymesme, & tant que ie seray
Enee, ou bien d'Ence vne image bleemie,
De nier que Didon & de Roine, & d'amie
N'ait passé le merite, & iamais ne fera
Que ton nom, qui sans fin de moy se redira,
Ne m'arrache les pleurs, pour certain tesmoignage
Que maugré moy le Ciel m'arrache de Carthage.
Mais quant à ce depart dont ie suis accusé,
Ie te respous en bref : Ie n'ay iamais vsé
De feintise, ou de ruse en rien dissimulee,
A fin que l'entreprise à tes yeux fust celee.
L'amour ne se peut feindre : & mon cœur, dont tesmoins
Sont les Dieux, me forçoit au congé pour le moins.
Celuy n'est pas mechant qui point ne recompense :
Mais mechant est celuy qui aux bienfaits ne pense.
Ie n'ay iamais aussi pretendu dedans moy,*

Que les torches d'Hymen me ioignissent à toy.
 Si tu nommes l'amour entre nous deux passée,
 Mariage arrêté, c'est contre ma pensée.
 Souvent le faux nous plaist, soit que nous desirions
 Que la chose soit vraye, ou soit que nous couvriions
 Sous vn honneste mot³³, & la honte, & la crainte :
 Mais dedans nous le temps ne doit pas d'une feinte
 Faire vne verité : la persuasion
 Gesne, esclave, en l'amour, la prompte affection.
 Ce n'estoit, ce n'estoit dedans ta court royale,
 Où les Troyens cherchoient l'alliance fatale :
 Si les arrests du Ciel vouloient qu'à mon plaisir
 Je filasse ma vie, & me laissoient choisir
 Telle qu'il me plairoit au moins vne demeure
 Qui gardast que du tout le nom Troyen ne meure :
 Si ie tenois moymesme à mon souci le frain,
 Je ne choisirois pas ce riuage lointain :
 Je bastirois encor sur les restes de Troye,
 Phabiterois encor ce que les Dieux en proye
 Donnerent à Vulcan, & de nom & de biens
 Je tascherois vanger les ruines des miens :
 Les temples, les maisons, & les palais superbes
 De Priam & des siens, se vangeroyent des herbes
 Qui les courent desia : nos fleuves qui tant d'os
 Heurtent dedans leur fons, s'enfleroient de mon los :
 Moymesme d'un tel art que Phebus & Neptune,
 De Pergames nouveaux s'enclorrois ma fortune.
 Le país nous oblige : & sans fin nous devons
 Aux parens, au país tout ce que nous pouuons.
 Et qu'eussé-je plus fait pour moy ne pour ma terre,
 Qu'en me vengeant venger son nom de telle guerre ?
 Mais les oracles sains d'Apollon Cynthien,
 Et les sorts de Lycie, & le Saturnien,
 Qui d'un destin de fer nostre fortune lie,
 Me commande de suiure vne seule Italie.
 En ce lieu mon amour, en ce lieu mon país,
 Là les Troyens vainqueurs ne se verront haïs
 Des Dieux, comme deuant : là la sainte alliance

Sortira des combats : là l'heureuse vaillance
 De neueus en neueus iusqu'à mil ans & mil
 Afferuiront sous foy tout ce pais fertile :
 Et le monde au pais. Si toy Phenicienne
 Tu te plais d'habiter ta ville Lybienne,
 Quelle enuie te prend, si ce peuple Troyen
 S'en va chercher son siege au port Aufonien ?
 N'as tu pas bien cherché ceste terre en ta fuite :
 Et pourquoy, comme à toy, ne nous est-il licite
 De chercher vn Royaume estrangier, quand les Dieux
 Presque bon gré, maugré, nous chassent en tels lieux ?

Anne.

Que la malice peut ingenieux nous rendre,
 Quand elle veut son tort contre le droit deffendre :
 Plus le vainqueur Thebain sur l'Hydre s'efforçoit,
 Et plus de ses efforts l'Hydre se renforçoit :
 Si nostre conscience enuers nous ne surmonte,
 Iamais par la raison la malice on ne doute :
 Voudroit-on engluer le Griffon rauisseur,
 L'Aigle, ou le Gerfaut ? l'homme mechant est seur³⁴
 Qu'il n'est né que pour prendre, hélas ! mais quelle proye ?
 Que ne prens tu, Troyen, sur ceux qui ont pris Troye ?

Enee.

Quant à la foy que tant on reproche : iamais
 T'ay-je donné la foy, que ce lieu desormais
 Emmurant ma fortune, ainsi que tu t'emmures,
 Finiroit des Troyens les longues auantures ?
 Lors que tu me faisois les troubles raconter
 De ceste nuit, qui peut par vn dol emporter
 La ville, à qui dix ans, à qui des grands Dieux l'ire,
 A qui l'effort des Grecs n'auoit encor sceu nuire :
 Te dy-je pas qu'auant que les Dieux eussent mis
 Telle fin au trauail des vainqueurs ennemis,
 Souuentesfois Cassandre en changeant de visage,

*Toute pleine d'un Dieu, qui mesloit son langage
De mots entrerompus, & dont les saints efforts
La faisoient forcener pour les pousser dehors,
Nous auoit dit, qu'après la Troyenne ruine,
Après les longs travaux soufferts en la marine,
Je viendrois replanter nostre regne, & mon los,
En la terre qui tient Saturne encore enclos?
Te dy-ie pas qu'ainsi les effroyans oracles,
Les songes, les boyaus, & les soudains miracles
Des cheveux de mon fils, mesmement le discours
Que le bon Helenus me fit sus tous mes iours,
Voire iusqu'à la voix de la salle Harpye,
Appelloient à ce but ma travaillante vie?
As tu donc oublié, que quand nous abordasmes
Et qu'humbles deuant toy long temps nous harangasmes
De ce qui nous menoit, & quel estrange sort
Nous auoit fait alors ancrer dedans ton port,
Nous dismes dessus tout, que desia sept années
Nous auoient veu cherchans la fin des destinees,
Qui l'heureuse Italie à ma race donnoient,
Et qui là les labeurs des Phrygiens bornoient?
Tu ne peux ignorer que toute humaine attente
Ne soit tousiours au lieu, qui tout seul la contente :
Et que ie n'eusse sceu, voyant deuant mes yeux
Sans fin, sans fin, ce but où me tiroient les Dieux,
Par un nouveau serment autre promesse faire
Que j'eusse veu du tout à mon esprit contraire.
Car qui est celuy-là, qui sçachant vrayement
Qu'il faultera la foy de son traistre serment,
Aura plustost en foy de refuser la crainte,
Que l'eternel remors d'auoir sa foy contrainte
Outre son esperance? Il ne faut donc penser
Que j'aye iamais sceu la promesse auancer,
Qui pourroit (ie suis tel) si telle elle estoit faite,
Bon gré maugré les Dieux empescher ma retraite.
Je ne dy pas qu'en tout inculpable ie sois :
Un seul deffaut me mord, c'est que ie ne deuois
Arrestant si long temps dans ceste estrange terre,*

Te laisser lentement prendre au laqs qui te serre :
Mais prens t'en à l'Amour, l'Amour t'a peu lier :
Et l'Amour m'a peu faire en ta terre oublier.
Amour, non à son faict, mais à son feu regarde :
Et le danger le prend quand moins il y prend garde.
Si tel amour tu sens, ie le sens tel aussi,
Qu'encores volontiers ie m'oublirois ici :
Tefmoins me sont nos Dieux, que iamais les nuicts sombres
Ne nous cachent le ciel de leurs espesses ombres
Que de mon pere Anchise en surfaut ie ne voye
L'image blemissante, & qu'elle ne m'effroye,
Souuent m'effroye aussi Ascaigne, dont le chef
Je voy comme dans Troye embraser de rechef.
Tout cela nonobstant n'a point eu tant de force
Qu'a eu ce iour le Dieu, qui au depart me force.
Je iure par ton chef, & par le mien aussi,
Que manifestement j'ay veu de ces yeux-ci
Mercuré des grands Dieux le messager fidelle,
Entrant dans la cité, m'apporter la nouvelle,
Enuoyé du grand Dieu, qui fait sous soy mouuoir
Et la terre & le ciel, pour me tancer d'auoir
Seiourné dans Carthage, oublieux de l'iniure
Que ie fais à Ascaigne, & à sa geniture.

Or cesse cesse donc de tes plaintes vsfer,
Et mesme en t'embrasant tascher de m'embraser.
La plainte sert autant aux peines douloureuses,
Que l'huile dans vn feu : les rages amoureuses
S'apprehendent au vif lors que nous nous plaignons,
Et les desespoirs sont des regrets compagnons.
Ce n'est pas de mon gré que ie suy l'Italie :
Mais la loy des grands Dieux les loix humaines lie.
Ne me remets donc rien en vain deuant les yeux,
Je m'arreste à l'arrest de mes parens les Dieux.

Didon.

Les Dieux ne furent oncq tes parens, ny ta mere
Ne fut oncq celle là, que le tiers Ciel tempere,

Le plus benin des Cieux : ny oncq (traistre menteur)
Le grand Dardan ne fut de ton lignage auteur.
Le dur mont de Caucaſe, horrible de froidures,
(O cruel) t'engendra de ſes veines plus dures :
Des Tigreſſes, ie croy, tu as ſucé le laiç,
Ou pluſtoſt d'Aleçon le noir venin infeç,
Qui tellement autour de ton cœur a pris place,
Que rien que de cruel & mechant il ne braſſe.
N'allegue plus le Ciel guide de ton eſpoir,
Car ie croy que le Ciel a honte de te voir :
Sans tels hommes que toy le Ciel n'auroit point d'ire,
Iupiter n'auroit point de ſes tonneaux le pire.
Voyez ſi ſeulement mes pleurs, ma voix, mon dueil,
Ont peu la moindre larme arracher de ſon œil?
Voyez ſ'il a ſa face ou ſa parole eſmeuë?
Voyez ſi ſeulement il a flechi ſa veuë?
Voyez ſ'il a pitié de ceſte pauvre amante,
Qu'à grand tort vn amour enraciné tourmente,
Plus qu'on ne voit Sifyphe aux enfers tourmenté,
Sans relache contraint de ſon fardeau porté?
Voire plus que celui qui ſans ceſſe ſe rouë,
Emportant de ſon pois & ſoymeſme & ſa rouë?
Car touſjours aux enfers vn tourment eſt égal :
Mais plus ie vais auant, & plus grand eſt mon mal.
Toutesfois ce cruel n'en a non plus d'atteinte,
Que ſi mon vray tourment n'eſtoit rien qu'une feinte.
Qu'on ne me parle plus des Scythes, ny des Rois,
Qui ont tiranniſé Mycenes ſous leurs loix :
Qu'on ne me parle plus des cruautéz Thebaines,
Lors que des bas enfers les rages inhumaines,
Semans vn feu bourreau des loix, & d'amitié,
Se faiſoient elles meſme, en leur rage, pitié.
Qu'on ne m'eſtonne plus de tout cela que l'ire
Des hommes peut braſſer : tu peux, tu peux ſuffire
A monſtrer qu'un ſeul homme a d'inhumanité
Plus que cent Tigres n'ont en ſoy de cruauté.
Car en tout ce qu'on peut raconter des Furies,
Qui ſembloient ſe iouër & du ſang & des vies,

La cruauté naissoit de quelque déplaisir,
 Et ta cruauté naist de t'auoir fait plaisir :
 Voire vn plaisir, hélas ! dont la moindre memoire
 Dessus vn cœur de marbre auroit bien la victoire.
 O Iunon, grand Iunon, tutrice de ces lieux,
 O toymefine grand Roy des hommes & des Dieux,
 Desquels la maiesté traistrement blasphemee,
 Affeura faulusement ma pauvre renommee :
 Qu'est-ce, qu'est-ce qui peut or' me persuader,
 Que d'enhaut vous puissiez sus nous deux regarder
 D'vn visage equitable ? Ha grans Dieux, que nous sommes
 Vous & moy bien trahis ! la foy, la foy des hommes
 N'est seure nulle part : las ! comment, fugitif,
 Tourmenté par sept ans de mer en mer, chetif,
 Tant qu'il sembloit qu'au port la vague fauorable
 L'eust ietté par despit, souffreteux, miserable,
 Je l'ay, ie l'ay receu, non en mon amitié
 Seulement, mais (hélas ! trop folle) en la moitié
 De mon royaume aussi : l'ay ses compagnons mesme
 Ramené de la mort : ha vne couleur blesme²⁵
 Me prend par tout le corps, & presque les fureurs
 Me iettent hors de moy, apres tant de faueurs.
 Maintenant, maintenant il vous a les augures
 D'Apollon, il vous a les belles auantures
 De Lycie, il allegue & me paye en la fin
 D'vn messager des Dieux qui haste son destin.
 C'est bien dit, c'est bien dit, les Dieux n'ont autre affaire :
 Ce seul souci les peut de leur repos distraire :
 Je croirois que les Dieux affranchis du souci,
 Se vinssent empescher d'vn tel que cestuy-ci.
 Va ie ne te tiens point : va, va ie ne replique
 A ton propos, pipeur, fuy ta terre Italique :
 L'espere bien en fin (si les bons Dieux aumoins
 Me peuuent estre ensemble & vengeurs & tesmoins)
 Qu'avec mille sanglots tu verras le supplice,
 Que le iuste destin garde à ton iniustice.
 Affez tost vn malheur se fait à nous sentir :
 Mais las ! tousiours trop tard se sent vn repentir.

*Quelque isle plus barbare, où les flots equitables
 Te porteront en proye aux Tigres tes semblables,
 Le ventre des poissons, ou quelque dur rocher
 Contre lequel les flots te viendront attacher,
 Ou le fons de ta nef, apres qu'un trait de foudre
 Aura ton mas, ta voile, & ton chef mis en poudre,
 Sera ta sepulture, & mesmes en mourant,
 Mon nom entre tes dents on t'orra murmurant :
 Nommant Didon, Didon, & lors tousiours presente
 D'un brandon infernal, d'une tenaille ardente,
 Comme si de Megere on m'auoit fait la sœur,
 P'engraueray ton tort dans ton pariure cœur.
 Car quand tu m'auras fait croistre des morts le nombre,
 Par tout deuant tes yeux se roidira mon ombre.
 Tu me tourmentes : mais en l'effroyable trouble
 Où sans fin tu seras, tu me rendras au double
 Le loyer de mes maux : la peine est bien plus grande
 Qui voit sans fin son fait : telle ie la demande :
 Et si les Dieux du ciel ne m'en faisoient raison,
 P'esnouurois i'esnouurois l'infernale maison.
 Mon dueil n'a point de fin : vne mort inhumaine
 Peut vaincre mon amour, non pas vaincre ma haine.
 Ie le sen, ie le voy, ouy grands Dieux ! ie le voy :
 Le mal est le degré du mal : soustenez-moy,
 Entron, ie ché, ie ché, entron.*

Enee.

*O saints Augures,
 Interpretes des Dieux, qui des choses futures,
 Des presentes aussi, donnez aux bas mortels
 Les soudains iugemens, paroissez ores tels,
 Que Didon puisse auoir par vous la cognoissance,
 Et du vouloir des Dieux, & de mon innocence.
 Mais quelle horreur l'esprend ? comment, ô cher support
 Des peuples affligez (il faut iusqu'à la mort
 Que ie confesse ainsi) comment, ô chere Dame,
 Comment donc souffrez vous de ceste gentile ame
 Euanouir la force ? O Iupiter, quel œil !*

Qui eust pensé l'Amour pere d'un si grand ducil ?
 Quelle torche ay-ie veuë en ses yeux qui me fuyent ?
 Comment avec mes yeux mes paroles l'ennuyent ?
 En quelle pasmoison la conduit-on dedans ?
 Comment son estomach de gros sanglots ardens
 Bondit contre le Ciel, & tout despit s'efforce
 De mettre hors son feu qui prend nouvelle force
 Du vent qu'elle luy donne ? & comme peu à peu
 Les soufflets se renflans embrasent un grand feu ?
 Maint soupir bouillonnant qui son brasier allume,
 Fait qu'avec son humeur son ame se consume.
 Quels propos furieux m'a elle degorgez ?
 Le courroux fait la langue : & les plus outragez
 Sont ceux, qui bien souvent poussent de leurs poitrines
 Des choses, que l'ardeur fait sembler aux diuines.
 Pen suis encor confus : vne pitié me mord :
 Un frisson me saisit : Mais rien, sinon la mort,
 Ne peut rendre celuy des encombres deliure,
 Qui veut le vueil des Dieux entre les hommes suiure :
 Et semble que le Ciel ne permette iamais
 La vraye pieté s'assembler à la paix.
 O Amour, ô Mercure, ô Didon, ô Ascaigne,
 O heureuse Carthage, ô fatale campagne
 Où Iupiter m'appelle, ô regrets douloureux,
 O bien heureux depart, ô depart malheureux !

Le Chœur.

Quel heur en ton depart ?

Enee.

L'heur, que les miens attendent.

Le Chœur.

Les Dieux nous ont fait tiens

Enee.

Les Dieux aux miens me rendent.

Le Chœur.

La seule impiété te chasse de ces lieux.

Enee.

La pitié destine autre siège à mes Dieux.

Le Chœur.

Quiconques rompt la foy encourt des grans Dieux l'ire.

Enee.

De la foy des amans les Dieux ne font que rire.

Le Chœur.

La pitié ne peut mettre la pitié bas.

Enee.

La pitié m'affaut bien, vaincre ne me peult pas.

Le Chœur.

Par la seule pitié les durs destins s'esmeuent.

Enee.

Ce ne font pas destins si flechir ils se peuvent.

Le Chœur.

Vn regne acquis vaut mieux que l'espoir d'estre Roy.

Enee.

Non cestuy, mais vn autre est destiné pour moy.

Le Chœur.

Quel país se rendra sçachant ta deceuance?

Enee.

J'ay non pas au país, ains au Ciel ma fiance.

Le Chœur.

Que la Religion est souuent vn grand fart !

Enee.

La Religion fert sans art & avec art.

Le Chœur.

Sans la Religion viuroit vne Iphigene.

Enee.

Sans elle aussi viuroit & Troye & Polyxene.

Le Chœur.

Ton pauvre Astianax sentit bien son effort.

Enee.

Les Grecs ne sont point feurs chez eux que par sa mort.

Le Chœur.

A Diane elle fait des hommes sacrifice.

Enee.

Diane par le sang humain nous est propice.

Le Chœur.

Que d'autres meurdres, las ! elle a mis en ce rang.

Enee.

Le Ciel aussi requiert obéissance ou sang.

Le Chœur.

Tu feras que Didon en augmente la bande.

Enee.

*Ha Dieux, ha Dieux, tay toy, vn remors me commande,
 Bien qu'il soit sans effet, de rompre ce propos :
 Jamais homme n'aima sans hair son repos.*

LE CHŒVR.

*Quelle orde peste recelee,
 D'une feinte dissimulee,
 Seul masque de nos trahisons,
 Qui deffous vn serain visage
 Couue dans le traistre courage
 Mille renaissantes poisons^{3e},
 Et tant de mal aux autres donne,
 Qu'en fin son maistre elle empoisonne ?
 Tel souuent nourrit vne haine,
 Qui emmielle sa langue pleine
 De toute ardente affection :
 Tel bien souuent les Dieux mesprise,*

Qui pour bastir son entreprise
 Ne bruit que de Religion :
 L'un ainsi les esprits amorce,
 L'autre ainsi peu à peu prend force :
 Tandis & l'une & l'autre feinte
 Donne mainte mortelle atteinte :
 Car l'esprit qui se pense aimé
 Se prend & se plait en sa flame
 Tant qu'il sente le corps & l'ame,
 Le bien & l'honneur consommé.
 En son repas l'oiseau s'engluë :
 D'un apast le poisson se tuë :
 Et l'autre qui du tout se fie
 Des biens, de l'honneur, de la vie,
 Sus celuy qui pense estre saint,
 Voit en fin l'ame ambitieuse,
 Vne ame en fin seditieuse,
 Qui tout vif iusqu'au vif l'atteint :
 Le vipere meurt, pour fallaire
 De trop à sa vipere plaire.
 Alors tant plus de force on use,
 Quand on voit la traistresse ruse,
 Et souuent plus on se fait tort :
 Vn mal vient plus soudain abbatre
 Ceux, qu'on voit le plus se debatre³⁷ :
 Comme vn sanglier qui tant plus fort
 Pouffe, escume, gronde, & enrage,
 S'enferme tousiours d'auantage.
 De qui ne seroit descouuerte,
 Ceste ame en toute feinte experte,
 Dont ce Troyen nous abusoit,
 Alors que d'un amour extreme,
 Alors que de ses grans Dieux mesme
 La pauvre Didon amusoit ?
 Autour du miel pique l'abeille,
 Et l'aspic dans les fleurs sommeille.
 Ce pendant, ô sort improspere,
 O Amour traistre, avec ton frere

*La pauvre Roïne se paissant,
 De ceste feinte variable
 Reçoit par vn feu veritable
 Vn trespas cent fois renaissant.
 Ainsi donc les colombes meurent :
 Ainsi les noirs corbeaux demeurent.
 Les yeux sanglans, la face morte,
 Le poil meflé, le cœur transi,
 Efforce sa force peu forte,
 Et sus son liçt petille ainsi,
 Qu'Hercule arrachant sa chemise,
 Qui ia iusqu'à l'os s'estoit prise.
 Mais comment se pourroit-il faire,
 Que le Ciel vn iour n'enuoyast
 De ces trahisons le fallaire,
 Qui son maistre en la fin payast ?
 Ainsi la vipere tortue
 Nourrit en soy ce qui la tue.*

ACTE III.

DIDON, ANNE, ENEE, ACHATE.

Didon.

*Foible, palle, sans cœur, sans raison, sans haleïne,
 Anne mon cher support, maugré moy ie me traine
 De rechef çà & là, mal apprise à souffrir
 Vn repos qui me vient l'impatience offrir :
 Tant que quand tu verras sus la prochaine riue,
 La mer qui se tenoit dedans ses bords captiue,
 Lors qu'un Aquilon vient dessus ses flancs donner,
 Bruire, bondir, courir, iusqu'au ciel bouillonner,
 Et sans aucun arrest pousser iusqu'aux campagnes,
 De ses flots depitez les suiuanes montagnes,*

*Tu verras, tu verras l'estat où vn trompeur
A fait estre le corps & l'ame de ta sœur.
Et bien que ie ne semble estre tant effreneé,
Que quand ie rembarray de mes propos Enee,
Plus j'ay perdu dans moy de despit rigoureux,
Et plus j'ay regaigné de tourmens amoureux.
Alors que contre nous la fortune s'efforce,
Du décroist d'un grand mal l'autre mal se renforce :
Tant que ie croy les Dieux contre mon chefiurer
De plus en plus me faire en mes iours endurer.
Mais, las ! si ie desplais au Ciel, & si l'enuie
D'une Aleçon mutine en veut tant à ma vie,
Que ne vient on changer à ma mort ma langueur ?
Si de mon heur l'amour ne veut qu'estre vainqueur,
Si Venus quelquefois par Iunon outragée,
Ne veut que par ma mort estre d'elle vangée,
Que ne m'ont ils permis en ceste pasmoison,
D'où ie reuien, d'entrer en la noire maison ?
I'eusse appaisé d'un coup par l'extreme allegeance
Mon tourment, leur dedain, leur enuie & vengeance.
Avec mon sang se fust mon brasier refroidi,
Avec mes sens se fust mon trauail engourdi.
O malheureuse ardeur, qui reuiens en mes veines !
O malheureux resueil, qui me rends à mes peines !
Qu'heureusement i'estois oublieuse de moy !
Que malgré moy ie prens le iour que ie reuoy !
Ie sens, Anne ma sœur, ie sens, veu la racine
Que mon mal incurable a pris dans ma poitrine,
Que rien ne me sçauroit, non pas la mesme mort,
Fauorifer au mal qui redouble si fort :
Si le courroux ardent, & la haine irritée
Contre vn, duquel on a l'amorce trop goustée,
Pouuoit l'ardent effort de l'amour amortir,
Le courroux n'eust l'exil de l'amour fait sentir :
Veü qu'un tel creueccœur s'est aigri dans mon ame,
Que moindre que mon ire on eust pensé ma flame.
Mais le feu n'est iamais du feu l'allegement :
Et le despit du mal nous cause vn tiers tourment.*

Ou bien si la douleur viuement engrauee
 Pouuoit faire mourir la personne aggrauee,
 Je mourrois sur le champ : veu qu'on ne peut parler
 D'une douleur qu'on peust à la mienne égaler.
 Mais tant plus que le vent combat contre la flame
 Pour la tuer soudain, & plus elle prend d'ame.
 C'est en vain, c'est en vain, guarir tu ne te peux
 (O Didon) ny mourir lors que mourir tu veux :
 Il faut que maugré toy, en ton mal tu te tiennes,
 Il faut que maugré toy aux larmes tu reuiennes.
 Rabaisse toy mon cœur, sans que plus ton courroux
 Puisse triompher d'un, qui triomphe de nous.
 Mais quoy? faut-il qu'ainsi mon bon cœur degenere?
 Faut-il que la vertu flechisse à la misere!
 Verra t'on sous le serf la Roine sousspirer?
 Veux-ie encor de ce poinct mon honneur empirer?
 Faut-il qu'enuers vne ame outre mesure ingrante
 Je face de rechef la priere aduocate?
 Je ne puis, ie ne puis.

Anne.

Arreste, ó chere sœur,
 O sœur qui de ta voix me peux tirer le pleur,
 Et le cœur tout ensemble, arreste la carriere,
 Serrant plus fort la bride à ta douleur trop fiere :
 De peur qu'auant le temps tu ne perdes ainsi,
 Toy, ta sœur, ta douleur, & ton Ence aussi.
 L'esperoir sert de remede : en esperant, les Cieux
 Te feront la raison : ou l'esperoir gracieux,
 Quand mesme tu perdrais la chose pretendue,
 T'aura tousiours plus saine avec le temps rendue.
 On doit tout esprouuer, lors que nous cognoissons
 En nos extremes maux que rien nous ne laissons,
 Qui nous puisse apporter l'heureuse deliurance.
 Nous forçons nos ennuis aux loix de la constance,
 Mais la douleur ne peut son relache trouuer,
 Quand on sçait qu'on endure à faute d'esprouuer
 Tout ce qui peut seruir : car ce qui plus nous ostc

*Le moyen de guarir, c'est d'y voir nostre faute.
 Du premier coup le bœuf au ioug ne s'apprend pas :
 Le fier poulain ne reigle au premier coup ses pas :
 Mais ores on les flate, ores on éguillonne,
 Tant que l'un au colier, l'autre au frein se façonne.
 Crois tu pas que si Phedre eust tafché plusieurs fois
 D'embrafer Hippolyte, & de pleurs & de voix,
 Conduisant fagement son embusche dressée,
 Qu'ils se fussent sauuez tous deux de mort forcée?
 Achille courroucé, si tost ne reuint pas
 Pour les presens d'Atride, aux Phrygiens combats.
 Et que sçais tu si c'est vne feinte rusée
 Dont ce Troyen te veut rendre plus embrasée?
 Car comment cognoist-on vn Pin estre constant,
 Sinon qu'en vain le Nord va ce Pin combatant?
 Mais souuent estonnez du premier choc qu'on donne,
 Nous laissons le butin que le hasard nous donne.
 Il faut suiure, il faut suiure.*

Didon.

Helas ! las, quelle feinte ?

*Ce cruel ne m'a veu iamais que trop atteinte :
 Il ne feint point la fuite à fin de m'embrafer,
 Mais il feint vn oracle à fin de m'abuser.
 Toutesfois puis qu'il faut à mon malheur complaire,
 Puis que ie voy ma vie en la main aduersaire,
 Puis que mon destin semble auoir remis ce iour
 Tout mon bien dessus l'arc ou de mort ou d'amour,
 Anne mon seul espoir, Anne qui mieux apprise,
 Peux tirer des enfers ta pauvre sœur Elise,
 Fay, fay moy, pour tout bien, le vaincre en vn seul poinç,
 Dont le plus ennemi ne m'esconduiroit point.
 Tu vois desia les naus d'oliuiers couronnees,
 Tu vois qu'un vain espoir des faulses destinees,
 Pouffe, & presse au labour ces fuitifs estrangers,
 Comme vn noir escadron de fournis mesnagers :
 Tu vois que mon Enee, entalenté de faire*

Que du bien que j'ay fait mon mal soit le salaire,
 Prefide sus la trope, encores moins esmeu
 Des vents, que de mes pleurs qui mouuoir ne l'ont peu,
 Constant en son propos, autant qu'en l'alliance
 Qu'il a fait avec nous il monstre d'inconstance :
 S'il est ainsi, ma sœur, que ton conseil premier
 M'a fait mettre ma vie en la main du meurtrier :
 S'il est ainsi qu'encor ta pauvre sœur tu aimes,
 Qui t'aime toujours plus qu'elle n'aime soy-mesmes :
 S'il est ainsi qu'Enee entre tous t'honorast,
 Et en tous ses secrets vers toy se retirast :
 S'il est ainsi que seule entre tous tu cogneuesses
 Les adresses vers l'homme, & que les temps tu sceuesses,
 Va ma sœur & luy dy, dy luy, ma sœur, qu'he las
 Miserable Didon, de ceux ie ne suis pas
 Qui pour les fils d'Atree en Aulide iurerent
 La ruine Troyenne, & leur force y menerent :
 Je n'ay hors du tombeau la cendre bien aimée
 De son bon pere Anchise, au gré du vent semée :
 Je ne luy ay pas fait, pour tascher de vanger
 Iunon contre Venus, son Ascaigne manger :
 Pourquoi veut-il bouscher l'oreille à ma parole ?
 Où court-il ? est-ce ainsi qu'une amante on console ?
 S'il se repent si tost de promettre à Didon
 Le reste de ses iours, aumoins vn dernier don,
 Vn dernier don aumoins à moy lasse, s'ottroye,
 Moy pauvre amante, hélas ! que sa rigueur foudroye,
 C'est qu'il vueille le temps attendre seulement,
 Qu'il pourra dans la mer s'embarquer seurement :
 Qu'il attende le temps, qu'avecque ma fortune
 Nous voyons appaiser & les vens & Neptune.

Adieu Hymen, adieu mariage ancien,
 Puis qu'Enee en trahit le mal-noué lien :
 Je ne luy requiers plus, que pour sa simple hostesse,
 Albe, Romme, Italie, & tout le monde il laisse :
 Qu'il s'en voise bastir toutes telles citez,
 Dont il a (ie le croy) les beaux noms inuentez :
 Je ne veux plus en rien me rendre à luy contraire,

Tant pour mollir son cœur il me plaist de luy plaire :
 Rien plus ie ne requiers, fors qu'un temps qui est vain,
 Pour espace & repos de mon tourment certain :
 Je ne requiers sinon que ce dernier relache,
 A fin que ma fortune enuieuse, qui tache
 Me faire vaincre à moy, m'apprenne à me douloir,
 Non d'une douleur faire un hideux desespoir.

La (chere Sœur) la donc, prens peine, ie te prie,
 De mes pleurs, de mes cris, de mes feux, de ma vie :
 Feins en toy d'estre moy, & vien gesner tes sens
 Pour vne heure du mal qui me poind si long temps :
 Tu n'auras, si tu sens tant soit peu mes alarmes,
 Pour ce marbre amolir, que trop, que trop de larmes :
 Plus pitoyablement encor ie t'instruïrois,
 Si tous pleurs n'empeschoyent l'accent piteux des voix.
 O Amour, traïstre Amour, ô Amour!

Anne.

Le dueil ferre

Et mes pleurs, & ma voix, lors que ta voix m'enferre
 Jusqu'au plus creus de l'ame: ha, faux Amour, ie sens
 Que ta fiere rigueur n'en veut qu'aux innocens.
 Pourtant, pourtant Amour, si toymesme & ton frere
 N'estes fils d'un Pluton, conceus d'une Megere,
 Si tous deux ne portez autour d'un cœur mutin,
 L'inexpugnable fort d'un roc diamantin :
 Si l'Enfer ne vous preste à la dolente terre,
 Pour reuenger ses fils accablez du tonnerre
 Par mille impietez : si encor de vous deux
 Le Ciel n'a plus d'effroy, qu'ensemble de tous eux,
 Je croy que la pitié de mon humble haraugue,
 La pitié de mes pleurs, faisant tort à ma langue,
 Fera, que comme nous tu l'atteignes au vif.
 L'humble douceur commande au cheual plus retif,
 Non le rude esperon. Mais fois, fois nous propice.
 Venus, mere d'Enee : ainsi pour sacrifice
 Du feu des aubespins, soit ton autel orné,

*D'un myrte & d'un rofier vermeil encourtiné,
Le Cygne & le Pigeon en ton offrande tombe,
Et tousiours en honneur soit d'Anchise la tombe.*

Didon.

*Nostre ame, quand l'horreur des filles de la nuit
De propos en propos, de pas en pas la suit,
Or' de brandons ardents, or' d'ardentes tenailles,
Et or' de noirs serpens deuorant nos entrailles,
Combien qu'enuers le Ciel inculpable elle soit,
Tousiours enuers soy mesme vne coulpe conçoit,
Se condamnant sans fin des choses qui suruiennent,
Croyant que pour cela les rages la retiennent.
Encor qu'enuers le Ciel ie n'aye commis rien
Qui le face auiourd'hui me priuer de tout bien,
Si est-ce qu'en oyant mes parolles dernieres,
Par qui ma sœur dressoit à Venus ses prieres,
A fin que l'obstiné se ployast à mon gré,
(Cet obstiné que j'ay sans fin au cœur ancré)
Ie me suis condamnée, en iugeant que la faute
De n'auoir tout ce iour à la maiesté haute
De Venus Cyprienne offert mes humbles vœux,
A refroidi son fils & rembrasé mes feux.*

*Il faut donc que dressant vers les cieux la lumiere,
Ie t'appaise, ô Deesse, ô grand' Deesse, mere
De tout estre viuant³⁸, qui as tousiours esté
Des hommes & des Dieux la seule volupté :
Alme Venus qui tiens sous la grand' sphère blonde
Des signes porte-iour, le plus beau ciel du monde :
Où les Amours archiers, les follastrés desirs,
Les Charites, les ieux, les assurez plaisirs,
Où de tous animaux, les moules, la figure,
Que Dieu par toy, sa fille, ottroye à la Nature,
D'un accord mesuré se roulent plaisamment,
Inspirant mainte vie en leur saint mouuement.
Toy, le but de Nature, à qui ne scauroit plaire
De defaire aucun œuure, ains tousiours de refaire,*

Et qui dessus la Mort gaignes sans fin le pris,
 Luy faisant rendre autant qu'elle en a tousiours pris :
 A fin que depeuplant & repeuplant la salle
 De Pluton, l'entretien de ce monde s'egalle :
 Toy qui fais les oiseaux se plaire dedans l'air,
 Les bestes en la terre, & les poissons en mer :
 Toy par qui nous voyons les maisons, & les villes,
 Les loix, les amitez, les polices ciuilles :
 Toy qui fais differer tout estre terrien,
 Selon le plus & moins que tu leur fais de bien,
 Seul bien vniuersel, où les hommes aspirent,
 Soit que bien, soit que mal, aueuglés ils desirent :
 Toy qui meslas ta force avec le Ciel, & fis
 Sortir mon grand vainqueur, ton indomtable fils,
 Qui, combien qu'on en face vn autre, dont la dextre
 Le grand Chaos meslé remit en meilleure estre,
 Monstre de iour en iour (vainqueur mesme des Dieux)
 Combien peut dessus tout son arc victorieux :
 Toy de qui maintesfois mainte & mainte louange
 Je retins d'vn vieillard, que d'vn país estrange
 La Fortune m'auoit en Phenice amené,
 Pour polir mon esprit du sien endoctriné :
 Toy (dy-ie) las! qui vois les piteuses merueilles
 Qu'on exerce sur moy : & qui n'as tes oreilles
 (Au moins comme ie croy) closes à mon parler,
 Qui vois. qui vois mon corps d'heure en heure escouler,
 Sous la cruelle ardeur d'Amour, qui me martyre :
 Comme deuant le feu on voit fondre vne cire :
 Comme l'ardent metal par rougissans ruisseaux
 On voit couler en bas des eschauffez fourneaux :
 Ou comme on voit couler la neige des montagnes,
 Et les ruisseaux glacez au trauers des campagnes :
 Puis que ie n'ay iamais refusé de ployer
 Sous les loix qu'il t'a pleu de ton Ciel m'enuoyer,
 Puis que ie n'ay sacré vne ingrante Ieunesse
 Au trauail inutile de ta sœur chasseresse :
 Si, humble, j'ay perdu pour vn hommage sainct,
 A ton Autel sacré mon chaste demy-ceint :

*Si au son de ton nom j'ay receu ton Enee :
Si ie me suis, hélas! toute à son gré donnée,
Ployant deffous ton ioug : si pour l'amour de toy
J'ay mieulx fait aux Troyens qu'à ceux qui sont à moy,
Tourne en ce lieu ta veuë, & la misericorde
De toy, de la fortune, & de tes fils accorde,
Pour iustement changer mon trauail au repos.*

*Voy, Venus, le venin qui tient à tous mes os :
Voy tantost vn brasier, & tantost vne glace,
Qui soudain me r'enflamme, & soudain me r'englace :
Voy mon ame offusquee en tous autres obiets,
Fors qu'en ton fils, qui rend tous mes sens ses suiets :
Voy sortir de mes yeux, & les larmes coulantes,
Et les brillans esclairs de mes flammes bruflantes :
Voy Didon sans humeur, voy Didon se iettant
A genoux deuant toy, voy Didon sanglotant.
Prends pitié, prends pitié, Deesse Idaliene,
Paphienne, Erycine, Vndeuse, Gnidienne,
Prends, prends donque pitié, & ne permets iamais
Que d'un tort detestable on paye mes bienfaits.*

*Si tu crois que ie t'aye autrefois fait offense,
D'auoir fait à Iunon plus qu'à toy reuerence,
Amoli toy de pleurs, appaise toy de vœus :
Ie iure tes yeux noirs, ie iuré tes cheueus,
Qu'en receuant ce iour par toy ce benefice,
Ie payeray l'vsure à ton saint sacrifice.
Ie requiers peu, mais las! toutes telles fureurs
Pour bien peu de relais perdent beaucoup de pleurs.*

Enee.

*Les ennuis dereiglez, les maux insupportables,
Qu'on voit sur vn esprit se rendre infatiables,
La raison qui nous peut deffous ses loix forcer,
Et la pitié qui peut nos raisons effacer,
Les mots entrerompus par les larmes meslees,
Et les souspirs tesmoins des ames desolees,
Ne peuuent rien sinon qu'en vain nous esmouuoir,*

Lors qu'en vn fait les Dieux nous ostent le pouuoir.
 Anne, si les ennuis & si l'angoisse extreme
 Me pouuoient arrester, l'angoisse de moy mesme,
 Sans que ton œil piteux tesmoignast tant de maux,
 Seroit la corde & l'ancre à retenir mes naus :
 Veux que nul ne sçauroit la peine assez comprendre,
 Que sans cesse en l'esprit mon amour me r'engendre.
 Mais les Dieux sont si forts, & du destin la loy
 Se rend si saintement inuiolable en moy,
 Que les pleurs de Didon, que les larmes piteuses,
 Qu'en mon piteux adieu mes larmes angoisseuses,
 Voire des Tyriens les pleurs ensemble vnis,
 Voire les pleurs des miens avec les autres mis,
 Bref, de tous les mortels & les pleurs & les plaintes,
 Ne pourroient pas des Dieux combattre les loix saintes.

Cessons donc de plorer, tant plus nous plorerons,
 Et plus nostre tourment dans nous nous grauerons.
 Le pleur qui peu à peu sus nostre face coule,
 Et iusqu'à l'estomach, sa ressource, se roule,
 Pour de rechef entrant & montant au cerueau
 Redescendre par l'œil, nous mange, comme l'eau
 Qui aux iours pluuiieux des goustieres degoute,
 Mange la dure pierre en tombant goutte à goutte.
 Cessons, cessons.

Anne.

Ence, ô Enee obstiné,
 Tu as bien ce propos contre toy ramené,
 Pour monstrer que ton cœur que haineux tu reserres
 Sans pouuir à pitié, est plus dur que les pierres.
 La pluye goutte à goutte vn marbre caueroit,
 Et quasi vn torrent de nos yeux ne sçauroit
 Mordre dessus ton cœur, plus selon que ie cuide
 Qu'vn cœur de Diomedé assommé par Alcide,
 Cœur qui souffroit du sang des hostes saccagez
 Voir abreuuer chez soy ses cheuaux enragez :
 Plus cruel qu'vn Procuste, & tous ceux dont la guerre
 De Thesee & d'Hercule a deliuré la terre.

Mais qui me fait ainsi ceux ci ramentevoir,
 Si ce n'est la fureur qu'on me fait concevoir?
 Est-il possible, hélas! qu'en l'ame feminine
 Vne fureur tant aspre & sans bride domine?
 Et qui pourroit (bons Dieux) se garder de fureur,
 Quand on voit qu'on ne peut rien faire par le pleur?
 N'ay-ie sceu donc rien faire? & n'ay-ie point l'adresse,
 De faire la pitié sur ta rigueur maistrresse?
 Se perd doncques en l'air tout ce dont j'ay ploré?
 Tout cela dont j'aurois l'aimant mesme attiré?
 Cela, pour qui les Dieux, que ton dol nous raconte,
 Seroyent, ie croy, meschans fils n'en tenoient point conte,
 Cela pour qui tout cœur humain ne craindroit pas
 Plustost qu'y resister, de souffrir cent trespas,
 Faut-il qu'ainsi ie perde? & faut-il que ie voye
 Que les Dieux iustement ont puni ceux de Troye?
 Me faut-il voir encor que ny moy ny Didon
 N'auons iamais pensé au vieil Laomedon?
 Si de tromper les Dieux cestuy-la print l'audace,
 Ha que nous falloit-il esperer de sa race?
 Que porté-ie à ma sœur, fors le venin dernier,
 Qui la va faire voir l'infernal Nautonnier?
 Puis-ie encor à ses yeux me monstrier en la forte,
 Moy qui ouure à ses maux & à sa mort la porte?
 Puis-ie, puis-ie me voir moymesme le corbeau
 De ma sœur, luy portant l'augure du tombeau?
 Hé que sçais-tu (Cruel!) qui donnes telle atteinte
 A ceux qui te font bien, si de ton fait enceinte
 Elle ne cache point maintenant dedans soy
 (O fardeau malheureux!) vne moitié de Roy?
 Veux-tu qu'auant que voir du monde la lumiere,
 Ton propre enfant se face vu cercueil de sa mere?
 Veux-tu pour rendre Ascaigne, & les siens triomphans,
 Faire estouffer ainsi l'autre de tes enfans?
 Las, si les meres sont en vostre endroit coupables,
 (Grands Dieux) qu'en peuuent mais les enfans miserables?
 Quant aux meres, ie croy, que tu es costumier
 (O le loyal espoux) d'en estre le meurdrier.

*Si lon demande où est la mere à ton Ascaigne,
 Elle est où tu veux mettre vne autre, que dedaigne
 Tellement ta fierté, qu'il semble que le Ciel
 Dedans ton lache esprit n'ait versé que du fiel :*
*Et qu'il se gage ainsi, que de tout temps tu rompes
 Avec la foy, la vie, à celles que tu trompes.
 Hé qui croira iamais qu'on puisse refuser
 Vn delay seulement? mais ie ne fais qu'yfer
 Et ma langue & mes yeux en mes vaines reproches.
 En vain tafchent les vents de combattre les roches.
 Voila l'heureux loyer: penfes, que pour vn tel,
 Ma sœur deuoit sentir d'amour le dard mortel :*
*Penfes, que ie deuois, miserable & deceuë
 Pour vn tel donner force à la flamme receuë.
 Ie deuois bien luy plaire au vouloir d'vn mechef :*
*Nous deuions bien orner de fucilles nostre chef,
 Pour faire aux Dieux, seigneurs des sacrez mariages,
 Pour vn tel que cestuy, les saints sacrez hommages :*
*Ie deuois bien luy faire vn Sichee oublier,
 Pour au lieu d'vn espoux à Pluton l'allier.
 Deuions nous mille honneurs, mille careffes rendre,
 A celuy qui filoit le cordeau pour nous pendre?
 Ha ie ne puis, alors qu'vn si dur souuenir
 Me reuient, ie ne puis mon ame retenir.
 Ie me fauls à moy-mesme, & sans l'ire enflamee
 Qui m'aigrift & soustient, on me verroit pasnee.
 Ie m'en vais, ie le laisse, ô rigueur incroyable!
 Que cest homme inconstant en nos malheurs est stable!*

Enee.

O quel tumulte, Achate.

Achate.

Amour fait la discorde.

Enee.

Vois tu point de remede?

Achate.

Avec la Reine accorde.

Enee.

Dois-je pour accorder discorder au destin ?

Achate.

Va donc : Celui fait bien qui fait à bonne fin.

Enee.

Pourquoy me gese donc ma conscience encore ?

Achate.

C'est l'Aigle qui le cœur sur Caucafe deuore.

Enee.

O grand Ciel, que voit-on au monde d'arresté ?

Achate.

Le Ciel a retiré toute tranquillité.

Enee.

Quel bonheur dunque reste au monde pour les hommes ?

Achate.

De n'estre pas long temps ce que chetifs nous sommes.

Enee.

Qu'attendons-nous pour fin & loyer des trauaux ?

Achate.

La mort est le loyer de nos biens & nos maux.

Enee.

Nul donques ne peut-il ici bas heureux estre ?

Achate.

Celuy que pour heureux les grands Dieux ont fait naistre.

Enee.

Je croy que le bon heur des humains ne leur plaist.

Achate.

Pour ce que leur honneur bien souuent nous desplait.

Enee.

*Je pense voir le iour que la colere ardente
De Iunon redoutee, enuoya la tourmente
Contre nos pauures naus, & qu'à voir vn tonnerre
Espouuenter la mer, & desplacer la terre,
Les esclairs redoubler, & des vens aduerfaires
Les gosiers s'aboyer, & resiffler contraires,
Les flots monter au ciel, il sembloit que les ondes
Taschassent de rauir aux abyfmes profondes,
Ceux qui s'estoyent sauuez de la Troyenne cendre :
Quand vn feu nous pardonne vne eau nous vient attendre.
Durant l'orage tel mes naus vireuoltees,
S'écartans ça & là, de tous costez iettees
A la merci du vent, sans suiure route aucune,
Ore deuers le Nord attendoyent leur fortune,
Ore deuers le Sud par le Nord ramenees,
Et ore deuers l'Est se voyoyent destournees*

*Par l'Ouest opposé : tant que la mer bonace
De ses freres bandeꝝ appaisant la menace,
Nous eust pouſſeꝝ à bord : Je ſens de meſme ſorte
(Ore que ma fortune arreſte que ie ſorte)
Agiter mon eſprit, qui çà qui là ſe vire
De cent troubles diuers, comme au vent le nauire.
D'un coſté le profit, la peur me tient de l'autre,
Soit la peur de ſa mort, ſoit la peur de la noſtre :
Didon & la ſaiſon ſont d'une fureur meſme :
Mais la plus grand' fureur, c'eſt la fureur ſupreme.*

Achate.

*Quoy ? où reuenons nous ? quoy, toy qui as pour mere
Vne Venus, faut-il tenir du tout du pere ?*

Enee.

*Ha foy, ha ſtable foy, ſeul gage inuiolable
Des hommes & des Dieux, cent fois eſt puniſſable
Celuy qui t'offenſant de certaine ſcience
Amortit l'éguillon que ſent ſa conſcience !
Il luy deuroit ſembler, lors que le Ciel tempeſte,
Qu'il ne ſ'emeut ſinon que pour brifer ſa teſte :
Il luy deuroit ſembler lors que la mer ſ'irrite,
Que contre luy tout ſeul ſon courroux ſe dépîte :
Meſme au moindre combat, chetif, il deuroit croire,
Que le Ciel l'a deſta priué de la viſtoire,
Puis qu'il a haſardé avec ſa foy premiere,
L'affeurance, le ſens, la force couſtumiere.
Car de toutes les peurs, la peur la plus extreme
C'eſt la peur d'un eſprit coupable enuers ſoymeſme,
Qui ſ'eſpouuante tant, que meſme ſans encombre
Se voit ſuiuere ſans fin de la peur de ſon ombre.
Faut-il que maugré moy les peurs en moy ſ'empreignent ?
Faut-il que maugré moy les durs remors m'eſtreignent ?
Faut-il que maugré moy, voire en mon innocence
Ie m'accuſe à grand tort d'une execrable offenſe ?*

Achate.

*Si tu ne sçais assez, que nous imprudens hommes,
De nous mesme tousiours les aduersaires sommes,
Les Iuges, les bourreaux, tu te le peux apprendre
Du mal que ton esprit pour soy-mesmes engendre.
Ta seule opinion est de ta crainte mere :
La crainte du remors : le remors est le pere
D'une autre opinion, que tu prens quand tu penses
Offenser grièvement, lors que point tu n'offenses :
Mais moy qui soucieux à tout danger regarde,
Je sens vne autre peur : j'ay peur que trop on tarde
Dans ce haure : tu sçais combien est monstrueuse
D'un courroux feminin l'ardeur tempestueuse.
Nous verrons tout soudain les troupes Tyriennes
Darder le feu vangeur dans les naus Phrygiennes :
Nous verrons tout fremir, & ces riuës mouillees
De sang & de corps morts hideusement souillees.
Partons donc au plus tost.*

Enee.

*Aussi tost que les sommes
Auront vn peu ce soir rafreschi tous nos hommes,
Je feray que lon single : A a, quoy qu'il en sorte,
Vn pesant fais de maux avecques moy j'emporte.
Las ! nous faut-il voguer sans sçauoir quelle issue
Sortira d'un amour qui son amante tuë ?
Pauvre Didon, hélas ! mettras tu l'assurance
Sur les vaisseaux marins, qui n'ont point de constance ?*

LE CHŒVR.

*Ceux que Fortune exerce aux trauaux de ce monde,
N'ont pas beaucoup d'effroy, si leur faut dessus l'onde
Sans relache ramer :
Veü que mesme au milieu du repos & des villes.*

*Les humains vont souffrant, au lieu d'estre tranquilles,
Vne eternelle mer.*

*Nostre Prince porté par la mer incertaine,
Sentira dans l'hyuer vne mer plus humaine
Que la mer du fouci.*

*Didon, qui dans sa ville avec les siens demeure,
Sent vne horrible mer plus cruelle à ceste heure,
Que n'est ceste mer ci.*

*Malheureuse cent fois celle qui abandonne
A l'estranger son cœur, son liç, & sa couronne :
Le murmure nouveau
De son peuple, l'adieu du mari qui s'absente,
Et son dur defespoir, luy seruent de tourmente,
Enfondrant son vaisseau.*

ACTE III.

ANNE, BARCE, DIDON.

Anne.

*A t'il donques bien peu se renforcer de sorte,
Qu'à toutes passions il ferme ainsi la porte?
A t'elle donc bien peu s'affoiblir tellement,
Que de se laisser vaincre à l'effort du tourment?
Elle meurt, elle meurt : Ia, ia, dans son visage,
De la mort pallissante on voit peinte l'image :
Encor tant les amans se nourrissent de pleurs,
Et tant les furieux se plaisent aux fureurs.
Elle a voulu que seule en son mal on la laisse :
Las, veut elle forcer la mort par la destresse?
Deust elle pas trouuer, mesme en la trahison
Qui la fait forcener, sa propre guarison,
En s'egayant plus tost de perdre vn tel pariure,
Que faire pour vn traistre à son repos iniure?*

N'eust-il pas deu plustoft, que de la courroucer,
 De quelque moindre offense aimer mieux trespasser?
 Peut-il voir que par luy la vie soit rauie
 A celle, dont il tient & son heur & sa vie?
 Puis qu'ils n'estoyent plus qu'un en ce laqs d'amitié,
 Penserait-il apres durer sans sa moitié,
 En sentant mesmement l'implacable furie,
 De l'auoir pour loyer luy mesme ainsi meurdrie?
 Las las! on voit mes sens, Barce espouuente toy :
 Barce, chere nourrice, assemble auccques moy
 L'estonnement, l'horreur, les plaintes, & les larmes,
 Et s'il est oncq possible, en si cruels alarmes
 D'vsfer d'aucun conseil, conseille le moyen
 De bannir hors du cœur de ma Sœur ce Troyen.
 L'âge tousiours apprend, & n'est pas qu'ancienne
 Tu n'ayes pratiqué l'horreur magicienne :
 Donc à l'escart tournant trois ou sept ou neuf tours,
 De beaux vers remachez encharme les amours.
 L'amour qui plus qu'au corps en nostre ame domine,
 Ne se guarist iamais du ius d'une racine :
 Mais on dit que le vers qui est du ciel appris,
 Domine sus l'amour & dessus nos esprits.
 Si par son art Medee en la fin n'eust de foy
 Chassé l'amour bourreau, de Corinthe le Roy,
 Sa fille Glauque aussi, ne fussent mis en cendre :
 De ses propres enfans la gorge encore tendre,
 N'eust caché iusqu'au manche vn cousteau maternel,
 Ains pour se depestrer du mal continuel,
 Changeant sa serue vie avec la mort plus gaye,
 Le sang, l'amour, & l'ame, eust vomie par sa playe.
 Mais voyant que le vers qu'elle ainsi remachoit,
 Du lourd fardeau d'amour son ame depechoit,
 Deploya son courroux sus ceux qui l'offenserent,
 Et comme son dragon ses amours s'enuoierent.

Barce.

J'ay trop d'estonnement, ie n'ay que trop d'horreurs,

*Trop de plaints en la bouche, & trop aux yeux de pleurs :
 Mais quant à ce conseil, miserable Nourrice,
 Je ne sens rien en moy qui ce mal diuertisse.
 Des vers magiciens ie n'ay l'vsage appris,
 Et les vers n'auoyent pas sus vn tel mal le prix :
 Fust qu'aucc cent pauots vn repos i'excitasse,
 Fust qu'auccque les cieus les enfers i'appellasse,
 Pour charmer la poison maistresse de ses os,
 Rechassant par vn charme vn charme au cœur enclos.
 O Manes de Sichee, ô Dame bien-heureuse,
 Dont le meurdre souilla la dextre conuoiteuse
 De ton frere inhumain, sans que moy qui t'auois
 Nourri de ma mammelle, & qui las! ne pouuois
 Receuoir plus de deuil, eusse sus ta lumiere
 Rabbatu de mes doigts l'vne & l'autre paupiere :
 Helas pauure ombre (dy-ie) encores t'est-il mieux
 D'auoir ainsi volé sus le bord oublieux
 Par vn meurdre soudain, que non pas à ta femme
 Mourir à petit feu, d'vne amoureuse flamme,
 Qui l'animant tousiours d'vne ardeur par dedans,
 Et la vie, & la mort, lui laisse entre les dens.
 Et moy chetiue, hélas! qui suis seule laissée,
 Depuis que la nourrice à Didon est passée
 Auecques toy là bas, ne la puis secourir :
 Non plus, hé! que tu peux te garder de mourir.
 Puis-ie sans larme dire en quel poinct ie l'ay veuë?
 Pourra ma foible voix de sa fureur conceuë
 Exprimer les accens? pourray-ie assez bien plaindre
 Les yeux qu'on voit flamber & puis soudain s'esteindre,
 Comme s'ils estoient ia languissans dans la mort,
 Et soudain reflamber encores de plus fort?
 Mais plaindre ce beau poil qu'au lieu de le retordre,
 Elle laisse empestrer sans ornement, sans ordre,
 Sans presque en abstenir les sacrileges mains :
 Mais, las! plaindre ce teint, l'honneur des plus beaux teins,
 Qui tout ainsi qu'on voit la fumee azuree
 Du soulfre, reblanchir la rose coloree,
 De moment en moment par l'extreme douleur*

Change avec vn effroy sa rosine couleur :
 Mais las las ! sur tout plaindre vn beau port venerable,
 Vn port, hélas ! au port des Deesses semblable,
 Qui se sent arracher du front la déité,
 Pour avec cent fureurs changer sa maïesté ?
 Vous diriez à la voir qu'insensee elle semble
 La Lyonne outragée, à qui le pasteur emble
 (Lors que de sa cauerne elle s'absente vn peu)
 Ses petits Lyonneaux, & la poursuit au feu,
 Effroyant d'une torche vn fier regard colere,
 Qui effroyablement de mainte torche éclaire.
 O l'heure malheureuse en qui ces Phrygiens
 Vindrent premier floter aux sables Lybiens !
 Dés lors mon cœur iugea qu'auant la departie,
 A grand' peine on verroit Carthage garantie
 D'un mal inesperé : car on veut s'outrager
 Quand d'un recueil prodigue on reçoit l'estranger :
 Tousjours vient vne perte, vn regret, vne honte,
 Quand plus des estrangers que des siens on tient conte.
 Mais qui eust pensé, las ! qu'une desloyauté
 Eust contre tant d'efforts meschamment résisté ?
 Qui l'eust pensé (bons Dieux !)

Anne.

Je croy que la malice

Nous aueugle au conseil, puis nous liure au supplice :
 Croiroit-on qu'un Enee oubliast de penser
 Ce qui peut son dessein & sa vie offenser,
 Auant qu'entrer en mer ? sans qu'à rien il regarde
 En vne mer de maus chetif il se hasarde.
 Prent-il point garde, auant qu'auoir en foy fermé
 L'arrest de ce dessein, à ce monstre emplumé,
 Qui foucieux de tout iamais ne se repose,
 Et qui de bouche en bouche espad chaque chose
 Du Nil Egyptien iusqu'aux eaux d'Occident,
 Et du Scythe gelé iusques au More ardent,
 Prompt d'agrandir vn fait, ce monstre hasardeux

(Dy-ie) qui égusa naguères sur eux deux
 Ses langues, & ses yeux, quand l'amour effrenée
 Couverte du manteau d'un trompeur Hymenee,
 Commença par augure à mille fois monstrier,
 Qu'un bien léger fait l'homme en cent malheurs rentrer,
 Quand le present plaisir qui moins qu'un songe dure,
 Ose le sentiment de la peine future?
 Prent-il point *(dy-ie)* égard aux encombres que peut
 Conspirer sur les grands ce monstre quand il veult?
 C'est au moins, c'est au moins, que telle renommée
 Rendra contre son nom toute terre animée :
 Et tant que rencontrant son forfait en tous lieux,
 Ne luy restra que d'estre à soy-mesme odieux.
 Prent-il point garde encor qu'à grand peine en leur âge
 Les siens pourront à chef mettre vne autre Carthage?
 Et que ces beaux destins, ces oracles rendus,
 Ces miracles, ces feus, ces beaux Dieux descendus,
 Ne sont qu'illusions, ou Demons qui nous peinent,
 Et ministres du Ciel en nos malheurs nous meinent?
 Prent-il point garde encor, ie croy, qu'en vn plain iour
 Vn péché nous ennuie de aux forces qu'a l'amour,
 Dont il rompt les conseils, qu'on cache & qu'on eunte?
 Hé! qui s'ose vanter de tromper vne amante?
 Hé! qui s'ose promettre en la trompant ainsi
 Qu'aveuglément luy-mesme il ne se trompe aussi,
 Pensant qu'on permettra sans en rien l'outrager,
 Sortir hors d'un pais l'outrageux estranger?
 Nos peuples Tyriens auroyent-ils plus qu'Enee
 Et les bras engourdis, & l'ame effeminee?
 Mais toutesfois, deliure & de honte & de peur,
 Rend de la preuoyance vn seul hasard vainqueur.
 O aveugle entreprise, ô trahison ouuerte,
 Qui semble auoir esté pour l'vne & l'autre perte
 Mise en ce chef pariure, à fin qu'il fust certain
 Par l'exemple des deux, que Cupidon en vain
 Nous repaist quelque temps, pour faire apres repaistre
 Nostre cœur aux serpens que dans nous il fait naistre.
 Que plaindray-ie premier? plaindray-ie le forfait

Que mon conseil, hélas ! à son honneur a fait ?
 Voire aux Manes sacrez de son loyal Sicée,
 Voire aux pourchas de ceux, dont j'ay tant veu cherchée
 Avec Didon fuitiue, en ce port estranger,
 Vne alliance (hélas !) franche d'un tel danger ?
 C'est moy, Barce, c'est moy : qui pourroit sans plorer
 Le confesser ? c'est moy qui la fais endurer,
 C'est moy qui ay banni de son ame la honte,
 Par qui seule d'amour la force se surmonte.
 C'est moy qui pour sa mort ay le bois entassé,
 C'est moy qui ay dans elle un brasier amassé :
 C'est moy qui ay toujours telle flamme nourrie,
 Qui ne peult sans Didon se voir iamais perie :
 C'est moy à qui toujours se venoit adresser
 Ce desloyal trompeur, qui ne craint de blesser
 Ny les Dieux, ny sa foy, ny l'amante embrasée,
 Que sa foy, que les Dieux, ont en fin abusée.
 Mais fera t'il donc vray ? (bons Dieux !) permettrez vous
 Que ce pipeur se iouë & de vous & de nous ?
 Que t'auons nous donc fait, sainte troupe celeste ?
 Mais que t'auons nous fait, ô estranger moleste ?
 Vangez s'il y a faute : Ha Dieux, elle n'a pas
 Trop inhumaine hostesse, en un salle repas
 Souillé d'un corps humain vostre diuine bouche.
 Ell' n'a pas égorgé Iupiter dans sa couche.
 Changeant son cœur de femme au cœur d'un Lycaon :
 De rien ne la scauroient charger les Dieux, sinon
 D'auoir tout au rebours, hostesse trop humaine,
 Trop bien fait à celui, las ! grands Dieux, qui à peine
 Trop ingrat s'en soucie, & qui l'abandonnant,
 Fait iniure à soy mesme, iniure au Dieu Tonant :
 A ce Dieu qui d'enhaut les pariures regarde,
 Et des hostes a pris la iuste sauuegarde.

Barce.

Plaïse donc à ce Dieu iettant l'œil au besoin,
 Ou de l'un ou de l'autre auoir bien tost le soïn,

Soit que d'elle le mal pitoyable il cherisse,
 Ou soit que le peruers Iusticier il punisse :
 Souuent ce Dieu vengeur de tous humains forfaits,
 Permet que mille torts par les meschans soyent faits,
 A fin que par celuy se punissent nos vices,
 Qui plus dessus sa teste amasse de supplices.
 Mais ainsi que les Dieux, qui semblent estre oisifs,
 A venger les forfaits sont bien souuent tardifs,
 J'ay peur qu'ils soyent aussi tardifs à ce remede,
 Et que ce mal au mal de la seule mort cede :
 Si c'est mal que mourir, lors que de cent trespas
 Vn trespas nous deliure.

Anne.

Helas ! ie ne croy pas
 Qu'il aduienne autrement, & sans cesse m'effroyent
 Les signes monstrueux que les Dieux m'en enuoyent :
 Ce qu'en dormant aussi mes songes me font voir,
 Trouble mes sens, esneus d'un pareil desespoir.
 Le Songe est fils du Ciel, & bien souuent nous ouure
 Ce qu'encore le temps dessous son aile couure.
 Il m'a semblé la nuit que d'un ardent tison
 J'auois deçà delà semé par la maison
 Un feu, que d'autant plus ie m'efforçois d'esteindre,
 Et plus iusqu'au sommet il s'efforçoit d'atteindre :
 Mes sens ne se font point de ceci despestrez,
 Qu'aussi soudain n'y soyent d'autres songes entrez.
 Je voyois un chasseur, duquel la contenance,
 Et de face & de corps, empruntoit la semblance
 D'Apollon, quand tout seul pour chasser quelque part
 Ou de Dele, ou de Cynthe, ou d'Amathonte il part :
 Sus l'espaule luy bat sa perruque doree,
 Sus le costé sa trouffe en biais ceinturee,
 Sa fleche est en la coche, & son arc en plein poing :
 Tout ainsi mon chasseur qui s'écartoit bien loing,
 Dedans l'espais d'un bois s'offroit dedans ma veuë,
 Tant qu'au bord d'un taillis vne biche il ait veuë :

Il décoche, il l'atteint : elle demi-mourant
Fait du fang qui ruiſſelle vne trace en courant,
Le fer tient dedans l'os, & pour neant cuite
Ce qui lui tient (helas !) compagnie en ſa fuite,
Tant que ſous vn Cyprés ayant porté long temps
Et ſa fleche & ſa playe, ait auachi ſes ſens.
Les pieds faillent au corps, le corps faut à la teſte :
Et comme la pitié de l'innocente beſte
Me ſoufleuoit le cœur, pluſtoſt que ſes ſanglots,
S'eſt perdu parmi l'air mon ſonge & mon repos.
Combien de fois ces iours encor toute tremblante,
Ay-ie en ſurfaut repris mon ame trauaillante ?
Lors que mon palle frere en dormant reuenoit
Me prendre les cheueux, & cruel me trainoit,
Comme il m'eſtoit aduis, hors du liç pour m'apprendre
D'auoir fait à ſa femme vn autre parti prendre.
Meſmement vne nuit, lors que Iarbe le Roy
De nos peuples voiſins ſortoit preſque de ſoy,
Tant l'amour le bruſloit : ſçachant qu'à cet Enee
Fut de ma ſœur la terre, & l'ame abandonnee,
Pource que nous tenions mille propos mefleç
Du monſtre qui ſi toſt nous auoit deceleç,
Vn ſonge vint ſaiſir en dormant ma memoire
Sur celle qui fait tout, ſoit bien ſoit mal, notoire :
Le brouillois en l'eſprit deçà delà roulant,
Tout ce qu'on m'auoit dit de ce monſtre volant :
L'vn me ſembloit compter que dès qu'en leur penſee
Ceux de Tyr proiettoient leur ville commencee,
Ce monſtre ne ceſſoit, & puis haut, & puis bas
De volleter ſur nous, y prenant ſes appas,
Nous apportant ſans fin quelque trouble des autres,
Ou bien à nos voiſins portant ſans fin des noſtres :
Vn autre me ſembloit, parlant obſcurement,
Deſcrire à ſon propos ce monſtre hautement,
Ce monſtre enfant du Temps, en tout auſſi muable
Qu'en ſes effets diuers ſon pere eſt variable,
Qui ſans aucun repos fait, defait & refait
Son rapport, tout ainſi que ſon pere ſon fait,

*Et circuit en rien le Ciel, la Terre & l'onde,
Comme le vol du temps circuit tout le monde.
Tous deux sont souhaittez, tous deux ne mourront point,
Et ne sont differens tous deux que d'un seul point.
Jamais rien ce vieillard qui ne soit vray n'apporte,
Le faux, le vray, sa fille aux oreilles rapporte.*

*Or ce pendant qu'en moy ce propos s'embrouilloit,
Et que mainte autre chose aux propos se mesloit,
Je vey de mes deux yeux ceste femme vollage,
Se planter sur les tours de la neuue Carthage,
Salle, maigre, hideuse, & soudain embouchant
La trompe qu'elle auoit, sonner vn piteux chant :
Voire & me fut aduis que de la trompe mesme
Sortoit & sang, & feu, tant qu'esperdue & blesme
De ce cruel spectacle au refueil me troublay,
Et de long temps apres mes sens ne r'assemblay.
Las ! Barce qu'en dis tu ? Barce, hélas !*

Barce.

On se ronge

En vain s'on veut auoir la raison de tout songe.

Anne.

*De mes songes encor ie ne m'effroirois point,
Si rien plus grand n'estoit à mes songes conioint :
J'ay veu ces iours passez sur le haut du chasteau
Signe fatal de mort, croüasser maint corbeau,
Le hibou porte-mort, l'Orfroye menassante,
Et la voix du Corbeau dessus nous croüassante,
Ne me chanter que mal, & m'a fait frissonner :
Le vin que ce matin en sang j'ay veu tourner,
Aumoins ce m'a semblé, lors qu'en la coupe sienne,
Didon sacrifiant à Iunon gardienne,
Le tenois pour espandre aux cornes du Taureau,
Outre ce iour hideux m'est vn effroy nouveau :
Car tout ce iour Phebus a sa face monstree*

*Telle, comme ie croy, que quand le fier Atree
Fist bouillir les enfans de son frere adultere,
Leur faisant vn tombeau du ventre de leur pere,
Encore outre ce temps embrouillé lon oit bruïre
La mer plaintiue aux bords, & sembler nous predire
Que les Dieux qui iamais rien constant ne permettent
Enuoyent sur nos chefs ce que leurs feux promettent :
Mesme cest arc en Ciel Iris Thaumantienne,
Messagere à Iunon, de ce lieu gardienne,
Apparoïsoit tout hier de noir sang toute teinte,
Non pas de cent couleurs, comme elle souloit, peinte.*

Barce.

*Lors que lon voit vn mal obstinément espris,
Et que la froide peur se fait des esprits,
Il nous semble que tout nous donne tesmoignage
De ce que nous craignons : mais d'vn serain visage
Ie voy venir la Roïne. O l'heureux changement,
Si avecques la face est changé le tourment.*

Didon.

*Pay trouué le moyen, ma sœur, qui me peut rendre
Ce fuitif outrageux, ou qui me peut deffendre,
Me depestrant du Dieu qui iusqu'à mort me touche.
Vers la fin d'Ocean où le Soleil se couche,
Sont les Mores derniers, pres l'échine foulee
Du grand Atlas portant la machine estoilee :
De là lon m'a monstré la sage enchanteresse
La vieille Beroé, Maffy-line prestresse,
Qui le temple gardoit aux filles Hesperides,
Apastant le dragon de ses douceurs humides,
Et d'oublieux pauots, & prenant elle mesmes
La garde du fruit d'or des fouscis plus extremes :
Ainsi qu'elle promet, la vie elle deslie,
Ou bien d'vn soin cruel elle empestre la vie :
Elle arreste à sa voix la plus roide riuicre,*

Et fait tourner du ciel les signes en arriere :
 Les ombres de là bas en hurlant elle appelle.
 Tu orras rehurler la terre deffous elle :
 Tu verras des hauts monts les plantes deualees,
 Et les herbes venir de toutes les vallees.
 L'appelle (chere sœur) les Dieux en tesmoignage,
 Toy & ton chef aussi, que l'ancien vsage
 De l'art magicien maugré mon cœur i'esprouue :
 Mais puis que ma fureur ce seul remede treuue,
 Va, & au plus secret de ceste maison nostre
 Vn grand amas de bois dresse moy l'vn sus l'autre :
 Que l'espee de l'homme en la chambre fичee
 Où i'ay brisé la foy de mon espoux Sichee :
 Que toute la despouille & le liç detestable,
 Le liç de nos amours, dont ie meurs miserable,
 Soit par toy mis deffus. Car la prestresse enseigne
 Que tous ces demourans, de mes fureurs l'enseigne,
 Soyent abolis au feu. Quand la pile entassee
 Quand sus elle sera toute chose amassée,
 D'if, de buis, de cyprés faisant mainte couronne,
 Ie veux que maint autel ceste pile enuironne.
 Là tout ainsi qu'on veit Medee charmeresse,
 Renouellant d'Eson la faillante vieilleesse,
 Tu me verras la voix effroyable & tremblante,
 La cheueleure au vent de tous costez flotante,
 Vn pied nu, l'œil tout blanc, la face toute blesme,
 Comme si mes esprits s'écartyent de moymesme :
 Lors de fueilles ayans vos testes entourees,
 Et d'vn nœud coniuré par les reins ceinturees,
 Vous m'orrez bien tonner trois cens Dieux d'vne suite,
 Et Enfer & Caos, & celle qui herite
 Nos esprits à iamais, la trois fois double Hecate,
 Diane à triple voye : il faut que ie combate
 Pour moy contre moymesme, il faut que ie m'efforce
 De forcer les efforts, à qui ie donnois force.
 Hastez doncq, laissez moy, à fin que ie remache
 Toute seule à par moy, tout cela qui relache
 Les amours furieux, & que tout i'appareille

*Pour commencer mes vœus : dès que l'aube vermeille
 Aura demain rougi l'humide matinee,
 Le Ciel, le Ciel m'orra.*

Anne.

*Toy donc qui vois Enee
 (O grand Ciel) opposer à tes loix sa malice
 Sols pour nous, & prospere en tout ce sacrifice.*

Didon.

*Puis-je donc forcence encor me laisser viure,
 S'il n'y a que la mort qui d'un tel mal deliure?
 Laisé-je triompher ceste flamme bourrelle,
 Lors que ma main, ma main, peut bien triompher d'elle?
 Qu'entreprendrois-je (ó Mort!) Mort que seule ie nomme
 Contre les Dieux vangeurs la vangeance de l'homme?
 Qu'entreprendrois-je (dy-je) alors qu'en moy s'assemble
 Tout ce que les enfers ont de rages ensemble,
 Tout ce que le Vesuve a d'ardeurs receles,
 Tout ce que la Scythie a de glaces geeles,
 Tout ce qu'on feint là bas de peines eternelles
 S'ordonner par Minos aux ames criminelles,
 Sinon avecq' ma vie en moy ia dedaigneuse
 De faire creuer tout par vne playe heureuse?
 Pourrois-je bien encor me voir vne esperance
 De me pouuoir guarir, pour chercher l'alliance
 Des Nomades voisins, par moy ia mesprisee?
 Serois-tu bien encor, Didon, tant abusee
 Que d'allonger le fil de ta vie ennemie,
 En suiuant par la mer celuy qui t'a trahie?
 Prends encores, à fin que ta dextre couarde
 N'ayant pitié de toy, sur toy ne se hasarde,
 Qui³³ te soit beaucoup mieux de suiure l'aduersaire,
 Que de fuir ta vie à tout repos contraire :
 Suiurois-tu toute seule aueugle & dereiglee,
 Ou bien le suiurois-tu encor plus aueuglee,*

*Si tu le pensois faire avec toute la suite
 Qu'à grand' peine tu as iusqu'en ces lieux conduite,
 L'arrachant de Sidon? Et puis, hé condamnée,
 Pauvre femme, ie croy, en despit du Ciel nee,
 N'as tu point eu encor assez de cognoissance
 Quel fut Laomedon, & quelle est son engeance?
 Non non, meurs, meurs ainsi, Didon, que tu merites.
 Appreste toy donc, Parque, & toy qui tant irrites
 Mes fureurs contre moy, Fortune insatiable,
 Appreste toy pour voir le spectacle execrable :
 Tu ne t'es peu saouler, m'ayant toujours foulée,
 Mais bien tost de mon sang ie te rendray saoulee.
 L'amour mange mon sang, l'amour mon sang demande,
 Ie le veux tout d'un coup repaistre en mon offrande :
 Soyez au sacrifice, ó vous les Dieux supremes,
 Ie vous veux appaiser du meurdre de moymesmes :
 Vostre enfer, Dieu d'enfer, pour mon bien ie desire,
 Scachant l'enfer d'Amour de tous enfers le pire :
 Pirois, pirois desor, mais il me faut attendre
 L'occasion des vœus que ie feins d'entreprendre.*

LE CHŒVR.

*Troupe Phenicienne
 Qui prenois bien ton mal :
 Et toy troupe Troyenne
 Serue d'un desloyal :
 Vous le Ciel & la terre,
 Voyez, voyez, ce iour,
 Combien traistrement erre
 L'iniustice d'amour.
 O grands Dieux, si le vice
 N'a point en vous de lieu,
 Amour plein d'iniustice
 Peut-il bien estre Dieu?*

Mais inuſte ie penſe
 Chacune Deité,
 Qui iamais ne diſpenſe
 Le bien à la bonté.
 Vn ſeul haſard domine
 Deſſus tout l'vniuers,
 Où la faueur diuine
 Eſt deuë au plus peruers.
 Les Dieux dès ſa naiſſance
 Luy ont oſté les feurs,
 Avec la conſcience,
 Meurdricre de nos cœurs.
 S'il chet dans la marine,
 A la riue il pretend,
 Et ſ'attend à Péchine
 Du Dauphin qui l'attend.
 La guerre impitoyable
 Maſſacrant les humains,
 Craint l'heur eſpouventable
 Que lon voit en ſes mains.
 Rien les arts de Medee,
 Rien n'y peult la poiſon,
 Rien cela dont gardee
 Fut la iaune toiſon.
 Rien la loy qu'on reuere,
 Non tant comme on la craint :
 Rien le bourreau ſeuere
 Que l'homme bleſme eſtreint.
 Rien le foudre celeſte,
 Des plus grands ennemi :
 Toute choſe il deteſte,
 Et tout luy eſt ami.
 Songeons aux trois qu'on priſe
 Pour plus auantureux,
 Et qu'en toute entrepriſe
 Les Dieux ont fait heureux,
 Iaſon, Theſee, Hercule :
 Les Dieux leur ont preſté

Grand faueur, crainte nulle,
 Toute desloyauté.
 Tous trois ainsi qu'Enee,
 En trompant leurs amours,
 Ont fait mainte iournee
 Marquer d'horribles tours.
 Tous trois trompeurs des hostes,
 Tous trois, ô inhumains,
 Ont veu soit par leurs fautes,
 Soit mesme de leurs mains,
 Leurs maisons effroyees
 D'auoir receu les cris
 De leurs femmes tuees,
 De leurs enfans meurdriés :
 Mais la faueur supreme
 Les pouffoit toutesfois,
 Et croy que la mort mesme
 Les a fait Dieux tous trois.
 Tu sçais bien (ô Enee)
 Peste des grands maisons,
 Qui d'une destinee
 Farde tes trahisons :
 Tu sçais, ô implacable,
 Homme lache, homme fier,
 Que ce tour detestable
 N'est des tiens le premier.
 Le Ciel, la mer, la terre,
 Nonobstant sont pour toy,
 Rien ne te fait la guerre,
 Tu la fais à ta foy.
 Didon qui s'humilie
 Deuant les Dieux sans fin
 Va trainant vne vie
 Serue d'un dur destin.
 Si ce n'est iniustice
 De nous traiter ainsi,
 Rien ne peut de ce vice
 Les sauuer que ceci :

*C'est que pecheurs nous sommes,
Et le Ciel se fâchant,
Fait pour punir les hommes
Son bourreau d'un mechant.*

ACTE V.

DIDON, BARCE, LE CHŒVR.

Didon.

*Mais où me porte encor ma fureur? Qui me garde
De me depestrer d'elle? & quel malheur retarde
Mes secourables mains, qui allongéans d'une heure
Mon miserable fil, font que cent fois ie meure?
Plus cruels font les coups dont l'amour éguillonne,
Que ceux là que la dextre homicide nous donne.
Mais quoy? mourrons nous donc tellement outragees?
Mourrons nous, mourrons nous sans en estre vangees?
Le mechant a jinglé dès que l'aube esueillée
Par ma veüe toujours sans repos decillée
S'est descouverte au Ciel : la pauvre aube, ie cuide,
Qui prend pitié de moy. J'ay veu le port tout vuide,
J'ay, j'ay veu de ma tour sous le clair des estoiles,
Les vens qui se iouoyent de ses traistresses voiles,
Se iouer de la foy lachement pariuree,
Se iouer de l'honneur de moy desesperee,
Se iouer du repos d'une pariure veufue,
Se iouer du bon heur de ma Carthage neufue,
Et qu'on verra bien tost se iouer de ma vie,
Par qui sera soudain ceste flotte suiuite.
Las las! fera-ce ainsi? Toy bruslante poitrine,
Faut-il que dedans toy tout le mal ie machine
Contre moy seulement? vous, vous, cheueux coupables
Que ie rompts à bon droit, serons nous miserables*

*Tous seuls, sans qu'aucun mal sente le mechant mesme,
Qui vous fait arracher, & enrager moy-mesme?*

Iupiter, Iupiter, ceste gent tromperesse

Doncques se moquera d'une Roine & hostesse?

Sus, Tyriens, sus, peuple, au port, au port, aux armes,

Portez les feux, courez, changez le sang aux larmes,

Iettez-vous dans la mer, accrochez moy la troupe,

Que d'un bouillant courage on me brusle, on me coupe

Ces villains par morceaux, que tant de sang s'écoule,

Que iusques à mes yeux le flot marin le roule.

Que dis-tu? où es tu Didon? quelle manie

Te change ton dessein, pauvre Roine, ememie

De ton heur? Il falloit telle chose entreprendre

Quand tu donnois les loix : tes forfaits t'ont peu rendre

Toy-mesme sans pouuoir, & ton peuple sans crainte.

Celuy qu'on dit porter, ô malheureuse feinte,

Les Dieux de son país dans son nauire, emporte

Tout ce qui te rendoit dessus ton peuple forte.

N'ay-ie peu déchirer son corps dans la marine

Par pieces le iettant, tuer sa gent mutine,

Son Ascaigne égorger, & seruir à la table,

Remplissant de son fils un pere detestable?

Mais quoy? (me diroit-on) la victoire incertaine

M'eust esté : c'est tout un : de mon trespas prochaine

Qu'est-ce que i'eusse craint? i'eusse porté les flames

Dedans tout leur cartier, i'eusse ravi les ames

Au pere, au fils, au peuple, & ia trop depitee

Contre moy ie me fusse au feu sur eux iettee.

Mais puis que ie n'ay peu, toy Soleil, qui regardes

Tout ceci : toy, Iunon, qui las! si mal me gardes,

Couppable de mes maux : toy, Hecate, hurlee

De nuict aux carrefours : vous, bande escheuelee,

Qui pour cheueux portez vos pendantes couleuvres,

Et dans vos mains les feux vangeurs des laches œuvres :

Vous (dy-ie) tous les Dieux, de la mourante Elise

Reccuez ces mots ci, & que lon fauorise

A la derniere voix qu'à peine ie desferre :

Si lon permet iamais ce mechant prendre terre,

Que tout peuple sans fin le guerroye & dédaigne,
 Que banni, que priué des yeux de son Ascaigne,
 En vain secours il cherche, & que sans fin il voye
 Renaistre sur les siens les ruines de Troye :
 Quand mesme maugré soy il faudra qu'il flechisse
 Sous vne iniuste paix, qu'alors il ne iouisse
 De regne ny de vie, ains mourant à grand' peine
 Au millieu de ses iours, ne soit en quelque arcine
 Qu'enterré à demi. Quant à sa race fiere,
 Qui sera, ie ne sçay⁴⁰ (& la fureur derniere
 Prophetise souuent) ainsi que luy traistresse,
 Qui par dol se fera de ce monde maistresse,
 Qui de cent pietetz, ainsi que fait Enee,
 Abusera la terre en ses loix obstinee,
 Et qui tousiours feindra pour croistre sa puissance
 Avec les plus grands Dieux auoir fait alliance,
 S'en forgeant bien souuent de nouveaux & d'estranges,
 Pour croistre avec ses Dieux ses biens & ses loüanges.
 Qu'on ne la voye aumoins en aucun temps paisible,
 Et que quand peuple aucun ne luy sera nuisible
 Elle en vueille à soy mesme, & que Rome greuce
 De sa grandeur, souuent soit de son sang lauee.
 Que sans fin dans ses murs la sedition regne,
 Qu'en mille & mille estats elle change son regne,
 Qu'elle face en la fin de ses mains sa ruine,
 Et qu'à l'enui chacun deffus elle domine,
 Se voyant coup sus coup saccagee, rauie,
 Et à mille estrangers tous ensemble asseruie.

Quant à vous Tyriens, d'vne eternelle haine
 Suiuez à sang & feu ceste race inhumaine :
 Obligez à tousiours de ce seul bien ma cendre,
 Qu'on ne vueille iamais à quelque paix entendre.
 Les armes soyent tousiours aux armes aduersaires,
 Les flots tousiours aux flots, les ports aux ports contraires :
 Que de ma cendre mesme vn braue vangeur sorte,
 Qui le foudre & l'horreur sus ceste race porte.
 Voila ce que ie dy, voila ce que ie prie,
 Voilà ce qu'à vous Dieux, ô iustes Dieux, ie crie.

*Mais ne voici pas Barce ? il faut que ie l'empesche,
Et que seule de foy desfor' ie me depesche
De l'esprit ennuyeux. Barce, chere nourrice,
Va & laue ton chef, il faut que ie finisse
Ce que j'ay commencé, cherche moy ce qui reste
Pour parfaire mes vœus contre la mort moleste :
Puis appellant ma Sœur, qu'on la laue & couronne,
M'apportant tout cela que la prestresse ordonne.
Va donc.*

Barce.

*A moy (ô Royne) à moy donques ne tienne
Qu'on ne voye soudain la deliurance tienne.
Mais quelle couleur, Dieux ! toutes sacrificantes,
Rendent elles ainsi leurs faces effroyantes ?
Quoy que soit, ie crains tout, las, vieilleffe chetive !
Comment se fait que tant par tant de maux ie viue ?*

Didon.

*C'est à ce coup qu'il faut, ô mort, mort, voici l'heure,
C'est à ce coup qu'il faut que coupable ie meure :
Sus mon sang, dont ie veux sur l'heure faire offrande,
Qu'on paye à mon honneur tant offensé l'amende :
J'ay tantost dans l'espais du lieu sombre & sauuage,
Pres l'autel où ie tiens de mon espoux l'image,
Entendu la voix gresle & receu ces paroles,
Didon, Didon, viens t'en. O amours, amours foles,
Qui n'auez pas permis qu'innocente & honneste
Je reuoise vers luy ! mais ia ma mort est prestre.
Pour t'appaiser Sichee, il faut lauer mon crime
Dans mon sang, me faisant & prestresse & victime :
Ie te fuy, ie te fuy, me fiant que la ruse,
La grace, & la beauté de ce traistre m'excuse :
La grand' pile qu'il fault qu'à ma mort on enflamme,
Destendra de son feu & ma honte & ma flamme.
Et toy chere despouille, ô despouille d'Enee,
Douce despouille, hélas ! lors que la destinee*

*Et Dieu le permettoient, tu recurras ceste ame,
 Me depestrant du mal qui sans fin me rentame.
 J'ay vescu, j'ay couru la carriere de l'age
 Que Fortune m'ordonne, & or' ma grand' image
 Sous terre ira : j'ay mis vne ville fort belle
 A chef, j'ay veu mes murs, vengeant la mort cruelle
 De mon loyal espoux, j'ay puni courageuse
 Mon aduersaire frere : heureuse, ô trop heureuse,
 Helas ! si seulement les naus Dardaniennes,
 N'eussent iamais touché les riués Libyennes.
 Sus donc, allons, de peur que le moyen s'enfure :
 Trop tard meurt celuy-là qu'ainsi son viure ennure.
 Allon & redifon sur le bois la harangue,
 Arrestant tout d'un coup & l'esprit & la langue.*

Le Chœur.

Dy nous Barce, où vas tu ?

Barce.

Au chasteau ie retourne.

Le Chœur.

*La Roine y vient d'entrer, & comme le vent tourne
 Les fueillars dans les bois, lors que libre il s'en ioué,
 L'amour comme il luy plaist en cent fortes la roue.
 A qui n'eust point fendu le cœur d'impatience,
 Voyant tantost de loing changer ses contenancez ?
 Ores nous la voyons les paupieres baiſſees
 Refuer à son tourment : ores les mains dressees,
 De ie ne scay quels cris, desquels elle importune
 Et les Dieux peu soigneux, & l'aueugle Fortune,
 Faire tout retentir : ores vn peu remise
 Se racoiser, & or' de plus grand' rage éprise
 Se battre la poitrine, & des ongles cruelles
 Se rompre l'honneur sainct de ses tresses tant belles :*

*Le fleur m'en vient aux yeux. O quel hideux augure,
Pour de nos murs nouveaux tesmoigner l'auanture !*

Barce.

*Si est ce que ie vois vers elle en esperance,
Que bien tost de ses maux elle aura deliurance.*

LE CHŒVR.

*L'amour qui tient l'ame faisie,
N'est qu'une seule frenaisie,
Non vne deité :*
*Qui, comme celuy qui trauaille
D'un chaud mal, poinçonne & tenaille
Un esprit tourmenté.*
*Celuy dont telle fieure ardente
La memoire & le sens tourmente,
Souffre sans scauoir quoy :*
*Et sans qu'aucun tort on luy face
Il combat, il crie, il menace,
Seulement contre joy.*
*Son œil de tout obiet se fasche,
Sa langue n'a point de relasche,
Son desir de raison :*
*Ore il cognoist sa faute, & ore
Sa peine le rancugle encore,
Fuyant sa guarison.*
*Tel est l'amour, tel est la peste,
Qu'il faut que toute ame deteste :*
*Car lors qu'il est plus dous
Il n'apporte que seruitude,
Et apporte, quand il est rude,
Toufiours la mort sur nous.*

Barce.

*O moy pauvre, ô Ciel triste, ô terre, ô creus abyfnes !
 Quand est-ce qu'ici bas pareil horreur nous vifmes ?
 Que fuis-ie? où fuis-ie? où vois-ie? est-ce la dont l'offrande ?
 Que l'homicide Amour pour s'appaifer demande ?
 O crime! ô cruauté! ô meurdre insupportable
 Que l'amour a commis !*

Le Chœur.

*Quel trouble espouventable
 T'a fait fi tost fortir (ô Barce)? quel iniure
 Peut encor conspirer la fortune plus dure?*

Barce.

*Quelle, quelle (grans Dieux!), estes vous donc absentes ?
 Estans seures au port, rieꝝ vous des tourmentes ?
 La Roine s'est tuee : aumoins avec sa flamme,
 Par vn coup outrageux, les restes de son ame,
 Sanglotant durement, à grand' force elle pouffe :
 Voila la fin qu'apporte vne amorce si douce.*

Le Chœur.

*O iour hideux, ô mort horrible, ô destinee
 Cent à cent fois mechante, ô plus mechant Enee !
 Mais comment? comment, Barce, hélas !*

Barce.

Sous vne feinte

*Qu'elle a fait de vouloir rendre sa peine esteinte,
 Par l'heur d'vn sacrifice elle a couuert l'enuie
 De chasser aux enfers ses trauaux & sa vie :
 Sur vn amas de bois, feignant par vers tragiques
 D'enchanter ses fureurs, elle a mis les reliques*

Qu'elle auoit de ce traistre, vu pourtrait. vne espee,
 Et leur coupable liç. Or à fin que trompee
 Auec Anne ie fusse, ailleurs on nous enuoye :
 Lors seule dans son sang ses flammes elle noye,
 S'enferrant du present que luy fist le pariure.
 Anne court à son cri, qui presque autant endure :
 Voyant mourir sa sœur, son viure elle dédaigne,
 Et de la mort veut faire vne autre mort compaignie.

Est-ce ainsi donc (ó Sœur) que ta feinte nous trompe ?
 Verray-ie que sans moy ta propre main te rompe
 Le filet de ta vie ? Est-ce ici le remede ?
 Est-ce le sacrifice à qui ton tourment cede ?
 Sont-ce les vœus, les vers dont tu m'as abusée ?
 Es tu tant contre nous & contre toy rusée ?
 Ainsi sa sœur en vain laue & bousche sa playe.
 Elle foyant nommer, tant qu'elle peut s'essaye
 De souffluer son chef, qui tout soudain retombe,
 Ne cherchant qu'à changer son liç avec la tombe.
 O piteux liç mortel ! ó que d'horrible rage
 Le Soleil à ce iour attraine sur Carthage !

LE CHŒVR.

Arrachez voz cheueux, Tyriens : qu'on maudisse
 De mille cris enflez l'amoureuse iniustice :
 Rompez vos vestemens :
 Escorchez vostre face, & soyez tels qu'il semble
 Que lon voye abyfmer vous & Carthage ensemble :
 Redoublez voz tourmens.
 Redoublez les toufiours, & que la mort cruelle
 De la Roine mourante, en voz cœurs renouuelle
 Mille morts deformais.
 Pleurez, criez, tonnez, puis que si mal commence
 L'heur de Carthage. Il faut, ó peuple, qu'on la pense
 Malheureuse à iamais.

Barce.

*Mais, que seiournons nous? fus, fus, ô pauvre bande,
Bande, las! sans espoir, allons, & ceste offrande
Arroufons de nos fleurs, & souffrons tant de peine,
Qu'avec elle le dueil presque aux enfers nous meine.
Nul viuant ne se peut exempter de furie,
Et bien souuent l'amour à la mort nous marie.*

FIN DE LA TRAGEDIE DE DIDON.



LE RECVEIL
DES
INSCRIPTIONS, FIGVRES,
DEVICES, ET MASQVARADES.



LE RECVEIL
DES
INSCRIPTIONS, FIGVRES,
DEUISES, ET MASQVARADES,

ORDONNEES EN L'HOSTEL DE VILLE A PARIS,
LE IEVDI 17. DE FEVRIER 1558,

PAR ESTIENE IODELLE, PARISIEN¹¹.

ESTIENE IODELLE

A SES AMIS. S.

N'AYANT point encore bien connu (mes Amis) que c'estoit des amitiés de nostre tens, i'eusse pensé auant le defastre que vous scaués m'estre suruenu, que donnant vn tel tiltre à vne epistre mienne i'eusse bien escrit à vn plus grand nombre que ie ne fay, & que lui adressant la moindre chose qu'il eust peu souhaïter de moy, i'eusse bien autrement senti combien les œuures de ceus qui sont aimés, sont agreables à ceus qui les aiment. Mais d'vn costé, le grand nombre d'aduerfaires & le peu d'amis qui se font decouuers en mon malheur,

d'un autre costé, la commune & naturelle ialouzie que ie voy en nostre nation, me font au vray connoistre le contraire de l'une & de l'autre esperance. Toutesfois sçachant que ie ne suis pas tant haï du ciel, que ie n'aye encores quelques amis en la terre, i'ay bien voulu enuoyer à ce peu qui m'en reste ce petit liure, que ie n'estimerois du tout rien au pris de ce qu'on attend de moy, n'estoit que ce n'est pas peu de fait, que par le moyen de son bon droit & la iuste deffence de ses amis, remettre vn tort deuant les yeus de ceus qui se font contraires sans occasion. Vous asseurant de ce que vous aués tousiours connu en moy, qui est d'auoir l'enuie de bien faire si grande & si haute, que si ie n'eusse veu que vos prieres (tant quelques vns d'entre vous m'ont esté bons) & les calomnies de nos ignorans me contraignoient à ce faire, i'eusse tousiours tenu mon thresor fermé à tout le monde selon ma coustume, ou ie vous eusse bien enuoyé des pieces de plus grand pris. Mais puisque vne necessité a pris telle puissance sus ma deliberation, ie ne veus point entierement desesperer du bien qui me pourroit venir de ceci, estant assés certain que le malheur a bien souuent acoustumé d'engendrer vn bon heur, & que des petits & chetifs commencemens, on voit souuentesfois fortir les choses plus louables & plus parfaites. l'en ay maintenant mille raisons & mille exemples au bout de ma plume, si ie voulois, comme on dit en se raillant, alambiquer dedans vne familiere epistre, les secrets & les belles quintes essences de la Nature, ou tirer avecque ie ne sçay quelle friandise affectée, la mouelle des profondes & abondantes histoires. Si est ce que si i'escrivois à ce propos tout ce qu'on pourroit alleguer, ie ne ferois pas taire tous ces larrons de merites, qui diront aussi tost que ce petit liure viendra dedans leurs mains, qu'apres tant de magnifiques promesses que ie puis auoir faites, apres la grande & longue expectation que l'on a eüe de mes ouurages, au lieu des montaignes d'or selon le prouerbe des Pedants, ie fay fortir vne fouris. l'auray bien la pa-

tience d'escouter vn peu ces mignons, pour auoir bien tost le plaisir de les voir eufmesmes se dementir. Il me semble encores, mes amis, que i'en voy venir d'autres, qui vn peu plus resolus, & faisans semblant d'estre curieux de mon honneur, me viendront prescher, & moy, & vous fils vous connoissent pour tels que ie vous estime, disans que le blame, la honte, & l'accufation que l'ay encourue en l'execution d'vne chose qui est contenue en ce recueil, me deuoit garder de faire refreshir ma playe, par la seconde publication de ma faute. Ceus qui s'adresseront à nous avecques ce faus visage, me presentans vne si douce poison, ne rapporteront aussi de moy autre chose qu'vne douce priere au lieu d'vne rigoureuse responce : laquelle est telle que s'ils m'aiment seulement la moitié d'autant qu'ils disent, ils me facent ce seul bien, de faire la lecture entiere de ce que ie vous presente, & lors ie m'assure qu'ils auront beaucoup plus d'enuie que de pitié. Si quelques vns, plus malins, font venir leurs propos iusques à vos aureilles, disans que toutes les choses que l'ay recueillies, n'estoient pas toutes telles que ie les veus faire croire, assurez les & leur iurés pour l'amour de moy, apres le ferment que ie vous en fay par nostre amitié, que ie n'ay voulu mentir en rien, & que ie n'ay aioufté aucune chose, fors le retranchement que premierement l'auois fait en la Masquarade premiere, & peut estre huit ou dix vers d'auantage. Bien est il vray qu'aus vers latins, qui seruoient d'inscriptions aus figures, i'ay peu changer neuf ou dix mots, mais ce n'a pas esté pour ce que les autres qui y estoient ne fussent aussi bons, mais ç'a esté pour autant que n'ayant point l'original, & ne les pouuant pas trouuer tous tels qu'ils estoient dedans ma memoire, i'ay mieus aimé sur le cham vfer du changement que du traual de les recouurer. Et s'ils font tant obstinés contre ma cause, qu'ils ne vous veulent point prendre pour garants, qui⁴² cherchent les tesmoings qui l'ayans veu à l'œil, leur pourront faire vne plus seure foy, du nom-

bre desquels ont esté quelques vns d'entre vous. S'ils repliquent qu'encores qu'il fust ainsi, si estce que lon ne sçauroit tant faire que l'on ne croye que i'y ay beaucoup aiousté & corrigé, veu que i'ay esté si long temps auant que d'en metre le recueil en lumiere : le vous supplie de ne les payer point d'autre monnoye, sinon de cela que la plus grand part d'entre vous a connu. Qui est que ie me trouuay quelque espace de temps si fâché, si depit, si refuseur, & si pesant, que tant s'en fault que ie peusse guerir la piquure du scorpion par le scorpion mesme, que tous les instrumens de mes malheurs, qui font les liures, les papiers & les plumes, me puoient de telle forte, que peu s'en fallut que ie n'en fisse vn beau petit sacrifice dans mon feu. Mefmement que deslors que ie commençay à me recueillir vn peu moymesme, & vouloir faire vn recueil de tout cela, par qui iniustement ie pensois m'estre perdu, ie demeuray quelques iours malade d'vne fieure tierce : laquelle encore qu'elle peust venir d'vne extreme colere, n'auoit point tant la cause de cela que de mon defastre acoustumé, qui quasi ne me permet point d'estre connu d'autre que de moy : & qui toutes les fois que ie veus m'efforcer à l'encontre, comme vous verrés plus à plain dedans ce petit ramas, ou bien ront mon entreprise, ou bien la couronnant d'vne honte non esperée, & non meritée, ne me permet pas seulement le moyen de faire mes excuses : que di-je excuses ? Ains la iuste poursuite de la louange & de la recompanse, qui me fuyans alors qu'elles se font plus presentées, ne me laissent payer d'autre chose que de la vanité d'vn agreable labour. Vous pourrés bien encore dire deux autres causes de ce retardement : l'vne est que combien que ceci eust esté bien plus tost imprimé, ni l'imprimeur, ni vousmesmes, ni moy, n'auons point esté d'auis de faire sortir telle chose en ces iours saints & deuots, ains plus tost attendre la reiouissance commune d'apres Pasques. La seconde est que voyant la court seiourner à Fontenbleau, i'ay bien voulu attendre son retour à Paris, afin que ceux qui m'auoient condamné sans voir mes

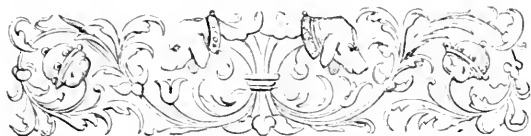
pieces, fussent les premiers iuges de mon innocence. Outre que ces causes sont assez suffisantes, i'en ay encores vne qui fait plus pour moy, qui est l'addition d'un second liuret que i'ay mis avecque le premier, pour les raisons que vous lirés autre part. Ce petit labeur dont ie vous parle, ce sont quelques inscriptions des princes de l'Europe, lesquelles comme chacun sçait, ne se ieëtent pas si tost en moulle que les medalles de ces princes, si d'avanture l'ouurier ne me ressembloit, qui ay tousiours eu ce meschant heur de faire les choses aussi facilement & aussi bien, comme ie les fay malheureusement. Je ne vous vseray point ici ni de recommandation, ni d'excuse des deux ouvrages, ie vous priera y encores moins de les faire plus grands enuers ceus qui vous en parleront que ie ne les estime, mais plus tost de les laisser couler avecques si peu de faueur qu'ils meritent, comme vne chose legere & meslée. Ce que feulement vous montrera assez la prose, dont i'ay vie en mes descriptions, confondant comme ie pense tout ensemble le style, & de l'epistre, & de l'oraison, & de l'histoire : combien que i'espere bien de vous faire un iour iuger qu'en tous ces genres d'escrire Dieu ne m'a point degarni de iugement. Je croy bien aussi que l'orthographe confuse vous decourira vne pareille meslange, & que les allusions & repetitions frequentes, qui seront trouuées dedans mes vers, montreront de prime face quelque affectation. L'une de ces choses a esté ainsi faite pour le peu de resolution de nostre langue en ce point la, & les autres pour l'ornement & la vraye beauté des inscriptions, ce que vous ne verrés pas en mes œuvres continués de longue alaine : desquels ie vous promets ouvrir la bonde le plus tost que ie pourray, vous asseurant que ie ne m'en senti jamais tant picqué qu'a ceste heure. Si donques tant en ceus la qu'en cetui ci vous pensés voir quelques fautes, ie vous prie de m'estre si benins, que de penser, & faire penser aus autres, que la faute vient d'autre part que de moy, ou bien de dérober quelque chose à la severité de vostre

bon iugement, pour le donner à nostre amitié. Quand à moy ie vous promets que tant en vos labeurs, qu'aus labeurs d'autrui, ie me montreray dorenauant tel, que vous aurés iuste occasion d'vn contentement & d'une perpetuelle recommandation de moy, qui suis vostre à tout iamais. A Dieu.

LE LIVRE A LA FRANCE,

SONET.

*Si mon pere a taché de payer le deuoir
 Dont l'obligoit à toy la loy de sa naissance,
 En s'efforceant d'aider à chasser l'Ignorance,
 Sur qui le Ciel lui donne & vouloir & pouuoir :*
*Si trauaillant pour toy sans fin & sans espoir,
 Il pense son seruice estre sa recompanse :*
*Ie te pri, fay ce bien, fay lui ce bien, ô France,
 De vouloir son enfant & receuoir & voir.*
*Si l'on dit que ie vien farder par mes harangues
 Son defastre, les yeux condamneront les langues.
 Si lon dit qu'on en doit estre plus irrité,
 Veu que ie ne suis rien au pris de ton attente,
 Ie le sçay bien, mais las, que ceci te contente,
 Qu'on laisse le deuoir pour la necessité.*



LE RECVEIL
DES
INSCRIPTIONS, FIGVRES, DEUISES
ET MASQVARADES,

*Ordonnées en l'Hostel de Ville à Paris,
le leudi 17 de Feburier 1558.*

Après l'heureuse & memorable conqueste faite au mois de lanuier sur l'ennemi, le Roy estant de retour dans sa conté d'Oye nouvellement remise en son obeissance, delibera de sejourner à Paris iusqu'au commencement de Quaresme, tant pour les plaisirs qu'on y pouvoit trouuer en telle saison, que pour faire gratifier à son peuple l'heur de ses dernieres victoires, la prosperité de son voiage, & la deliurance de toutes nos premieres craintes. Durant ce tens doncques, ne voulant en rien imiter l'insolence des temeraires Princes en leurs prosperes auantures, & se temperant beaucoup mieus en son heur que n'auoit fait parauant son ennemi, se contenta de mille louables passetens allés acoustumés à sa Maiesté : en mesurant si bien & son allegresse & celle de sa Court, avecque la reconnoissance de ce qui est de plus hault, qu'il n'a point eu moins de louange de vaincre dedans soy la folle coutume des vaincueurs, que d'auoir en cette victoire plus vaincu que de couf-

tume. Or, affin que les peuples ou ennemis ou estrangers ne pensent point que ce que ie decriray ci-apres ait esté fait pour autre chose que pour vn leger passetens, sans aucune forme ou de gloire ou de triomphe : ainsi que sa Maiesté passoit le plus ioyeusement qu'il estoit possible ces iours les plus delectables de l'année, il fauifa de mander au Preuost des marchants & Escheuins de Paris qu'il iroit souper en leur maison de Ville le Ieudi gras ensuiuant, qui seroit le iour d'apres que monseigneur le Duc de Guise arriueroit de Picardie, ou il acheuoit pour lors de donner tel ordre que les hautaines esperances de l'Espagnol ont occasion de l'en rabaisser à bon-droit. Je croy certainement que Messieurs de la Ville, qui de tout tens se sont montrés prompts & deuots enuers leurs Princes, & qui, à mon auis, (si d'auanture on n'i estoit bien trompé) auront tousiours en leurs entreprises plus grand besoin de bonne conduite que de bon vouloir, eussent volontiers fait en l'honneur d'vn si grand Roy l'appareil d'vn triomphe à l'antique : mais peut estre qu'ils considererent, au moins les plus auisés d'entre eus, toutes les choses qui pouuoient empescher l'effect d'vn si superbe dessein. Leur Roy premierement porter le nom de Treschrestien, & que la gloire des Chrestiens ne peut estre sinon qu'en leur Dieu, qui tenant les victoires en sa main s'en reserue les triomphes : Les feus Roys Treschrestiens pour quelque grande victoire qu'ils sceussent auoir, n'auoir iamais triomphé : La fin de la brauade estre bien souuent le rabaissement, la queue de la ioye la douleur, & les grandes pompes d'vn Prince l'occasion à son ennemi de bien faire : Le Roy Philippes auoir esté lors auerti du siege de Calais qu'il faisoit vn magnifique tournoy, pensant du tout tenir la Fortune au poin, & ne preuoyant point qu'elle sçait encore mieus tournoyer que lui. Mefmement que quand ils auroient dressé tous les apprests d'vn tel triomphe, il estoit certain que sa Maiesté autant moderée aus fortunes heureuses, qu'asseurée aus fortunes aduerses, n'accepteroit iamais vne

gloire qui ne tournait en l'honneur de celui seul, qui faisant vaincre les Roys leur commande de plus tost triompher de soy-mesme & des vices de leurs subiects, que des depouilles & captiuités de leurs ennemis. Et aussi que quand le Roy ne refuseroit point tel honneur, ils auroient faute & de tens & de gens pour conduire telle entreprise à quelque agreable & admirable issue, & l'issue à vne perdurable memoire. Si toutes ces choses furent pensées, ie ne doute point qu'elles ne persuadassent facilement aus Parisiens que pour receuoir vn si grand Roy il se falloit simplement contenter d'vn festin, adioustans comme il est à croire, à toutes ces causes la despence, non pas tant pour l'egard qu'ils auoient en l'espargne, que pour ce que la nourriture de la plus part de ceus qui gouernent la ville est telle, qu'il faut necessairement que les choses belles & grandes les estonnent, n'ayans point d'autre mouement, ni d'autre regle que le iugement d'vn sens commun, la frugalité vulgaire, la simple bonté, & le rude exemple de leurs predecesseurs. Sur quoy ie diray ce mot en passant, qu'on se doit bien garder de metre les affaires qui peuvent tirer quelque memoire apres foy, entre les mains de ceus qui font du peuple, qui pour autant que la Police suit tousiours l'Economie, pensent tout ainsi mesnager leur ville que leur maison. Il n'i aura peut estre pas vn, ni des nostres, ni des estrangers, qui regardant la grandeur du Roy, la grandeur de la victoire, la grandeur de Paris, ne s'emerveille, encore qu'on voulut laisser le triomphe, qu'on ne deliberoit pour le moins mille gentillesses aucunement dignes de ces trois : & veu que monseigneur de Guise deuoit arriuer le iour de deuant, qu'on deuoit bien songer à honorer d'vne autre forte l'arriuee d'vn si vaillant & victorieus Prince : lequel contre les dernieres defaueurs de la guerre, contre l'importunité de l'hyuer, contre l'arrogance de l'ennemi, contre l'esperance d'vn chacun, l'estoit porté si fort, qu'il auoit emporté en moins de dix iours la ville. qui depuis CCX ans auoit ferui de regret & frayeur à

nos peres, de vollerie à la France, de mere nourrice aus Anglois, & mesme (s'il faut ainsi parler) seruoit encore d'espouantail à nostre vaillance. Lequel outre vne si braue & glorieuse prise, auoit peu de iours apres forcé le fort de Guignes, iugé pour lors inexpugnable, par ceus mesmes qui nous auoient tant obstinément soustenus. Et lequel, pour dire en brief, ayant en si peu de tens contraint les Anglois de s'en retourner honteusement cacher en leur coin, raportoit vn tel merite, qu'en entrant dans la ville (s'appelle ainsi Paris sans lui donner queue) il ne pouuoit esperer moins que les couronnes publiques, les applaudissemens du peuple, & la seconde partie du triomphe Royal. Or quant à ceus qui pourroient auoir tel esbahissement, ie ne leur fay ni autre excuse, ni autre responce, m'asseurant que s'ils sont Chrestiens, ce que j'ay dit par ci deuant, les peut assez contenter. Et aussi que ie ne puis maintenir que ma ville ait esté si mal curieuse & de l'honneur de son Prince, & de son honneur, qu'apres auoir vn peu songé, elle n'aperceust bien qu'il falloit pour le moins festoyer vn Roy de quelques autres choses que de viandes. Ce qui fit que quatre iours seulement deuant le jour du festin, le procureur du Roy d'icelle, vn de plus honnestes & metables hommes que j'aye sceu voir en leur compagnie, sçachant que j'estois né de Paris, & que Dieu m'auoit donné quelque peu de promptitude d'esprit pour secourir à vne chose si hastée, me vint prier au nom de tous eus, que si j'auois quelque Tragedie, ou Comedie, qui peust estre apprise entre ci & la, ie la baillassé pour estre recitée deuant le Roy, & qu'ainsi ie serois seruice à mon Prince, & honneur à mon pais. Je si responce que j'auois, & des Tragedies & des Comedies, les vnes acheuées, les autres pendues au croc, dont la plus part m'auoit esté commandée par la Royne & par Madame seur du Roy, sans que les troubles du tens eussent encore permis d'en voir rien, & que j'attendois toujours vne meilleure occasion que n'est ce tens tumultueux & miserable pour les faire metre sur le theatre,

adioustant ce petit mot allés poëtiqnement dit, que celle année la Fortune auoit trop tragiquement ioué dedans ce grand echaufaut de la Gaule fans faire encore par les fauls spectacles reſeigner les veritables playes. Mais bien ſi on me vouloit prometre de me croire & de me foulager, que ie ferois bien des choſes, leſquelles eſtans bien conduites, ne raporteroient point moins de grace que l'vn de ces deus poëmes. Je ne penſois en faiſant telles promeſſes que ie me deuffe foucier d'autres charges que d'inuenter quelques belles maſquarades, ou parlantes, ou muetes, qui eſtans accommodées aus tens, aus lieux, & aus choſes, peuſſent donner quelque agreable plaisir à la compaignie : Mais l'amour de mon païs, la priere qu'on m'auoit faite, l'enuie que j'auois de plaire tant au Roy comme à la maiſon de Guiſe à laquelle ie me ſuis touſiours humblement voué, & la faute d'appareil & de conſeil que ie uoiois en telle neceſſité, me firent tellement prandre charge ſur charge, que j'appelle en teſmoins tous ceus qui m'ont veu en vn tel embrouillement, ſ'il eit poſſible de croire qu'en ſi peu d'eſpace vn ſeul eſprit ait peu ſouttenir & tel fais & telle facherie. Car allant des l'heure à la maiſon de ville & n'i trouuant aucun ornement qui peuſt eſtre remarquable, j'oſe dire que ie me fei quaſi de tous meſliers, & allés heureuſement, comme on pourra voir par ce recueil, ſi l'execution eut eſté telle que l'ordonnance. Combien que ſi tout euſt eſté bien veu le iour du feſtin, on euſt cogneu qu'auccques vn labour deſeſperé, j'auois mis tel ordre à tout, qu'il ne reſtoit quaſi rien qu'il n'allat comme ie l'entendois, & comme on le pouoit eſperer de moy, fors les deus maſquarades d'apres ſouper, leſquelles à cauſe qu'on n'auoit point fait les choſes comme ie les auois dites, & à cauſe auſſi de la multitude, du deſordre, & de la confulion, furent ſi mal menées, que moymeſme, qui à mon grand regret faiſois l'vne des perſonnes, epris quaſi d'vne rage de voir ſi mal porter deuant mon Roy la choſe où il m'alloit de l'honneur, demeuray quaſi tout tel (ſ'il faut qu'ainſi ie

parle) que si la Minerue qui marchoit deuant moy m'eust transformé en pierre par le regard de sa Meduse. Mais combien que i'en aye porté & porte encore vn tel regret, que ie ne le puis autrement nommer que desespoir, non pas tant pour la faute que pour voir que Dieu m'a fait naistre si malheureusement, que de toutes choses que i'ay bien faictes, ou que i'eusse peu bien faire en ma vie, ie n'en sceu iamais auoir l'vsage, viuant presque en ce monde tout tel qu'un Tantale aus enfers s'il faut ici parler encore de fable : qui est ce toutesfois qui en ceci n'estimera ceus impitoyables qui auecques leurs brocards publiques, leurs secretes reproches, & leurs iniustes iniures ne m'ont point pardonné d'auantage que si i'eusse esté coupable du plus grand crime de lese maiesté ? Mais ie parleray de tout ceci en son lieu, & me semble deia que i'ay trop longuement discouru auant que de venir au recueil que ie delibere de faire, qui peut estre, estant bien leu, si la France n'est la plus facheuse maratre du monde, encore que ie me tienne moymesme grandement coupable, me pourra bien apporter au lieu des haynes, mespris & calomnies, le pardon & la grace des grands, la louange des doctes, l'admiration des estrangers, l'excuse de nostre peuple, la repentance des maldifans, & le creue-cueur de l'ennuie. Ayant donques (pour venir au point) dressé & fait dresser tout ce que i'auois proiecté, le Roy sur les quatre heures du iour que i'ay dit, sans aucune pompe arriua auecques toute sa compagnie en la maison de la ville, deuant laquelle on lui fit seulement vne salue de l'artillerie auecques quelque escopterie qui l'acordant fort bien à l'affluance du peuple, au bruit des tabourins, & au son des trompetes, donnoit vn tesmoingnage public de l'allegresse que receuoient tous les citoyens. Alors ceus qui estoient curieus de telles nouueautés peurent voir ce que i'auois premierement ordonné pour l'entrée, suiuant d'assés pres l'antiquité admirée d'un chacun, & aucunement recherchée par moy, tant en tous mes autres ourages qu'en ces miennes

petites inuentions, qui premierement estoient telles : que dedans vne grande Arcade, fus le portail de l'hotel, l'auois fait peindre force trophées à l'antique, des armes, & enseignes ennemies, & au meileu d'eus tirer vne fort longue & spacieuse oualle entourée de laurier à l'vn des costés de laquelle estoit le portrait de Calais, & à l'autre le portrait de Guignes, & au dedans d'icelle ceste longue inscription :

DD.

VIRTUTI ET VICTORIE.

S.

D. HENRICO REGI PRÆCLARISSIMAR. RERV. IN VNIVERSA TVM GALL. TVM ITAL. TERRA MARIQ. BENE AC FELICITER GESTARVM ERGO TRIVMPHIVM PVBL. DIGNAMQ. SVIS FACTIS ET LAVREAM ET MEMORIAM MERENTI RENVENTI SED IN POSTERV. EXPECTANTI. OB FORTISS. ET VETVTISS. NOSTRORVM CALETVM CIVITATEM NVPER A FRANCISCO LOTHARINGO GVSIORVM PRINCIPE GLORIOSS. OMNI INGENIO OBSESSAM MOX OMNI MARTE EXPVGNATAM AC PERENNI VOTO CVM A CC ET X AN. BRITANNORVM SERVITVTEM PATERETVR SVÆ GALL. RESTITVTAM. OB GVINAS OMNIB. ET VI ET VIRIB. CAPTAS, SOLOQ. ADÆQVATAS. OB HAMMENSEM PAGVM QVI HOSTIVM METV DERELICTVS FVERAT RECEPVTM. OB LIBERATAM DENIQVE AB OMNIB. BRITAN. GALL. HOC INTERIM AD PRIMAM ILLAM INSPERATE REI COMMENDATIONEM ET IN VOSTRV. O DD. VIRTVS ET VICTORIA FAVOREM EX VOTO ET DEBITO.

VRBS.

PD CONS.

ST. IODELIVS PAR. PPP.

Au deffous de l'Arcade, deffus la grande frize du portail que l'auois fait si proprement couvrir, qu'il sembloit

que ce feust vn marbre noir nouvellement aioufté, estoient escripts ces trois vers en lettres d'or :

NON POMPA, NON ROMULEIS TE CVRRIBVS ALTVM
ACCIPIMVS, FACTIS CVM SIT SPES REGIA MAIOR,
SPE QVOQVE MAIORES, QVORVM EST TVA LAVREA, DIVI.

L'inscription de ces trois vers estoit REGI PISS. PII CIVIS. Aus deus costés de l'Arcade font deus grandes colonnes Doriques, dont les deus pieds costoyent les deus bouts de la corniche du portail : en chacune d'icelles colonnes estoient ces deux lettres d'or H H & au meilleu des deus escrit en lettres d'argent HOC HERCVLE DIGNÆ. L'auois ordonné qu'on feist mouler deus grands croiffants argentés pour planter sur le haut de ces colonnes au lieu que l'Empereur y plante ses aigles : mais la briueté du tens, & la diuerfité des occupations, fit qu'ils demeurèrent. Je ne parle point ici de l'enrichissement du lierre qui embellissoit ceste entrée, ni de tout autre ornement d'entre les deus portes, vn peu mieus deuifé que mis en œuvre, voulant courir toutes telles choses le plus legierement que ie pourray. Si ne veus-je pas pourtant aller si fort que ie ne m'arreste ici pour dire que si les Princes estoient autant amoureux des choses qui les perpetuent, comme ils sont desireux de se perpetuer, ils tiendroient bien autant de conte de telles nouvelles antiquités, voire de tous autres labeurs dont les hommes doctes supportent leur gloire, que des chars, des images, & pompes inacoustumées. Car de ceus ci les vns se rompent, les autres s'enfument, les autres s'oublient, lors que l'honeste curiosité des doctes & des bien nourris, enuoyant de main en main ces vifs instruments de la memoire, les fait demeurer entre les mains de l'eternité. Je ne veus pas dire que ce peu que j'ay deia decrit, & tout ce que ie decriray ci apres, approche en rien de cela, car on sçait bien que la haste. & la foiblesse de mon esprit ne me le

pouuoient permettre. Mais ie diray que decouurant dedans l'inscription les merites, dedans les trois vers l'excuse du triomphe, dedans les colonnes l'esperance future, l'ay tâché de donner quelque merque à la souuenance des hommes : comme doiuent faire tous ceux qui ont quelque pouuoir sur la memoire, qui sans auoir aucun egard à la louange, ou à la faueur, ou à la recompanse, me semblent estre naturellement obligés enuers leurs Princes, de garder alors plus soigneusement l'honneur des beaux actes, qu'ils voyent les Princes s'en soucier le moins. Or passons outre sans plus nous arrester de telle sorte. Sur la seconde porte enrichie de tapisserie, & de festons de lierre, dedans vn grand compartiment entouré de son chapeau de triomphe estoit peinte vne Deesse tenant vne couronne de laurier en l'vne des mains, & vne chainne de fer en l'autre, ayant le Soleil & la Lune aus deus costés d'elle, & poussant vne sphaere du pié. Sur la teste d'icelle, dedans vne espace que faisoit le compartiment, estoit escrit, VICISSITUDO, & au bas dedans vne autre plus grand espace ces trois vers :

NE PROPERA, NVMENQVE VIDE, VISVMQVE VERERE
AC GENIVM METIRE TVVM, NAMQVE OMNIA LEGI
SVPPROSVIT NOSTRÆ, NOSTRA QVI LEGE SOLVTVS.

Ce qui estoit dans la montée suiuit assés bien ceste figure de Vicissitude, qui apres toutes ces premieres louanges & trophées, auertissoit de ne se fier que de bonne sorte à la felicité. Car là dedans outre l'ornement de la tapisserie, des festons, & des armes tant du Roy, que de la ville, on lisoit trois ou quatre fois ceste deuise, GRADATIM, escrite tousiours dedans vne oualle couchée, & entourée d'vn compartiment semé de couronnes, montrant qu'on ne va point autrement aus victoires que par degrez, & qu'en les voulant trop hastier on se precipite soy-mesme. Au hault de la montée, sur la porte

de la falle, estoit vne autre figure enrichie de mesme forte que la premiere & ainsi qu'estoit mesme toutes les autres que ie diray, en laquelle estoit peinte vne France armée & triomphante, ayant sous ses piés des trophées, des couronnes brisées, & des enseignes & guidons ou lon voyoit les Aigles & les Leopars: elle tenoit en l'vne de ses mains vn globe & de ce costé voloit deuers elle le Tens, vieillard aus pieds de bouq, chauue par derriere, comme le depeint l'antiquité, lequel apportoit vne couronne de laurier sur la teste de la Deesse, & vne couronne d'oliue sur son globe, qui n'estoit qu'vn souhait feulement pour l'auenir, comme ce mot *VOTVM* escrit au hault de la figure le montroit, & au bas ces trois vers:

SIC RAPIDAS AQVILAS, SIC FVLMINEOS LEOPARDOS
 GALLIA CALCET OVANS, ILLAM QVOQVE MOBILE LAVRV
 TEMPVS, ET ARMIFVGA MVNDVM DIGNETVR OLIVA.

Il faut maintenant venir à l'appareil de la falle, que j'auois tellement fait dresser, que la description en desplaira aussi peu que l'ordonnance. Premièrement le fons d'en hault estoit tout fait depuis vn bout iusques à l'autre de grands compartiments de lierre proprement entrelassés, & semés infiniment des armes du Roy, de la Royne, de la ville, des grands seigneurs, & des grandes dames, avecque tel enrichissement qu'il estoit requis. Depuis ce fons, tant de l'vn que de l'autre costé de la falle suiuoit sur le hault de la tapisserie vne frize fort large, & dedans les oualles que faisoient les entrelassemens d'icelle, se voyoient peintes toutes les deuïses qui se portent auiourdhui à la court, comme le Croissant du Roy, l'Iris de la Royne, l'Eclypse de Monsieur, le Chardon de la Royne d'Ecosse, la Gorgone de Madame seur du Roy & autres. Au dessous de la frize dedans de petits quarrés attachés sur le hault des croiffants, dont ie parleray à ceste heure. estoient escrits les

mots de chacune deuiſe comme *DONEC TOTVM IMPLEAT ORBEM. ΦΘΣ ΦΕΡΟΙ ΗΔΕ ΠΑΛΗΜΗΝ. INTER ECLYPSES EXORIOR. RERVVM SAPIENTIA CVSTOS*, & les autres principales. Les grands croiſſants dont ie veus parler, eſtoient de lierre, fort bien faits, & fort bien aſſis, qui pendoient depuis ceſte frize que i'ay dite iuſques bien bas, entre-laſſés touſiours l'vn dans l'autre deus à deus, eſtants liés à l'endroit ou ils ſ'accouploient par le haut & par le bas, de liens de taſſetas noir, ſur lequel en lettres d'argent eſtoit eſcrit ce mot : *IVNGVNTVR*, ſoit pour autant que la rencontre des deus fait vn rond, ou ſoit pour l'alliance du Roy & du Grand ſeigneur, qui portent tous deus le croiſſant. Du coſté des fenestres, à l'endroit ou ſe deuoit ſoir le Roy, eſtoit vne autre figure d'vne deeſſe couronnée de roſes, ayant ſous les piés des roſes epanchées par la place, tenant vn lut en la main, au coſté de laquelle danſoient les petits Amours, & de l'autre coſté venoit Bacchus, & ſes Satyres ; l'inſcription du hault eſtoit : *D. LETICLE*, & au-deſſous de la figure ces trois vers :

*TV DEA, BACCHVS, AMOR, LVDISQVE, EPVLISQVE, IOCISQVE,
HEROVM MEMORES GRATA VICE MERCITE CVRAS,
PRAELIA MNEMOSYNE NON POCVLA REGIA CVRET.*

Aus deus coſtés de ceſte figure dedans deus beaux compartiments enclos de chapeaus de triomphe, comme aus autres figures, eſtoient peintes deus nauires ſemblables à celle que la ville porte en ſes armes, & dedans l'eſpace qui faiſoit le compartiment par le hault, eſtoit eſcrit : *ARGO*, & en l'eſpace du deſſous ceſte deuiſe : *CÆLOQVE SOLOQVE SALOQVE*, ce qui accommodoit fort bien ceſte nauire Pariſienne à la nauire des Argonautes, laquelle a eu pouuoir au ciel, y eſtant encores maintenant entre les ſignes ceſteſtes, en la terre, par laquelle elle marcha, & ſe fit porter dedans la Lybie, en la mer, laquelle elle a quaſi toute voagée. On pourroit dire mille autres fa-

talités de cest antique vaisseau, qui se pourroient approprier à nos armes, mais on en lira dauantage dedans vne des Masquarades qui suiuront apres. Il me suffira d'ozer prononcer ce mot, que ie trouue ceste deuise inuentée par moy allés digne d'estre gardée pour deuise de la ville eternellement. On eust trouué merueilleusement beau, qu'ainfi que ce front de salle estoit orné de ces trois figures, tout du long aussi des deus costés de la salle tous les interualles que faisoient ces grands croissants de lierre, qui pouuoient estre huit ou dix de chasque costé, eussent esté remplis de figures diuerses avecques leurs deuises & vers : mais chacun sçait que la main des ourriers ne peut suiure l'abondance de mes inuentions. Toutesfois ce qui fut possible d'acheuer y fut mis. Premièrement du costé droit, au premier interualle respondant encores sur la table du Roy, estoit la figure d'un dieu Ianus, vieillard comme on le peint, ayant la clef en la main dextre, & son baston en la gauche : mais n'ayant point deus visages comme on lui fouloit donner. Ceste statue estoit sur un autel, dans lequel estoit écrit: IANO GALLICO; la deuise d'en hault estoit : IAM NON RESPEXIT VTRINQVE, & les trois vers d'en bas, ceus ci :

QVI BIFRONS FVERAM, GALLIS SVM GALLICVS VNA
FRONTE DEVS, CÆLVMQVE MEA DVM CLAVE RESOLVI,
VIDI INCUMBENTEM GALLIS TOTVM ACRIBVS ANNUM.

I'auois voulu montrer par ceste peinture, combien le mois de Ianuier nous a esté fauorable, auquel tant par la vertu de nos Princes, que par la faueur du tens, se font faites choses si belles & si merueilleuses, que ie ferois presque d'auis qu'on fist peindre un Ianus en nos enseignes pour vne heureuse merque de nostre bon heur. La figure que l'on voyoit au prochain espace d'apres suiuoit d'allés bonne grace la premiere pour exprimer ceste faueur du tens. Car i'auois fait peindre

au haut vne petite partie du zodiaque, qui monroit feulement le ſigne du Ganimede que lon nomme Aquarius, & au deſſous vn ieune dieu, beau, fans barbe, couronné de fleurs, qui ſelon les antiques repreſentoit le printens. A l'vn des coins de la peinture, ſouffloit vn Zephire ietant des fleurs par la bouche, & dedans le cham de Poualle voloient par ci par la quelques aronnelles. Le petit eſpace d'en hault que faiſoit le compartiment d'alentour, contenoit ceſte deuife : *CESSIT NATVRA FAVORI*, & au grand eſpace qu'on auoit laiſſé au deſſous de la figure, faiſant vne alluſion à celui qu'on dit auoir eſté tant heureux, qu'en vne bataille les vents meſmes vindrent combatre pour lui, i'auois fait eſcrire trois vers comme en tous les autres :

*NON CONIVRATI VENIUNT AD CLASSICA TANTVM
ÆOLIDÆ, VERVM GELIDO SOL SYDERE VERNANS
FVNDIT INASSVETOS ARVISQVE ARMISQVE CALORES.*

Il y a bien peu de gens comme ie croy, qui n'ayent pris garde ceſte année à la verité de ceſte figure, & ſ'ils ont bien conſideré le tens qu'il a fait tant durant l'entreprife que l'exécution de Calais, ils n'ayent veu contre l'ordre accouſtumé des années vn beau Printens au meilleu de l'hyuer : Quand à moy, i'oſe affermer eſtant pour lors aus chams auoir veu fortir les herbes nouuelles, & tous autres indices du renouueau. Ce qui montre aſſés que nos victoires ne viennent point ni par noſtre ſeulle puiffance, ni par vn fort, ni par vn certain ordre de la nature, mais de la ſeulle faueur & diſpoſition de Dieu, qu'il les enuoye⁴³ en tel tens, en tel lieu, & à telles perſonnes qu'il lui plaiſt, fans la puiffance duquel, tant ſ'en faut que nous puiffions eſtre vaincueurs, que nous ne pouuons pas feulement eſtre puiffans. Vis à vis de ces deus dernières figures, dedans les deus premiers eſpaces que faiſoient les Croiſſants de l'autre coſté, i'en auois fait aſſoir deus autres, qui ſuiuoiſent le meſme argument de

ceste nouvelle & heureufe conquete. Dedans la premiere se montroit vn Iafon hardi & courageus à arracher vne toifon d'or, pendue à vn arbre, nonobftant l'effroy que luy pouuoit donner vn horrible dragon qui estoit au pié, & qui au rebours de celui de Colchos charmé & endormi par Medée, ouuroit les yeus effroyablement, & s'enflloit fi fort de venin, qu'il sembloit quafi creuer dans le tableau. On lifoit au deffus pour deuife : *ARRIPIAM VIGILET LICET*, et au deffous :

*VELLVS AB INSOMNI LOTHARENE DRACONE TVLISTI,
CARMINIBVS NEC SVNT FERA LVMINA VICTA, NEC HERBIS,
INGENIVM, MARTEMQVE VOCES NISI CARMEN, ET HERBAS.*

Dedans la seconde estoit feulement figurée vne vieille baniere Romaine representant vne de celles de Iules Cefar, qui eftant de couleur iaune estoit trauerfée de bihais d'une large bande noire, qui portoit ces trois lettres d'or V.V.V. lefquelles comme chacun fçait affés, & comme il a esté chanté & rechanté par nos nouveaux poëtes, qui depuis naguieres ont fi bien tenu chacun leur partie en la louange de ceste victoire, fignifioient le *VENI, VIDI, VICI*, de Cefar. Et pour autant que Monfeigneur de Guife n'a point esté en ceci accompagné d'un moindre bon heur, que celui la dont se vantoit ce Romain, effiant fi opportunement venu, ayant fi ingenieusement veu, ayant fi vaillamment vaincu, ie l'ay bien voulu avecques les autres le faire heritier de ces trois lettres, lefquelles il a fait perdre en d'autres victoires (ie pourrois bien alleguer Mets) à ceus qui font mefme ment heritiers de Cefar. Cette peinture auoit fa deuife telle, *TER HOC FELICITER ACTVM*, & fes trois vers tels :

*CAESARIS HOC, CAESAR DEMAS TIBI, GVISIVS ADDAT,
NAM VENIT, VIDIT, VICIT SIMVL ISTE, TVOSQVE
DVX QVOQVE VINCEBANT, VICTO IAM CAESARE VICIT.*

En efcriuant ces vers ci, il me vient de naître vne

allés gentille fantaisie dedans l'esprit pour donner plus de grace à cette figure, dont l'argument a esté trouué si propre & à la chose & à la personne, c'est de metre en sa deuise au lieu de TER ce mot QVATER, aioustant encore vn v dedans la bande, & peignant au dessous de la banniere vne fortune garrotée de chaines de fer, avecques ces vers changés ainsi :

HOC CAESAR MIHI CEDE, TRIBVS SIT ET ADDITA QVARTA
LITTERA, SORS ADVERSA MEOS ET INIQVA PREMEEAT,
MOX VENI, VIDI, VICI : VINXI QVOQVE VICTAM.

J'ay aioufté ceci de gayeté de cuer, comme j'aiousteray quatre autres figures qui estoient deia toutes ordonnées, & dont les compartimens estoient faits, ainsi que me font tesmoins ceus qui estoient avecque moy & mesmement Baptiste excellent peintre qui les faisoit, & qui en auoit reu l'ordonnance des le soir de deuant : mais l'arriué du Roy nous pressa de si pres, qu'encores que le peintre fist vne admirable diligence, il fut impossible d'en faire tant : & fumes contraints de nous contenter de ces quatre premieres, pour les interualles des croiffants, dont les deus premiers qui en estoient remplis contenoient autant d'espace de la salle, que faisoit le lieu ou lon deuoit courir pour le Roy. Dedans la premiere donques de ces quatre figures estoit peinte vne Andromede estant deia deliée de son rocher, au pié duquel estoit son grand monstre marin, nauré deia de quelques coups, & demi estourdi, sur qui retournoit encore vn Persee, ayant ses ailles au dos, volant dedans l'air, tenant le glaiue dans l'un des poings, & le chef de Meduse dans l'autre, lequel il presentoit au monstre pour soudain le tourner en pierre. Et d'un autre costé se voyoit vne grande compagnie de gens armés. L'écriture du dessus estoit : *NOVO SVA SALVA PICARDIA PERSEO.* & les vers du dessous :

CAPTIVVS ANDROMEDEN PERSEVS, CETOQVE MARINO
ERIPVIT, MONSTRIS TV ME HENRICE MARINIS,
ESQVE TIBI, SI NOS PHINEVS PETAT, ALTERA GORGON.

Après ceste figure qui montrait combien la Picardie estoit heureuse d'auoir vn tel Roy pour son prince, lequel ayant premierement repris Boulogne, & maintenant reconquis Calais, Guignes, & Hammes sur les Anglois ne l'a pas seulement deliurée de son monstre marin, mais a deia résisté, & combatra en la fin le Phinée qui la veut rauer : l'auois fait faire vne autre figure dedans laquelle on eust veu vne Niobe deia demi tournée en pierre, autour de laquelle eussent esté ses enfans, moitié fils & moitié filles, deia presque tous morts, estant chacun d'eus nauré d'vne fleche d'argent. Vis à vis de ce massacre i'auois fait peindre vn Phebus, & vne Diane, tenant chacun vn arc d'argent au poin, duquel ils venoient de faire telle vengeance pour l'orgueil insupportable de Niobe, qui l'osoit preferer & elle & sa race à Latone & à ses enfans. Ceste deuise estoit pour le haut : DAT INIQVAS SVPERBIA POENAS, & ces trois vers pour le bas :

LATONAE NIOBE TIBI SESE O GALLIA PRAEFERT
ANGLIA, PROLE TVMENS, PHOEBVM, PHOEBENQVE LACESSENS,
SIC SAXVM GENITRIX, FIVNTQVE CADAVERA NATI.

L'orgueil d'Angleterre si bien rabaislé par ceste peinture, estoit fuiui de la destinée du mesme païs, que l'auois voulu exprimer par la figure suiuite, y faisant peindre vn Alexandre tout tel que nous le pouuons retirer des medailles antiques, baissant & accollant vne Roynie figurée en Amazone, de mesme forte aussi que les antiques nous l'ont montré : Laquelle representoit la dernière Roynie des Amazones, qui pour le desir

quelle eut de coucher avecques Alexandre, perdit le braue regne de ces courageufes & victorieufes femmes. L'efpace du haut contenoit cefte deuife : RES IMPAR SED FATA EADEM, & celui du bas ces trois vers :

VLTIMA TE MACEDO REGINA CVPIVIT AMAZON,
 ANGLICA CAESAREVM CVPIIT REGINA PHILIPPVM,
 VTRAQVE SIC REGINA SVI MANET VLTIMA REGNI.

Pour autant qu'on pourroit trouver quelques chofes en cefte figure qui du tout ne s'accommoderoient point, ie lui ay fait porter la deuife d'en haut qui est telle, que les chofes estans differentes, le deflin est de mefme. Car ie ne voudrois point ici dire que la Royne d'Angleterre fust vaillante comme vne Amazone, à laquelle on n'a point veu encore porter les armes finon contre fon peuple, ni faire autre vaillantife finon contre les tettes des gentilz hommes de fon païs. Je voudrois encores moins comparer vn Roy Philippes à vn Alexandre, lequel pourtant sembloit auoir vn tel heur en fon commencement, que s'il eust bien vû de fa fortune, & qu'en se temperant en tout, il n'eust point reculé le bras de Dieu d'avecques le sien, ie croy certainement qu'il nous eust montré que les vices de nostre France, qui depuis ie ne fçay combien s'est du tout deprauee, crioient vengeance contre nous. Mais maintenant ie voy bien (ce n'est pas la premiere fois que j'ay veu & predit) que la ballance s'abbaisse de nostre costé, & que si nous nous maintenons au chemin qu'il faut tousiours fuiure, nostre bon heur se maintiendra au cours qu'il a deia commencé. Outre ce premier egard ie ne feray point ce tort à ce grand Prince, & à cefte grande Princesse, qui font conioints par legitime mariage, d'approprier leur alliance au concubinage de ces deus : Car j'ay esté d'avis de tout tens que c'estoit le plus sotement fait qu'on fçauroit faire, d'iniurier par escrit les Princes qui nous font ennemis, principalement aûs chofes qui font con-

trouées, ou qui touchent tellement leur honneur, que nos Princes mesmes l'en doiuent facher. Quand aus legeres attaintes, aus veritables reproches, aus propheties & aus promesses qu'on se fait à soy mesme, cela est permis de l'ennemi à l'ennemi. C'est pourquoy ie n'ay point feint de signifier par ceste peinture ce que les Anglois mesme scauent auoir esté prophetizé de ceste Royne cy. Ce qui me semble allés bien accommodé au destin de l'Amazone. Encore donnerois-ie volontiers ceste loy, combien que ie ne l'aye pas obseruée, que toutes telles choses se fissent par souhaits & imprecations seulement, comme ie l'auois fait dans la figure suiuant qui deuoit estre la derniere de toutes. En laquelle i'auois fait peindre vne mer, & sur icelle deus galeres, dont la premiere estoit fort richement & sumptueusement equipée, portant vne Royne superbement vestue, accompagnée de ses femmes, qui paroilloit & fort triste & fort effroyée. L'autre des galeres estoit autant bien armée qu'il estoit possible, dedans laquelle estoit vn grand seigneur richement armé & accompagné de mesme, autant triste & effroyé que la Royne que i'ay dite. Et sembloient les deus vaisseaux à force de rames fuir tant qu'ils pouoient deuers vne ville, à la porte de laquelle la Deesse Nemesé accompagnée d'vne furie les attendoit. Le haut de la figure portoit ce mot : ET LECTI ET LETHI CONSORS, & le bas ces vers ci :

IN FVRIAS FVRIATA PARES CLEOPATRA MARITVM
 ISTA TRAHIT, LICET ABSIT AMOR, TIMOR ADSIT, ET HORROR,
 AVGVSTIQUE MEO REDEANT SVB PRINCIPE REGNA.

Chacun scait allés qu'en la bataille nauale d'Ostaien & d'Antoine, Cleopatre se fit mener dedans vne gallere dont le mas estoit d'or, les voiles & les cordes d'argent, & le reste plain de pompes & delices, mais qu'aussi tost qu'elle vit que la fortune commençoit à tourner de la part ennemie, elle l'espouanta, & se

print à fuir à toute force. Ce que voyant Antoine, moitié par amour, moitié par crainte, la fuiuit, abandonnant ses forces, & se retirant miserablement avecques elle dedans Alexandrie, ou depuis assiégés par Octauien furent tellement menés de furies, que par desespoir & crainte d'estre portés en triomphe, ils se tuèrent tous deus l'un apres l'autre. Apres leur mort Octauien Cesar, qui depuis fut surnommé Auguste, demeurant seul dominateur des Romains, se vit en la fin Monarque du monde. L'imprecation donques de ceste derniere figure que j'auois fort bien ordonnée pour la fin, estoit telle que ceste Royne ci s'estant montrée fort superbe, & desireuse de la guerre, ayant sollicité plusieurs fois son Antoine (di-ie son Philippes) à faire la plus cruelle guerre qu'il pourroit, ayant mesme en tout tâché d'offenser nostre Cesar, iusques à lui denoncer la guerre sans aucune occasion, sente en la fin la iuste vengeance de son orgueil, tellement que voulant encore accompagner son mari soit de sa personne & de ses forces, ou bien de ses forces seulement, pour venir contre nostre Roy, que de rechef plus epouuantee qu'elle n'a esté dernièrement, elle soit contrainte de fuir avecque sa honte & future ruine pour trouuer les furies en son pais. Et qu'elle tire apres soy, non pas tant par amour que par crainte, son mari, pour estre autant participant de la furie que de la folie. Ainsi ce feroit que nostre Roy apres la ruine de ces deus, qui avecques lui auoient parti la domination de l'Europe, demeureroit seul dominateur, & se faisant apres Auguste, metroit tout vn monde sous sa monarchie, ramenant encores ici l'heureus & paisible siecle d'Auguste. Voila tout ce qu'il y auoit de figures pour ceste salle : en laquelle ne se pouuoit plus voir autre chose que lon peust remarquer, outre tout ce que j'ay descrit, fors qu'au bas de la salle, qui estoit le costé par ou lon deuoit seruir, outre la tapisserie & le lierre qui le decoroient, dedans vn grand & spacieus quarré de la longueur d'une toise, estoient escrits douze vers com-

prenans toutes les choses que le Roy a faites depuis son auenement à la couronne, le tout allant d'ordre & le tout si bien escrit, & en si grands caractères, qu'il se pouuoit facilement lire de la table du Roy. Ceci estoit au dessus des vers : EX D. CAROLI LOTHARINGI PYRAMIDE, A STEPH. IODELIO DESCRIPTA, & les vers qui suiuoient citoient tels :

SCOTIA TVTA SVIS, ACCEPTA BOLONIA, METAE,
 ET RHENI PAVOR ATTONITI, FVSVSQVE PER VMBRAS
 CAESAR, ET HINC VICTAE TVRMIS REDEVNTIBVS VRBES,
 MOX QVOQVE DEFENSÆ LOTHARENI GLORIA METAE,
 INSTAVRATAE ACIES, VRBESQVE AEDESQVE SORORIS
 CAESAREAE, RENTINA TIBI PALMA ADDITA GVISI,
 AC SI QVA IN BELGIS QVAESITA TROPHOEÀ SVPERSVNT :
 HAS INTER PALMAS PARMA, ET MIRANDVLA, SENAE,
 CORSICAQVE, ET TOTIES DECEPTVS IN ALPIBVS HOSTIS :
 NVNC QVOQVE QVOD RELIQUIS POTIVS FATALE CALETVM,
 QVAEQVE FEROX POTIOR FATALI GVINA CALETO,
 HAEC SVNT QVAE REGEM LAVRV RES LAVDE CORONANT.

Ces vers, comme l'inscription le montre, sont tirés de la Pyramide de monseigneur le reuerendissime Cardinal de Lorraine, qui est un petit œuvre que je fis dernièrement d'environ six cents vers heroïques Latins, autant beau comme je croy qu'aucun qui soit encores forti de moy, sans excepter mesmes ceus que j'ay faits d'une beaucoup plus longue alaine. J'auois esperance voyant un chacun à l'enui lui presenter ce qu'il pouoit, de faire une arriere garde apres tous les autres. Laquelle encores qu'elle me sembla trop foible pour garder son nom, & les graces dont il est pourueu contre les iniures du tens, de la mort, & de l'oubliance, si promettoit elle pour l'auenir quelque chose aprochante de cela. Mais mon defaïtre acoustumé l'a pendue au croc, comme tous mes autres labeurs, lesquels si je ne pensois auoir bien faits, & si je ne pensois qu'ils

fulsent aucunement dignes de la lecture des grands feigneurs, ie les brulerois & eus & mes liures. Si i'auois le loisir de discourir ici tout ce qui m'en est auenu, ie ferois emerueiller ceus qui sans me connoistre bien, iugent de moy à l'auanture. Mais ce n'est pas ici ou il me faut vser de ces plaintes autant contre la fortune & les defastres, que contre l'ingratitude des nostres. Vne occasion se presentera vn iour, ou telle misere deduite apprendra bon gré mal gré à beaucoup de feueres ceufes, qui tancent, reprennent, & conseillent, pour paroistre & non pour ayder, que la conduite de nos fortunes n'est point en nostre conduite. Ce qui ne fust point entré en mon cerueau non plus qu'au leur, si ie n'eusse experimenté que contre toutes les preuoyances & pouruoyances que i'aye sceu iamais faire, i'ay tousiours senti les malheurs d'une destinée, tellement enchainés queue à queue, & se rencontrans tellement au point, qu'il a fallu qu'en toutes entreprises en depit de moy, la charte me soit demeurée au poin. Car quand aus lettres (s'il faut encore vn peu reprendre ma digression) qu'est ce que i'ay iamais voulu faire voir de moy, qu'un affaire, vne maladie, vne debauche d'amis, vn default ou vne perte d'occasion, vne entreprise nouvelle, ou ce qui est le pire de tous, vne enuie n'ait empesché d'estre veu? Le ne parle point des labeurs de ma petite ieunesse, mais de ceus ou i'ay trauaillé depuis quatre ou cinq ans : lesquels ay-ie iamais sceu faire fortir en lumiere, encores que i'y tachasse & que ie pensasse bien leur auoir donné des yeus d'aigle pour la fostenir? Quand aus armes ou i'ay tousiours senti ma nature allés encline; en quel camp, en quel voiage n'ay-je voulu aller, & quels aprests & quelles poursuites n'ay-ie tâché de faire? Mais tousiours ou quelque autre maladie ou le deffaut present du moyen qui ne peut accorder auecque la grandeur d'un bon cueur, ou le delay de iour en iour, ou quelques autres incommodités m'ont tellement retenu, qu'il semble que ces malheurs me seruans de fers, ma ville, qui m'est malheureuse

le possible, me doive seruir d'éternelle prison. Quand aus affaires, encores que ie n'i fois ni fait ni nourri, aufquels pour le moins n'estois-je point né? Mais tant l'en faut, comme me reprochent plusieurs, que ie les fuye, qu'ils m'ont de tout tens fui, sans qu'il y ait eu rien qui m'en ait rendu incapable que le trop de malheur, ou le trop de capacité, desquels l'un m'a peu apporter les haines & les enuies, & l'autre la presumption & fiance de moymesme, qui deplaisent merueilleusement aus grands. L'entens bien deia ce qu'on me dit sur ceci, que ie suis encore fort ieune, & que ie ne scaurois faire telles complaints sans que j'aye dedans moy vne demeurée outrecuidance. Je ne respons autre chose, sinon que par le passé & par le present ie iuge bien du futur. Toutesfois j'espere encores, & peut estre qu'au meilleur de mon aage, la fortune se fera meilleure pour moy. Je reuien à ma Pyramide laquelle j'auois fait fort bien escrire, dorer & acoustrer pour presenter, mais s'offrant ceste occasion de festin, & pensant que toutes les choses que j'auois bien faites, estans bien executées & bien receües, lui donneroient vne meilleure entrée, ie luy si garder le coffre qu'elle garde encores. Certainement j'auois allés de fois appris que le vice & la defobaisance reuloit la vertu & le seruice premier, mais ie n'auois encore jamais oui dire que la vertu reculaft la vertu, & le seruice, le seruice. Or ne demeurons point si longtens en si beau chemin, & venons à ce qui a esté cause de tout le mal, qui est la premiere des masquarades, ne nous hastant point de deduire les fautes qui y furent commises, le retranchement que ie fus contraint d'y faire, les excuses qui à la verité me doiuent absoudre, ains remetant tout cela iusques à tantost que le lecteur l'aura toute leüe. Mon inuention estoit, qu'ayant veu porter à la ville vne nauire en ses armes, & me resouenant de la nauire Argon dont j'ay deia parlé, ie deliberay pour les belles accommodations que lon verra cachées la deffous, faire ma masquarade d'Argonautes. Or pour autant qu'entre tous autres trauaux que les Argo-

nautes ont soufferts, & auxquels la pauvre Argon mefme a esté fuiete, cetui ci est vn des plus memorables, que dedans la Lybie ils furent contraints de la porter sur leurs espaules, ie voulois auffi qu'en la mafquarade la rapportans au Roy pour lui estre heureufe & fatalle comme elle leur auoit esté, & pour le confeiller & lui prophetifer fes heurs & fes malheurs, comme elle leur auoit tousiours confeillé & prophetizé, ils la portaffent sur leurs espaules, auffi bien qu'ils auoient fait dans la Lybie, pour montrer au Roy qu'en tous perils & dangers il la falloit porter, ce qui à mon iugement estoit allés propre à ceste communauté de Paris. Pour ce auffi que Minerue l'auoit fait bâtir du bois de la forest parlante, qui est la cause qu'elle parloit, & qu'elle estoit prophete, ie voulois que Minerue les accompaignast, comme elle leur auoit esté presente & faorable en leur voiage de la toifon d'or. Dauantage fçachant que la beauté d'une mafquarade est la musique, ie voulois qu'Orphée qui estoit iadis l'un des Argonautes, marchast deuant eus, fonnant & chantant vne petite chanfon en la louange du Roy, & que comme il fouloit anciennement tirer les rochers apres foy, deus rochers plains de musique le fuiuiſſent, laquelle chantaſt comme ſi ce fut esté la vois de quelques Satyres ou quelques Nymphes cachées au dedans. Mais à cause que le reſte ſe verra mieus par la lecture des vers ie viendray à la chanſon d'Orphée, à laquelle ie faisois reſpondre ceus qui estoient dans les rochers.

CHANSON D'ORPHEE.

*Si iamais rochers & bois
Ma force dans foy ſentirent,
Si fous ma vois, fous mes dois
S'arrachans ils me fuiuirent,*

*Suiués rochers, & auecq' vostre Orphee
Admirés moy d'un grand Roy le Trophee.*

*Si quelque Nimphe dans vous
Quelque Pan, quelque Satyre,
Pour ouir mes accords dous,
D'auanture se retire,
Chantés rochers, & auecq' vostre Orphee
Adorés moy d'un grand Roy le Trophee.*

LA MUSIQUE DES ROCHERS.

*On nous auoit veu cacher
Pour t'ouir, aus roches creufes,
Mais auecque le rocher
Nous tirent tes mains heureufes,
Rauiz, abstraits, mourants d'ouir Orphee,
Et plus encor d'ouir vn tel Trophee.*

*O heurus Roy, qui as eu
Pour ton fonneur vn Orphee,
Heurus fonneur qui as peu
Si bien fonner tel Trophee,
O trois trois fois trois fois heurus Orphee,
O trois trois fois trois fois heurus Trophee.*

Après cete chanfon, qu'expressément i'auois fait douce & en bas style, vsant de vers intercalaires qui ont bonne grace en la musique, i'auois fait parler Minerue en telle forte :

MINERVE.

*Voyant ainsi, ó Roy, dans ma main docte & forte
Branler assurement les armes qu'elle porte,
Et voyant ma Meduse effroyer de rechef
Tous vos yeus des serpens de son horrible chef,
Me voyant mesme auoir la bourguignote en teste,*

Qui son panache fait flotter dessus sa creste,
 Ne sçay tu pas desjà que Minerue ie suis,
 Qui seule sur les arts & sur les armes puis
 Autant qu'Apollon mesme, autant que Mars mes freres?
 Minerue, qui laissant mes deux villes premieres
 Athenes, & puis Rome (aujourdhuy seul tombeau
 De ce qu'elles ont eu de bon, de grand, de beau)
 Me suis de ton Paris faite la gardienne
 Par ton Pere, qui seul me rend Parisienne,
 Et me rendras tousiours, si tousiours ie ne voy
 Fouller l'heur que ie donne à ta ville & à toy,
 Et sur le sçauoir saint mettre le pié barbare,
 Sçauoir, qui seul les Roys des lourds bouuiers separe,
 Sans lequel, soit qu'un Roy le suiue par autruy,
 Ou qu'en soy mesme il ayt sa conduite par luy,
 Il ne sçauroit guider l'esperoir de plus grand gloire,
 Ny, estant mort, auoir de sa mort la victoire.

Mais pourquoy tout ceci puis que tes bras tu tends
 Pour de ta gardienne estre garde en tout tens?
 Ie m'egare, & m'estant proposée autre chose
 Ie m'esbahi qu'ainsi sans propos ie propose.
 Or sçache donc que c'est, & sçachent tous pourquoy
 Ma trouppes tant estrange arriue deuant toy.

Tu as bien leu qu'auant que la Greque ieunesse
 Eust voüé de laisser le repos de la Grece,
 Se donnant au hazard pour premiere ramer,
 Et contreindre au faiz l'eau pucelle de la mer,
 En suiuant le conseil du cauteleus Pelie,
 Qui pensoit perdre ainsi de son Neueu la vie,
 S'il pouuoit enuoyer ce courageus Iason
 Au dangereux conquest de la riche Toison :
 Sur le mont Peliaque en la forest parlante
 Ie fei faire pour eus la Nau prophetifante,
 Qui fut nommée Argo, & Argonautes ceus
 Qui dedans elle iroient par les flots depiteus.
 Ils demarent, ils vont, mille monstres ils voyent,
 Souffrants cent mille maus cent fois ils se deuoyent :
 Ils viennent en Colchos, où Medée les fait

Iouir de la Toison, & son frere deffait.
Ils partent en danger, mille perils les suiuent,
Et recourants leurs maux d'autres maux leurs arriuent:
Mais sur tout par les bords de la seche Libye
Furent contrains porter leur Nauire affoiblie,
Leur mere soulageants, qui les auoit portés,
Et du desir de l'or les auoit contentés
Sous ma guide tousiours, qui de leur nauigage
M'estois faite compaigne en tout ce grand voyage,
Fauorisant ma Nef, qui apres par les Dieus
Tirée en hault fut faite vn astre de nos cieus.
Or maintenant voyant que j'ay voulu me faire
De ton Paris peuplé Deeße tutelaire,
Des que ce grand FRANÇOIS vint gouster nos douceurs,
Pere second de moy, pere de mes neuf Seurs :
J'ay tousiours veu porter pour enseigne honorable
De la felicité de Paris admirable
La figure d'Argon, qui monstroit vn destin
Que ceste mesme Argon tu aurois en la fin.
J'ay ces iours obtenu de Iupiter mon pere
Qu'elle redescendroit, pour en ce tems prospere
Te l'offrir, t'asseurant que par son grand moyen
Plus que n'est la Toison tu conquerras de bien,
Emplissant tous les lieux de maint & maint trophée,
Ainsi comme le sçait ce tout diuin Orphée,
Qui maintenant ton Nom dessus son Lut sonnoit,
Et qui iadis aussi les Grecs accompagnoit :
Ainsi que sçait Iason & ses compaignons mesme,
Ayant bien veu là bas filer ton heur suprefme
Par les fatalles mains de ces trois seurs, qui font
Ou redefont sans fin l'heur que les hommes ont.

IASON.

Je sçay mesme, qu'vn iour & la Toison dorée,
Et le sceptre, & les biens, & la race honorée,
De ceus qui vont portant en leur col la Toison

Sentiront que HENRY est leur fatal Iafon,
 Apprenants que sans fin la celeste ordonnance
 Donne à ceste grand Nau sur la Toifon puissance :
 Ceste Nau, qui non pas seulement en Colchos,
 Mais aus deus bouts du monde emportera ton los.
 Elle est encor parlante, elle est encor prophete,
 Ce te fera des Dieus vne seure interprete,
 Elle te donnera mouuement & conseil,
 Et voguera tousiours d'vn superbe appareil.
 Aumoins si tu fais tant que l'enuie contraire,
 Ainsi que mille ventz ne luy puissent mal faire :
 Si tu gardes aussi qu'Ignorance, qui suit
 Bien souuent les Vertus aus quelles elle nuit,
 Face sans y penser, tort aux hommes louables,
 Aus hommes vertueus, aus hommes profitables,
 Comme, sans y penser, ie tuay quelquefois
 Cyzique nostre amy, le meilleur Roy des Roys :
 Si tu sçais bien sauuer en vn tel nauigage
 Tout le peuple qui fait avec toy son voiage,
 De Geans monstrueux, horribles, affamés,
 Sans cesse sur le sang des petis enflammés,
 Ou bien dessus leurs biens, comme nous-nous sauuaimes
 Ce iour la qu'Amycus Cyclope nous tuasmes :
 Si tu veus deliurer les pauvres affligés,
 Ayder aus souffretteus, venger les outragés,
 Ainsi que Calais & Zethes, qui tuerent
 Ces grands Oyseaus infaits, qui long tens tourmenterent
 Phinee le prophete : ou comme Hercule fit
 Alors que Promethee en franchise il remit :
 Si par autre moien que par poisons horribles,
 Et par meurdres villains, & trahisons terribles,
 La riche Toifon d'or tu v'attens d'aquester,
 Plus vertueus que moy, qu'il ne faut imiter
 En tout, & qui fu fin & faus de telle sorte,
 Qu'est encores ici cil qui ma Toifon porte⁴¹ :
 Si iamais tu ne veus, ô toy fidele Roy,
 Rompre ni faire rompre aucunement la foy,
 Ainsi qu'on la rompit à Medée insensée.

Quand elle fut par moy pour vne autre laissée :
 Si tu te peus garder, toy qui es Roy prudent,
 De maint flateur subtil, maint flateur impudent,
 Qui courtiſan de riç, de façon, de harangue,
 Couure mille venins du dous miel de ſa langue,
 Et qui, ſi tu n'eſtois vn bon Prince auifé,
 Rendroit ſur la Vertu le Vice autorifé,
 Plus trompeur que n'eſtoient les Serenes flatantes,
 Dont j'échappay les vois doucement attrayantes,
 Qui pour le beau loyer du ſon qu'ils ⁴⁵ accordoient,
 Et ma vie & la vie à tous nous demandoient :
 Brief ſi en toutes peurs, tous perils, tous orages,
 Argon ta pauvre Nef tu portes & ſoulages,
 Comme dans la Lybie elle ſe fit porter,
 Et comme tu la vois deuers toy r'apporter
 Deſſus le dos courbé des Argonautes meſmes,
 Qui paroifſtroient tous tels que ſont les ombres bleſmes
 Des champs Elyſiens, ou nous des long tens morts
 Habitons maintenant, & n'auroient point de corps
 Si Minerue n'auoit à voſtre humaine veüe
 Accommodé la choſe. Eſtant donc ainſi veüe,
 Si viuement, croiés que tous vous nous voyés,
 Sans phantaufme, tous tels que voir vous nous croyés.
 Tout ainſi par la mer quelquefois nous vogafmes :
 Tout ainſi quelquefois ce vaiſſeau nous portafmes :
 Et ſi on ne le croit qu'on oye le vaiſſeau
 Parler au vieil Iafon, & au Iafon nouueau.

ARGON.

Iafon mon plus cher fils, & la gloire indontée,
 Quand j'eſtois ſur les eaus, de toute ma portée,
 Si iuſques aus enfers descend l'affection,
 Et ſi les Ombres ont aucune paſſion,
 Pren vn peu de pytié de moy qui ſuis venue
 Du ciel, où ie me ſuis par ſi long tens tenue
 En aife & en repos : & il faut maintenant

*Qu'on me voye cent maus & cent maus soustenant :
 Toutesfois puisque c'est pour porter de tels Princes
 Jusqu'aus dernieres mers, aus dernieres prouinces,
 Je veus bien supporter encore ce labour.
 Mais Mopsus, qui soulois predire le malheur
 Et l'heur de mes enfans, ie te pri' prophetise
 A mon second Iason l'heur de son entreprise.*

MOPSVS.

*De ceste peine en bref ie te dechargeray,
 Mere, & au lieu de toy ie prophetizeray
 Ce qu'ont desia predict quelques Prophetes sages,
 Que les François bien tost loin du monde à l'escart
 Mettront au ioug le col de l'Anglois Leopard,
 Et de l'autre costé rabatront l'arrogance
 De ceux qui se font grands par ruzè & alliance,
 Faisant en fin la fin de l'Empire Romain,
 Duquel le nom mourra sous leur fatalè main.
 Et qui ne le croira, que la raison il croye,
 Apprenant que le ciel de terre en terre enuoye
 L'Empire des humains, & que quand il permet
 Vos humaines grandeurs croistre iusqu'au sommet,
 Ce n'est finon à fin qu'aussi tost il les baisse^{as},
 Comme monter en haut lentement il les laisse :
 Cetui la des long tens est deia renuersé,
 Semblable au pauvre oiseau, qui sur terre blessé,
 Allors que dedans l'acr s'ebbranler il s'essaye,
 Ne fait plus que trainer & son sang & sa playe.
 Et si tu crains, ó Roy, que le François prochain
 De la grandeur qu'auoit iadis le nom Romain,
 Ne soit point heritier de la grand Monarchie,
 Et que ton Croissant cede au Croissant de Turquie,
 Tellement que lon vist vn grand Lion couché
 Apres auoir long tems sur le ventre marché,
 Pour épier sa proye, en s'élançant deffaire
 L'Aigle & le braue Coq l'vn à l'autre contraire :*

Affeur toy par moy que les *Turcs* mesme tiennent,
 Que les frains de l'*Empire* entre les mains reuiennent
 Des grans *Roy*s indontés heritiers de *Francus*,
 Par qui doibuent vn iour eus mesme estre vaincus.
 Mesmes qui te peut plus affeurer de ces choses
 Que si deuant tes yeus *Calais* tu te proposes,
 Et les derniers *Lauriers* dont apres vn malheur
 Ce grand *Prince Lorrain* couronne ta grandeur?
 Car cela seul deia te promet l'*Angleterre*,
 Ou les destins sont faus : l'*Angleterre* & ta terre
 Auecq l'*Escoce* aussi, feront que chacun *Roy*
 De l'*Europe* sera contraint flechir sous toy.
 Et mesme en ce discord qu'on verra bien tost naistre
 Pour l'*Empire*, il faudra que toy le plus grand maistre,
 Si tous les tiens au moins sçauent bien leur mestier,
 Taches de ce grand rond auoir le tiers entier :
 Si l'*Europe* tu as, les deus autres parties,
 Veu qu'au pris de l'*Europe* elles sont abruties
 Et barbares, en fin par force & par moyens
 Peu à peu couleront deffous la main des tiens :
 Tant que si seul tu n'as toute la terre basse,
 Tu te peus affeurer qu'un iour l'aura ta race.
 Voila ce que *Calais*, & le cueur aiouisté
 Aus tiens, peut aiouster à telle Maiesté.

IASON.

Argon s'en reiouit, *Argon* parmi la voye
 En murmuroit tantost vn long lo de ioye,
 Oyant le bruit meslé de toute la cité,
 Qui la porte en signal de sa felicité.
 Croy doncq' qu'elle est ia preste aux premieres conquestes
 Qui des vieus ennemis doiuent briser les testes.
 Ne crain doncq' point, tu as des *Deesses* & *Dieus*
 Comme nous, pour ta guide & faueur en tous lieux :
 Ta femme est ta *Iunon*, ta seur est ta *Minerue*,
 Qui le droit de la nostre à bon droit se reserue :

*Et bien que nous n'eussions autre support sinon
 Que celui de Pallas, & celui de Junon,
 Tu as outre ces deus vne tierce Deesse,
 Vne Diane archere, & chaste, & chasseresse.
 Ce bon Roy Nauarrois, son ieune frere encor,
 Te pourront bien seruir de Pollux & Castor.
 Ce grand vainqueur de Guise est ore ton Hercule,
 Qui sous toy, l'Espaignol outrepassant recule,
 Calais & Zethes sont deus freres qu'il a,
 De deus freres encor vn chacun choisira
 Le nom qu'il lui est propre²⁷, & l'autre diuin frere
 Qui d'vn double conseil les affaires modere
 Auecq la pieté, sera ton grand Typhis
 Gouverneur de la nef. Mesme ie voy ton fils,
 Et d'autres ieunes Dieus, & tant d'autres Deesses,
 Qui leurs faueurs rendront de tous malheurs maitresses.
 Voici nos rames, li dedans elles nos noms,
 Et vien accommoder les noms des bons aus bons :
 Nous les allons porter ensemble & leur nauire
 La dedans, pour tousiours t'attendre, & te conduire
 Par tout ou il plaira à ta grand Maiesté
 Singler d'vn voile plain de la prosperité.*

Voila qui estoit si mal fait, que ie dirois volontiers que tous ceus qui ont pris l'occasion au poil pour me peindre de toutes les couleurs qu'ils ont peu, deuroient plus tost apprendre en telles choses qu'y reprendre, n'estoit que ie me commande la modestie plus que iamais. Et aussi à la verité que ie ne l'estime point pareil à mes autres œuures que i'ay faits à loisir, mais ayant eu si peu de tens, & en ce peu de tens tant d'occupations, ie m'ebahi moymesme comme ie l'ay fait de telle forte, & ou i'ay peu dérober les heures pour le faire. Car i'ay cent tefmoins qui sçauent, que de ce que i'ay decrit, il m'a fallu foucier entierement de tout iusques à faire assoir la moindre feuille de lierre, tellement que tout ce que i'auois à reciter en ceste masquarade sous la personne de Iason, ie le composay mesme ce ieudi au matin, &

encore auois-je allés de tens pour en venir à bout, n'estoit qu'on ne cessa tout ce iour la de me rompre la teste depuis le matin iufques au soir. Tant pour la nonchalance, mefpris, ou ignorance que sembloient auoir ces Parisiens de ce qui leur pouuoit apporter honneur, que pour le continuel empeschement que de moment en moment les maneures me venoient donner. Qui pourroit croire en quel depit me mettoient quelques vns de ces messieurs, qui pensans comme ie croy tout ce que ie faisois estre des fariboles, sembloient ne se foucier que des choses dont leur cerueau se rend capable? Le sçay bien que lon dira que ie ne deuois point entreprendre tant de choses, & que ie me deuois contenter de bien faire & mener à meilleure issue ce qu'on pouuoit principalement attendre de moy. Ceus qui parlent ainsi montrent bien le deffaut de nostre siecle, qui se contente feulement de la simple apparence, comme si lon deuoit recueillir la feuille ou l'escorce pour le fruit ou pour le suc. Car qui est celui qui ait si peu de iugement qui ne rie toutes les fois qu'il orra dire qu'on s'est si criminellement attaché à moy, en vne chose qui n'estoit faite que pour plaisir & risée, & au rebours qu'on a laissé passer si legerement toutes les choses qui emportoient vne durable memoire? Combien de fois ay-ie veu bailler de main en main auecque ceremonie, reciter auecques admiration, recueillir auecques vn soin noppareil, & louer auecques vne affection extreme, des inscriptions qui peut estre estoient moindres que celles que i'ay dites, n'eust esté l'authorité qu'elles empruntoient de quelque vieille ruine? Toutesfois, tant la France est curieuse de ce qui est bon, chacun comme ie croy les a passées sans les lire, & moitié par ignorance, moitié par malice, ceus qui n'ont esté que trop plains de parolles en ma faute, se font trouués tous muets en mon merite. Mais prenons que ceste mafquarade que i'auois faite toute telle que vous l'aués leüe, ayt esté la plus mal recitée qu'on sçauroit imaginer, en quoy peut on auoir occasion de m'accuser? Si

lon me répond maintenant, pour ce qu'elle estoit mal faite, certainement ie ferois contraint de quitter ma cause, moyennant qu'on produise de quoy, mais encore que le monde soit aujourdhui autant impudent qu'il est possible, ie croy que ie ne trouueray point de telles impudences. Si lon me dit, pour ce quelle estoit mal acoustree, ie tien deia mon proces pour tout gagné, veu que chacun sçait bien que la iuste colere de voir ce que j'auois ordonné si mal mis en œuvre, me mit à bon droit hors de moy. Car me sentant auteur, sentant l'expectation qu'on auoit de moy, & voir qu'on m'auoit fait au lieu de rochers des clochers, qu'on m'auoit mequiquement mesnagé les habits, qu'à l'heure mesme qu'il fallut partir plusieurs choses deffailloient, que peut on penser que ie deuinse, si l'on connoist le grand cueur que j'ay, sinon furieux & demi mort, voyant apertement que j'estois contraint d'aller en vn lieu, dont ie ne pouois rapporter pour toute recompense, que ma courte honte & ma repentance eternelle? Si lon dit, pour autant que les acteurs estoient mal choisis, quelle faute eut on aperçu en leur prolation naturelle, si l'assurance & la memoire eussent esté de mesme? Et comment, bon Dieu, eusse-je cherché de bons acteurs, veu que les trois iours que j'auois d'espace se fussent coulés à les chercher? Mesmement comment eust il esté possible que ie les eusse peu façonner, veu que ie ne les sceu seulement faire repeter ce qu'ils auoient à dire fors le iour mesme, & encore à demi, voire vne seule heure deuant le souper? Et lors de quel remede n'vsay-je? Ne retranchay-je pas tous leurs rooles de tout cela ou ie les voyois hesiter? Que restoit il donc de mon deuoir, fors que d'estre Dieu & de commander à leur nature? Si lon dit que ie me deuois garder pour les conduire, sans faire moymesme l'vne des personnes & sans m'abaisser iusques la, combien que j'y confessé auoir vne grande faute, quelles raisonnables excuses n'ay-je point? Premièrement qui est celui qui eust appris la personne de l'afon le iour mesme, comme le iour mesme ie fu con-

traint de la faire ? Secondement fçait on pas bien que pour ceste feuille cause que ie m'y mettois, cinq ou six gentils hommes miens amis furent des Argonautes muets, qui autrement n'en eussent point esté, desquels ie pensois decorer mon affaire, si vn defastre incroyable ne l'eust empeesché de se bien porter ? Tiercement qui doute que recitant moymesme avecques les autres, ie ne peusse de beaucoup les soulager, si le defordre & l'extreme colere ne m'eussent fait du tout perdre ? Et qui est celui qui ignore combien de plus grands que moy se font mis en France sur le theatre deuant sa mesme maiesté ? Si lon dit, que combien que la multitude & le defordre fust si grand, qu'on ne pouuoit quasi se remuer dedans la salle, si est ce que ie n'auois pas preueu que ie ferois croistre le defordre, faisant porter deus rochers & vne grande nauire avecques son mas bien fort long, par vne entrée allés estroite, & dedans vne salle qui n'est pas des plus spatieuses, qui seront ceus qui m'escoutans vn peu, ne seront aussi tost contraints de m'absoudre à bon droit, comme en ceci ils m'auront voulu condamner à tort ? Car quand à l'entrée i'y auois si bien preueu & pourueu, que les rochers n'estoient point plus longs qu'il falloit, & que le mas de la nauire s'ostoit & se replantoit aussi soudain qu'on vouloit. Quand à la salle on m'auoit asseuré que les napes estants leuées, les tables des deus costés s'abattroient & que le Roy avecques sa compaignie tenant tout ce hault qu'on auoit fait plancheyer pour eus, tout le reste se rangeroit des deus costés deuers le hault, tellement que la moitié presque de la salle me demeureroit tout vuide. Ainsi chacun eust veu à son aise toute la masquarade, sans qu'elle eust esté comme elle fut demi cachée dedans la troupe, mesme ceus qui auoient à prononcer, estans la comme dedans vn theatre, ne se fussent pas si tost troublés, comme ils firent, estans quasi comme perdus dedans ceste multitude, & parlans iusques contre la face du Roy. Si lon me dit, qu'encore que tous les autres se deussent troubler, & mal faire leur deuoir, que ie de-

uois pour le moins, moy qui estois l'auteur, demeurer constant, & en bien faisant reparer aucunement la faute des autres : ie respondray deus choses, premiere-ment qu'il estoit impossible que ie le fisse, secondement si ie l'eusse fait, que i'eusse mal fait. Car quand au premier, comment se pourroit il faire qu'un homme l'estant tourmenté par quatre iours, ayant quasi perdu le repos de toutes les nuits, l'estant mille fois extremement fâché de ne voir son entreprise aller selon son desir, ayant la memoire embrouillée d'une meslange & confusion de choses qui toutes se tiroient d'un mesme tonneau, appellé à l'execution de son affaire auant quasi que d'estre à demi prest, hasté par l'importune crierie & par la necessité sans aucun ordre & consideration, renuerfé & voyant renuerfer ses gens l'un sus l'autre à l'entrée du lieu ou il falloit aller, ayant esté fort malade environ vne heure deuant & se trouuant encore fort mal dedans le lieu mesme, estant contraint d'attendre ses gens vn à vn, & voyant tous ses appareils rompus auant que d'en rien faire, voyant demeurer des choses necessaires par le desordre, ne trouuant presque point de place pour le reste, voyant des le commencement par la faute d'une musique se naistre vne rizée, voyant mesme, qui est le pire du ieu, les premiers interlocuteurs qu'il auoit soulagés & asseurés faillir outre son esperance, eust peu tellement se commander à soy mesme, que de donter le courroux, l'apprehension, & la honte, & au lieu de creuer & desirer d'estre cent piés sous terre, montrer vn visage impudent & vne vois de meur-drier entre tant de fautes, qui n'eussent pas laissé pour tout cela de lui estre imputées ? Il me semble, pour venir au second point, que s'il fust auenu ainsi que ie vien de dire, que i'eusse esté mille fois plus coupable que ie ne suis, veu que chacun eust pensé que demeurant paisible & asseuré, ie n'eusse point connu les fautes : & quand à moy i'ay esté tousiours de ce naturel, de recevoir plus tost sur moy tous les blames du monde, que l'ignorance ou la crainte : mesme ie fay iuges tous ceus

qui me virent en telle peine, s'il n'estoit pas facile de connoître à ma morte contenance, qu'il n'i auoit rien qui me referrast tous les sens, que le iuste depit, qui eut pour lors telle force sur moy, que ie ne sçauois si i'estois moy. Mais qui feroit, bon Dieu, celui la qui m'ayant connu le moins du monde, & m'ayant veu en tout autant asseuré qu'on sçauroit estre, pourroit penser que c'eust esté par vn estonnement que les grands me pouuoient donner, veu que ie suis tous les iours entre eus, & que deuant eus i'ay autresfois tant asseurement recité ? Se pourroit il encore trouuer quelcun, qui en accusast la memoire & ma trop grande fiance en icelle, veu que ie ne fay iamais vers, que ie ne sçache aussi tost par cuer que ie les ay faits ? Le deduirois encore plusieurs autres points, qui feroient autant tourner le tout en ma louange, comme quelques vns ont tâché de le faire tourner en mon vitupere, n'estoit qu'il me semble, que i'ay deia passé toutes les bornes de raison en ceste mienne forme d'apologie, que ie ne me suis sceu tenir d'entrelasser ici : & qu'en estant si long ie ferois penser à vn chacun que la faute auroit esté beaucoup plus grande, & de plus grand deshonneur à moy qu'elle n'a esté. Or sçachent donq'tant les nostres que les estrangers, si ceci vient iusques en leurs mains, que combien que ceste masquarade ne fust point ni conduite ni recitée, comme ie le desirois, si est ce toutesfois afin qu'on ne pense point que du tout nous demeurasmes, qu'elle fut entierement prononcée, excepté ce que i'en auois retranché parauant, tellement que le deffault feroit le plus petit qu'on sçauroit dire, n'estoit que par l'extreme apprehension que i'en ay eüe, ie me le suis moymesmes agrandi, tant la presence d'vn Roy m'est sainte, & tant la moindre faute que ie puisse faire, m'a semblé grande & preiudiciable de tous tens. Qu'on sçache aussi, que quand on se fust du tout arresté, sans en prononcer vn seul vers, que la chose n'eust pas esté moins louable à cause de l'inuention, veu que coustumierement toutes telles masquarades sont

muetes, qui pourtant n'ont point moins de grace : & qui plus est quand elle n'eust rien valu, ni quand à l'invention, ni quand à l'action, que ie ne m'en deusse aucunement foucier, ni penser que la gloire de mes autres inuentions en fust amoindrie. veu que cest vne chose qui ne fait seulement que passer pour vn leger plaisir, & de laquelle on ne se doit foucier qu'à l'heure presente. Mais qu'on sçache aussi, que pour autant que Dieu m'a donné le cueur tel, que l'endurerois aussi tost vn elephant en mon œil qu'une tache en mon honneur, il m'a esté impossible de me garder d'vser de beaucoup de parolles en ceci, veu que ni ma raison, ni les raisons de tous mes amis ne m'ont persuadé qu'à grand peine que ce defaire fust peu de chose. Aussi que j'ay bien voulu en alongeant mon propos, montrer la pure verité du fait, afin qu'vñant de longue confutation en vne faute petite, ie face aussi reconnoistre à toute la France sa faute accoutumée, qui en ce siecle se montrant & ingrate & enuieuse tout ensemble, au lieu de supporter les bons esprits qui l'honorent, ouure les yeus le plus feuerement qu'elle peut sur les moindres vices, & l'aueugle incessamment en toutes leurs vertus. Apres que nous eufmes tellement quellement acheué ceste masquerade, qui estoit enuiron de quatorze personnes, à sçauoir celles qui ont parlé avecq' dix autres Argonautes tous habillés à la matelote antique de blanc & de noir, qui sont les couleurs du Roy, nous en fismes entrer vne autre qui ne parloit point, que j'auois deuisée en telle sorte, que la premiere ayant esté des couleurs du Roy, ceste ci seroit des couleurs de la Royne qui sont blanc & verd, ce qui fut assés bien executé selon mon vouloir. Les personnes estoient la Vertu, la seconde la Victoire, la troisieme la deesse Mne-mosyne, qui signifie la Memoire : desquelles la Vertu fort richement acoutrée à l'antique de mesme sorte que les deus autres, auoit son acoutrement semé d'estoilles, la Victoire de trophées, & la Memoire de serpens mordans leur queue. Auecques elles deuoient estre trois en-

fans nuds, comme si ce fussent esté de petits Amours ou de petits leus, dont les deus portoient deus paniers à l'antique façon, plains de toutes fleurs & parfuns meflés ensemble, avecques des eufs vidés & remplis de toutes bonnes eaus de senteurs, pour ieter deça dela peste mesle & parfumer toute la compaignie. Le tiers deuoit auoir son panier plain de couronnes arrangées l'vne sur l'autre, selon l'ordre de ceus & celles à qui lon les deuoit presenter, & aufquels chacune couronne estoit propre : comme au Roy la couronne de laurier, tant pour ce que nous le faisons aujourd'hui le Phebus de la terre, que pource qu'apres tant de victoires nous le voyons de rechef si brauement vaincre : à la Royne vne couronne de palme, laquelle elle porte mesme en l'vne de ses deuises : à Madame seur du Roy vne couronne d'oliue, pour ce que nous la pouuons iustement nommer nostre Pallas, à qui l'oliue a esté anciennement sacrée, & pour ce qu'elle mesme en a pris la deuise, portant dedans vne targue Palladienne le chef de Gorgonne : à monseigneur de Guise la couronne de peuplier, qui est celle dont Hercule se couronnoit apres ses combats, & que prenoient mesme les anciens vaincueurs apres auoir gaigné le pris dessus Olympe : à monseigneur le reuerendissime Cardinal de Lorraine vne couronne de lierre, pour ce que luimesme en sa deuise se fait le lierre embrassant tout à lentour ceste grande Pyramide des François, qui commence deia de porter & son chef & sa renommée iusques dedans le ciel : à madame la duchesse de Valentinois la couronne ou de laurier ou de fleurs, l'vne pour ce que Diane se peut bien couronner de la couronne de son frere, & que le laurier est tousiours appellé chaste à cause de Daphné, l'autre que ses nimphes lui peuuent faire dedans les bois lorsqu'elle va chasser : à Monsieur, à monsieur de Lorraine, à la Royne d'Escoce, à Mesdames, des couronnes de mirte, qui sont les couronnes de l'Amour. Toutes ces couronnes deuoient estre prises par la Vertu dedans le panier de l'enfant, & presentées par elle mesme de la

forte que i'ay dite, en la presence de la Victoire & de la Memoire, dont la premiere, pour nous auoir esté tant fauorable, estoit la cause d'un tel present, & la seconde estoit pour en rendre perpetuel tesmoingnage à la posterité. Ce present fait, la Vertu avecques vne harangue conuenable à cela, deuoit prier le Roy de la mener dancier, & les deus autres Deesses deus autres Princes, tellement que la dance commenceant deuoit faire passer le reste de l'apres-souper en telle reiouissance, qui est la fin coustumiere de tous les festins. Ceste derniere masquarade eust merueilleusement pleu, si lon eust fait tout ainsi que ie vien de dire, & ainsi qu'on sçait que ie l'auois arresté, mais au lieu d'enfans nuds, les Parisiens mirent de leurs enfans vestus & bien peu deguifés, tellement que les ailes & les trouffes que deuoient auoir ces Amours, demurerent au peintre. Quand aus couronnes, encore que i'eusse dit que si lon n'en trouuoit de naturelles, qu'on en fist contrefaire de toutes les sortes, on n'en recouura pas vne, fors celle de laurier pour le Roy encore qui fut apportée bien tard. On ne sçauroit dire combien ie fu marri de ceste negligence, tant pour ce que ce present eust esté merueilleusement agreable, que pour autant que i'auois deliberé de faire escrire le plus proprement que lon eust peu, dedans vn lien de tafetas qui eust lié les couronnes, vn vers ou deus vers au plus, accommodés à tel present. Et me fouient que i'auois deia fait ces deus pour la couronne du Roy :

MAGNA TIBI CAPTO CONCESSIT CVRA CALETO,
CINGE COMAS, SIMILES IANVS ET ANNVS ERVNT.

Le premier de ces deus vers est numeraire, & pour autant que le second contient que toute ceste année fera autant heureuse qu'en a esté le premier mois, tant que le Roy se doit à bon droit couronner, i'ay compris dedans les lettres numeraires du premier ce nombre mil

cinq cens cinquante huit, qui est le nombre de nostre année. Tous les autres vers qui deuoient estre dedans les autres couronnes demurerent à faire comme les couronnes à recouurer. Le reste de la masquarade se porta tellement que ie croy que la compagnie ne s'en mescontanta point. Voila comme ie pense tout ce qui se peut recueillir de tout le labeur que i'auois pris pour penser me montrer, en vne si belle occasion, curieus de l'honneur de mon país, & affectionné au seruice de mon Prince. Il ne me reste plus rien maintenant, fors de m'adresser auecques toute l'affection que ie puis, aus maiestés, hauteses, & excellences, des Princes, Princesses, grands seigneurs, & grands dames de ce Royaume, pour les supplier tres humblement, puisque ayans esté tous spectateurs de mon œuure ils en pourront bien aussi s'en faire lecteurs, de me faire droit en ceste cause : & apres auoir, à l'imitation des dieus, receu la volonté pour le fait, & l'ordonnance pour l'exécution, ne souffrir plus dore en auant que les calomnies des enuieus tachent à me faire demeurer sus la teste ce que ie ne meritay iamais. Les asseurant, que toutes les fois qu'ils voudront vsér de mon labeur en plus grandes choses, & que le iuste espace du tens me permettra de faire aussi bien que i'y auray de pouuoir & de vouloir, ie feray paroistre à tous ceus qui dernièrement ont si bien demasqué leurs fausses volontés encontre moy, que l'enuie qu'on a sur la Vertu ne raporte point d'autre fin ni d'autre loyer à son homme, fors que le contraire de son attente & la perpetuelle rage de sa vie. Le chastirois bien autrement ces messieurs, en la fin de ce recueil, n'estoit que ie ne veus point irriter les grands par cela, ni donner la moindre occasion à ces escumeurs des oeures vertueuses, de faire par ce moyen trouuer mauuais ce qui ne peut deplaire qu'à trois fortes de gens : à ceus qui sont si stupides qu'ils ne peuuent rien sentir : à ceus qui sont si degoustés qu'ils ne peuuent rien fauouer : à ceus qui sont si malins qu'ils tachent de faire perdre le sentiment & le goit des autres. Si ne les lais-

feray-ie point si tost echaper, sans leur protester par le vray Dieu, que si iamais ils l'attaquent iniustement à moy, ie hasarderay plus tost & l'esprit, & le cors, & les fortunes, que ie ne leur face connoistre que l'homme de bien doit aussi tost mourir de mille morts que d'estre vne seule fois trahistre à sa vertu. Ce qui me garde aussi de me piquer dauantage contre eus, cest que ie croy certainement que toutes telles gens ne m'ont aucunement connu. Car qui est celui si mal né, qui me voyant franc & sincere en toute chose, & sans aucune enuie, ambition, dissimulation, ou tromperie me vendre & me dependre moymesme pour l'amī, ait peu tellement forcer sa conscience que tâcher de me nuire? Qui est celui aussi, qui sçachant que i'ay tousiours fait, & que je feray tant que ie viuray, vn bouclier de ma vie pour sauuer mon honneur, mesme qu'ayant receu de Dieu plus d'vn moyen pour faire repantir ceus qui me feront tort, i'aymeray tousiours mieus creuer que de ne prendre vengeance de telles iniustices, ayt esté tant ennemi de soymesme que de me vouloir estre ennemi sans raison? Quand à quelques bestes & quelques imposteurs que ie sçay, qui ont à ce coup decouuert leur venin, pour autant que ie decouurois par tout leur maladie, qu'ils attendent pour tout certain de moy, ce qu'ils ont ordinairement connu en ma nature : cest que i'ay tousiours tant aymé ma nation, que ie ne la souffriray iamais deshonorer par ie ne sçay quels fatras dont on brouille le papier, & encores moins piper par impostures : Et pour autant qu'en poursuiuant trop hastiuement vn vice, on en encourt le plus souuent vn autre, i'attendray que leur honte & confusion se meurisse. Ie referueray aussi à dire de bouche, au tens & au lieu qu'il faudra, les indignités premierement, & secondement l'ingratitude, desquelles ceus mesmes pour qui ie faisois, ont vsé enuers moy, ne voulant point faire part aus estrangers de la barbarie des nostres. Ie supli-ray seulement de tout mon cueur ma ville dont ie vien de parler, ou plus tost au lieu de ma ville toute la France,

de n'estre plus tant ennemie de soy-mesme, qu'on lui puisse à bon droit reprocher qu'elle abuse ordinairement de tous ses meilleurs esprits. Je iure Dieu que la refouenance des pitiés que l'en ay veües, me fait presque venir la larme à l'oeil : & me semble que j'oy les plaintes, & les execrations de nos bons vieus peres, que Dieu a retirés de ce monde, qui n'ayans point eu en leur siecle la felicité que nous auons, detestent la meconnoissance & la peruerfité du nostre. Que l'on reconnoisse donques si nous ne sommes du tout aueuglés, ce bon heur que Dieu nous donne, que lon acquiere ce thresor, que lon iouisse de ceste volupté, qu'on recoiue & qu'on gouste ce qu'on cherche & qu'on desire, qui est le moyen de se perpetuer : & si tu voulus iamais rien faire pour toy ô France, ie te prie & reprie de rechef que tu faces aus lettres & à la vertu le traitement dont toymesme tu les confesses estre dignes. Et alors, encore que ie fusse le plus miserable de tous, vn si heurus changement me seruant d'assés suffisante recompanse, m'encouragera de telle forte & moy & mes semblables, que la bonté de tes Princes ne doit esperer de nous vne moindre recompanse que l'accroissement de leur gloire, la commodité de leur vie, & l'immortalité de leur renommée.





A SA MUSE.

CHAPITRE.

*Tu sçais, o vaine Muse, o Muse solitaire
Maintenant avecq moy, que ton chant qui n'a rien
Du vulgaire, ne plaist non plus qu'un chant vulgaire.
Tu sçais que plus ic suis prodigue de ton bien,
Pour enrichir des grands l'ingrate renommee,
Et plus ie pers le tens, ton espoir & le mien.
Tu sçais que seulement toute chose est aimce,
Qui fait d'un homme un finge, & que la verité
Sous les piés de l'Erreur gist ores affommee.
Tu sçais que l'on ne sçait ou gist la Volupté,
Bien qu'on la cherche en tout : car la Raison suiète
Au Desir, trouue l'heur en l'infelicité.
Tu sçais que la Vertu, qui seule nous rachete
De la nuit, se retient elle mesme en sa nuit,
Pour ne viure qu'en foy, sourde, aucugle & muete.
Tu sçais que tous les iours celuila plus la fuit
Qui montre mieus la suiure, & que nostre visage
Se masque de ce bien à qui nostre cueur nuit.
Tu sçais que le plus fol prend bien le nom de sage
Aueuglé des flatteurs, mais il semble au poisson,
Qui engloutit l'amorse & la mort au riuage.*

- Tu sçais que quelques vns se repaissent d'un son,
 Qui les flate par tout, mais hélas! ils dementent
 La courte opinion, la gloire, & la chanson.*
- Tu sçais que moy viuant les viuans ne te sentent,
 Car l'Equité se rend esclau de faueur :
 Et plus sont creus ceus la qui plus effrontés mentent.*
- Tu sçais que le sçauoir n'a plus son vieil honneur,
 Et qu'on ne pense plus que l'heureuse nature
 Puisse rendre un ieune homme à tout ceuvre meilleur.*
- Tu sçais que dautant plus, me faisant mesme iniure,
 Je m'aide des Vertus, affin de leur aider,
 Et plus ie suis tiré dans leur prison obscure.*
- Tu sçais que ie ne puis si tost me commender,
 Tu connois ce bon cueur, quand pour la recompanse
 Il me faut à tous coups le pardon demander.*
- Tu sçais comment il fault gesner ma contenance,
 Quand un peuple me iuge, & qu'en depot de moy
 J'abaisse mes sourcis sous ceus de l'Ignorance.*
- Tu sçais que quand un Prince auroit bien dit de toy,
 Un plaisant s'en riroit, ou qu'un piqueur Stoique
 Te voudroit par sottie attacher de sa loy.*
- Tu sçais que tous les iours un labeur poétique
 Apporte à son autheur ces beaux noms seullement,
 De jarceur, de rimeur, de fol, de fantastique.*
- Tu sçais que si ie veus embrasser mesmement
 Les affaires, l'honneur, les guerres, les voyages,
 Mon merite tout seul me sert d'empeschement.*
- Bref, tu sçais quelles sont les enuieuses rages,
 Qui mesme au cueur des grands peuuent auoir vertu,
 Et qu'auecq' le mepris se naissent les outrages.*
- Mais tu sçais bien aussi, pour neant aurois tu
 Debatu si long tens, & dedans ma pensee
 De toute Ambition le pouuoir combatu,*
- Tu sçais que la Vertu n'est point recompansee,
 Sinon que de soy-mesme, & que le vray loyer
 De l'homme vertueux, c'est sa Vertu passée.*
- Pour elle seule donq' ie me veus employer,
 Me deussé-je noyer moy-mesme dans mon fleuve,*

*Et de mon propre feu le chef me foudroyer.
Si douq' vn changement au reste ie n'epreue,
Il fault que le seul vray me soit mon but dernier,
Et que mon bien total dedans moy seul se treuve:
Jamais l'Opinion ne fera mon colier.*



L'HYMENEE

DU

ROY CHARLES IX⁴⁸



AV ROY,

AV NOM DE LA VILLE DE PARIS,

SVR LA PAIX DE L'AN 1570.

I.

*Minerue se peut dire aussi bien gardienne
De mes murs, de mon nom, de mes arts, de mon heur,
Qu'elle, fille du Dieu qui des Dieux est Seigneur,
Fut garde de la ville, & gloire Athenienne.
Bien qu'elle soit armee en sa ville ancienne,
Par la tranquille oliue ell' emporta l'honneur
Sur le Cheual guerrier, dont vn Dieu fut donneur,
Par son offre effaçant l'offre Neptunienne.
Si Minerue me fait comme à sa ville auoir
Force & conseil en guerre & en paix, mon deuoir
C'est de rendre à mon Roy tout l'heur qu'elle m'y donne.
Si donc moy, ta suiette, ay veu que tu te plais
En la paix, ie te doÿ l'oliue de la paix,
Attendant qu'un laurier plus parfait te couronne.*

II.

De quatre dons Amour, Pallas, Phebus, Mercure,
Auoyent voulu ta paix marquer & affermer :
L'amour sainct d'un flambeau te vouloit honorer,
Pour les tiens vers les tiens enflammer d'amour pure :
Pallas vouloit t'orner (monstrant la paix qui dure)
De l'arbre Athenien : Phebus te decorer
De son arc, dont il vient sur les Monstres tirer,
Pour de nos vices faire ample déconfiture :
L'autre donner sa verge, à fin qu'à tout iamais
Nos maux on en charmât : mais en vain seroient faits
Tous ces dons, car il faut que ta iuste pensee
Pour ardre, vuir, purger, ou assoupir ainsfi
Par sainct zele, accord, force, & charme, serue ici
De flambeau, d'oliuier, d'arc, & de caducee.

III.

Pour monstrer que la paix (qu'ainsfi comme tu veus
Deuote ie reçoÿ) te vient du Dieu supreme,
Et que toy, SIRE, autant pour nous que pour toymesme
L'as requise avec zele, & prieres, & vœus :
Le diroy volontiers qu'onques entre ces deux,
Le vueil d'un Roy Chrestien, & le vueil de Dieu mesme,
Difference il n'y a : car Dieu prend soing extreme
Des Rois, & dans sa main tient tousiours le cœur d'eux.
Mais si durant ta paix tu guerroyes le vice,
Redressant tout autant Pieté que Iustice,
Chassant avec tes cerfs tout crime detesté,
Tachant les foruoÿans r'appeller en la voye,
Tu prouueras au vray qu'en la paix qu'il t'enuoye,
Dieu d'un cœur tout semblable à ton cœur a esté.

IIII.

Par mes feus iuſtement ie teſmoigne la ioye
Que j'ay ſentant mon Roy ſ'étreindre d'un beau nœu,
Et luy meſme eſtre plein de maint & de maint feu,
Qui en terre & au ciel diuerſement flamboye.
Sa pieté, ſon droit, ſon eſpoir qui verdoye,
Tout preſt à mourir, pouſſe au ciel maint ardent vœu :
Par addreſſe & valeur ſon renom feu à feu
Iette des feus qu'aux bouts de la terre il enuoie.
Le ſainct feu qu'Hymen donne à ſon cœur vient des cieux,
En terre ſon cœur prend un autre feu des yeux
De ma Roine, & tel feu tous les autres excite.
Or comme tous mes feus de ioye vont en haut,
Que leur vertu flambante aille au ciel, car il faut
Que par le ciel la terre en ſente le merite.

V.

Pour vrayment m'éiourir ie ne quiers que dans moy
Le ciel en ce ſainct iour tranſmette la lieſſe,
Et que ce dieu qu'on ſeint ſans fin eſtre en ieuneſſe.
De ſes Tygres tiré, me l'amene avec ſoy :
Dans mes murs ie n'appelle Hymen, Iunon, la Foy,
Venus, l'Amour, le Jeu, le Ris, & la Careſſe,
Qu'aujourd'huy tout tel Dieu, toute telle Deeſſe,
Soyent aux lieux où Hymen doit étreindre mon Roy :
Mais ie quiers que la paix n'agueres reuolee
Dans moy, pour conſoler la France deſolee,
Etreigne autant ſon nœu qu'Hymen étreint le ſien :
Ou ſi la paix ne peut reſter ferme en la France,
Ie quiers qu'Hymen eſtrangle en ſon nœu d'alliance,
Des faux ſuiets l'effort qui nous vole un tel bien.

VI.

*Qu'Hymen, Amour, le ciel, de foy, d'ardeur & d'heur
 Leur ioigne, enflamme, illustre, & corps, & cœur, & vie,
 Tant qu'à nul change, ou haine, ou defastre afferuie
 Soit oncq leur alliance, & chaleur, & splendeur :*
*L'accord qui vient des dieux, la flame, ou la grandeur,
 Ne craint discord, froideur, ny du bas fort l'enuie,
 Dont souuent est rompue, esteinte ou tost rauie,
 D'Hymen, d'amour, du ciel, l'influence ou l'ardeur.
 Si aux grands le haut sang lie, allume, & bien-heure
 Tel laqs, telle ferueur, telle faueur, pour l'heure
 Vertu l'étreint, l'embrafe, & prospere encor mieux :*
*Ce lien royal donc, cet amour & hauteffe,
 Ferme, extreme, & fupreme, en tout vainque fans cefse
 Tout nœu, tout feu, tout don, d'Hymen, d'amour, des cieux.*

VII.

Extreme est la grandeur de l'un & l'autre sang :
*L'un aiouste à son tige illustre d'Allemagne,
 Entre autres les maisons de Bourgongne & d'Espagne,
 Et du Romain Empire & le nom & le rang :*
*L'autre sans fin des loix, fors que des fiennes, franc,
 Tout sang Chrestien deuance, & par son Charlemagne
 A son beau lis doré l'Aigle noir accompagne,
 Lis qui mesme sans tache est pareil au lis blanc :*
*La race donc des deux, la beauté, la ieunesse,
 L'heur & la ioye issant de malheur & tristesse,
 Et le long temps qu'Hymen par vn premier amour
 N'étreigneit vn mien Roy, meritent qu'on ordonne
 Tout vn an pour tel iour celebrer, & qu'on donne
 A tous les ans d'apres la feste d'un tel iour.*

VIII.

Combien que Mars, ce semble, & Prince & peuple rende
 Appauvri, la grandeur du Roy, du pays sien,
 L'heur fertile, qui du mal semble croistre son bien,
 De ces nopces encor rendront la pompe grande.
 Mais ie sçay que d'un Roy la haste qui demande
 Le but d'un tel desir, & le temps qui à rien
 Ne me semble commode, & le lieu que ie tien
 Mal propre à recevoir & l'une & l'autre bande,
 Ont fait que de beaucoup telle pompe ait esté
 Moindre que n'en estoit du Roy la volonté :
 Mais il faut transferer de Spire & de Mezieres
 L'entier decorement de ces nopces en moy,
 Qui à ma Roine puis monstrer, que de mon Roy,
 Mars, ce semble, jaloux, sur son heur ne peut gueres.

A LA ROINE MERE DV ROY.

Soit donc par ta main digne à mon Roy consacree
 L'offrande de ces vers, que d'un beau vœu j'ay faiçs
 Au nom de si grand' ville, en exaltant la Paix,
 Le Royal mariage, & l'une & l'autre Entree.
 Mon Roy croit la faueur des hauts Dieux rencontree
 En ces trois heurs diuers, sortir de tes effets :
 Il faut donc qu'un present que sur ces trois tu fais,
 Ainsi que le present des trois heurs luy agreee.
 Or si apres auoir par armes deffendu
 Son estat, par la paix calme tu l'as rendu,
 Si pour croistre son heur son espouse est fatale :

*Fay qu'à luy, qu'à la Royne, on iuge encor tant d'heur,
 Qu'eux d'eux entrant dedans leur ville capitale,
 Hors des flots soyent entrez au port de leur grandeur.*

VERS CHANTEZ ET RECITEZ

A

L'HYMENEË DV ROY CHARLES IX.

VERS INTERCALAIRES CHANTEZ ET SONNEZ
 PAR TOVTE LA TROVPE DES MVSICIENS.

*Puis que de ces sept Dieux la conduite decore
 L'heureux Hymen, qui va saincément attachant
 Deux cœurs royaux ensemble : il faut que nostre chant
 Les Dieux, le Roy, la Roine, & leur Hymen honore.*

VERS RECITEZ ET CHANTEZ PAR LA PREMIERE MVSE
 DV PREMIER RANG.

*Ces Dieux veulent que nous, les neuf filles du Dieu
 Qui presque à tous ces Dieux, ainsi qu'à nous, est pere,
 Sous nos sons, sous nos chants conduifions en ce lieu
 Ceste arriuee autant nouvelle que prospere.
 Ces sept Dieux sont seigneurs des ronds de l'vniuers :
 Neuf vers doncques ie chante à neuf suiets diuers :
 Les sept à ces sept Dieux gouverneurs, le huitiefme
 Au grand Hymen qui suit : le neufiefme à nous mesme,
 Qui toutes neuf ornonz tels Hymen par nos vers.
 Puis que de ces sept...*

LA PREMIERE MUSE DV SECOND RANG.

CHARLES qu'*Hymen* étroit d'un lien saint & dous,
 Estant de nom neufiesme entre les Rois de France,
 Maintenant de ces Dieux, & d'*Hymen*, & de nous
 Reçoit neuf grands faueurs en sa grande alliance.
 La Lune offre grand fruit : *Mercur*e offre les arts :
 Venus l'amour : *Phebus* toute splendeur, & Mars
 Grand victoire promet : *Iupiter* grand richesse,
 Et *Saturne* exalté promet grande hauteffe :
Hymen grand ioye, & nous grands los en toutes parts.
 Puis que de ces sept...

LA PREMIERE MUSE DV TIERS RANG.

Par moy de ces neuf sœurs, avecques ces neuf vers
 CHARLES, sa chere espouse, & l'*Hymen* qui les ferre
 Ayent encor neuf dons : trois fleurs, six rameaus vers,
 Laurier, Myrte, oliuier, cedre, palme, & lierre,
 Oeillets, roses, & lis : pour victoire, amour, paix,
 Pour santé, pour iustice, & science en leurs faits :
 L'œillet soit pour grandeur, la rose pour plaisir,
 Leur lis pour grand espoir, puis qu'à eux l'influence
 Des neuf dieux ces neuf dons par neuf Muses a faits.
 Puis que de ces sept...

CLEION.

Outre ces sons, ces chants sortans d'instrumens d'or,
 Et de celestes voix, oyez ces vers encor
 De moy Cleion, qui suis des Muses la premiere :
 Ces Dieux qui du Soleil empruntent leur lumiere,
 Ainsi que tout cela qui peut auoir en soy
 Grand' splendeur entre vous, l'emprunte de son Roy.

Ordonnent que la cause aux dames ie declare
 De leur descente ainsi pompeuse, heureuse, & rare :
 Car ils ont dans leurs chars tel superbe appareil
 Que quand leurs grans flambeaux enflammeꝝ du Soleil
 Au ciel incessamment dans leurs cercles ils guident,
 Et par eux sur vos maux & sur vos biens president :
 Non que ce soyent les chars celestes de ces Dieux,
 Ny les mesme animaux, qui dans leurs diuers cieux
 D'un corps simple & subtil tirent ces chars, qui passent
 Sans frayer leurs sentiers que par reigle ils compassent.
 Car tous ces Dieux esmeus des causes & des fins
 Que pour vous ils voyoyent en leurs heureux destins,
 Font ceste pompe expres dresseẽ en telle mode,
 Qu'à vos yeux, qu'à vos sens l'appareil s'accommode :
 Chasque dieu toutesfois imitant tout cela,
 Que propre à soy là haut dedans son cerne il a,
 L'œil mortel reçoit bien la plus pure figure
 De ce qui est diuin, non la pure nature.
 Car au ciel qui n'a rien en tout son Globe entier,
 Qui tant soit peu puisse estre & massif & grossier,
 Des animaux, des chars, des palais la matiere
 Est faite d'esprit pur, de flame & de lumiere,
 D'argent & d'or subtil, argent & or pareil
 A celui de la Lune & celui du Soleil,
 Et si quelque couleur s'y mesle, elle est pareille
 A ces couleurs sans corps qu'a l'Aurore vermeille,
 Ou qu'Iris l'arc du ciel par le Soleil reçoit,
 Ou qu'au Soleil couchant souuent on aperçoit,
 Qui tout autour de soy bigarre vn beau nuage,
 Et par ces ombres fait embellir son image.
 C'est pourquoy tous ces chars, tous ces animaux ci,
 En or & en argent, & en couleurs aussi,
 Et presque en mouuemens, en splendeurs, & au reste
 Imitent quasi l'ordre & matiere celeste.
 L'appareil ample & digne, & propre à chacun Dieu
 S'est fait tel que voyeꝝ pour en temps & en lieu
 Qui seroit propre, orner vn si haut mariage,
 Qui auroit ia lié de foy, corps & courage,

*Telle épouse heroique à l'heroicq' épous,
 Qui sur vous estant Royr la fait Roine sur vous.
 Ils accompagnent donc de faueurs & presence,
 Hymen, qui à tel nœu donna telle excellence :
 Ce qu'ils font par Destin qui leur fait faire honneur
 Au grand Hymen, duquel ils ont sçeu le bon heur.
 Or le temps & le lieu de telle pompe extreme
 Fut alors arresté, qu'vne ville supreme
 Non dessus les citez de France seulement,
 Mais sur celles qu'enclost Neptune entierement,
 Verroit en soy sa Roine heureuse, sage & bonne,
 Qui au chef ce iour mesme auroit pris sa couronne,
 Ce qu'ores vous voyez : mais pource que les lieux
 Oï ce hautain proiet fut resolu des Dieux,
 Les causes qui ont fait telle pompe conclure,
 La suite de la pompe, & la gloire future,
 Qui doit avec tout heur sortir de chascue don,
 Dont chacun de ces Dieux bienheura le brandon
 De ces nopces sur tous les Royaux mariages,
 Et mesme d'vn chacun des Dieux les tesmoignages
 Qu'ils veulent rendre ici de leurs vouloirs tant bons,
 Me feroient maintenant à declarer trop longs,
 J'ay voulu de ces Dieux outrepasser encores
 Le vueil, en escriuant dedans ce liure qu'ores
 Je te presente, ó Royne, au long l'entier discours.
 Or ly donc & retien, mesme avec luy tousiours
 Des Muses les labeurs vueille auoir agreables,
 Autant qu'avec ces dieux tu nous as fauorables.*

A LA ROYNE.

Par les Muses memes.

*Ainsi que c'est à nous à chanter de nos vois,
 Entonner dans l'airain, toucher de dodes doits,
 Vn heur qu'il plaiſt aux Dieux pour vn beau siecle eslire :
 Ne plus ne moins s'il faut pour le futur l'escrire*

*Aux grands Rois fils des Dieux, aux grands Roines aussi,
 Qui en tel heur des dieux sont le premier souci,
 Ce n'est aussi qu'à nous de l'escrire en tel stile,
 Que presque à Rome estoyent les vers de leur Sibylle.
 Car cela dependant du destin incogneu,
 Et parauant secret entre les Dieux tenu,
 Ne peut estre argument des hommes, quand la Muse
 Sur tous auroit en eux des vers la grace infuse,
 Pour aux siecles suiuians les heurs futurs pouuoir
 Faire cognoistre, il faut cognoissance en auoir :
 Ce qui n'est qu'aux Dieux propre : A nos forces hautaines
 Soit le diuin suiet, & l'humain aux humaines.
 Tous les vers Sibyllins qui restoient, & ceux là
 Que la Sibylle encor deuant Tarquin brula,
 Venoient vrayment de nous, qui les Sibylles sommes,
 Interpretes du vueil des Dieux aux dignes hommes.*

*En vers iadis estoient les Oracles diuers,
 Et seules nous auons puissance sur les vers :
 S'il sort de l'ame humaine aucun vers prophetique,
 Nous l'inspirons tout fait dans l'ame poetique,
 Qui en ce fait si prompt sent bien plustost l'effet,
 Qu'aucun égard, discours, ou bien trauail du fait.
 Car nous, & nos beaux arts, qui l'ame au ciel emportent,
 Faisons que d'elle apres des voix celestes sortent :
 De nous elle est l'organe, & si ce bon heur n'est
 Dedans vn vers, il meurt tout aussi tost qu'il naist.
 Tout ouurage, où par nous se souffle vigueur telle,
 Ha sa vie aussi bien que la nostre immortelle :
 Mais en ce fait (ô Roine) où la posterité
 Doit admirer sans fin l'estrange rarité
 Du haut dessein des Dieux, qu'un grand destin fit naistre,
 Je croy qu'onc à cela rien pareil ne peut estre.
 Donc de si rare emprise, & si merquable à tous,
 L'execution digne & haute (qui à vous
 Auec si grand merueille auiourdhuy se presente,
 Qu'elle surpasse en tout de tous Rois toute attente,
 Qu'ils pourroient prendre en foy des faueurs, dont les dieux
 Voudroient vn grand Hymen fauoriser le mieux)*

*Merite bien, qu'ainſi qu'on voit eſtre celeſte
 De ces celeſtes Dieux la muſique, qu'au reſte
 De ce qui peut aider à remarquer ſans fin
 Si nouuelles faueurs, rien n'y ſoit que diuin.
 Les grand's cauſes auſſi qui tous ces Dieux eſmeurent,
 Lors que par tel deſtin tel deſſein ils conclurent,
 Pour apres tant de maux dans la France honorer
 Vn bien, dont on pouuoit tant de biens eſſerer :
 Meſme la conuenable & durable memoire,
 Que requiert de ce fait la memorable gloire,
 Qui par ces Dieux ſe rend ainſi grande, d'autant
 Qu'Hymen va tous ſes nœus en ce nœu ſurmontant,
 Par tant d'heurs que reçoit non ſeulement la France,
 Mais bien la terre entiere en ſi digne alliance :
 Et pour fin noſtre iuſte & conſtumier deuoir,
 Qui ſacre au vueil des Dieux des Muſes le pouuoir,
 Font que tant pour le ſiecle auenir, que le voſtre,
 Ces vers n'ayent requis autre main que la noſtre.*

*Enten les donc, MADAME, & meſme à ce grand Roy
 Ton eſpoux, à la Roine auſſi, qui pres de toy
 Apparoïſt tout ainſi qu'entre les Dieux Cybele,
 Quand mere elle ſe voit d'vne race tant belle,
 Dont preſque approche en traits, en hauteſſes, en heurs
 De celle ci la race : à ſes filles tes ſœurs,
 Dont au grand Duc Lorrain ſe voit coniointe l'vne,
 L'autre, peut eſtre, encor attend plus grand' fortune :
 A toute Dame auſſi qui eſt, ou ſera pres
 De ta grand maieſté, ſay les entendre apres.
 Si des Muſes la bande en eſt la chantereſſe,
 Si enuers ſi grand Roine vn ſi grand chant ſ'adreſſe,
 Si le ſuiet ſurpaſſe en ce qu'il contiendra,
 Tous ſuiets, rien iamais au monde il ne craindra.
 Nous dépitons l'orgueil, l'enuie, l'ignorance,
 Le fort, le tort, la mort : & quant à l'oubliance,
 Nous ſommes de Memoire & la race & le ſoin,
 Qui pres de nous bannit ſa contraire bien loin.*

*Ces Dieux ont veu l'heureuſe & haute deſtinee,
 Qui ſort de leurs aſpects pour tel grand Hymenee,*

Qui, sa couple estant faite, ici devoit venir,
 Pour auoir plus grand pompe à tout iamais beuir
 Ce saint nœu, qui surmonte encor toute alliance,
 De la race d'Autriche à la race de France :
 Car CHARLES qui a pris ELIZABET, ainsi
 L'un Roy fils de grands Rois, l'autre qui sort aussi
 De Rois, & d'Empereurs, doit avec elle luire
 Dessus tous les flambeaus de ces Dieux, qui conduire,
 Orner, & prosperer ont voulu ce Dieu saint, &
 Par qui CHARLES avec ELIZABET s'étreint.
 Vous diriez, tant leurs feus de conionctions prennent,
 Que pour telle alliance allier ils se viennent,
 Si generalement, que d'opposition
 Aucune ne se rompt telle conionction.

Les Royautez qui sont des deitez prochaines,
 Emeuent plus des Dieux les faueurs ou les haines,
 Soit pour voir la grandeur des Rois, ou pour sentir
 Ce qui en peut de bon ou de mauuais sortir :
 Ce qu'encore sur tout au mariage ils gardent.
 Car aux branches autant qu'aux tiges ils regardent,
 Vers les rameaus petits, ou vers les tiges hauts,
 Continuant la suite ou de biens ou de maux,
 Ou changeans l'un en l'autre, ou ramenans le change
 Du bien au plus grand bien, du mal au mal estrange,
 Dont les Dieux prennent bien, ou plaisir, ou pitié :
 Mais leur destin n'a point de haine, ou d'amitié,
 Inflechissable il suit, & les Dieux pitoyables
 Ne se font point pourtant par pitié flechissables :
 Long temps ils te l'ont fait (pauvre France) esprouuer.
 Car combien que pitié se peust en eux trouver,
 Pour tes guerres, tes maux, crimes, meurdres, outrages,
 Horreurs, saccagemens, ruines, où tes rages
 Aueugles te pouffoyent, ferme estoit le destin,
 Qui de tes propres mains mesme à ta propre fin
 Sembloit te trainer presque, alors que l'oubliance
 De Roy, de loy, de sang, d'amitié, d'alliance
 Tenoit vos cœurs saisis, & qu'on recommençoit
 Tant de fois ce qu'au vray sa ruine on pensoit.

*Car apres que du fort l'orageuse tourmente
 D'horribles coups de mer, presque auoit toute attente
 De ton salut chassée, on voyoit bien souuent
 L'air serain, l'onde calme, & paisible le vent :*
*Mais c'estoit pour soudain te ramener au double
 Le vent, le flot, & l'air, plus aspre, fier, & trouble.
 On a veu mesme apres si diuers changement,
 Du grand effort dernier l'aigre redoublement,
 Par effroyable heurt & bourrasque importune,
 De plusieurs de tes grands la nef, & la fortune,
 Et la vie engouffrer, tant qu'ainfi s'annonçoit
 Ton salut, ou ta fin du tout se prononçoit :*
*D'autant, ou que les Dieux mollissoyent leur courage
 Receuans telle amende, ou qu'apres tel orage
 Tu ne pouuois iamais ton vaisseau rehausser,
 Qui plein d'eau se voyoit desia presque enfoncer.
 On voyoit mesmement que les peuples estranges,
 De ton nom, de tes faits, de tes heurs, & louanges,
 Et du sceptre si beau de tant & tant de Rois,
 Qui à ces peuples mesme auoient donné tes lois,
 Ne pensoyent plus rien voir quasi que les reliques
 Pendans encore au flot de tes troubles Galliques,
 Qui pleines dedans soy de leurs propres éclats,
 Sans voile, ancre, timon, hune, cordage, & mas,
 Sembloyent a tes voisins pour vn temps rachetees
 Des foudres, tourbillons, & vagues depitees,
 De ciel, d'air, & de mer, à la merci des eaux
 Abandonnees presque : & bien que tes vaisseaux
 Fussent grands, & encor fort armez, maint corsaire
 Proiettoit son profit de ton dommage faire :*
*Et maint estant, ou bien paroissant estre humain,
 Par zele, ou autre égard tendoit aux tiens la main :*
*Maint aussi se voyant presque en telle tempeste,
 Tachoit qu'elle restast entiere sur ta teste,
 En son abri si fort se ferrant, & s'ancrant,
 Que le volant orage en luy n'allast entrant.
 Aux autres, d'une forte ou d'une autre accusee,
 Tu seruois de pitié, d'exemple, ou de ríse,*

*Sans voir que tout autant leur en pendoit à l'œil,
 Sans voir mesme la part qu'ils auroyent en ton dueil.
 Dans nous aux maux d'autruy vient plustost malvueillance
 Que pour autruy secours, & pour soy pouruoiance.
 Mais soudain (tel auoit des Dieux esté le soin)
 Les contraires destins se trouuans au besoin,
 En temps calme & serain vindrent tourner la rage
 Du fortunal estrange, & le prochain naufrage,
 En feurté de vray port, voire aussi le mépris,
 Que precipitément l'estranger auoit pris,
 En admiration, en amour, ou en crainte
 De ta claire grandeur, qui soumise ou esteinte
 Ne peut estre iamais, ains qui peut faire choir
 (Peut estre) deffous soy tous ceux qui voudroient voir,
 Aider, ou haster mesme en elle vne ruine :
 Grand est l'appuy qui sort d'ordonnance diuine.
 Tout estat qui se doit hauffer plus qu'il n'est pas,
 Se hauffe mesme alors que lon le croit plus bas.
 Car pour l'heure le ciel, qui fit la Paix descendre,
 Par tel destin prospere vn moyen luy fit prendre
 Plus grand qu'elle n'eust oncq' d'amollir peu à peu,
 Desaignir, amortir, le cœur, le fiel, le feu
 Des François acharnez : penible & long affaire,
 Qu'elle ia descendant par deux fois ne peut faire :
 Et ce qu'au premier coup faire encor ne pourroit,
 Lors qu'à la tierce fois descendre on la verroit.
 Mais ce destin si doux dont elle print puissance,
 D'heure en heure en cela luy fait prendre accroissance,
 Tant que la rendant stable avec sa fermeté,
 Il establit les heurs qui en elle ont esté
 Destinez par le ciel : desquels ce mariage
 Tant haut, & tant heureux, ne sert pas de presage
 Seulement, mais d'entree & seur auancement :
 L'heur sans fin l'heur attire. Or quand fatalement
 Telle Paix descendit, les Dieux qui l'enuoyerent
 D'vn tel bien resiouis, tout ce iour se trouuerent
 Chez le Pere Ocean.*

L'ABONDANCE.

Au Char de la Lune.

*La nature sans fin ie rens belle & feconde
 Moy qui suis l'Abondance, & pour elle portant
 Ma riche corne en main, dont tout fruit va sortant,
 l'aide, l'orne, l'empli, son soin, son art, son monde :
 Mais celle là qui fait que plus ma corne abonde,
 C'est de Phebus la sœur, qui du frere empruntant
 Ce grand lustre, qui va tout son teint argentant,
 Fait de tout abonder l'air, & la terre, & l'onde :
 Car la froide moiteur par le chaud s'enflammant,
 Se formant, s'accroissant, & souuent s'animent,
 De fruits, & de lignee apporte l'abondance.
 CHARLES, ELIZABET, puissent donc par nous deux
 Se voir croistre en lignee, & ce qui naistra d'eux
 Puisse voir en tous fruits de France l'accroissance.*

LE SOMME.

Au derriere du Char.

*Pour le Silence, & moy, ie parle en peu de mots :
 Car l'un toujours se tait, & l'autre dort sans cesse.
 Du Roy l'heureux Silence accroisse la Sageffe,
 Du Roy le Somme heureux accroisse le repos.*

LE GENIE.

Au Char de Mercure.

*Mercuré, qui des arts fut au monde inuenteur,
 Fait que son gentil astre en tout temps a puissance
 Sur toute inuention, sur toute cognoissance,
 Sur l'eloquence aussi, dont luy mesme est auteur.*

*Mais sans moy les humains n'auroyent iamais cet heur,
 Qui premier aux bien nés, & mesme en leur naissance
 Soufle vn pouuoir d'auoir toute telle influence :
 Pourtant ce Dieu me fait de son Char conducteur.
 La nature pestrit la masse, moy Genie
 Diuers instinct luy soufle avec vigueur & vie :
 Fortune aueugle apres l'expose à ses hasarts.
 Nature fut prodigue, & Fortune opportune
 Tant au Roy qu'à la Roine : en eux pourtant les arts
 Puissent vaincre les dons de Nature & Fortune.*

LES TROIS GRACES

Deuant le Char de Venus.

*Amour, Venus, & nous compagnes seruiables
 A Venus, les ardeurs, les beautez, les attraits,
 Mettons aux cœurs, aux corps, aux graces plus louables.
 Amour bruste les cœurs, sous sa puissance attraits :
 D'air, de traits, & de teint, Venus les corps decore :
 Nous de grace animons l'air, le teint, & les traits.
 Mesme en ces trois effets l'un par l'autre s'honore,
 Tous les trois sont communs entre nous, & pouuons
 Tous cinq ardre, embellir, & donner grace encore.
 L'Amour aide aux beautez & aux graces qu'auons
 Mises en vous, Venus vous adresse & enflame,
 Et Nous vos beautez croistre & vos flames sçauons.
 Aussi d'Amour la mere, & de nous trois la dame,
 Venus que vous voyez, est le beau feu tousiours,
 La beauté, l'ornement de tout corps & toute ame :
 Cause, entretien, plaisir de l'essence, du cours
 Et mouuement de tout, de trois Graces suiue,
 Que merite son grand & continu secours.
 Car pour tous biens Venus le seul bien de la vie,
 Doit de tous receuoir sans fin remerciement,
 Auquel sans fin pour nous tout esprit se conuie.
 C'est pourquoy nostre nom lon peut prendre autrement,*

*Qui est de graces rendre : or nous conuions donques
De rendre ore à Venus graces infiniment.*

CHARLES, ELIZABET, & leur *Hymen*, si onques
*Rien a receu grand heur, ont receu tout le bien
Qu'auecq' Amour, & nous, Venus peut dire sien.*

CUPIDON CONDISANT LEDICT CHAR.

Vers Sapphiques rymez.

*Sans voler dans l'air ie guide en ce beau lieu,
Dans ce Char Cypris reuerant ce beau Dieu,
Qui retint d'un nœu memorable sous foy*

CHARLES, avec moy.

*D'un leger trompeur le renom ie perdray,
Ferme pour toujours tel amour ie tiendray :
Car chacun des Dieux promet en ce grand bien
Rompre le vol mien.*

*Seul ie fais autheur de ce bien, d'amour vient
L'heur d'Hymen : Cypris de mon heur, son heur tient :
Rien ne peut des deux ranimer le brandon,
Fors que Cupidon.*

AV CHAR DV SOLEIL, OV ESTOYENT
LES QVATRE SAISONS.

Vers intercalaires chantez & foncez par les Muticiens
estans dans le creux du Char, & aulli par les Mufes.

*Le grand Soleil fait luire aux cieus
Tous astres, & sur tous la Lune :
D'un Roy le lustre radieux,
Ses deesses, ses demi-dieux
Fait luire tous, & sur tous vne,*

*Que mesme il fait paroistre vn Soleil à chacun :
Car puis que l'amour fait que les deux ne soyent qu'un,
D'un des deux la lumiere est à tous deux commune.*

LE PRINTEMPS.

*Phebus marchant par ses maisons,
 De trois en trois signes rappelle
 L'une apres l'autre ses saisons :
 Nature par son change est belle.
 Moy le Printemps re florissant,
 La Jeunesse ie represente
 De ce monde raieunissant :
 La Jeunesse en tout est plaisante.
 Des fleurs dont ie suis couronné,
 Qui font au ciel la terre plaire,
 Ce bel Hymen i'ay mesme orné :
 L'heur florissant n'a rien contraire.
 Ce Roy, ceste Roine, en tout temps
 Puissent florir, de telle sorte
 Qu'eternel semble leur Printemps :
 L'heur est grand, qui tout heur apporte.*

L'ESTÉ.

*Quand Phebus s'echauffe, & qu'il laisse
 Ses lumeaus, ie fors moy Deesse,
 Du chaud, du sec, du meurissant Esté :
 Toute fleur cede encor à la meurté.
 Ainsi que les fleurs il colore
 Du Printemps, mes épis il dore,
 Et mes épis dorent les champs encor :
 Cerés doree est plus riche que l'or.
 Ie semble apres ieunesse tendre,
 Age meur faire au monde prendre,
 Qui tout soulage, & contente, & nourrit :
 Tout traavail plaißt quand sa moisson nous rit.
 Que du Roy, de la Roine l'age
 Tout meur, tout doré, vous soulage,*

*En ramenant un age d'or pour vous :
Du fruit des Rois depend le fruit de tous.*

L'AUTONNE.

*Ce Dieu flambant par moy, qui suis Autonne,
Mille autres fruits & les vins mesmes donne,
Tous ces beaux fruits il dore, & peint de cent couleurs,
Le diuin Bacchus passe & bleds, & fruits, & fleurs,
En tout beau val, en tout mont & campagne,
De ma Pomone Abondance est compagne,
Avec elle & Bacchus la Lieffe est aussi :
Bacchus par la Lieffe est vainqueur du Souci,
La fin du mois, qui prend son nom d'Auguste,
Me donne entree, & l'age encor robuste,
Soit pour l'an, soit pour vous, ie puis signifier :
L'heureux labeur peut l'age & l'hyuer deffier.
En tout labeur propre à l'ame Royale,
En tout beau fruit de leur couche loyale,
Mesme en vertu, soyent veus ces deux ci foisonner :
La vertu peut trop plus que les sceptres orner.*

L'HYVER.

*Le Soleil s'estloignant en regne me remet,
Tout est deia fletri deffous mon Capricorne,
Je retien toutesfois d'Abondance la corne :
L'ardent trauail passé le bien futur promet.
Mon chef est tout chenu, horrible est ma saison,
Mon vent & ma froideur tout l'air pourtant nettoye.
L'Amour m'est compagnon, le Ieu, le Ris, la Ioye :
Souuent l'heur des champs cede à l'heur de la maison.
Penferme les thresors de la Nature, à fin
De les garder : sous moy l'an finit, & commence :
L'homme vieil semble ainsi renaiître en sa semence :*

La race & la vertu doit venger vostre fin.
 CHARLES, ELIZABET, *pleins de prosperité*
Puissent en leur hyuer renoueller leur age,
Au ciel par Deité, sur terre par lignage :
Tout bon Roy fils des dieux merite eternité.

L'AVRORE

Conduisant ledict Char.

Bien que i'aye vn char propre à moy qui suis l'Aurore,
Dont (Dames) vous semblez emprunter en vos teints
Les roses, dont les cieus par moymesme sont peints,
Je me suis mise au char qui seul tout le ciel dore.
Ce Dieu duquel i'annonce, & deuance, & colore
L'or premier, veult qu'ici de mes rofines mains
A ses cheuaux tous d'or ie reigle ainsi les freins,
Pour ses faueurs vers vous, vous annoncer encore.
Vn Roy semble vn Soleil : que Phebus, que ces Dieux
Eclairez de son feu, qu'au huitiesme des Cieus
Les feux clouez, & ceux de ses douze demeures,
Pour vous puissent tousiours tellement bien-heurer
Ses ans, & ses saisons, ses mois, ses iours, ses heures,
Qu'à l'enui CHARLES semble vn bas monde dorer.

ENVON.

AV CHAR DE MARS.

Vers Afclepiades rymez.

On feint Mars violent, plein de fureur, de fiel,
D'horreur, meurdre, hideur, en reputant le ciel
Au bas monde pareil, tant que la passion
Des Dieux semble regir leur volage action.

*Mars vient d'un sage Dieu, qui de ce monde sien
 Seul compasse le cours, l'ordre, le mal, le bien,
 Puis cherché de Venus Mars ne seroit iamais,
 Si tant il reiettoit l'ordre, l'Amour, la Paix.
 Aux mortels le desir, l'ire, le changement,
 Et l'aspre ambition, font tel aveuglement,
 Tant qu'ils vont s'animans en ce peril de Mars,
 Masquans l'ambition peinte de mille fards :
 Et pleins d'aigre dépit, pleins de fureur, de tort,
 Qu'on voit bondir en eux, contre le iuste sort,
 Presqu'aux grand's Deitez arracheroyent le droit,
 Qui esclave de Dieu rendre la terre doit.
 Lors maint peuple felon, qui de la loy se rit,
 Qui contemme le Roy, qui le mutin cherit,
 Brouille, & souille le temps : Mars retenant le soin
 Des guerres, sa faueur fait venir au besoin.
 Mars si fort ne requiert en ce pays le sang,
 L'horreur, meurdre, hideur, qu'il ne le rende franc,
 Et si vous reuerez en ce pays la Paix,
 Qu'en fin n'aille quittant tel pays à iamais.*

Les vers chantez aux trois autres Chars de Saturne, Iupiter,
 & d'Hymen, n'ont peu eitre recourez.

FIN DU TOME PREMIER.



NOTES



NOTES

I. DE LA POESIE FRANÇOISE, ET DES OEUVRES D'ESTIENNE IODELLE, ... p. 1.

Cette préface de Charles de la Mothe a paru dans les deux éditions des *Œuvres* de Jodelle publiées en 1574 et en 1583. Nous avons jugé utile de la reproduire à cause des curieux détails qu'elle renferme sur les poètes de la Pléiade. Nous avons même conservé, vu son peu d'étendue, la première partie de ce morceau, bien qu'elle soit étrangère à notre sujet. Nous nous sommes contenté de ne point y joindre les rectifications et les preuves dont elle aurait grand besoin, mais qui seraient déplacées ici.

Voici le titre exact de la première édition publiée par Charles de la Mothe :

LES OEUVRES
& Meffanges Poétiques
D'ESTIENNE IODELLE

SIEVR DV LYMODIN.

Premier Volume.

A PARIS,

Chez Nicolas Chefneau, rue faint Iacques
à l'enfeigne du Chefne verd :

ET

Mamert Patiffon, rue faint Jean de Beauuais,
deuant les Efcholes de Decret.

M. D. LXXIIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Le privilège, accordé à Nicolas Chesneau, est du 24 septembre 1574. On lit au bas : « *Ce volume a esté acheué d'imprimer le 6. iour de Novembre 1574.* » Il est de format in-4°, se compose de huit feuillets liminaires, de 308 feuillets chiffrés et de deux feuillets d'errata et de table. L'errata a pour titre : « Ce qui est à corriger en ce premier volume. »

L'édition de 1583 porte l'adresse de Nicolas Chesneau ou celle de Robert le Fizelier; elle est de format in-12. On lit sur le frontispice au lieu de *Premier volume* : « *Reueuës & augmentees en ceste dernière edition.* » Il y a néanmoins à la fin comme dans la première édition : *Fin du premier volume des Œuvres & Meffanges d'Estienne Jodelle*, mais c'est là un oubli de l'imprimeur, à qui l'on a donné pour copie l'édition précédente, qu'il a suivie aveuglément; il est certain qu'alors il n'était déjà plus sérieusement question de donner au public d'autre volume des *Œuvres* de Jodelle que celui-ci. Quant aux augmentations mentionnées sur le titre de l'édition de 1583, elles ne consistent qu'en un petit nombre de pièces composant un cahier additionnel qu'on ne trouve que dans quelques exemplaires où il forme les feuillets 289-298. Comme le remarque Charles de la Mothe, Jodelle n'avait rien publié de son vivant, à l'exception du *Recueil des inscriptions, figures, deuises, & masquarades* que nous décrivons ci-après (note 41); les éditions de 1574 et de 1583 sont donc les véritables éditions originales; la première a servi de base à notre texte, et nous avons soigneusement indiqué les différences que présente la seconde lorsqu'elles nous ont paru de quelque intérêt pour l'étude de la langue; quant au classement des *Œuvres*, nous l'avons complètement modifié, en ayant soin de faire connaître dans nos notes les motifs qui nous ont fait préférer celui que nous avons adopté.

2. *En ses mœurs particulieres*, p. 8.

Ainsi dans l'édition de 1574. *En ses mœurs particuliers* dans celle de 1583.

3. *Quarante & vn an*, p. 8.

Le mot *an* est ainsi au singulier dans les deux éditions. Il faudrait se garder de voir là une faute. Vaugelas a intitulé une de ses *Remarques* : « *Si apres vint & vn, il faut mettre vn pluriel, ou vn singulier.* » Il est d'avis « que l'on dit, & que l'on écrit assurement, *vint & vn an*, & non pas *vint & vn ans*, ny *vint & vne années.* » Mais il reconnaît « que l'on dit, & que l'on écrit, *il y a vint & vn cheuaux*, & non pas *il y a vint & vn cheual.* » Dans les *Observations de l'Académie françoise sur les Remarques de M. de Vaugelas*, publiées en 1704, in-4°, on lit : « Il est certain qu'on dit *vingt & vn an*, & l'Usage l'autorise; mais ce mesme Usage veut que

s'il fuit un adjectif après *un* on mette cet adjectif au pluriel. *Il a vingt & un an accomplis, & vingt & un an passez & non pas vingt & un an accompli ou passé.* »

4. L'EUGENE, COMEDIE... p. 11.

Jodelle étant surtout connu par ses œuvres dramatiques, nous avons cru devoir les placer les premières, quoique Charles de la Mothe les ait mises à la fin de son volume. L'ordre chronologique ne s'opposait point d'ailleurs à ce classement, car de la Mothe nous apprend que Jodelle « en 1552. mit en auant, & le premier de tous les François donna en sa langue la Tragedie, & la Comedie, en la forme ancienne. » (Voyez ci-dessus, p. 5) et un peu plus loin, il compte parmi les « pieces faites par l'auteur aux plus tendres ans de sa ieunesse... la Tragedie de la *Cleopatre*, & la Comedie d'*Eugene*. » Guidés par ces indications, les frères Parfait, dans leur *Histoire du théâtre françois*, ont placé l'analyse de ce dernier ouvrage à l'année 1552, époque à laquelle Jodelle avait 20 ans. Cette date paraît exacte, car il s'agit dans la pièce de l'expédition d'Allemagne qui valut à Henri II Metz, Toul et Verdun, et il y est question, comme d'une éventualité peu probable, du siège de Metz par Charles-Quint, qui n'eut lieu que l'année suivante. Charles de la Mothe nous apprend que « la Comedie d'*Eugene* fut faite en quatre traittes. » (Page 7). C'est cependant un des meilleurs ouvrages de Jodelle; non qu'on y trouve le moindre talent de composition, mais il renferme des vers heureux et quelques traits de caractère. On peut voir dans notre *Notice* sur Jodelle la curieuse relation que Pasquier fait de la représentation de *Cleopatre* et d'une comédie intitulée *La Rencontre*, que les frères Parfait ont considérée comme étant la même pièce que l'*Eugène*. Jodelle, dit Pasquier, « fit deux Tragedies, la *Cleopatre* & la *Didon*, & deux Comedies, *La Rencontre* & l'*Eugene*. *La Rencontre* ainsi appelée parce qu'au gros de la meflange, tous les personnages f'estoient trouvez pefle-mefle cafuellement dedans vne maison, fuzeau qui fut fort bien par luy demeflé par la closture du ieu. Ceste Comedie, & la *Cleopatre* furent representees deuant le Roy Henry. » Les frères Parfait font à ce sujet les remarques suivantes : « Tout ce qui regarde cette prétendue Comédie de *La Rencontre*, n'est qu'une faute de mémoire de Pasquier. Si Jodelle avoit composé cette pièce, La Motte, qui rassembla ses Ouvrages après sa mort, & qui donne un éloge de cet Auteur à la tête de l'édition, n'auroit pas manqué d'en parler. Ainsi il est certain que la Comédie fut intitulée: *Eugene* ou *La Rencontre*. » Les raisons sur lesquelles les frères Parfait s'appuient sont bien faibles puisque Charles de la Mothe parle d'un très-grand nombre d'œuvres de Jodelle qui se sont trouvées perdues, et que ce que dit Pasquier du denoûment de *La Rencontre* ne paraît nullement convenir à la comédie d'*Eugène*.

La scène de l'*Eugène* est à Paris, comme on le voit par divers passages, et notamment par ces trois vers : (Acte II, scène II, p. 37.)

*Combien que mille fois & mille,
Faye veu & reueu la ville
De Paris, où suis à ceste heure.*

5. Arnault, *Homme de Florimond*. Pierre, *Laquais*, p. 12.

Dans les éditions de 1574 et de 1583, les qualités de ces deux personnages se trouvent interverties, mais les indications des p. 34 et 37 et le texte même de la pièce ne peuvent laisser aucun doute sur la véritable leçon.

6. *Ont*, p. 15.

Il y a dans les deux éditions *ou* qui ne donne aucun sens raisonnable.

7. *Que seruiroit l'expliquer*, p. 19.

Ainsi dans la première édition; *que seruiroit expliquer* dans la seconde.

8. *Le perdreau*, p. 19.

Ainsi dans les deux éditions; il faut prononcer *perdreau* en trois syllabes pour que le vers soit juste. Cotgrave, dans son dictionnaire français-anglais de 1611, donne *perdreau* et *perdriau*.

9. *Qui est tout tel qui nous le faut*, p. 21.

Le sens demanderait *qu'il nous le faut*.

Jusqu'au dix-huitième siècle l'*l* de *il* ne se prononçait pas devant une consonne, ce qui rendait facile et fréquente la confusion de *qu'il* et de *qui*. Voyez ci-après les notes 39, 42, 43 et 47.

10. *Mais que te semble*, p. 22.

Ainsi dans la première édition: *mais qui*, à tort, dans la seconde et par suite dans le *Théâtre françois* de la *Bibliothèque eiçévrienne*.

11. *Les cornes luy fient fort bien*, p. 31.

Il y a *fient* dans la première édition, mais cette faute est corrigée à l'errata.

12. *Sus l'amour*, p. 47.

Sur l'amour dans la seconde édition, où l'on trouve aussi *sur lesquels* pour *sus lesquels*, page 84, et *sur moy* pour *sus moy*, page 138.

13. *Comme yn autre*, p. 50.

Il y a dans les deux éditions *yne autre*, qui ne donne pas de sens raisonnable.

14. *Meurdrier*, p. 52.

Ainsi dans l'édition de 1574; *meurtrier* dans celle de 1583. La première forme est parfaitement en rapport avec *meurdrir* qui se trouve quelques vers plus haut; Jodelle a d'ailleurs employé fréquemment ce mot *meurdrier*. Voyez ci-dessus, p. 132 et 271.

15. *Foruoyant*, p. 60.

Fouruoyant, dans la seconde édition.

16. *L'Enfer du Chastellet*, p. 66.

Voyez le poëme de Clément Marot intitulé *L'Enfer*, au commencement duquel on lit :

Les passetemps, & consolations
Que ie reçoÿ par vilitations
En la prison claire & nette de Chartres,
Me font recors des tenebreufes chartres
Du grand chagrin, & recueil ord & layd.
Que ie trouuay dedans le Chastellet.
Si ne croy pas qu'il y ait chofe au monde
Qui mieulx reffemble vn enfer tresimmunde.
Ie dy enfer, & enfer puis bien dire.

Tout le reste du poëme n'est que le développement de cette idée.

17. *Tous ces maux auront guarifon*, p. 70.

Il y a *mots* dans les deux éditions, mais le sens ne saurait être un seul instant douteux. Voyez ci-après, note 22.

18. *Premierement estonné m'ont*

Auec leurs mots, comme estocades, p. 73.

Voyez les *Œuvres de du Bellay*, t. II, p. 546, note 9.

19. CLEOPATRE CAPTIVE..., p. 93.

Cette tragédie date, comme *L'Eugène*, de la jeunesse de Jodelle et a été composée et représentée à la même époque. (Voyez la *Notice* et ci-dessus, note 4.)

Les frères Parfait font la remarque suivante sur la versification des pièces de Jodelle et en particulier de sa *Cléopâtre*: « Jodelle, dans ses deux Tragédies, & dans sa Comédie, n'a point observé la coupe des rimes masculines ou féminines. Le I. Acte de *Cléopâtre* est en vers Alexandrins, & tous féminins. Le II, même mesure de vers, mais mêlés de masculins & de féminins. Les III, IV, & V, tantôt vers de dix syllabes, & tantôt de douze, avec mêmes défauts: il n'y a que les Chœurs qui font à rimes croisées, & rimés exactement. Il y a apparence que les Poëtes qui suivirent Jodelle dans le

même genre connurent cette défautosité, car ils n'y tomberent presque pas. Pasquier nous apprend pourquoi les Tragédies de Jodelle furent ainsi versifiées. » (*Histoire du Théâtre François*, t. III, p. 288, note.) Ici les frères Parfait citent fort inexactement le passage suivant, que nous avons pris soin de rétablir dans son intégrité : « Je ne passeray fous silence ce que j'ay obserué en Clement Marot. Car aux Poèmes qu'il estimoit ne deuoit estre chantez, comme Epistres, Elegies, Dialogues, Pastorales, Tombeaux, Epigrames, Complaintes, Traduction des deux premiers liures de la *Metamorphose*, il ne garda iamais l'ordre de la rime masculine & feminine. Mais en ceux qu'il estimoit deuoit ou pouuoit tomber fous la musique, comme estoient ses Chançons, & les cinquante Pseumes de Dauid par luy mis en François, il se donna bien garde d'en vser de mesme façon, ains sur l'ordre par luy pris au premier couplet, tous les autres font aussi de mesmes. Suiuuant ceste leçon Estienne Iodelle, en la maniere des anciens Poetes, en sa Comedie d'*Eugene*, & Tragedies de *Cleopatre* & *Didon*, de fois à autres, mais rarement, a obserué la nouvelle coustume, mais en tous les Chœurs qu'il estimoit deuoit estre chantez par les ieunes gars ou filles, il a faict ainsi que Marot en ses Chançons. » (Pasquier. *Recherches* VII, 8.)

Dans un court passage du *Recueil des inscriptions* (page 260), Jodelle a fort sommairement indiqué les motifs qui le portaient à se déterminer pour un système ou pour l'autre, et a fait remarquer que les « vers intercalaires... ont bonne grace en la musique ».

On peut voir ce que du Bellay a dit à ce sujet dans son *Illustration de la langue françoise*, t. I, p. 52 de notre édition, et dans l'avis *Au lecteur* de ses *Vers lyriques*, t. I, p. 175.

20. *De la grandeur de ton sainct nom s'estonne*, p. 95.

Il y a *son*, mais à tort, dans les deux éditions.

21. *Tractable*, p. 105.

Ainsi dans la première édition ; *traictable* dans la seconde.

22. *Maux*, p. 112.

Ici encore les deux éditions portent *mots*, mais à tort. Voyez ci-dessus la note 17.

23. *Qu'vne infelicité*, p. 117.

Il y a dans la première édition *qu'vn infelicité*, l'errata donne *qu'vne*. La seconde édition porte *qu'vne infidelité*, mais c'est une faute évidente reproduite dans le *Théâtre françois* de la *Bibliothèque elzévirienne*.

24. *Tien traistre, tien. — O Dieux ! — O chose detestable*, p. 132.

Ce vers a ainsi douze pieds au lieu de dix dans toutes les éditions.

25. *Leurs*, p. 133.

Ainsi dans la seconde édition; *leur* dans la première. Voyez *Œuvres de du Bellay*, t. I, p. 506, note 215.

26. *Il ne nuira rien*, p. 135.

Ainsi dans la première édition; dans la seconde: *Il ne nuira de rien*, qui rend le vers faux.

27. *Des fiers Romains*, p. 137.

La première édition porte des *gens Romains*, mais cette faute est corrigée à l'errata.

28. *En deullant*, p. 140.

Ainsi dans la première édition; & *deullant*, mais à tort, dans la seconde.

29. *Veu que hélas! tant douloureuse*, p. 150.

Ce vers est ainsi imprimé dans les deux éditions, mais on prononçait *qu'hélas*, sans quoi il y aurait eu un pied de trop.

30. DIDON SE SACRIFIANT..., p. 153.

On ignore la date de la composition et de la représentation de cette pièce. « Nous conjecturons, disent les frères Parfait (*Histoire du Théâtre François*, t. III, p. 297) qu'elle parut la même année que les précédentes, par la facilité que Jodelle avoit dans la composition de ses Ouvrages. » L'argument nous paraît assez faible, et mieux vaut assurément laisser cette tragédie sans date que d'en fixer une à l'aide de pareilles inductions.

31. *Qu'il n'y ait mast, antene, ancre, voile ou hune*, p. 160.

Il manque un pied à ce vers dans toutes les éditions.

32. *Ne me suis laiffé rien qui me soit secourable*, p. 172.

Qui ne soit dans toutes les éditions, mais c'est assurément une faute.

33. *Sous un honneſte mot*, p. 176.

Il y a *mort* au lieu de *mot* dans les deux éditions originales, et, par suite, dans le *Théâtre françois* de la *Bibliothèque elzévirienne*, mais c'est une faute évidente.

34. *L'Aigle, ou le Gerfaut? l'homme mechant est feur*, p. 177.

Il manque un pied à ce vers dans toutes les éditions.

35. *Ha vne couleur blesme*, p. 181.

Ainsi dans la première édition; dans la seconde: *Ha d'une cou-*

leur blefme, ce qui fait disparaître un hiatus, mais ne donne pas un fort bon sens.

36. *Mille renaiſſantes poiſons*, p. 186.

Il y a dans la première édition *renaiſſans*, qui rend le vers faux, mais cette faute est corrigée dans l'errata.

37. *Ceux, qu'on voit le plus ſe debatre*, p. 187.

Ainsi dans la première édition; *qu'on veit*, dans la seconde.

38. *De tout eſtre viuant*, page 194.

Ainsi dans la première édition. Il y a, mais à tort, *eſpoir* au lieu d'*eſtre* dans la seconde et dans le *Théâtre françois de la Bibliothèque elzévirienne*.

39. *Qui*, p. 215.

Qui est ici pour *qu'il*. Voyez ci-dessus la note 9, et ci-après les notes 42, 43 et 47.

40. *le ne ſçay*, p. 221.

Ainsi dans toutes les éditions. Le sens paraît demander plutôt : *le le ſçay*.

41. LE RECVEIL DES INSCRIPTIONS..., p. 231.

Voici la description bibliographique de cet ouvrage :

LE

RECVEIL DES
INSCRIPTIONS, FI-
GVRES, DEVICES, ET MAS-
quarades, ordonnées en l'hoſtel
de ville à Paris, le Jeudi 17.
de Feurier. 1558.

Autres Inſcriptions en vers Heroïques Latins,
pour les images des Princes de la Chreſtienté.

PAR ESTIENE IODELLE PARISIEN.

A PARIS.

Chez André Wechel, à l'enſeigne du Cheual
volant, rue S. Iean de Beauuais.

1558.

Auec priuilege du Roy.

Ce volume, de format in-4°, commence par quatre feuillets non chiffrés comprenant le titre, et, au verso, l'extrait des lettres patentes du Roi à André Wechel, « données à Reims, l'vnziesme de Iuing 1557 », puis l'épître et le « Sonet » que nous avons reproduits aux pages 231-236 du présent volume, et la pièce latine suivante, dans laquelle Jodelle, comparant son livre à ceux d'Ovide exilé, nous apprend qu'il s'était volontairement éloigné de la Cour pour quelque temps, et cherche, en rappelant ses succès passés, à diminuer la fâcheuse impression que sa mascarade avait produite.

IN LIBRVM

ELEGIA.

*Infœlix quales Naso iubet esse libellos,
 Quos patriæ gelido mittit ab axe fuæ,
 Regia te talem, cùm sis liber exulis, Aula
 Cerneret, exilium ni mihi dulce foret,
 Ni quoque sponte mea, non iussu Numinis exul,
 Semotus Clario redderer usque Deo.
 Ergo cultus abi, auratis quoque cornibus audax,
 Sis licet ingenii pars propè nulla mei.
 Nec tener inuidiæ timeas examen edacis,
 Nam multum quod te vindicet agmen erit :
 Iamque cothurnatum potui reuocasse Sophoclem,
 Smyrnæum, Siculum, Treïciumque senem,
 Lætus Aristophanes, & amatrix umbra Philetæ,
 Thebanæque aderit pulsor & ipse lyræ.
 His quondam cessit Liur, cedetque vocatis,
 Dum viuis nostra quilibet arte redit.
 Quid si Pelides hos inter, & acer Vlysses,
 Alcidesque, & quos hi cecinere iuuent ?
 Ac sic Bellonæ me me natum artibus aptent,
 Regibus inuitis Regibus ut placeam ?
 Sed tu vade prior ; bene si successerit, illi
 Grandia dona ferent, nulla venena ferent :
 Sic sequar, & Reges repetam ; sic sfretus Apollo
 Qui comes exilii, forsan honoris erit.*

Après cette élégie vient le « Recueil des inscriptions », comprenant 28 feuillets chiffrés, ensuite, au teuillet 29, un faux titre portant : *Christianorum nostri temporis heroum & heroinarum icones. Ad D. Margaritam francicam. Authore Steph. Iodelio Parisio.* Au verso de ce faux titre se trouve un avis au lecteur en latin dans lequel Jodelle explique qu'il aime joindre des ouvrages français aux ouvrages latins afin qu'à la faveur de ceux-ci, ceux là se répandent peu à peu à l'étranger : *Nec mireris quod in hoc toto libello,*

Latina Gallicis coniunxerim : id enim in quibusdam aliis libris data opera facere volui, ut & ea quæ Gallicè scribo, purè ut arbitror latinitati commixta, tandem aliquando, quod paucis adhuc contigit, ad exterarum nationes transire possint. »

On trouve au feuillet 41 une pièce latine intitulée : *Ad Claud. Kerquifinanum, Steph. Iodellii, in suas miserias, elegia*. Jodelle s'y compare à Prométhée, à Tantale, à Sisyphe, mais il n'y a rien là à recueillir pour l'histoire de sa vie ou de ses ouvrages.

La pièce intitulée : « A SA MVSE. CHAPITRE », que nous avons réimprimée aux pages 279-281 du présent volume, occupe le feuillet 43 et le recto d'un dernier feuillet non chiffré. Au bas se trouve une liste des *Fautes suruenues en l'impression*, à la fin de laquelle on lit : « Quand aus points & distinctions vous les suplieries. » Ce volume est le seul que Jodelle ait publié lui-même; Charles de la Mothe n'a reproduit que les vers français qui s'y trouvent sous le titre de : « Vers francois extraits de la Masquarade faicte à l'hostel de la ville de Paris, 1558. »

42. *S'ils font tant obstinés contre ma cause, qu'ils ne vous veulent point prendre pour garants, qui cherchent les tesmoings qui l'ayans veu à l'œil, leur pourront faire vne plus seure foy,* p. 233.

Ce passage, reproduit fort exactement, est un peu obscur. *Qui cherchent* peut s'expliquer par *eux qui cherchent*, mais il vaudrait peut-être mieux remplacer *qui* par *qu'ils*. Voyez ci-dessus les notes 9, 39, et ci-après les notes 43 et 47.

43. *De la seuille faueur & disposition de Dieu, qu'il les enuoye,* p. 249.

Tel est le texte du *Recueil des inscriptions*; il offre un sens acceptable, mais mieux vaut peut-être lire *qui* au lieu de *qu'il*. Voyez la note précédente.

44. *Qu'est encores ici cil qui ma Toison porte,* p. 263.

Il y a dans le texte du *Recueil des inscriptions* : *Que font encore ici ceus qui ma Toison portent*. La leçon que nous avons suivie se trouve parmi les corrections indiquées dans la liste des *Fautes suruenues en l'impression* et dans les deux éditions de Charles de la Mothe.

45. *Qui pour le beau loyer du son qu'ils accorderoient,* p. 264.

Il y a bien *qu'ils* dans le *Recueil des inscriptions* et dans les deux éditions de Charles de la Mothe; le sens exige néanmoins qu'on regarde ce pronom comme se rapportant au mot *Serenes*.

46. *Ce n'est finon à fin qu'aussi tost il les baiffe,* p. 265.

Ainsi dans le *Recueil des inscriptions* et dans l'édition de 1574; *il abaiiffe* dans celle de 1583.

47. *De deux freres encor vn chacun choisira
Le nom qu'il lui est propre*, p. 267.

Ainsi dans toutes les éditions. On peut entendre *le nom qu'il lui est propre de choisir*, ou mieux substituer *qui à qu'il*. Voyez ci-dessus les notes 9, 39, 42 et 43.

48. L'HYMENEE DV ROY CHARLES IX, p. 283.

Il nous a paru naturel de placer ici, après le théâtre, et à leur rang de date parmi les mascarades, les vers composés pour un divertissement mythologique qui eut lieu à l'occasion du mariage de Charles IX (p. 290-305). Nous n'avons pas voulu en séparer les sonnets qui les précèdent dans les deux éditions de Charles de la Mothe. Nous avons donc réuni le tout sous un titre commun. Par malheur nous manquons de détails sur le divertissement. A la suite d'une relation intitulée : *C'est l'ordre & forme qui a esté tenu au sacre & couronnement de... Madame Elizabeth d'Autriche... faict en l'Eglise de l'Abbaie sainct Denis en France le vingt cinqiesme iour de Mars 1571*. A Paris. De l'Imprimerie de Denis du Pré... 1571. In-4°, se trouve : *L'ordre tenu à l'Entrée de... Madame Elizabeth d'Autriche Royne de France*, qui eut lieu le « Ieudy ensuiuant XXIX. iour de Mars mil cinq cens LXXI. » L'auteur, après avoir raconté en fort grand détail le cortège et le souper royal, se contente ensuite de dire : « Ce faict, se retirerent leurs Maiestés au Palais, ou le soir furent faictes plusieurs belles & magnifiques mascarades, desquelles ne fera fait icy autre mention, d'autant que cela n'est du faict d'icelle ville. »



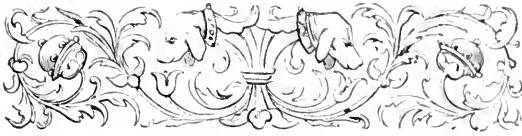


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

	Pages.
Notice biographique sur Estienne Iodelle.	1
De la poésie françoise & des œuvres d'Estienne Iodelle, sieur du Lymodin, par Charles de la Mothe.	1
L'Eugene. Comedie.	11
Cleopatre captiue. Tragedie.	93
Didon se sacrifiant. Tragedie.	153

LE RECUEIL DES INSCRIPTIONS, FIGURES, DEVICES ET MASQVARADES.

Estiene Iodelle à ses amis . S.	231
Le liure à la France. Sonet.	236
Le Recueil des inscriptions, figures, deuises & masqvarades, ordonnees en l'Hotel de Ville à Paris, le leudi 17 de Feburier 1558.	237
A la muse. Chapitre.	270

L'HYMENEË DU ROY CHARLES IX.

Au Roy, au nom de la ville de Paris, sur la paix de l'an 1570	285
A la Roine, mere du Roy.	289
Vers chantez & recitez à l'Hymenee du Roy Charles IX	290
Notes.	307

FIN DE LA TABLE.



Achevé d'imprimer

LE QUINZE AVRIL MIL HUIT CENT SOIXANTE HUIT

PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS

Pour paraître le 15 juin :

LES

OEUVRES DE RABELAIS

*Accompagnées d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages,
d'une Étude bibliographique, de Variantes,
d'un Commentaire, de Tables
et d'un Glossaire,*

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

PETITE BIBLIOTHÈQUE LITTÉRAIRE

EN VENTE :

LAFONTAINE, *Fables*. 2 vol. pet. in-12 (format elzevirien), imprimés sur papier vergé. 7 »

Pour paraître prochainement :

LAFONTAINE, *Contes*. — LABRUYÈRE.

LAROCHEFOUCAULD. — REGNIER. — MOLIÈRE.

MONTAIGNE, etc., etc.

Paris, imprimerie Jonaust, rue Saint-Honoré, 338.



PQ
1672
J6
1868
t.1

Modelle, Étienne
Les oeuvres et meslanges
noétiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

